

Harry Dickson-06

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN RAY

Harry 6 Dickson



CINQ AVENTURES INTÉGRALES

Le savant invisible • X-4 • L'île de
la terreur • Le châtimement de Foyle
• Le temple de fer



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 6

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE

MARABOUT

1968, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

Assassinat
parution

Le saut invisible

X-4 1

L'île de terreur

Le chapeau de Foyle

Le train de fer

LE SAVANT INVISIBLE

1. Surprise nocturne

Les hautes fenêtres de Lambton Castle rougeoyaient dans la nuit d'automne. Celles plus basses et toutes en petites vitres de ses cuisines n'étaient pas moins vivement éclairées, mais c'était surtout par la lueur des flambées de bois sec et de fagots de genévrier, dont les flammes doraient d'imposants chapelets de volailles.

Ainsi, sur un mode de liesse, s'achevait une journée de chasse que Sir Herbert Lambton avait offerte à ses amis de Londres.

Le tableau avait été vraiment royal : des lièvres, des bécasses, des faisans, des perdrix, quelques magnifiques oies grises, quatre chevreuils et même un sanglier, un vieux solitaire au crâne bourru et épais comme une cuirasse, aux boutoirs menaçants.

Or, les chasseurs, cinq fusils en tout, s'étaient fort peu servis de rabatteurs : la journée n'en avait été que plus sportive.

En attendant le repas qui promettait d'être aussi savoureux que plantureux, Sir Herbert Lambton faisait servir des cocktails à ses invités, dans l'agréable salle à manger lambrissée de chêne et doucement éclairée par une longue théorie de hautes bougies roses.

Enfin la porte s'ouvrit et un respectable majordome s'inclina sur le seuil.

— Son Excellence est servie !

On passa dans le salon voisin où une table, magnifiquement servie, étincelait des feux des cristaux et de l'argenterie, sous la clarté d'un triple lustre.

On grignota des hors-d'œuvre français avant de passer aux petits pâtés d'huîtres, aux tartelettes de caviar et aux suprêmes de saumon rose, puis ce fut le tour du rôti.

— Vive le rôti à la manière de nos ancêtres ! s'écria joyeusement Sir Herbert Lambton, un bon vivant haut en couleur et de mine joviale.

Le rôti apparut, de superbe ordonnance :

Sur un immense plat d'argent massif, que deux domestiques portaient à grand-peine, s'étaient un triple rang de gelinottes, entourant un rempart de perdrix à moitié découpées, des faisans

entiers et un donjon brun de cuissots de chevreuil. Le tout ruisselait d'un beau jus doré odorant.

— Avez-vous donc invité un escadron de Horse Guards, Lambton ? ironisa gentiment la tablée.

— À part vous quatre, mes amis, je n'ai invité qu'une seule personne, encore n'est-elle pas venue, répondit Sir Herbert.

— Elle s'en mordra les doigts, faute de pouvoir se les lécher !

— Et qui est donc ce pauvre ignorant ?

— C'est mon voisin.

— Souffre-t-il de l'estomac, est-il végétarien ?

— Je ne pourrais guère vous renseigner sur lui, ni à ce sujet, ni à un tas d'autres, répondit Sir Herbert en riant, pour la simple raison que je ne l'ai jamais vu.

Ses amis le regardèrent, un peu étonnés, croyant qu'il se moquait. En effet, Sir Herbert Lambton n'avait guère l'habitude d'inviter des inconnus à sa table.

Le châtelain vit leur ébahissement et y prit quelque plaisir.

— Ce voisin, expliqua-t-il enfin, habite une espèce de château fort, que vous pourriez apercevoir au loin en montant sur le belvédère. Si je dis château fort, je n'exagère pas, car Chister-Manor possède des murailles, des donjons et des tours dignes des plus puissants castels du Moyen Âge. Mon voisin s'y est retiré dans la paix d'un grand travail, dont même mes invitations n'ont pu le tirer.

« Sa domesticité est pour le moins restreinte, puisque en tout elle se résume à trois sujets ; ce qui est peu, il faut l'avouer, pour une si formidable demeure. Il se passe certainement de jardiniers car il laisse le grand parc du domaine dans un tel état d'abandon qu'il apparaît comme une jungle. J'ai reçu de lui, par le truchement d'un de ses serviteurs, l'autorisation d'y chasser, et nous avons passé tout à l'heure sur une partie de ses terres. C'est un peu pour cela que je n'ai pu faire autrement que de l'inviter, tout en sachant qu'il n'aurait pas accepté de venir.

« Dire que je ne l'ai jamais entrevu est peut-être un mensonge car il m'est arrivé, certains soirs où j'attendais la bécasse, à l'affût, de voir la haute fenêtre de la tour de l'est où il travaille s'éclairer et son ombre s'y profiler.

« Ce n'est pas une belle ombre, allez... un bouc de Satan ne serait pas plus avenant : un profil maigre et aigu, au nez crochu et au menton finissant par une barbiche d'égagre^[1]. Comme j'emporte toujours mes jumelles Zeiss, j'ai pu fort bien l'observer. Quant aux trois lascars, ils passent une partie de leur temps à aller au village, dans une antique calèche attelée de deux chevaux, pour quérir des provisions. Voilà tout ce que je puis vous en dire.

— Et son nom ? Vous semblez en faire un mystère !

— Nenni, mais je le garde pour la bonne bouchée, car c'est un nom formidable.

— Allons ! trêve de réticences... le nom, le nom ! s'impatienta la tablée.

— Je m'incline devant votre curiosité grandissante, ce nom c'est Percy Cruxley !

Une quadruple exclamation y répondit.

— Percy Cruxley, le grand inventeur ! Percy Cruxley, de renommée mondiale, dont les brevets puissamment protégés dans tous les pays rapportent chaque année une fortune à leur titulaire.

Au bout de la table, un grand gentleman maigre, à la figure soigneusement rasée, qui décortiquait avec art une aile de perdreau, laissa retomber sa fourchette.

— Vous avez raison, Sir Herbert, dit-il tranquillement, personne au monde ne peut se vanter d'avoir jamais vu Percy Cruxley.

— Même pas Harry Dickson ? demanda narquoisement l'amphitryon.

— Pas même moi, sir, répondit le détective en souriant, et pourtant j'ai quelque raison pour le faire.

— Oh, racontez-nous cela ! implora l'hôte. Vous nous devez bien une histoire de police, damné détective que vous êtes. Sans nul doute, ce grand inventeur est un criminel fiefé ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Détrompez-vous ! Si je veux le voir, c'est que j'ai reçu ordre de veiller à la sécurité de ce grand homme.

— » Eh bien ! qu'attendez-vous pour lui rendre visite ?

— Tout doux, tout doux ! Percy Cruxley jouit de protections formidables, surtout dans Downing Street. Le Gouvernement s'intéresse prodigieusement à ses travaux, qui se rapportent à la Défense nationale.

« Aussi ses caprices font-ils loi, et n'ai-je aucun droit, ni même aucune mission pour forcer sa porte.

Sir Herbert Lambton jeta sur son invité un regard pénétrant.

— Diable de Dickson, si mon intelligence n'est pas trop obtuse, je commence à croire que vous n'êtes ici que parce que Percy Cruxley est mon voisin.

De nouveau le détective se mit à rire.

— Je ne veux pas vous en faire un mystère, Sir Herbert, c'est bien pour cela !

— Invitez donc les gens que vous recommandent des amis du Parlement, et ils viennent chez vous pour « travailler », s'écria-t-il comiquement.

Tous, Harry Dickson compris, acquiescèrent de bonne humeur.

— Pour votre pénitence, homme de la police, dit Sir Herbert,

racontez-nous ce que vous savez sur ce Percy Cruxley de dangereux voisinage et de mystérieux visage.

Le détective accepta.

— À vrai dire, messieurs, ce n'est pas grand-chose. Percy Cruxley est, je crois, Américain. On lui doit d'importants travaux sur la balistique, les gaz asphyxiants, les radiations mortelles à grande distance et un tas de choses qui font le bonheur des gens qui veulent être bien défendus en temps de guerre.

« Ce n'est pas tout, il y a un tas d'inventions pratiques qui courent le monde et qui sont siennes, d'où sa grande fortune.

« Cruxley est venu en Angleterre, sur l'invitation du Gouvernement même, pour s'y livrer à des travaux dont les résultats sont acquis d'avance en Angleterre.

« Quant à ma mission personnelle, elle se borne à ceci : nos dirigeants estiment que la vie de ce grand homme est infiniment précieuse et désirent qu'elle soit protégée, mais de la façon la plus discrète possible.

— Je vais donc pouvoir me payer le luxe de vous inviter à Lambton Castle pour un temps indéterminé, Harry Dickson, dit le châtelain.

— Je comptais bien vous le demander, sir !

— Accepté ! Désormais, vous aurez tous les jours votre couvert à cette table, même quand ces messieurs auront regagné leurs pénates et que votre séjour ici sera forcément bien solitaire.

— Je vous en remercie de tout cœur.

— Mais, si vous me permettez une question, mon cher Dickson, contre qui le Gouvernement veut-il que vous protégiez le génial inventeur ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Je l'ignore, et ceux qui m'envoient n'en savent pas plus. Contre tout, peut-être contre rien ! Je suis ce qu'on appelle « détaché en pleines ténèbres ».

Le rôl avait été enlevé et remplacé par un dessert princier : coupes glacées, salades de fruits rares, pâtisseries choisies, les plus fines liqueurs de France et de Hollande apparurent ensuite sur la table.

Tout à coup, un bruit de chevaux piaffants, puis de roues grinçantes, s'éleva au-dehors.

Sir Herbert Lambton qui était le plus proche de la fenêtre jeta un regard sur la route et s'exclama :

— Ah ! par exemple ! si je m'attendais à celle-là ! Voici les trois lascars de Chister-Manor, avec leur vieille guimbarde, mais il doit y avoir quelque chose qui ne va pas. Ils s'arrêtent devant le perron.

On entendit un bruit de voix, puis des exclamations ; quelques

minutes après le vieux majordome fit son entrée, tout désespéré.

— Excellence ! s'écria-t-il. Nos voisins ont été attaqués au tournant de l'Arrow-Hill, par une bande de gens masqués !

— Hein ! s'écria Sir Herbert. Des bandits masqués ? Quel est ce conte à dormir debout ? Faites-les entrer, Jelkins !

Le vieux serviteur s'inclina et revint bientôt, suivi de trois hommes qui saluèrent gauchement à la ronde.

— Nous sommes les sujets de Mr. Cruxley, déclarèrent-ils.

— Je vous ai déjà rencontrés, mes amis, répondit aimablement Sir Herbert, veuillez vous asseoir, prendre un verre et nous dire ce qu'il y a de vrai dans cette absurde histoire que veut nous raconter Jelkins.

— Pas absurde, sir, dit le plus âgé des trois, tout à fait vraie.

— Oh, racontez-nous cela, voulez-vous, mes amis ? demanda Sir Herbert.

— Eh bien ! dit celui qui paraissait être le porte-parole des trois, nous revenions du village, avec les provisions ordinaires, la voiture ridicule et Franklin et Irving, ce sont les chevaux, sir.

« On dépassait Arrow-Hill au moment où la lune se levait, quand soudain Franklin se mit à ruer et Irving à l'imiter.

« Je voulais leur donner du fouet pour leur apprendre à mieux se conduire, quand tout à coup nous fûmes entourés par une demi-douzaine de voyous, portant des masques noirs sur leurs vilains museaux et de gros bâtons.

« Ils voulaient arrêter notre voiture ; nous n'avions aucune arme que mon fouet et la canne de Brent, mon compagnon ; Lark, l'autre garçon, n'avait que ses poings qui ne sont pas bien lourds.

« Alors, nous avons tapé comme des sourds et les hommes se sont enfuis, mais un des brancards a été cassé, et une méchante manœuvre a faussé une des roues. Voulez-vous nous prêter des outils pour y mettre un peu d'ordre ?

« Mon nom est Aldon Miller...

— Vous aurez tout cela, Aldon Miller, répondit Sir Herbert, mais tout ceci est bien étonnant, il n'y a pas de mauvaises gens dans la contrée.

— En tout cas, elles sont bien drôles, vos mauvaises gens, et pas comme en Amérique, dit Miller, ils n'ont ni fusils ni revolvers, rien que des bâtons, je suppose qu'ils avaient faim et voulaient voler nos jambons et nos fromages.

— À proprement parler, il n'y a pas de pauvres gens dans la région, répliqua Sir Herbert Lambton incrédule.

Harry Dickson observait attentivement les trois domestiques.

Aldon Miller était un homme de taille moyenne, au visage assez épais, aux yeux sombres, tout en lui respirait une force sans souplesse, il devait avoir largement dépassé la cinquantaine. Brent était

beaucoup plus jeune, une trentaine tout au plus. C'était bien le type américain tel que les images du jour l'ont standardisé : rasé de près, grand, élégant et musclé.

Il avait dû être blessé au cours de la rixe car sa main gauche était bandée à l'aide d'un mouchoir. Lark, le dernier, était tout jeune, mince, svelte et plus petit que les autres, mais il n'en paraissait pas moins solide.

Seul Aldon Miller avait pris la parole, tandis que les autres l'écoutaient un peu à la façon dont on écoute un chef. Harry Dickson avait remarqué son fort accent yankee.

Leur maintien était décent et poli, et ils n'usèrent que modérément des liqueurs que Sir Herbert Lambton leur avait fait servir.

Bientôt Jelkins réapparut pour annoncer que la voiture était remise en ordre ; alors, Miller s'excusa, disant qu'il aurait bien fait les réparations lui-même, et qu'il était vraiment confus.

— Comment va Mr. Cruxley ? demanda Sir Herbert, comme ils se levaient pour prendre congé.

— Il travaille, sir, comme toujours, répondit Aldon Miller.

— Il a dû recevoir mon invitation, continua le maître de céans, d'un air un peu pincé.

— Il l'a reçue, sir, même que c'est moi qui la lui ai remise.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien, sir, je regrette, mais il ne dit jamais rien.

— Pourrait-il me recevoir un de ces jours ? Je désire lui faire une visite de politesse entre voisins.

Le visage d'Aldon Miller prit une expression effarée, presque désespérée.

— Il ne m'écouterait même pas, quand je vous annoncerai, sir, dit-il, il continuera à écrire, à regarder dans ses livres ou à examiner des fioles, et s'il s'aperçoit tout à coup de ma présence, et que celle-ci lui déplaît, il me jettera le premier objet venu à la tête.

Les deux autres domestiques approuvèrent de la tête.

— Eh bien ! dit Sir Herbert en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, saluez-le tout de même de ma part, n'est-ce pas ?

— Certainement, sir, laissez-moi vous remercier encore.

Quand ils furent partis, le châtelain ne put réprimer un geste de mauvaise humeur.

— Quel ours... quel sanglier... quel hippopotame ! s'exclama-t-il, son indignation se manifestant en injures zoologiques.

— Oui... tout cela est fort bien, mais que faites-vous de l'agression nocturne ? dit un des invités. Croyez-vous qu'il soit plaisant de savoir que des bandits masqués rôdent aux alentours ?

Sir Herbert Lambton avala un grand verre d'alcool et fixa ses

regards sur les flammes dansantes du foyer.

— Je me suis peut-être avancé un peu trop loin en affirmant que le pays est si tranquille, dit-il à la fin. Ce n'est qu'au début de l'automne que j'ai loué ce castel et le domaine attenant, pour y passer agréablement la saison de chasse. J'espère que ce n'est pas la chasse à l'homme que j'aurai à y pratiquer. Le notaire Dryers de Kingsway me recommanda ce domaine pour deux motifs : d'abord le château s'appelle Lambton-House, du nom d'un ancien propriétaire qui, tout en portant le même nom que moi, n'appartient pas à ma famille. Cela flattait un peu ma fierté. Ensuite, pour l'absence absolue de braconniers dans la région. J'ai cru qu'absence de voleurs de gibier signifiait également absence de toute espèce de pègre.

« Je me suis trompé, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive dans la vie.

« Mais je ferai bonne garde. Vous, Dickson, assumez celle de Cruxley, puisque telle est votre mission, moi je me garderai moi-même et après cela stop ! Que la fête continue, morbleu !

On apportait le champagne.

Minuit avait sonné depuis longtemps au grand cartel du vestibule, quand les laquais conduisirent, selon l'antique rituel, les invités à leur chambre respective en les précédant avec de grands flambeaux d'argent.

Harry Dickson quitta le dernier le salon après avoir souhaité le bonsoir à tous, quand il se sentit retenir par un pan de son veston.

Il vit Sir Herbert Lambton qui lui faisait discrètement signe de ne pas s'éloigner encore.

Quand ils furent seuls, le visage de l'hôte perdit tout à coup son air enjoué et se fit soucieux et chagrin.

— Monsieur Dickson, dit-il, j'ai un aveu à vous faire.

— Je suppose qu'il ne doit pas être bien grave, répondit le détective en souriant, et qu'il ne peut s'adresser en aucune façon à l'homme de la police, comme vous le dites si bien.

— Euh !... je ne sais pas trop... Je vous ai invité sur les instances d'un de mes amis au Parlement, comme vous savez. Il faut maintenant que je vous parle de mes autres invités... eh bien ! en réalité, je n'en connais aucun.

Harry Dickson lui jeta un regard étonné.

— Eh bien oui ! dit le châtelain avec franchise, je passe à présent à une autre partie de ces aveux, qui me concernent personnellement.

« Vous savez, ou bien vous ignorez, que ma fortune est de date récente. Il y a cinq ans, j'étais un homme ruiné. Depuis, j'ai spéculé, j'ai fait du commerce et... j'ai réussi. Mon argent m'a ouvert un club qui, au temps de ma pauvreté, me serait resté obstinément fermé, j'ai cité le *Old Kent Club*. J'y ai fait la connaissance d'un de mes invités

que vous avez pu voir ici : le baronnet Illinworth, un homme d'excellente famille, mais sans le sou. Grâce à lui, j'acquis quelques relations ; parmi elles, les trois autres invités que je ne connais que de nom : Frank Brereton, Harald Durmond, Leicester Bunderwell.

Harry Dickson inclina la tête.

— Ce sont tous trois gens de bonne éducation et de fort mince fortune, mais je ne vois rien de choquant à leur présence ici.

— Ni moi, se hâta d'affirmer l'hôte, mais il me semblait qu'un devoir impérieux m'obligeait à vous mettre au courant de ces faits minimes.

— Et je vous remercie de votre loyauté, Sir Herbert ! dit le détective en lui serrant la main.

2. Des bruits, des ombres et du sang dans la nuit

Harry Dickson s'installa au coin de la cheminée où se mourait le feu.

Il s'était séparé de Sir Herbert Lambton sur les mots cordiaux que nous connaissons et, une fois dans sa chambre à coucher, ne se sentit aucune envie de dormir. Il alluma sa pipe à la flamme d'un tison et resta assis, le regard perdu.

Au loin la campagne blanchissait sous la lune ; le glapisement d'un renard rouge s'éleva, une bande de tadornes criaient, haut dans le ciel, à la recherche du marécage proche.

Le détective réfléchissait à sa mission.

Étrange mission en vérité !

Un haut dignitaire l'avait convoqué d'urgence et lui avait tenu ce langage :

« — Connaissez-vous Percy Cruxley, monsieur Dickson ?

« — De nom et de renommée surtout, comme tout le monde, Excellence.

« — Il est en Angleterre en ce moment.

« — C'est un grand honneur pour le pays.

« — Peuh ! Le pays s'en passerait volontiers, car Cruxley, pour être un grand savant, n'en est pas moins un être fort vénal, ne connaissant que l'argent, que ses intérêts. Mais nous avons besoin de lui.

« — Je comprends cela.

« — Vous comprendrez mieux encore, monsieur Dickson, quand vous saurez que Percy Cruxley est à la veille de mettre au point la fameuse formule 61.

« — Cette fameuse formule 61, comme vous le dites, Excellence, n'est-elle pas une attrayante mais effrayante fiction de journaliste ?

« — Pas du tout. Des expériences ont été faites, elles sont proches d'être concluantes. C'est formidable.

« — C'est hideux ! La peste bubonique, la lèpre, le choléra morbus et autres épidémies d'épouvante mises en bouteille et pouvant contaminer en un tournemain des villes entières, des régions, sinon des pays !

« — Ce n'est pas tout à fait cela, monsieur Dickson, bien que le résultat en soit le même. Mon érudition scientifique n'est pas énorme, il s'en faut de beaucoup, mais la formule 61 est connue dans certains

de nos départements secrets, sous le nom de « rayon épidémique ». Il ne s'agirait ni de microbes ni de bacilles, mais d'une radiation mystérieuse et ultra-rapide faisant éclore des maladies autrement redoutables que les fléaux moyenâgeux que vous venez de citer. Nous, les Anglais, nous désirons l'acquérir à tout prix, cette invention du diable, non pour nous en servir, mais pour empêcher que des nations moins loyales que la nôtre ne le fassent. Cruxley est donc arrivé en Angleterre et s'est établi dans les environs de Chister. Malheureusement, toute la discrétion voulue n'a pas été gardée à ce sujet.

« — Je suppose que vous voulez le faire protéger, sir ? »

Le haut dignitaire se mit à rire.

« — Je crois que Cruxley est à même de se défendre mieux que personne et qu'il le ferait tout aussi bien seul qu'avec l'assistance de tout un corps d'armée.

« Cet homme dispose de moyens de défense fantastiques, vous pouvez en être certain. Aussi n'exige-t-il aucune protection. En fait, il ne réclame rien d'autre que de l'argent, et encore, quand son invention sera mise au point.

« — Je me demande ce que vous me voulez alors, Excellence, questionna le détective.

« — Peu de chose, Dickson... et peut-être beaucoup. Figurez-vous que jamais personne n'a vu Percy Cruxley. Je ne dis pas qu'on ne possède pas quelques mauvais portraits où on peut le voir sous les traits d'une sorte de diabolotin fourchu, mais cela ne signifie rien.

« — Comment a-t-il pu communiquer alors avec des industriels, des hommes d'affaires, des hommes d'État surtout ?

« — Par l'entremise d'une agence new-yorkaise qui a des succursales dans le monde entier : l'agence Whaston. Nous avons dû passer par elle. D'ailleurs cette firme mondiale est au-dessus de tout soupçon.

« Quand nos pourparlers furent sur le point d'aboutir, un délégué de cette agence est venu nous trouver en disant : « Percy Cruxley est en Angleterre, à Chister. Il désire y travailler en paix, il vous prie de prendre note que toute tentative de s'immiscer dans ses affaires sera punie par lui-même. »

Son Excellence prit une mine sévère.

« — Un pareil langage aurait suffi pour le faire embarquer sur le premier bateau venu, en partance pour le continent ou pour le diable, mais le Département de la Guerre l'a accepté, et vous savez que cela doit suffire.

« Pourtant nous désirons quelque chose, nous, du Département de l'Intérieur...

— C'est que je m'immisce dans les affaires de ce terrible Cruxley,

n'est-il pas vrai ? »

Le dignitaire sourit d'un air gêné.

« — Eh bien, oui ! Qui est Cruxley, le savant invisible ? Pouvons-nous avoir confiance en lui ? Vous êtes le seul à qui nous pouvons nous adresser utilement, monsieur Dickson, parce que vous êtes le *seul* homme qui puisse se charger de cette difficile mission... *seul* ! »

Harry Dickson se contenta d'un sourire ironique.

Il savait que le Département qui quémandait ainsi ses services était célèbre pour ses gestes à la Ponce Pilate : « Pas d'histoires, tout en silence et... débrouillez-vous, contentez-vous d'être payé et très bien payé en cas de réussite !

« Toutefois, si vous y laissez votre peau, tant pis pour vous, nous n'interviendrons jamais !

Tout cela, l'envoyé du Gouvernement ne le disait pas, mais le détective le comprenait.

Son Excellence crut que le silence du détective signifiait une hésitation, et il se hâta d'ajouter :

« — Je pense vous avoir facilité quelque peu la besogne. Un certain Sir Herbert Lambton, un nouveau riche, a loué un domaine de chasse et de pêche aux environs de Chister. Un de mes amis obtiendra pour vous une invitation, au cours de la saison cynégétique, afin que vous passiez quelque temps à Lambton-Manor.

« Lambton n'appartient pas précisément au « cant » de Londres, il a fait un peu tous les métiers, et il a fini par réussir dans la vie, mais c'est un homme honorable tout de même. Je crois que vous pouvez vous conduire envers lui avec une certaine franchise, sans toutefois lui révéler le fond de votre mission.

... C'est à quoi réfléchissait Dickson dans la nuit.

Sa pipe s'éteignait et déjà il la déposait pour s'abandonner au sommeil, quand il resta immobile, l'oreille aux écoutes.

Un bruit étrange, étouffé, très lointain, s'était élevé dans les ténèbres.

C'était une sorte de rauquement de bête, une sourde révolte de fauve en fureur, qui se termina sur un gémissement d'une indicible tristesse.

Au cours de sa carrière, Harry Dickson en avait entendu bien d'autres, et pourtant il se sentit désagréablement impressionné par cette clameur éloignée, qu'il ne savait d'où venir.

Il était encore debout au milieu de sa chambre, quand d'autres rumeurs s'immiscèrent dans le silence nocturne. C'étaient celles de pas furtifs, glissant avec prudence et circonspection dans la grande maison endormie.

Toute envie de dormir avait disparu pour le détective.

Il ouvrit précautionneusement la porte et écouta.

Les pas s'entendaient encore, bien que très faiblement ; il se tut au moment où un bruit de porte grinçante retentit. Ensuite ce fut le silence.

Devant Harry Dickson s'étendait un grand hall obscur qui se terminait par une longue galerie surplombant le large vestibule du rez-de-chaussée.

Il marcha jusqu'à la rampe et s'y pencha.

Le hall d'en bas semblait un grand lac ténébreux, mais le regard perçant du détective y découvrit bientôt un minuscule point lumineux. Ce point se déplaçait, voguant comme une étincelle parmi les ombres.

Harry Dickson comprit que c'était la projection lumineuse d'un trou de serrure derrière lequel passait une lampe.

Retenant son souffle, il descendit l'escalier, mais comme il atteignait le rez-de-chaussée, il n'y vit plus aucune trace de lumière.

Nombre de portes s'ouvraient dans les murs.

Harry Dickson marcha de l'une à l'autre, collant son oreille aux panneaux, son œil aux trous noirs des serrures, mais en vain.

Soudain le reflet réapparut, errant sur les lambris de chêne, s'éteignant et se rallumant en silence.

Mais le détective tenait sa direction à présent : elle le conduisait vers un petit parloir où la domesticité introduisait les gens de peu.

Qui, à pareille heure, pouvait avoir intérêt à se tenir dans un pareil réduit et à y promener une lampe allumée ?

Il le saurait vite.

À pas de loup, il atteignit la porte et regarda par le trou de la serrure.

La pièce parut vaguement éclairée par une lanterne sourde posée sur une table en rotin. De temps à autre une main la soulevait et l'approchait du mur, illuminant de ternes gravures accrochées à la cimaise.

Tout à coup la main s'immobilisa.

La lampe fut reposée sur la table, sa clarté tournée contre la muraille, où elle donna en plein sur une petite gravure en taille douce, que le détective distinguait fort mal.

En même temps, une légère exclamation retentit derrière la porte close et Dickson vit la main s'élever et s'emparer de la gravure.

Puis il entendit un rire étouffé et satisfait.

La lumière fut aussitôt soufflée et le détective n'eut que le temps de se jeter en arrière et de se réfugier dans une encoignure : la porte s'ouvrit doucement.

Une ombre se dessina. Elle glissa sur les dalles, rejoignit l'escalier.

Intérieurement, le détective jubila : l'homme qui marchait dans le noir devait, en atteignant la cinquième ou sixième marche, se profiler sur une des grandes fenêtres en ogive qu'éclairait le croissant de lune.

Haletant, Dickson attendit.

L'ombre montait et pendant une brève seconde, elle apparut en pleine clarté lunaire.

C'était Frank Brereton.

*

Un formidable roulement de coups sur la porte de sa chambre tira le détective de son sommeil.

Après sa courte équipée nocturne, il s'était aussitôt glissé dans ses draps, remettant au lendemain ses recherches sur l'étrange conduite de l'invité de Sir Herbert Lambton.

En s'éveillant il constata qu'il avait dormi et bien dormi, puisqu'une aube laiteuse luisait aux fenêtres. Mais les coups continuaient, pressés et ininterrompus.

— Qu'y a-t-il ? s'écria le détective, aurait-on mis le feu au château ?

La voix épouvantée du majordome Jelkins lui répondit :

— C'est pire, sir... descendez vite, Sir Herbert vous en supplie. Il y a eu un crime cette nuit au château !

— Un crime ? s'écria le détective en sautant hors du lit.

— Oui, venez immédiatement dans la chambre de Mr. Brereton, c'est la quatrième sur le palier, d'ailleurs Sir Herbert y est déjà.

Harry Dickson prit à peine le temps de se vêtir.

La clarté du jour naissant et celle des torches brandies dans le hall éclairaient les visages consternés des domestiques. Durmond et Bunderwell, prévenus comme lui, sortaient en courant de leurs chambres.

— Monsieur Dickson, venez-vous ?

C'était la voix éplorée de Sir Herbert Lambton qui s'élevait dans la chambre de Frank Brereton ; le détective y fut en quelques secondes.

— Il m'avait demandé de l'éveiller tôt, pour faire une promenade dans le parc, gémissait Jelkins. J'ai frappé à sa porte et, comme je ne recevais aucune réponse, j'ai tourné la poignée. Les verrous n'étaient pas mis, ni la clef tournée, alors je l'ai trouvé comme cela.

— C'est horrible, haletait Sir Herbert.

Frank Brereton, en pyjama de soie bleue, était étendu sur son lit dont les couvertures avaient été rejetées en partie. Une énorme tache de sang s'épanouissait comme une fleur d'épouvante sur l'oreiller blanc, sous la tête exsangue du jeune homme.

— La gorge tranchée, murmura Harry Dickson.

— Jelkins a crié aussitôt au crime, dit Sir Herbert en frissonnant, j'ai encore un peu l'espoir que nous nous trouvons devant un suicide.

Regardez donc sa main, monsieur Dickson.

Le détective vit le rasoir à manche d'ébène que serrait la main droite du mort.

Il essaya d'enlever le terrible instrument dont la lame tranchante était tachée de sang, mais la main du mort résista.

— Cela est de nature à faire croire au suicide, en effet, déclara Harry Dickson. Après la mort, la main s'est refermée avec force sur l'arme.

— Pourquoi se serait-il suicidé ? demanda Bunderwell d'une voix sombre, il n'y avait pas de plus gai compagnon que lui.

— Pas de plus gai, murmura Durmond en un écho de douleur. Hier encore, il était plein de joyeux projets.

Harry Dickson, vit le regard de Sir Herbert Lambton qui fixait le sien avec insistance : le châtelain voulait lui faire comprendre qu'il avait quelque chose à lui dire, mais qu'il ne désirait pas le faire devant les autres. Le détective comprit et inclina doucement la tête.

— Il faudra naturellement avertir la police de la région, dit-il, mais je vous ai pris hier quelque peu en confiance, messieurs, et vous savez que je suis ici en quelque sorte en mission. Je n'aimerais pas attirer grand monde dans les environs et pour cause. Il y aura enquête, mais je vous prie de vouloir me seconder, m'aider même afin qu'elle soit aussi discrète que possible.

— S'il y a eu suicide et non assassinat, déclara Sir Herbert, cela vaudrait mieux... même et surtout pour la mémoire de notre pauvre ami.

Harry Dickson avait fini par enlever le rasoir à la main crispée du mort ; il le mit soigneusement de côté.

— Cet engin nous apprendra peut-être quelque chose quant aux empreintes digitales, dit-il. Mais pour l'heure, j'incline pour le suicide.

« Veuillez quitter cette pièce, messieurs, j'en garderai la clef, jusqu'à la venue des autorités que nous manderons par téléphone.

Quand il se trouva seul avec le maître du lieu, il lui fit signe de parler doucement.

— Je crois que vous avez quelque chose à m'apprendre, Sir Herbert ?

— En effet, monsieur Dickson. Je suis peut-être seul à savoir que Frank Brereton n'était pas cet être insouciant qu'imaginent ses compagnons. Hier, au cours de la chasse, il m'a parlé brusquement. Il disait qu'il avait de gros ennuis d'argent et, sans trop y mettre des formes, il m'a demandé de lui prêter une somme importante.

— Combien ?

— Trois mille livres !

— C'est considérable et... vous avez consenti ?

Sir Herbert baissa la tête.

— Hélas... mes capitaux sont fort engagés et je ne possède jamais de grandes sommes liquides. D'un autre côté, monsieur Dickson, je ne connais que bien imparfaitement Mr. Brereton. Je crois vous l'avoir fait comprendre bien soir.

« Je lui ai répondu que je regrettais et je dois même vous avouer que j'y ai mis quelque froideur.

— Mon Dieu, murmura Harry Dickson, cela pourrait au besoin expliquer le suicide.

« Pour autant que je connaisse les membres de l'Old Kent Club, je crois savoir que, tout en étant honorables, ils ne roulent pas tous sur l'or, il s'en faut de beaucoup. En venant ici, Mr. Brereton n'avait peut-être qu'un seul but, celui de vous emprunter de l'argent.

Un moment il crut lui parler du singulier événement de la nuit, mais il se contint. Sa propre recherche devait le guider de ce côté-là.

Après un déjeuner silencieux auquel les deux autres convives n'assistèrent pas, Dickson prit congé de son hôte et regagna la chambre tragique.

Longuement il contempla les traits calmes du mort ; la fin avait dû être instantanée ou presque, l'acier meurtrier ayant sectionné la carotide et les artères jugulaires. La section était formidable et nette et le sang avait coulé très vite et avec abondance, provoquant rapidement la mort.

Le détective soumit la chambre à une exploration minutieuse, mais il ne trouva pas ce qu'il cherchait : la petite gravure noire dérobée au palloir.

— Singulier, murmura-t-il, d'autant plus que l'homme semblait au comble du bonheur en la découvrant et en l'enlevant.

Il retourna vers le mort et remarqua un indice qui lui fit hocher pensivement la tête : les doigts de la main gauche portaient de petites taches d'encre.

C'était de l'encre de stylo qui devait être de fort fraîche date, puisqu'une matière pareille s'enlève rapidement.

La loupe du chercheur entra en jeu.

Ce n'étaient pas des maculatures rondes, signes de négligence, mais des taches toutes en longueur, comme celles que laisse un stylographe qui fuit légèrement.

Le détective se remit à chercher dans la pièce, découvrit les vêtements du défunt et le stylo rempli d'encre, qui en effet fuyait un peu.

Harry Dickson s'en servit pour tracer quelques mots dans son carnet : les mêmes taches en longueur apparurent sur ses doigts.

Alors il fit un effort de mémoire : il essaya de se ressouvenir du maintien à table de Frank Brereton... oui, le jeune homme levait son verre de la main *gauche*, maniait de préférence sa fourchette et son

couteau de cette main, tendait même cette senestre pour serrer la main d'autrui, et sans doute devait s'en servir pour écrire.

Frank Brereton était gaucher et c'était de sa main droite qu'il s'était servi pour se donner la mort !

Vivement Harry Dickson examina cette main.

Il découvrit alors qu'un défaut peu apparent n'aurait pas permis à Frank Brereton de s'en servir pour un effort sérieux et il se souvint alors qu'il s'était montré piètre tireur au cours de la partie de chasse de la veille.

L'hypothèse du suicide s'était évanouie complètement.

Pourtant, quand dans la matinée une délégation de la police vint au château, le détective ne fit rien pour contester l'opinion qu'ils émirent délibérément à ce sujet. Et le corps du « suicidé » fut enlevé avec toute la discrétion désirable.

— Messieurs, dit Sir Herbert, quand ils se trouvèrent réunis devant la table du souper, autrement moins joyeux que celui de la veille, puisque nous avons décidé, sur la demande expresse de Mr. Dickson, de garder le silence sur le terrible événement de cette journée, je vous prie de continuer à accepter l'hospitalité de Lambton-Manor. Chacun se distraira comme bon lui semble.

« La bibliothèque est fort bien fournie, les étangs sont riches en poisson, le gibier abonde dans la plaine et sous bois. Le sommelier a des ordres pour vous ouvrir les caves qui, elles aussi, sont bien remplies.

« J'espère que le séjour ici ne vous sera pas trop désagréable.

— J'irai jeter des filets dans le grand étang du sud, dit Durmond.

— Je pêcherai la truite dans le torrent, déclara Bunderwell.

— Je prends un fusil et je pars à l'aventure, dans les bois, projeta Dickson.

— Alors je me contenterai des romans de Walter Scott dans la bibliothèque, acheva Sir Herbert Lambton.

Tous quatre manifestèrent ainsi leur résolution d'être seuls avec leurs pensées, de ne pas devoir converser, de chercher dans l'isolement l'oubli de ce triste début d'une partie de plaisir.

Et le silence retomba autour de la table.

On affectait surtout de ne pas parler de Frank Brereton.

Et l'attention générale se détourna vers les vins et les liqueurs que le sommelier servait sans parcimonie sur un simple geste de Sir Lambton, qui se sentait impuissant d'offrir autre chose à ses invités que les sombres plaisirs de l'ivresse.

3. La femme en gris

— Je resterai ce soir à l'affût de la bécasse, avait déclaré Harry Dickson.

Il avait quitté Lambton-Castle après un rapide five o'clock.

Dans la matinée, il était parti vers le sud, où, dans le taillis, gîtaient de nombreux faisans.

Au loin, il avait vu Durmond et Bunderwell s'affairer sur les rivages moroses de l'étang. Durmond péchait au carrelet et l'on voyait la grande araignée de bois grêle plonger et remonter, ramenant une moisson d'argent vivant dans la poche du filet.

Bunderwell avait assisté aux premières captures, puis il s'était séparé de son ami, pour gagner la petite rivière à truites qui se trouvait plus à l'est.

Harry Dickson suivait un chemin de sable durement raviné par les pluies d'automne et, après une demi-heure de marche, il vit se profiler devant lui le sommet arrondi d'Arrow-Hill.

C'était une colline sablonneuse, hérissée de sapins et de trembles ; le détective gravit un des flancs et s'installa sur une grosse pierre en marge de la route.

Le sable gardait encore les traces profondes de roues, celles de la voiture des serviteurs de Cruxley.

— Je me demande, dit tout à coup Harry Dickson, où les bandits masqués ont bien pu se cacher avant de se ruer à l'assaut.

D'autres traces se dessinaient çà et là, et le détective essaya de les relever tant bien que mal. C'étaient des empreintes de gros souliers cloutés, qui ne devaient pas avoir appartenu aux domestiques qui portaient de fines chaussures, comme Dickson l'avait remarqué, le soir de leur venue.

D'ailleurs il découvrit leurs empreintes non loin de celles des roues.

Les traces des gros souliers couraient çà et là, remontant la colline vers les sapins. Le détective releva leurs différences.

Il s'attarda longuement dans la sapinière où elles s'arrêtaient brusquement.

— Étranges bandits, murmura-t-il, qui n'ont pas continué leur route, et semblent être disparus sous terre ou dans l'air.

Ce ne fut qu'au bas de l'autre versant de la butte qu'il découvrit de vagues empreintes de pneus de bicyclette.

— Cela explique bien quelque chose, continua-t-il.

Pourtant son visage ne refléta aucune satisfaction.

Il retourna vers l'ornière des roues et se mit à examiner les trous ronds laissés dans le sable par les sabots des chevaux.

— Les bêtes n'ont pas rué bien fort, monologua-t-il. Les bandits n'ont pas dû se montrer bien vaillants. Ils semblent avoir eu hâte de s'éclipser dès leur coup raté... coup qui n'a pas dû leur demander beaucoup de temps.

— Heure creuse, grommelait-il en se retirant, tout ceci ne m'a pas appris grand-chose, et pourtant... Et pourtant...

Il restait à court d'arguments vis-à-vis de sa propre pensée.

Il n'était pas content, voilà tout.

Nous allons le suivre maintenant, vers le nord, marchant sous bois, dans le terne crépuscule.

Une poule faisane s'éleva en caquetant éperdument, mais le détective la dédaigna. Ce ne fut qu'en entendant le frou-frou d'une bécasse arrivant sous le couvert qu'il tomba en arrêt.

C'était un couple qui voyageait de concert, le coq précédant d'une longueur la poule au vol lourd. Un magnifique doublé.

Les deux oiseaux tombèrent dans une pluie de plumes sanglantes et agonisèrent quelques secondes encore dans l'herbe.

« Cela suffira », se dit le détective en les glissant dans son carnier et en mettant son fusil en bandoulière.

Il sortit du bois, fit quelques enjambées en plaine, regarda avec circonspection autour de lui et, brusquement, s'enfonça de nouveau dans la forêt sous le couvert des arbres.

Ce n'était pas un mouvement irraisonné, bien au contraire.

Le détective venait d'entendre un bruit de branches froissées qui se rapprochait de l'endroit où il se trouvait. Devant lui se trouvait un maquis de ronces et de fougères jaunies ; il n'hésita pas à y plonger en plein, comme un nageur dans le flot.

Le craquement des branches, après avoir été tout proche, s'éloignait à présent vers la haute forêt.

Désappointé, Harry Dickson sortit de son repaire ; il n'entendait plus que les rumeurs ordinaires de la forêt dans le soir tombant.

Il n'avait pas dressé de plan d'action pour sa soirée, plus que jamais il se laissait aller au hasard des choses.

Avec une ironie amère il songeait à sa mission : approcher, voir Percy Cruxley, une besogne de petit reporter après tout, qu'avec beaucoup d'appréhension lui confiaient les grands manitous du Gouvernement.

Mais le crime de la veille était là... ne pouvait-il pas graviter, lui aussi, autour de Cruxley ?

Et pourquoi ? Quel rapport ?

Questions hachées, doutes brefs, bien de nature à tourmenter un homme seul en forêt par un maussade crépuscule d'automne.

Dickson secoua l'espèce d'inertie qui s'appesantissait sur lui : il venait de voir un poteau effrité, vermoulu, dont l'écriteau gisait détaché, à côté.

Des mots déteints devaient apprendre aux rares promeneurs, ou aux égarés de cette petite sylve, qu'il se trouvait sur le territoire privé de Chister-House.

Cela lui valut un regain de vaillance. Puisqu'il se trouvait en terre interdite, autant pousser son exploration plus loin.

Le manoir se trouvait davantage vers le nord-est ; un sentier envahi par l'ivraie et les avoines folles se perdait dans l'ombre bleuissante du bois, il devait, vu sa direction précise, conduire au castel occupé par le savant invisible, comme l'avait dénommé Son Excellence.

Le détective s'était mis à le suivre, quand au bout de quelque temps il dut se réfugier de nouveau dans les buissons voisins.

Derechef, les branches avaient craqué. Le bruit dénotait à présent une marche circonspecte. À la droite du détective, une petite houle se dessinait dans le feuillage mordoré des noisetiers : l'homme devait passer par là.

Dickson avait trop vécu sur des terres d'embûches pour ne pas savoir comment s'y conduire. Il savait, tout comme un Indien sur le sentier de la guerre, glisser sans bruit à travers le taillis le plus épais.

Il adopta aussitôt une marche silencieuse, parallèle à celle, plus bruyante, sous les halliers voisins.

Une légère éclaircie se fit dans le bois : on devait approcher d'une clairière. Elle parut bientôt : spacieuse et gazonnée, obscurcie par l'épais feuillage des hêtres pourpres et des chênes plusieurs fois centenaires.

À son orée, le détective fit halte et se blottit derrière une butte de sable et d'humus. À sa droite, une halte identique venait d'être faite : il vit deux petits lapins s'enfuir avec terreur, preuve d'une présence insolite en ces lieux. Mais tout aussitôt une fuite identique se produisit de l'autre côté de la clairière : un gros râle des genêts s'envola bruyamment avec un rauquement indigné.

Le détective connaissait trop bien les mœurs de cet oiseau pour ignorer qu'il ne quitterait son asile au ras de la terre que pourchassé ou talonné par la crainte.

Deux présences devaient être là, tout près de lui. Mais lesquelles ?

Il se posait la question, quand les faits se chargèrent de lui répondre.

Une ombre rapide sortit des halliers. Le détective ne vit qu'une silhouette – un manteau noir, deux grandes jambes maigres –, qui

s'enfonça immédiatement dans le taillis opposé, après avoir fait en courant quelques pas à l'extrême bord de la clairière.

En tout autre temps il l'aurait suivie sans hésiter, mais la fuite du rôle était là pour l'en empêcher.

Bien lui en prit : à vingt pas de lui une forme se détacha de l'ombre des arbres.

Elle ne semblait nullement pressée, elle, car au milieu de la clairière, elle fit halte et regarda fixement l'endroit où la première ombre avait disparu.

Un dernier rayon de lumière la frappa en plein et le détective put la détailler à son aise, non sans stupeur.

C'était une jeune femme, plutôt petite que grande, mais admirablement proportionnée. Un complet de chasse en souple drap gris moulait ses formes harmonieuses. Elle portait de hautes et fines bottes en cuir rougeâtre, et tenait négligemment sous le bras, une courte carabine de chasse.

Chose qui frappa le détective, c'était une arme destinée au gros gibier et non une de celles qu'on emploie couramment pour traquer la menue faune de la région. Pourtant il savait que cette partie de la forêt n'était habitée ni par des sangliers, ni même par des chevreuils. L'arme lui semblait plus défensive que sportive.

Il eut quelque peine à distinguer le visage, qui ne lui présentait que son profil. Celui-ci était très pur. Des cheveux noirs en bandeaux sortaient en partie d'un élégant bonnet de grèbe ; l'œil faisait une profonde tache d'ombre dans le visage mat : il devait être du plus beau noir tout comme la chevelure. La ligne de la bouche, fine et sinieuse, marquait pourtant quelque dureté.

L'inconnue resta quelques minutes en contemplation devant l'endroit où l'homme au manteau avait disparu, puis elle prit le même chemin, sans se presser.

Harry Dickson remarqua qu'elle avançait sans faire de bruit et, qu'une fois disparue dans les buissons, ceux-ci ne remuèrent plus.

« Elle sait se diriger et se mouvoir dans une forêt », se dit-il avec un peu d'admiration pour la belle créature surgie dans le crépuscule sylvestre.

Il laissa passer quelque temps avant de prendre le même chemin.

Le soir était tombé, quelques clartés vaines rodaient encore ici et là, teignant d'une goutte de nacre humide les flaques d'eau, dorant les hautes cimes d'une futaie, frangeant de cuivre l'aile d'un ramier attardé.

Sous les halliers, le détective ne tarda pas à découvrir un mince sentier, serpentant dans l'ombre et dont la terre meuble gardait encore de vagues empreintes : celles d'une chaussure d'homme, celle des semelles plates d'une fine botte. Il se tenait dans le bon chemin.

Il n'était pas encore sorti du couvert des buissons quand il entendit le bruit aigre d'une roue de voiture qui s'éloignait.

« Les serviteurs de Chister-Manor s'en vont aux provisions nocturnes, se dit-il. Plaise à la Providence qu'ils ne fassent plus de vilaines rencontres comme l'autre soir !

« En tout cas, murmura-t-il, de cette façon je trouve place nette au logis, le maître excepté. Risquons notre chance, puisqu'elle se présente ainsi. »

La route conduisait vers le nord, donc vers le Castel de Cruxley ; le bruit de la voiture apprit au détective qu'il se trouvait non loin de la route carrossable et, en même temps, dans le voisinage immédiat du château.

Il se trouva devant lui, plus tôt qu'il ne l'avait pensé.

Soudain les buissons perdirent toute continuité et le bois cessa, comme coupé au cordeau. Une vaste pelouse négligée s'étendait devant lui, encerclée par une ronde de petites sapinettes. Au fond, formant décor, se dressait le château.

Harry Dickson s'étonna de le trouver si noir, si rébarbatif.

Il était tout en tourelles et en faux donjons, selon le goût douteux des architectes du début du XVIII^e siècle. Des parietaires tapissaient en grande partie les murs râpeux, masquant même partiellement les étroites fenêtres.

Ce n'était pas la façade principale qui se trouvait devant lui, mais celle tournée vers l'ouest, ce dont témoignait la décrépitude verte des pierres, sans cesse exposées aux souffles humides du couchant.

Outre les fenêtres, elle ne présentait qu'une unique ouverture : celle d'une poterne basse, s'ouvrant au haut d'un grêle perron de granit bleu.

Elle était ouverte. Le vent la faisait grincer sur ses gonds : on avait dû la laisser entrebâillée et la bise vespérale l'avait ouverte davantage.

« Quelqu'un serait-il entré ? » se demanda le détective.

Mais il se garda bien de traverser directement la pelouse ; il la contourna soigneusement profitant du couvert que lui offraient les conifères nains.

À l'extrême limite de ces arbres, quelques pas à peine le séparaient encore du perron. Harry Dickson les franchit en deux bonds de félin et se trouva de l'autre côté de la porte en moins d'une seconde. Le sort en était jeté... il était dans la place.

Elle n'était d'ailleurs pas bien impressionnante.

Il se trouvait dans un couloir bas qui donnait immédiatement dans une buanderie complètement abandonnée.

Harry Dickson vit des auges suintantes, rongées d'épaisses mousses, un pan de cheminée écroulée, une porte pendant hors de ses

gonds rouillés.

Au-delà commençait un véritable dédale de petits couloirs torves, de halls scalènes, dont aucun ne pouvait témoigner de quelque grandeur architecturale.

Le détective connaissait trop bien ces vétustes et antiques intérieurs, conçus par des esprits étriqués d'un âge révolu et sans grande gloire, pour s'en étonner outre mesure.

Mais l'orientation n'en était guère plus facile ; il se trouvait perdu dans un labyrinthe dallé, sentant le rat et la moisissure.

Des lambris de chêne tombaient en poussière, des pans de murs s'étaient écroulés en gravats et en chaux noircie. Il entendit au-dessus de sa tête une effraie hululer plaintivement.

Ici aussi un peu de clarté persistait encore, rendant sa marche plus aisée dans le lamentable dédale de cette ruine.

Le bruit d'une pierre détachée, bondissant de marche en marche l'incita à la prudence.

Quelqu'un marchait dans l'ombre, à l'étage supérieur.

Un escalier en spirale se blottissait entre deux pans de muraille, avançant comme des caps désolés dans le vestibule qu'il suivait.

Un peu de lumière venait des hauteurs : ce n'était pas un restant de la clarté du jour, mais la triste lueur d'une lampe ou d'une torche.

Dickson s'enhardit. Les pas retentissaient à présent, bien audibles, légèrement grossis par la résonance. L'ouïe avertie du détective lui apprit qu'à présent ils devaient sonner dans quelque grande salle dallée, tant l'écho les amplifiait soudainement.

Au haut de l'escalier, il retrouva l'exacte réplique du hall du rez-de-chaussée avec ses pans de murs en cap, ses embuscades d'ombres.

La clarté de la lampe luisait dans une salle lointaine, dont la porte était large ouverte : un tablier de lumière jaune se dessinait en effet sur les dalles en losange devant lui.

Le pas s'était tu, mais une ombre se projetait, vacillante, sur le carreau éclairé du vestibule.

Tout à coup, le détective eut l'impression d'une autre présence.

Où se tenait-elle ? Certainement devant lui, mais le détective n'aurait pu la situer exactement. Il avait eu l'impression d'un passage rapide, d'une ombre bondissante, d'un souffle court de fiévreux.

Et cette impression se doubla d'une autre : l'ombre qui venait de s'élancer, venant on ne sait d'où, devait observer celui qui marchait dans la salle éclairée.

Soudain un tonnerre bref éclata, suivi d'un cri unique et d'une lourde chute.

On venait de tirer dans les ténèbres, et quelqu'un venait de s'écrouler là-bas, atteint par la balle mystérieuse.

Négligeant toute prudence, le détective courut vers la salle.

Il vit une immense pièce à voûte basse, aux petites fenêtres grillées, noircies par la nuit, et un grand damier noir et gris. Aucun meuble, si ce n'était, fichée dans la muraille, une grosse torchère de fer, dans laquelle brûlait un flambeau, dont la lumière jouait, inégale, sur le vaste carreau.

Alors seulement il vit que cette chambre sinistre avait bien été le théâtre de la rapide tragédie qu'il soupçonnait.

Un homme était étendu, les bras en croix, face contre terre ; de son crâne fracassé le sang coulait en abondance.

Rien qu'à voir la plaie hideuse, le détective comprit que la vie s'était enfuie immédiatement.

La clarté de la torche tombait en plein sur le corps étendu et Dickson vit un costume de chasse qu'il connaissait bien. Nul besoin pour lui de retourner le corps pour examiner son visage.

C'était Leicester Bunderwell qui était étendu là, les traits se figeant hideusement dans la mort.

En vain Dickson se tourna de tous côtés pour voir d'où la balle avait pu être tirée. Il ne rencontrait que des murs muets, qu'un bout de vestibule obscur, que des fenêtres noires et, tout au fond de la salle, non loin de la torchère, une petite porte vitrée, aux carreaux ronds comme des hublots et fermée par de formidables verrous de fer.

Fatalement ses regards se reportèrent sur le cadavre ; il vit le dos arrondi dans un dernier sursaut d'agonie, les bras douloureusement étendus, les poings crispés.

Hé !... Là !... Un de ces poings tenait quelque chose : un chiffon gris, non... un bout de papier.

Harry Dickson le détacha difficilement des doigts déjà raidis et faillit pousser un cri de surprise : il s'agissait d'un morceau de la gravure en taille douce, qu'il avait vu dérober par Frank Brereton, l'autre nuit dans le parloir de Lambton-House !

Le détective la défripa avec lenteur, frissonnant au contact visqueux du sang qui la poissait. Il vit un paysage, un paysage vraiment curieux. On aurait dit un morceau d'image d'Épinal, avec de petites maisons à pignon aigu et ancien, des lointains tout en hachures, des clochetons grêles et mignons ; une paix puérile épandue sur toutes les choses.

Un enfant se serait complu longuement à regarder ce coin de petite ville, où de doux et mesquins mystères devaient se trouver enclos, et l'image aurait fort bien pu illustrer un conte de ma mère l'Oye, tant il y avait de charme enfantin dans ses lignes grises.

Et voici qu'il se trouvait aux mains d'un homme assassiné, dans une lugubre salle de castel médiéval où aucun homme n'accourait au bruit de la détonation meurtrière, où brûlait une torche solitaire à la stagnante clarté.

Avec un soupir découragé, le détective glissa le papier dans sa poche et s'approcha d'une des fenêtres. Celle-ci s'enfonçait dans une sorte de recoin arrondi, où une banquette de pierre se trouvait sous la croisée.

Dickson regarda au-dehors : il vit la forêt que la nuit avait fondue en une masse fuligineuse tristement mourante. Le croissant de la lune montait derrière une butte lointaine, la nimbant d'une clarté tremblante.

Il vit sa propre ombre s'allonger, se coller contre les petites vitres noires et s'y profiler en ombre chinoise.

Et tout à coup il se souvint : l'ombre à tête de bouc du Dr Cruxley devait se dessiner de pareille façon. Il se trouvait devant la fenêtre où on l'avait aperçue jadis, dans les ténèbres épaisses de la nuit.

Une sourde colère naissait en lui, il se sentit prêt à explorer de fond en comble cette maison du mystère, forcer ce dernier à lui rendre des comptes...

Mais il se souvint du caractère exceptionnel de sa mission, et il resta en place, les bras ballants, la tête en feu, irrésolu et triste.

Il lui semblait entendre d'avance la réponse de Londres :

— Pas d'histoires ! Le silence le plus absolu ! Raison d'État, mon cher Dickson !

D'un geste las il se détourna de la fenêtre, laissant une dernière fois errer ses yeux autour de la sinistre salle basse emplie des rouges clartés de la torche.

Alors ses yeux tombèrent sur la petite porte aux verres ronds.

Un visage s'y encadrait, un visage qui avait les yeux fixés sur lui, des yeux noirs et profonds, éperdument fixes et ne reflétant ni horreur ni curiosité.

Et il reconnut la dame en gris, de la clairière.

Ils restèrent quelques instants à se regarder muets, et Dickson chercha en vain à détecter une pensée au fond de ce regard. Non, il n'exprimait rien, pas même de l'hostilité. Comme Dickson faisait un pas vers la porte, elle se retira lentement tenant toujours ses grands yeux ténébreux fixés sur lui.

4. L'ombre chinoise

Et ce fut comme Harry Dickson l'avait prévu !

Londres ne voulait pas d'histoires ! C'est à peine s'il sut qu'un fourgon automobile était venu quérir le cadavre de Leicester Bunderwell à Chister-Castle, et le chef du personnel Aldon Miller y déposa le détective sans dire un mot et sans qu'aucune question lui fût posée.

Percy Cruxley n'avait-il pas le droit de travailler en paix pour la plus grande sécurité de l'Angleterre ?

Le lendemain, Harald Durmond prit congé de Sir Herbert Lambton sans mot dire, et le détective, qui n'avait soufflé mot de ce qu'il avait vu dans la chambre basse du vieux manoir, n'aurait pu dire si Sir Herbert était au courant, oui ou non, du nouveau crime.

Il décida pourtant de ne pas rester là, lui, et de repartir pour le castel mystérieux dès la nuit prochaine, afin d'y compléter ses observations.

Il commença par reconnaître les issues du château dont il était l'hôte et découvrit qu'il ne lui serait pas difficile d'en sortir de nuit, sans être vu de personne.

Il prit le souper en tête à tête avec Sir Herbert Lambton qui ne se montrait attristé que de la solitude forcée à laquelle il condamnait son hôte.

Les noms de Brereton, de Bunderwell et de Durmond ne furent pas prononcés ; on parla chasse, et pêche et même livres.

Sir Herbert Lambton ne s'avéra pas grand érudit : ses connaissances littéraires gravitaient autour des romans de Walter Scott et des vieux traités de fauconnerie.

Il parla quelque peu de voyages, sans grand enthousiasme, à la manière de quelqu'un qui ne s'est déplacé que pour affaires et qui n'a retenu que les bonnes adresses d'hôtels et de restaurants.

Lorsque Harry Dickson effleura la question sciences, il se trouva devant un interlocuteur tellement ignorant qu'il préféra laisser tomber le sujet.

Ils se séparèrent sur le coup de dix heures, et bientôt toute la maison fut endormie. Jelkins, qui faisait sa tournée quotidienne pour voir si tous les feux étaient éteints, se retira bientôt à l'étage des domestiques et vers la demie de onze heures, rien ne bougeait plus dans le château.

Dickson laissa encore s'écouler une heure avant de quitter sa chambre.

Il avait repéré, pendant la journée, une porte de service donnant sur le jardin potager, par où il pouvait facilement sortir et qui lui permettait tout aussi facilement de rentrer dans le manoir.

Comme le chemin à travers bois exigeait beaucoup de temps et risquait de l'égarer, Dickson suivit d'abord la route carrossable et ne s'enfonça dans le taillis que lorsqu'il vit au loin se dresser, contre le ciel lunaire, les grêles tourelles de Chister-Castle.

Le temps avait tourné vilainement au gris et un âpre vent d'automne gémissait dans les arbres. Harry Dickson s'en félicita : le bruit de marée des dernières feuilles, la plainte des conifères, le craquement des branchages que la bise mettait en bûchettes, tout cela masquait admirablement le bruit de sa marche.

L'orientation ne lui était pas trop difficile : par les éclaircies du maquis il pouvait, de temps à autre, voir la masse sombre du château se profiler sur le fond viridien[2] du ciel.

Ainsi, il atteignit sans anicroche la grande pelouse désolée, et leva les yeux vers la façade noire.

Une petite émotion lui pinça le cœur : une fenêtre vaguement éclairée coupait les ténèbres de son carré de rouge clarté.

Il resta quelques minutes à la contempler, méditant un projet d'approche, quand la lumière devant lui fut troublée.

Une ombre amorphe glissait devant elle par intervalles, elle disparaissait et réapparaissait, sans se préciser.

À la fin pourtant, elle se colla devant les vitres et prit forme.

La fameuse ombre chinoise était là.

Harry Dickson eut tout le loisir de l'observer, car elle se mouvait à peine.

Il vit se découper une longue tête maigre, terminée par une dure barbe de bouc.

Le profil avait bien quelque chose de diabolique, comme on le lui avait déjà décrit avec complaisance.

Cette tête dodelinait de temps à autre, avec un petit balancement de fauve, comme si elle se tenait en contemplation devant quelque chose.

« Allons, se dit le détective, maintenant ou jamais... j'ai eu tort hier, alors que j'étais seul dans la place, de ne pas pousser à fond mon exploration des lieux. Il faut réparer cette erreur. »

Seul dans la place ?... Et la femme en gris ?...

Une voix intérieure lui souffla cela, non sans ironie.

Sans plus hésiter, il traversa la pelouse lourde de nuit, dans la direction de la poterne.

Il eut un geste d'étonnement.

Alors qu'il la croyait fermée et qu'il s'apprêtait à employer ses outils de cambrioleur nocturne, elle s'ouvrit dès la première pesée sur le loquet. Cela ne lui plut qu'à moitié.

— Défions-nous de la chose trop facile, monologua-t-il.

Il se disait qu'il eût préféré trouver la porte fermée à triple tour, ou même nantie de verrous, quitte à devoir consacrer une heure pour en venir à bout.

Aussi redoubla-t-il de précautions dans sa marche à travers les couloirs obscurs où soufflaient d'âpres vents coulis.

Avec quelque peine et après avoir erré par des vestibules inconnus, il retrouva l'escalier et le hall de l'étage.

Et de nouveau l'étrange atmosphère de la veille l'entoura.

Il revit devant lui sur les dalles la projection lumineuse des flammes de la torchère, la même triste lueur rougeâtre.

Dans cette hideuse salle au plafond bas et voûté, l'être énigmatique dont il venait d'entrevoir l'ombre devait se tenir.

Comme une ombre, il avança, rasant la muraille suintante.

Le tablier lumineux s'approchait de lui... quelques pas encore et il jetterait les yeux dans la salle.

Soudain une impression d'indéfinissable horreur s'empara de lui : la présence de la veille était là ! La chose invisible qui l'avait dépassé comme une ombre et qui tuait dans les ténèbres.

L'aile de la Mort l'effleurait... tout comme hier, le coup de feu fatal allait retentir, tout cela, il le sentait.

Et la détonation éclata soudain.

Juste comme il atteignait la porte ouverte.

Il vit la torchère surmontée de son haut flambeau rouge.

Il vit le damier glacé des dalles noires et grises.

Mais cette fois il n'y avait pas de cadavre étendu sur elles.

Il vit une immense silhouette sortir de l'obscurité et tourner un horrible visage tourmenté vers la porte d'où était venu le coup de feu.

Cette créature sans nom vivant n'en vivait pas moins terriblement : d'une vie atroce, car il vit d'énormes mains griffer l'air dans une sorte de joie monstrueuse et pourtant...

Harry Dickson le voyait fort bien : elle venait d'être atteinte : un trou noir s'ouvrait au milieu du front. Mais cela n'empêchait pas l'être de claquer de la mâchoire comme un saurien et de s'avancer, griffes tendues vers la porte... vers lui...

Tout à coup la clarté de la torchère s'évanouit, pour faire place à une nuit complète, étouffante et nauséabonde.

Dickson fit un grand geste de défense ; il rencontra des objets flous et fuyants, et tomba à genoux.

Il comprit qu'il venait d'être pris comme un faon à l'affût : une grande couverture ou un ample manteau venait d'être jeté sur lui.

Il se débattit avec une fureur vaine, sans parvenir à se dégager des plis de l'étoffe, bien au contraire : il lui semblait que, de minute en minute, ils se resserraient autour de lui.

L'air devenait de plus en plus épais, il lui semblait respirer du plomb liquide, sa raison se faisait de moins en moins limpide, il glissait lentement sur les pentes d'un immense gouffre de ténèbres, et soudain l'air manqua complètement à ses poumons.

L'étrange réveil !

Il était assis dans un fauteuil qui ne manquait pas de confort, mais ses jambes et ses bras étaient entravés à l'aide de solides courroies de cuir, ajustées pourtant de façon à ne pas le faire souffrir.

Il respirait facilement et une odeur fade mais pénétrante lui prouva qu'on lui avait fait respirer de l'éther.

La pièce où il se trouvait était plongée dans l'obscurité, seule une source de lumière diffuse brillait dans son dos.

Alors il sentit qu'on tournait lentement son fauteuil vers cette lumière.

Un grand rectangle lumineux apparut, et Dickson eut grand-peine à retenir un cri de surprise.

Il se trouvait devant une belle projection lumineuse, un diorama, comme on le présentait aux spectateurs du siècle dernier.

Un paysage s'y encadrait, nimbé de douces clartés.

Il vit une antique place publique, avec des pavés ronds et pointus et des brins d'herbe poussant dans leurs interstices. Une fontaine aux ferronneries d'art en occupait le milieu et un jet d'eau figé coulait d'une fine gargouille et se perdait en un ruisseau sur le sol.

La place était entourée de maisons basses et coquettes, d'un très vieux style.

Dans le fond, deux clochers grêles se profilaient sûr un ciel nuageux.

Le décor était sans couleur mais affectait une fine teinte de grisaille.

Harry Dickson le contempla avec stupeur : il ne lui était pas inconnu !

Il l'avait entrevu jadis... mais quand ?

Tout à coup il se souvint : la partie de gauche surtout lui était familière : c'était la reproduction, mais fortement agrandie et amplifiée, de la gravure dont il avait enlevé une partie aux mains de Leicester Bunderwell, assassiné !

Il en était encore à sa contemplation ahurie, quand une voix s'éleva près de lui :

— Cela vous apprend-il quelque chose, Harry Dickson ?

Le détective tourna vivement la tête vers l'endroit où la voix

s'élevait.

Cela ne lui fut possible qu'à moitié, car le dossier du fauteuil, qui était très haut, lui masquait la vue ; d'ailleurs la pièce n'avait pour tout éclairage que le reflet diffus de la projection lumineuse.

— Cela vous apprend-il quelque chose ? répéta la voix.

Elle sonnait agréablement quoique fort assourdie et se nimbait d'un accent étranger que le détective ne pouvait situer.

Plutôt qu'il ne la vit, il devina l'ombre qui se tenait non loin de lui.

C'était celle de la femme en gris.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— C'est moi qui vous ai posé une question, fut la réponse un peu hautaine.

— En vérité cela ne m'apprend rien.

— Vous êtes pourtant bien Harry Dickson !

La voix était douce mais ironique.

— Je ne joue jamais aux charades ni aux devinettes.

— Même si elles renferment la solution d'un crime, de beaucoup de crimes plutôt ?

— Pourquoi suis-je votre prisonnier ?

— Vous n'êtes pas mon prisonnier.

— Vraiment ! s'écria-t-il sarcastique.

— Vraiment !

— Alors délivrez-moi !

— Certainement.

Mais elle ne fit pas mine de bouger.

— Eh bien ! j'attends, dit le détective avec impatience.

— Attendez encore un peu.

— Mais attendre quoi ?

— Que vous soyez hors de danger !

— Comment, je suis en danger ?

— Absolument !

— Et comment, et par qui ?

— Je l'ignore.

— En voilà des énigmes ! s'écria le détective hors de lui.

— Il y en a bien d'autres encore dans l'affaire qui semble vous occuper, Harry Dickson.

Le détective se tut, un peu intimidé par le bien-fondé de la remarque.

— Alors, cette vue ne vous dit rien ? demanda la voix, je le regrette beaucoup.

Harry Dickson regarda attentivement le décor vieillot.

— Savez-vous où je l'ai encore vu ? demanda-t-il.

— Oui, sur le bout de papier que vous avez trouvé hier sur le

cadavre de Bunderwell.

— Qui a tué Bunderwell ? Est-ce Cruxley ?

— Pour le moment, oui !

— Comment *pour le moment* ? En voilà une singulière affirmation !

— C'est très difficile de le dire autrement.

— Qui est Cruxley ? demanda brusquement Harry Dickson.

— Je cherche.

— Comment...

— Pour le moment, oui.

— Encore cette singulière phrase qui revient.

— Vous comprendriez mieux, si vous saviez ce que signifie ce paysage.

— À présent, voulez-vous me dire si je suis encore en danger ? dit le détective avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— Je ne puis le dire, je crois... un moment !

La voix avait un peu, perdu de son beau calme, elle s'enfiévrant.

Il sembla alors au détective que, de très loin, lui arrivait un son étrangement modulé et répété à plusieurs reprises.

Il entendit ensuite à ses côtés comme un grand soupir.

— Vous n'êtes plus en danger, dit la voix.

— Vous êtes bien bonne, allez-vous me délivrer à présent ?

— Oh non !

— Ah, ça par exemple ! quelle comédie jouez-vous ? Pourquoi attendre encore ?

— Que vous dormiez !

— Comment, je vais dormir ?

— Parfaitement !

Un nuage laiteux sembla glisser sur le diorama. Un sentiment confus de bien-être, une heureuse lassitude commençait à s'emparer du détective. Il s'étonna un moment de s'y laisser aller sans remords.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il encore d'une voix pâteuse.

La voix répondit quelque chose, mais il ne l'entendit plus...

La vision lumineuse se brouillait, se brouillait et...

Il vit un carré de maussade clarté, un pan de ciel où glissaient des nuages déchiquetés, des carcasses squelettiques d'arbres qui s'agitaient frénétiquement au souffle du vent.

Une bonne tiédeur régnait autour de lui : il vit une flamme danser et entendit un rapide crépitemment de bûches sèches.

— Monsieur a bien dormi ? J'espère que je n'ai pas éveillé monsieur ? J'ai fait aussi peu de bruit que possible !

Harry Dickson n'en croyait pas ses yeux.

C'était l'honnête Jelkins qui lui parlait de la sorte, tout en attisant le feu avec un soufflet discret.

— Ainsi je dormais quand vous êtes entré, Jelkins ?

— Certainement, monsieur, et profondément encore. Il fait très froid et je crains que nous n'ayons de la neige aujourd'hui.

« J'avais craint un moment que monsieur n'eût glissé le verrou de sa porte ; dans ce cas, je n'aurais pu faire du feu dans sa chambre.

Le détective laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Ce put-il qu'il eût simplement dormi et rêvé ?

Avait-il seulement quitté la demeure hospitalière, dans la nuit ?

Toute son équipée nocturne n'était-elle qu'un vain cauchemar ?

Il attendit que Jelkins se fût retiré pour sauter hors du lit et examiner ses vêtements.

Pour partir en expédition, il avait chaussé des espadrilles aux semelles de caoutchouc. Elles n'étaient pas sous son lit, mais dans la valise où il avait coutume de les ranger, il les prit et les examina.

Elles étaient nettes, vierges de toute trace de boue et de poussière, et pourtant il se souvint avoir marché par des sentiers humides et même d'avoir pataugé quelque peu.

Mais même la loupe ne révéla rien.

Il examina alors ses poignets ; ils ne portaient aucune trace de liens ; il flaira ses vêtements : l'odeur glacée de l'éther ne s'en élevait pas. Rien ne venait lui apprendre qu'il eût un moment quitté Lambton-Castle pour aller à l'aventure dans la forêt proche !

Une sourde fureur s'empara de lui. Ou bien on s'était magnifiquement gaussé de lui, ou bien il avait été le jouet d'un simple cauchemar. Il se sentit soudain profondément ridicule, et se mit à maudire toute cette histoire.

Il trouva Sir Herbert Lambton dans la salle à manger, l'attendant pour le déjeuner.

Le châtelain avait l'air content et guilleret.

— Une bonne nouvelle, Dickson, si vraiment vous êtes un chasseur passionné.

« Le grand vent de la nuit a amené de gros passages d'oiseaux.

« Des tadornes se sont posées sur l'étang et il y a une outarde parmi elles. Quel coup de feu en perspective et quel rôti s'il atteint son but !

Harry Dickson dressa l'oreille.

Une outarde ! Comme il s'était glissé sous le bois dans la nuit, il lui avait semblé entendre un coup de clairon voilé retentir au loin vers le sud.

C'était bien là l'appel nocturne d'une outarde qui tournoyait sur les eaux, avant de s'y laisser choir. Et d'autres clameurs y avaient répondu : des longues plaintes indignées et criardes : Crey, Crey, Crey ! Le cri d'arrivée des tadornes.

L'hypothèse du rêve devenait bien moins certaine.

Il expédia le déjeuner et prit son fusil, se dirigeant vers la partie lacustre du domaine ; mais une fois hors de vue du château, il fit un crochet et remonta résolument vers le nord.

Il retrouva la route carrossable et sablonneuse, et ce qu'il cherchait, il le trouva : une empreinte légèrement gaufrée et régulière, celle de ses espadrilles caoutchoutées.

D'autres traces identiques devaient se trouver là, mais elles n'y étaient pas. Trop visiblement, elles n'y étaient pas !

— Superbe ! murmura le détective, l'œil en feu et avec un grand frisson de joie. Ils ont poussé la perfection jusqu'à effacer mes traces, mais une seule a échappé à leur attention.

« C'est magnifique, dis-je... mais à présent je sais qui les a fait disparaître. Ah !... Dès que les gestes commencent à se répéter, on est bien près de découvrir ceux qui les font !

Il fit demi-tour et d'un bond gagna le grand étang.

Les tadornes nageaient en triangle, se livrant à leur pêche matinale ; non loin d'elles, sur une butte de boue, l'outarde solitaire lissait ses plumes de son bec puissant. Un coup de fusil la fit rouler sur le sable du rivage, et Dickson revint vers le château tout à la joie de sa prouesse cynégétique.

Il fut reçu par Jelkins qui lui tendit un télégramme de Londres.

Harry Dickson fit sauter la bande bleutée, et lut :

Formule 61 livrée ce matin. Revenez tout de suite – N.

Il ne put prendre congé de Sir Herbert Lambton qui était parti pêcher des truites saumonées dans la rivière.

Il lui fit remettre un mot d'excuse qui laissait prévoir son retour pour une date rapprochée.

Une demi-heure plus tard, il roulait sur la route de Londres.

5. La formule 61

Harry Dickson se fit annoncer au laboratoire spécial de Woolwich.

N'entre pas qui veut dans le plus formidable arsenal du monde. Il n'y a pas d'endroit sur terre où l'on se méfie davantage, avec raison d'ailleurs.

Les plus célèbres et plus redoutables espions du monde entier rêvent de pouvoir se promener un jour par ses salles mystérieuses, tout comme les cambrioleurs de grande venue caressent la chimère de se glisser une nuit dans les caves de la Banque d'Angleterre.

Mais Dickson était Dickson, et il était attendu avec quelque impatience.

La salle où on l'introduisit avait un caractère tout spécial : on se serait cru au centre d'un fantastique coffre-fort d'un modèle inusité.

Elle formait une vaste coupole, sans angle aucun, ne prenant jour par aucune fenêtre et n'ayant qu'une étroite porte pour tout accès.

De puissantes lampes y jetaient une véritable clarté solaire sur toutes choses.

À l'entrée du détective, une demi-douzaine de personnes s'inclinèrent.

Il se trouvait en face des grands d'Angleterre.

Un visage lui était inconnu, c'était celui d'un vieillard propre à mine effacée, portant une barbe blanche bien soignée. Il se tenait quelque peu à l'écart des autres, comme si tout ce qui allait suivre ne l'intéressait qu'à moitié.

Le haut dignitaire qui avait déjà traité avec le détective vint à sa rencontre, et Dickson vit que ses traits étaient tirés et respiration inquiétude.

Du doigt il désigna une longue table de marbre noir, sur laquelle un appareil mal définissable était posé et dont trois aides maniaient les leviers et les boutons. À l'extrémité de la table, il vit plusieurs cages contenant des cobayes et des chats. Un moteur ronronnait dans l'ombre et, par une fine antenne sortant de l'engin, fusaient des gerbes d'étincelles pourpres avec un crépitements assourdi. Une vague odeur d'ozone flottait.

Un des assistants prit enfin la parole.

— Comme toujours, messieurs, la nouvelle formule de Percy Cruxley est de cette simplicité étonnante qui, depuis le début de sa

puissante carrière scientifique, stupéfie les milieux compétents.

« Voici une heure, ou, pour être plus exact, soixante-cinq minutes qu'elle agit sur les sujets d'expérience. Des troubles se produisent, c'est certain, mais ils sont tout à fait passagers. Voyez les cobayes atteints de plein fouet par les radiations concentrées, dirigées en faisceau : ils sont complètement remis de leur premier ébranlement. Même ce dernier ne se manifeste plus quand l'expérience se répète.

— Qu'en concluez-vous, monsieur le professeur ? demanda une voix acide.

— Que Votre Seigneurie m'excuse, mais je suis obligé d'émettre la même remarque qui fut faite lors des deux précédentes inventions à nous révélées par le Dr. Cruxley. Elles sont absolument incomplètes.

— Alors, la formule 61 ?

— Du néant, messieurs, déclara le professeur d'une voix coupante.

Tous les visages se tournèrent vers le vieillard à barbe blanche qui haussa tristement les épaules.

— Je mentirais, messieurs, en prétendant que je ne m'y attendais pas, dit-il d'une voix consternée.

— Dans ce cas...

Le vieillard leva sa main diaphane.

— Je sais... Mais il ne me reste qu'à ajouter ceci : que l'on découvre vite le mystère Cruxley !

— C'est pour cela que Harry Dickson est ici, répliqua la voix acide.

Le haut dignitaire prit le détective à part, sa voix tremblait, il semblait prêt à fondre en larmes.

— Vous avez entendu, Dickson ? La formule 61 ne vaut rien... c'est du néant ! À présent, je vous le répète : qui est Cruxley ?

La réponse de Harry Dickson fit bâiller l'autre de stupeur :

— Je ferais bien de passer quelque temps à lire et à regarder des images d'Épinal.

— Voulez-vous dire que vous vous tenez pour battu ?

— Moi ? Mais moins que jamais, Excellence !

— Je vous en prie, ne jouez pas vos éternels jeux de charade !

— C'est curieux, voilà deux fois en vingt-quatre heures que l'on me dit à peu près la même chose. Mais tranquillisez-vous, Excellence, la solution du mystère se tient enclose dans une mignonne place publique, avec une fontaine antique, de jolies maisons joujoux, comme celles d'une boîte de Nuremberg, et un bijou d'église dans le fond. Et tout cela consigné dans une image du genre de celles d'Épinal, qui font la joie des enfants.

— Je garde tout mon espoir en vous, soupira le haut fonctionnaire.

— Je vous en remercie, et j'ose espérer que je ne tromperai pas cette belle espérance, dit le détective, en s'inclinant.

Tout le monde se retirait : les expérimentateurs couvraient l'appareil à l'aide de housses en cuir : ils avaient l'air chagrins et déçus.

Comme Harry Dickson sortait de l'arsenal, il vit marcher devant lui le vieillard à barbe blanche.

Il se tenait voûté comme s'il eût porté un énorme fardeau.

Dickson s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

— Mauvaise affaire pour l'agence Whaston ! dit-il.

Le vieillard eut un sursaut vite réprimé.

— Désolante en effet, monsieur Dickson.

— La formule vient-elle bien de Cruxley ?

— Indéniablement, puisqu'elle nous est parvenue comme il le fait toujours, avec toutes les précautions ordinaires et qu'elle présente les formes d'usage.

— L'agence Whaston est au-dessus de tout soupçon, continua le détective, et ne croyez pas que je veuille vous demander de violer d'aucune façon son secret professionnel. Mais il me semble que depuis quelque temps vous vivez dans l'incertitude quant à Percy Cruxley.

— C'est la vérité, monsieur Dickson !

— Avez-vous remarqué, dit brusquement le détective, que les gens les mieux camouflés ne songent jamais à une chose essentielle ? Notamment de modifier leur démarche ? Tenez, j'ai connu un gentleman, qui avait pour habitude de tracer toujours avec le pied gauche une sorte de lettre Z. Ce gentleman aurait eu beau se grimer, se faire une nouvelle tête des plus semblables, je l'aurais toujours reconnu. Comment allez-vous, monsieur Durmond ?

Le vieillard eut un petit rire amer.

— C'est très juste, monsieur Dickson.

— Je suppose que tout comme vous, messieurs Brereton et Bunderwell appartenaient à l'agence Whaston et que, depuis que leur client Cruxley leur faisait parvenir des inventions qui n'en étaient pas, ils s'étaient imposé le devoir de connaître la vérité sur Cruxley ?

— Tout comme vous, monsieur le détective.

— Et vos deux confrères en sont morts...

— Hélas... c'étaient de braves et courageux jeunes gens.

— Je veux le croire, malgré la faute de Frank Brereton.

— Comment ? Vous savez...

— Que Brereton a essayé de faire bande à part, de travailler pour son propre compte ? Oui, je le savais, bien que le vol d'une image ne me paraisse pas de nature à être punie de mort !

— Pauvre Frank, murmura Durmond, il avait de gros besoins d'argent.

— Et l'infortuné Bunderwell tomba à son tour, en essayant de profiter de la découverte de son malheureux ami. Lui aussi mourut parce qu'il avait vu l'image d'Épinal !

Durmond approuva de la tête.

— Hélas... par un esprit d'émulation que j'excuse, il ne me mit pas tout à fait dans la confiance, et je ne sais quel secret se dissimule derrière cette étrange et terrible gravure !

— Je suppose que ce n'est pas vous qui traitiez avec les émissaires de Cruxley ?

Le faux vieillard secoua la tête d'un mouvement de dénégation.

— Non, c'était Bunderwell. Mais il n'en savait pas long, allez... Il ne s'est jamais trouvé, en des endroits toujours différents, qu'en face d'un homme masqué, pour lui remettre de l'argent, souvent de formidables sommes.

— Que comptez-vous faire, monsieur Durmond ?

— Je comptais me rendre de ce pas à Baker Street, chez un célèbre détective, mais vous m'avez épargné cette peine.

Ce fut au tour de Harry Dickson d'être étonné.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— D'être protégé. Quand la formule nous est parvenue, un mot s'y trouvait ajouté, à mon adresse. Le voici : *Harald Durmond n'a qu'une chance de survivre à cette sottise curieuse, c'est de voir la formule 61 acceptée et d'en rapporter le paiement à Chister-Castle, ce jour-même. Si c'est une affaire conclue, qu'il laisse, en sortant de l'arsenal de Woolwich, tomber son chapeau.*

— Mais, s'écria Dickson, voilà cinq minutes que nous en sommes sortis, nous voilà déjà à bonne distance et pourtant vous avez toujours votre chapeau sur la tête !

Un éclair de fierté brilla dans les yeux de l'homme menacé.

— Jamais je n'aurais fait un faux signal ! dit-il nettement.

Harry Dickson lui serra la main.

— Voilà ce que j'aime, Durmond, dit-il d'une voix vibrante.

Ils firent quelques pas en silence, côte à côte.

— Je ne comprends pas comment vous n'avez pas encore été abattu par quelque balle mystérieuse, murmura Dickson. L'ennemi me paraît assez redoutable.

— Regardez l'esplanade, monsieur Dickson !

Le détective vit plusieurs escouades d'inspecteurs en civil, déambuler sur la place, l'œil aux aguets. D'ailleurs l'esplanade était large et ne permettait aucune approche qui n'aurait été repérée immédiatement.

Pourtant à son extrême bord stationnait une auto.

Il dirigea ses pas vers elle jusqu'à ce qu'il aperçût une silhouette se pencher à la portière ; au même moment il vit en jaillir la barre

d'un coup de feu et la voiture démarra en trombe.

— Juste ciel ! s'écria le détective en se tournant vers son compagnon.

Mais celui-ci se tenait toujours debout, indemne, regardant avec stupeur la voiture en fuite. La voiture d'où était parti le coup de feu ? Non... mais une autre, située à l'extrémité opposée, et qui, elle aussi, s'enfuyait à toute allure.

— Monsieur Durmond, dit Harry Dickson, ce ne sont pas les policiers en civil qui ont fait que vous avez la vie sauve à cette heure.

— Vraiment... et qui donc, je vous prie ?

Harry Dickson désigna la première voiture qui disparaissait au loin, et que les inspecteurs renonçaient à rattraper.

— Voilà... dit-il, simplement.

Il n'ajouta pas qu'il avait reconnu la silhouette qui se penchait à la portière : celle de la dame en gris.

*

Harry Dickson sonna une heure plus tard à la porte d'un bibliomane de ses connaissances, le vieil Huggins, un homme qui avait passé une grande partie de sa vie au milieu des livres anciens. Il lui détailla aussi fidèlement que possible l'image en taille douce qui le hantait depuis quelques jours.

Huggins secouait la tête d'un air d'ignorance.

— De pareils sujets sont nombreux, Dickson, et je crains fort que, le chercher, c'est partir à la découverte de l'aiguille dans la meule de foin. Voyons, répétez-moi donc la description, essayez de découvrir des caractéristiques.

Le détective s'exécuta de bonne grâce.

Le bibliophile l'écoutait attentivement, le front labouré de rides.

— Il n'y avait pas de personnages dans tout le paysage, dites-vous ?

— Aucun, je m'en suis fait la remarque. Ordinairement, dans de semblables gravures, il y a, autour des clochers d'église, de menus traits représentant un vol de choucas, mais ici point.

— Prenez une feuille de papier et un crayon et tâchez de m'en faire un croquis, dit le vieillard.

Le détective s'excusa : le dessin n'était pas son fort.

— Qu'à cela ne tienne, Dickson, je vais essayer de crayonner cela moi-même, sous votre direction.

L'idée était bonne et fut mise aussitôt à exécution.

Harry Dickson donnait des indications et Huggins traçait des lignes, les effaçait à la gomme, les modifiait patiemment.

Enfin, à la grande satisfaction du détective, l'image commença à

paraître avec une certaine ressemblance.

— Ici, il y avait une maison à balcon de bois... et là une sorte de porche avec des sculptures... n'oubliez pas la fontaine.

Il guidait surtout ses souvenirs sur la projection lumineuse qu'il avait longtemps regardée aux côtés de la mystérieuse femme en gris.

Tout à coup Huggins déposa le crayon et se mit à considérer l'image obtenue, avec une attention passionnée.

— Mais c'est le village d'Hoggarth ! s'écria-t-il tout à coup.

— Quel est ce village ? demanda vivement Harry Dickson.

— Ah, c'est une histoire fantastique, elle a pour excuse d'appartenir aux siècles derniers, qui étaient riches en magie et en mystères. Voici son histoire, que je vous retrace au hasard de ma mémoire.

« Un jour, le dessinateur Hoggarth fut invité par un riche châtelain des environs de Londres, à faire le dessin d'un paysage mystérieux, que seul le maître de manoir connaissait.

« Il le fit venir dans son manoir, lui banda les yeux et lui fit faire d'in vraisemblables détours, l'obligeant à gravir d'interminables escaliers et à en descendre d'autres, tout cela dans le but évident de brouiller sa mémoire.

« À la fin il le débarrassa de son voile et le dessinateur se trouva dans une sorte de haute grotte circulaire, richement illuminée par d'innombrables flambeaux en cire. À son extrême étonnement, il se vit là au milieu d'une place publique, avec des maisons, une église, une fontaine. Elle était complètement déserte, ce qui vous démontre l'absence absolue d'êtres vivants dans la reproduction.

« Hoggarth en fit un dessin scrupuleux.

« Son étrange mécène lui raconta alors que son astrologue lui avait prédit, comme étant très prochaine, une formidable épidémie qui décimerait Londres et une grande partie du pays. Il n'avait qu'un seul moyen devant lui pour se soustraire au fléau, lui et les siens, c'était de se bâtir un village ignoré, où personne n'aurait pu avoir accès.

« Et ainsi naquit le village dans la grotte, que dessina l'artiste.

« Il paraît toutefois que ce dessin possède une clef, grâce à la perspicacité de Hoggarth, qui, tout aussi superstitieux que le châtelain, se promit d'avoir ses entrées dans cette cité interdite, quand le besoin s'en ferait sentir.

« L'histoire ne dit pas si vraiment il dut y recourir.

— Et cette clef... demanda le détective haletant.

— Vous m'en demandez trop cette fois, mon ami ; si je ne m'abuse elle devait se trouver dans la fontaine.

Harry Dickson avait déposé sur la table le fragment qu'il avait retiré des mains de Bunderwell mort, et Huggins s'en était servi en partie pour élaborer son ouvrage, malheureusement, la fontaine ne s'y

trouvait pas reproduite.

— Tout ce que j'en sais, continua Huggins, c'est que cette singulière fontaine plongeait dans le ciel et non dans la terre, pour me servir des termes de l'ancien conte.

— Ce qui, en d'autres termes, pourrait signifier qu'elle communiquait avec l'extérieur par le haut, autrement dit que la grotte était complètement souterraine.

— Détective, railla Huggins, homme des déductions sans nombre !

— Mais, demanda Harry Dickson, n'existe-t-il pas de reproductions de ce fameux dessin ? Ne figure-t-il pas dans les œuvres complètes de cet artiste ?

Le bibliomane secoua la tête.

— Non, pour la bonne raison que l'on conteste souvent la véracité de cette histoire. Mais, si je ne m'abuse, il y a à l'École des Chartes, un petit cabinet d'estampes, tout à fait dédaigné par les initiés, parce qu'on n'y conservé que des œuvres dont l'authenticité peut être mise en doute.

« Irrévérencieusement on l'a surnommée la Closerie des Navets, ce qui est fort injuste, car il y figure de très belles choses et de valeur réelle.

« Allez-y, mon ami, et demandez l'album H ; si le dessin prêté à Hoggarth doit se trouver quelque part, c'est bien là !

Le conseil était bon, et l'auto conduisit en peu de temps le détective à la vieille et triste école aux antiques papiers.

En route, Harry Dickson fut en proie à des idées fort tumultueuses.

Il se dit qu'il aurait grand intérêt à pouvoir retrouver la dame en gris et à refaire à ses côtés l'examen de l'agrandissement entrevu au cours de l'étrange nuit, qu'il crut un moment avoir été une nuit de rêve.

Elle aussi cherchait le mystère qui y était enclos.

Mais quel était ce secret fantastique et quel rapport avait-il avec Percy Cruxley, le savant invisible ?

Sa voiture allait atteindre les jardins qui entourent Charter-House, quand tout à coup une autre auto lui barra la route.

La portière en fut baissée et il vit un gentleman lui faire signe.

C'était le haut fonctionnaire du Ministère, à ses côtés se tenait un inspecteur général de Scotland-Yard.

— Nous vous cherchons dans tout Londres, monsieur Dickson, s'écria le policier, je crois que nous avons quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

— J'écoute, dit Harry Dickson, qui obscurément pressentit la gaffe.

— Eh bien ! dit l'envoyé du Ministère, nous avons donné immédiatement ordre d'arrêter tout le monde qui se trouvait dans Chister-Castle, et une brigade d'agents spéciaux est partie sur-le-champ dans une auto ultra-rapide.

« Son chef vient de nous téléphoner de là-bas...

— Que vous avez trouvé le nid vide, n'est-il pas vrai ? demanda âprement le détective ».

— Tiens, vous saviez cela, déjà ? s'étonna naïvement Son Excellence.

— Parbleu... je vous dirai toutefois que je regrette votre geste, mais ce qui est fait est fait. Adieu, messieurs, je n'ai plus une seconde à perdre !

Il ajouta pour lui-même :

— Dieu merci, elle n'était pas là ! Et il songeait à la dame en gris.

Puis il entra dans les bâtiments de l'École des Chartes et se fit indiquer la « Closerie des Navets ».

Le garçon de salle eut un gros rire.

— Elle a vraiment du succès, votre galerie, sir, il n'y a pas une heure qu'un monsieur s'est présenté ici pour la même raison.

— Comment était-il ? Je dois le connaître...

— Heu... il avait une grosse barbe noire et des lunettes bleues, grosses comme des hublots de navire.

— Naturellement, dit le détective en lui tournant le dos.

— Qui est-ce donc ? demanda encore l'employé.

— Je crois qu'il s'appelle Nemo, et qu'il habite quelque part à Nulle-Part City !

— Ah, vraiment ! dit l'autre avec indifférence et ne comprenant pas.

Le cabinet des estampes dépréciées n'était pas grand, et les albums dont avait fait mention Huggins étaient rangés sur des rayons, suivant un ordre alphabétique minutieux.

Harry Dickson eut tôt fait de trouver celui portant la lettre H, et le feuilleta fiévreusement. Il lut des noms de gloire, puis d'autres moins connus, et même qui ne l'étaient pas du tout.

— Hoggarth !

Le nom y était, et même il était suivi d'une légende imprimée en grosses lettres : *Le Village Interdit*.

Mais c'était tout : la page ne présentait plus qu'une négligente dentelure : la gravure avait été arrachée.

Mais une autre trace, toute fraîche celle-là, s'imprimait sur les pages voisines : deux larges taches de sang.

Harry Dickson les considéra longuement, les dents serrées.

— Ah, murmura-t-il, la balle de la dame en gris a été bien envoyée : l'homme qui voulait tuer Durmond et qui vient de voler

cette gravure a été blessé !

« Il ne me reste plus qu'à explorer à mon tour Chister-Castle,
devenu brusquement désert !

6. Le village interdit

Par une de ces matinées d'automne qui sont plus grises, plus ternes et plus lugubres en Angleterre que partout ailleurs, Harry Dickson était revenu à Lambton-House. Ce fut Jelkins qui le reçut.

— Sir Herbert n'est pas à la maison, dit le majordome, je crois qu'il est reparti pour Londres, tellement la solitude le rongait depuis votre départ.

« Mais vous êtes toujours le bienvenu ici, monsieur Dickson. Allez-vous chasser ?

Peut-être bien, Jelkins, seulement c'est plutôt la fatigue qui me ramène chez vous. J'ai eu hier une journée particulièrement éreintante.

— Alors, sir, dit Jelkins qui avait des idées spéciales et arrêtées sur les cures de repos, ce seront d'excellentes truites de torrent et une marinade de chevreuil que j'aurai l'honneur de vous servir. Savez-vous que Chister-Manor est désert à cette heure ?

— Plus ou moins, mais comment le savez-vous ?

— Comme si l'on ne savait pas tout entre voisins ! Les policiers de Scotland-Yard se sont montrés assez désolés en faisant halte au village ! Mais j'ai mon idée à ce sujet !

— Ah ! et laquelle donc, mon brave Jelkins ?

Le domestique prit un air mystérieux.

— Pour moi, les trois lascars qui circulent dans le pays, dans un vieux landau dont le dernier des métayers ne voudrait pas, ne sont pas partis, mais se tiennent cachés dans le château même. C'est plein d'attrapes, ces vieilles demeures ! J'en sais quelque chose !

— Heureusement que Lambton-House n'en possède pas ! dit Harry Dickson en riant de bon cœur.

— Heu !... Heu !... c'est possible après tout, mais je n'en jurerais pas !

— Voilà qui est passionnant, Jelkins ! Vous savez que j'aime entendre parler de ces choses mystérieuses, tout en n'y croyant guère. Mais si vous pouviez me montrer une de ces attrapes, comme vous dites, je crois que je vous allongerais un beau pourboire.

Jelkins dodelina de la tête.

— Une attrape ?... murmura-t-il. Il se peut que je m'exprime mal en parlant de cela dans cette maison-ci, mais serait-ce la même chose si je vous parlais d'un fantôme ?

— Oh ! Jelkins, quel est le château d'Angleterre qui ne possède pas le sien ?

— C'est vrai, mais le fantôme de Lambton-House n'est pas un revenant comme les autres.

— Allons, racontez-moi cela, Jelkins, il fait gris, il vente et il bruine, il n'y a pas de temps meilleur pour se raconter des histoires de l'autre monde, en fumant une pipe et en buvant un bon grog ! affirma le détective.

— Je vais immédiatement préparer le grog, dit Jelkins, faisant preuve d'un beau zèle en tirant du rhum du buffet et en faisant chauffer l'eau de la bouilloire. Où monsieur désire-t-il que je le serve ?

— Ici, dans votre cuisine, Jelkins mon ami, auprès de votre grand feu de bûches, l'endroit me paraît idéal.

Jelkins, très fier, approuva de la tête. Il prépara deux solides chopes de grog au rhum avec sucre et citron, et demanda la permission d'allumer une pipe à son tour, ce que le détective lui accorda de grand cœur.

Une fois installés face à face, le domestique demanda s'il pouvait prendre la parole, pour raconter son « histoire à dormir debout ».

— C'est un bien curieux fantôme, dit-il, et pas alcoolique pour un sou...

— Comment un fantôme pourrait-il être intempérant ? demanda malicieusement le détective.

— En vidant le vin de la cave, comme cela s'est encore fait dans certaines maisons de ma connaissance. Mais celui-ci ne boit que de l'eau et quelle eau, sir, de la méchante eau de pluie !

Subitement Harry Dickson fut tout oreilles.

— Continuez, Jelkins, votre histoire me paraît de nature à passionner le meilleur monde.

Jelkins, flatté dans son amour-propre de conteur, continua :

— Cela commence par des cris bizarres, comme quelqu'un qui prend à contrecœur un gargarisme, ensuite ce sont de grands hoquets, et cela s'achève par une sorte de sauvage mélodie jouée sur de grandes et basses orgues.

— Et quand cela arrive-t-il ?

— La nuit naturellement, les fantômes ne peuvent se manifester en plein jour, vous ne l'ignorez pas, sir.

— Vous avez raison, et alors...

— Alors ? Eh bien ! voilà ce qui est curieux : le lendemain notre réservoir d'eau de pluie est complètement à sec : le fantôme a tout bu !

— C'est bien malhonnête de sa part !

— Ce serait malhonnête si l'eau ne nous était pas rendue, mais quelques heures après nous trouvons le réservoir rempli comme il

l'était la veille !

— Où se trouve-t-il ?

— Dans une sorte d'appentis proche de la buanderie ; ce sont de vieilles conduites de plomb descendant des toits qui l'alimentent, mais nous ne nous servons plus de cette eau, depuis qu'une bonne canalisation a été construite, qui nous relie aux réservoirs du village.

— Et le fantôme ? Ne l'avez-vous jamais entrevu ?

— Heu... une fois, mais c'est assez vague. Il n'y a pas bien longtemps pourtant. Une nuit je suis descendu de ma chambre, parce que je souffrais d'une violente rage de dents. Je voulais prendre dans le buffet de cette cuisine une goutte de rhum. Jugez de mon mécontentement quand je trouvai le placard ferme à l'intérieur. Oui, sir, un placard dont je suis seul à avoir la clef !

« Comme je voulais l'ouvrir, la porte en fut violemment tirée de l'intérieur, et comme je parvenais à l'entrebâiller en usant de toutes mes forces, je vis une grande main noire en retenir le loquet.

« Je restai un moment interdit, puis, me saisissant du tisonnier, je me ruai sur cette porte. À mon grand étonnement, elle s'ouvrit sans difficulté. Il n'y avait rien d'insolite à l'intérieur du placard. Donc, c'était bien un fantôme qui m'avait joué ce vilain tour !

— L'avez-vous raconté à votre maître ?

— Ah non ! il m'aurait accusé d'avoir trop bu, et je tiens à ma bonne réputation !

— Puis-je voir ce placard ?

— Le voilà devant vous, sir !

Harry Dickson l'ouvrit. C'était une armoire encastrée dans la muraille, et son aspect était celui de tous les placards du genre : profond, sombre et garni à sa partie supérieure de quelques rayons.

Le détective l'inspecta attentivement, mais tout comme Jelkins, il n'y trouva rien d'insolite. Il allait le refermer quand quelque chose attira son attention.

Le rayon inférieur était formé d'une large plaque de marbre noir, soutenue par de mignonnes cariatides. L'une des figures sculptées ne lui était pas inconnue : elle reproduisait exactement celle du Verseau, figurant au bas de la fontaine de la gravure d'Hoggarth.

Ce fut un trait de lumière pour Harry Dickson, mais il ne laissa rien paraître de son émotion. Il referma la porte du placard en haussant les épaules, et ils achevèrent de vider leurs verres, en devisant d'histoires terrifiantes qui semblaient fort du goût de Mr. Jelkins.

Le soir tomba rapidement et après un souper particulièrement soigné, que lui servit le majordome dans la salle à manger solitaire, Harry Dickson retrouva sa chambre à coucher.

Il attendit que le cartel du hall sonne onze heures, pour se glisser

sans bruit dans la vaste demeure endormie.

Il évita d'allumer la lumière, trouvant son chemin à tâtons vers la cuisine, où une dernière lueur de feu se mourait dans le foyer alourdi de cendres.

D'une main que l'émotion rendait quelque peu hésitante, il ouvrit le placard et toucha la tête sculptée.

Mais ce n'était là qu'une pierre inerte et le détective eut tôt fait de l'apprendre ; en vain y appuyait-il de toutes ses forces, elle restait parfaitement immobile.

Dans l'ombre il s'installa sur une chaise et se livra tout entier à ses réflexions.

Soudain l'image entrevue s'imposa de nouveau à son cerveau : sur le dessin d'Hoggarth, la gargouille laissait fuir un filet d'eau.

D'un bond il fut debout et alluma sa torche électrique pour parfaire l'examen de la cariatide. Bien lui en prit.

— La figure s'enfonçait complètement dans la muraille, présentant un grand renflement à l'endroit où elle se confondait avec les pierres de la paroi, et là, à sa partie supérieure, il y avait une ouverture en entonnoir que le détective n'avait pas encore découverte.

Il songea alors aux admirables mécanismes hydrauliques des siècles derniers, qui par leur ingéniosité, étonnent encore les constructeurs actuels.

— Un siphon... murmura-t-il, puis un jeu de vases communicants, enfin la mise en action de la formidable force hydraulique !

Il marcha vers l'évier voisin et s'empara d'un grand broc de fer qu'il remplit sans bruit au robinet de la fontaine. Cela fait, il commença à en verser le contenu dans l'orifice supérieur du Verseau.

Tout le contenu du broc y passa, puis un autre, un troisième... au sixième broc, la gargouille fit entendre un léger glouglou et laissa filer un jet d'eau.

Harry Dickson arrêta sa manœuvre et attendit... il lui semblait entendre un bruit lointain et confus, comme si une action mystérieuse commençait à de grandes profondeurs et soudain le bruit spectral décrit par Jelkins se fit entendre. Ce fut une suite de gargouillements que suivirent de bruyants hoquets, et bientôt la basse grave et sauvage d'un orgue lointain monta dans la nuit. Harry Dickson frissonna, mais c'était de joie.

— Rien d'autre que le bruit de l'air montant dans un puits qui se vide, dit-il ; le réservoir doit baisser de niveau à cette heure, allons voir.

Il trouva promptement la buanderie et la petite grange oubliée qui était en son milieu.

Sous le jet blanc de sa torche, il vit l'eau descendre... descendre et comme elle atteignait un niveau de grande profondeur, quelque

chose émergea qui se mit à monter vers lui avec célérité. C'était une fine échelle en fer.

Harry Dickson empoigna le premier échelon et le sentit abondamment graissé sous la main.

— Bonne précaution contre la rouille et la morsure des eaux, murmura-t-il en commençant immédiatement la descente.

Elle fut plus longue qu'il avait pu le supposer de prime abord.

Il lui sembla descendre le long des parois d'une longue et étroite carrière. Enfin son pied toucha terre.

S'il s'attendait à trouver un fond de boue, il s'était trompé : en fait, il posa les pieds sur une vaste plaque de fer qui rendit un son creux.

Il se trouvait sur un très étroit palier quadrangulaire, aux parois noires et luisantes, mais dont l'une était métallique. Le système d'ouverture ne devait pas être loin ; le détective le trouva promptement sous la forme d'un gros anneau de métal noir qu'il tira et qui vint à lui.

Une porte glissa sans bruit, et disparut au long de glissières admirablement huilées, dans une fente.

Un passage en pente douce était là, devant lui. Il s'y engagea.

Au fond de la nuit, une lumière luisait, qui devenait plus brillante à mesure qu'il avançait.

Et soudain il vit une immense grotte circulaire au dôme surélevé et magnifiquement éclairée par des torches sans nombre, et, en face de lui, le bizarre village interdit d'Hoggarth !

En face n'était pas l'exacte vérité : il se trouvait au centre de la place publique même. Au dernier moment il avait dû gravir une petite côte fort montante, et il était sorti par la fontaine aux sculptures.

C'était tellement irréel, qu'il resta un long moment à regarder les exquis petites maisons, le fin clocher se profilant sur un ciel artificiel de grande beauté et illuminé par des lumières cachées.

Tout à coup il eut un geste de stupeur : à l'étage d'une des maisons riveraines, une fenêtre était éclairée.

Elle luisait, carrée, d'une belle clarté jaune, brillamment éclairée de l'intérieur.

Harry Dickson enjamba la margelle du puits et fit un pas vers la maison, mais aussitôt il s'arrêta et resta immobile comme une statue.

Une ombre venait de se profiler devant les vitres éclairées, une silhouette noire et difforme qu'il reconnaissait bien : l'ombre chinoise, entrevue une nuit, au haut de la tour de Chister-Castle !

Et au même moment une sauvage clameur éclata, qui, elle aussi, n'était pas inconnue au détective : c'était celle entendue par lui, la nuit tragique où Frank Brereton mourut !

L'heure de l'action était arrivée.

Le détective vérifia son revolver, l'arma et s'avança vers la maison où la clameur retentissait, mais diminuait déjà d'ampleur, se terminant sur un mode de plainte et de désespoir.

La porte de la maison n'était pas fermée, elle s'ouvrit au loquet et dès le vantail poussé.

Harry Dickson se trouva dans un intérieur vieillot et adorable, éclairé par une minuscule bougie fichée dans une applique murale.

Devant lui, l'escalier en chêne lustré devait conduire à l'unique étage.

La plainte ne résonnait plus que sourdement derrière la porte close devant laquelle Dickson avait fait halte, son arme braquée.

Brusquement il repoussa cette porte et la lumière d'un double candélabre abondamment constellé de cire, le frappa en plein visage et l'éblouit.

La porte lui cachait encore la plus grande partie de la pièce, dont il ne voyait que les chaises rembourrées de cuir brun et les larges fauteuils ; il dut faire deux pas en avant pour se trouver devant la créature.

Elle était tellement monstrueuse qu'il braqua son revolver sur elle.

Oui, c'était bien le hideux vieillard à barbe de bouc, aux yeux immenses qu'il avait vu ricaner dans la salle voûtée de Chister-Manor au moment où une balle la frappait au front.

Pourtant, elle n'avait pas les mêmes yeux de poulpe en fureur, mais un regard empli d'une affreuse tristesse.

Et Dickson vit alors qu'elle pouvait à peine avancer dans la chambre.

Deux immenses boulets de forçat entravaient ses pieds et ne lui permettaient qu'une très lente et pénible avance, tandis que les mains étaient passées dans des chaînes compliquées.

— Harry Dickson... dit l'être d'une voix profonde.

— Qui êtes-vous ? demanda le détective d'une voix tremblante.

— J'étais, répondit le vieillard, en appuyant sur le mode passé du verbe, j'étais Percy Cruxley !

Le détective allait lui poser une nouvelle question, mais l'homme fit un signe de véhémence impatience.

— Allez dans la maison voisine de l'église, c'est une prison... vous arriverez encore à les sauver !

— Qui donc ?

— Des hommes et... une femme qui le méritent !

— Et vous ?

— Ne craignez rien pour moi, pour l'heure !

Harry Dickson salua et sans mot dire se retira, puis, une fois hors de la maison il prit sa course vers la demeure indiquée.

Qui aurait pu dire que cette maison à la façade puérile dissimulait un affreux hall gris, aux pierres nues et humides ?

Il hésita devant une série de portes sévères, quand tout à coup un bruit de voix attira son attention.

Il s'élevait derrière la plus éloignée de ces portes, celle qui, légèrement entrebâillée laissait passer un fin rayon de clarté.

Une seconde plus tard, il observait par la fente l'étrange scène : deux hommes étaient enchaînés à la muraille et Dickson reconnut Aldon Miller et Brent. Une troisième forme également enchaînée était couchée sur le sol. Il reconnut le jeune domestique Lark, mais de femme il ne vit aucune trace.

Devant eux se tenait un grand homme masqué, roulé dans un grand manteau de coupe ancienne.

— Me reconnaissez-vous, oui ou non, comme Percy Cruxley ? grondait le masque d'une voix cruelle.

— Jamais, crièrent les captifs, vous êtes un monstrueux usurpateur !

— Très bien, c'est la dernière fois que je vous l'ai demandé. Je vais donc en finir avec vous et commencer par ce jeune idiot qui ne sait plus se tenir debout.

Il tira un long poignard des plis de son manteau.

— Une dernière fois, suis-je oui ou non Percy Cruxley ? hurla le masque.

— Mais non, dit tout à coup une voix tranquille derrière lui, vous êtes tout simplement Herbert Lambton et je vous arrête, au nom de Sa Majesté !

L'homme fit un bond de côté et leva son arme.

La balle du détective le jeta, grièvement blessé, sur le sol.

*

Ils se réunirent tous quatre dans la chambre du vieux qu'on avait délivré de ses liens de fer et qui s'était mis immédiatement à sommeiller.

— Voici notre histoire, monsieur Dickson, commença Aldon Miller.

« Nous sommes les petits-enfants du grand savant Percy Cruxley que vous voyez ici devant vous. Il fit de grandes découvertes, comme vous le savez, mais il y a quelques années ses facultés baissèrent beaucoup. Alors, un de nous, le jeune Lark, s'attela à son œuvre et ce fut lui qui continua à mettre au point les merveilleuses inventions qui étonnèrent le monde, tout en laissant à notre grand-père l'illusion que c'était lui le véritable inventeur.

« C'est alors qu'il fit la connaissance de Lambton, un hideux

mercanti qui, non content de s'attribuer la plus large part des revenus de ses découvertes, voulut diriger celles-ci pour les besoins d'une affreuse guerre.

« Mais sans l'aide de Lark, notre pauvre grand-père ne pouvait plus qu'esquisser des choses fort vagues, que livrer des formules incomplètes ou sans valeur.

« Lambton qui ignorait cela, le fit prisonnier et l'enferma dans le village interdit dont il connaissait l'existence.

« Mais les mauvaises formules avaient troublé l'agence Washton qui voulut en connaître le fin mot. Brereton, puis Bunderwell furent sur le point de découvrir l'énigme de cette cachette. Ils eurent toutefois le tort de vouloir la chercher à Chister-Castle et non à Lambton-House. Lambton les tua sans pitié et il les tua dans notre château, pour donner le change, – cela vous le comprenez –, à la police et même à nous.

« Car, en réalité, nous n'avions que des doutes au sujet de Lambton, dont notre grand-père avait toujours respecté l'incognito.

« Nous avons joué la comédie de l'agression de nuit, pour pouvoir nous introduire chez lui, et voir un peu quels étaient ses hôtes ; hôtes dont nous savions l'attention braquée sur notre demeure.

— Je sais, dit le détective, vous êtes des maîtres pour créer et aussi effacer des traces, mais pourquoi avoir agi ainsi avec les miennes ?

— Vous étiez l'envoyé d'un Gouvernement qui nous demandait des œuvres de mort, et nous ne pouvions vous traiter ni en ami ni en allié. Tout le monde devait forcément nous être suspects ! dit Brent.

— Ensuite, continua Miller, Lambton nous fit prisonnier. Il parvint à capturer Lark et n'eut aucune peine à nous faire accourir à notre tour.

« Il était alors dans un état d'exaspération extrême, parce qu'il venait d'être blessé par un ennemi inconnu de lui, au moment où il se rendait à Londres, pour y faire disparaître la dernière gravure qui aurait pu conduire Harry Dickson vers la retraite de la grotte.

« Au cours de la captivité de Cruxley, il s'était aperçu des facultés altérées du vieux savant, et vaguement il entrevoyait que l'aide devait venir de l'un de nous, sinon de nous trois.

« Il nous proposa alors de jouer le rôle de Cruxley... car lentement il avait formé le dessein de paraître comme tel, devant le monde.

« N'oubliez pas que Cruxley s'appelait avec raison, le savant invisible !

— Pourquoi ? demanda le détective.

— Pour deux raisons, sir, d'abord pour sa terrible laideur, qui lui fait horreur à lui-même, bien qu'elle cache un cœur magnifique,

ensuite par sage précaution. Combien d'espions internationaux, en effet, n'ont-ils pas essayé de l'approcher, mus par les plus sombres desseins.

— Ainsi, dit Dickson en s'adressant à Miller, vous avez joué le rôle de l'ombre chinoise, avec une tête artificielle sur les épaules, pour ne pas laisser croire à ceux qui vous espionnaient, que le véritable Cruxley fût captif ?

— Tout juste, monsieur Dickson.

— Maintenant, murmura le détective, je comprends pourquoi, l'inconnue en gris, prétendait que, *pour le moment*, c'était Cruxley qui avait tué Bunderwell ; elle pensait à celui qui essayait d'usurper ses noms et qualités.

— La femme en gris, dit-il tout haut, mais de fait... Sir Cruxley me parlait d'une femme captive.

— Il a dit cela ? s'écria Lark, prenant pour la première fois la parole, il a parlé d'une femme ? Le Ciel en soit loué ! Cher grand-papa, il a su !

Et Dickson ouvrit tout à coup de grands yeux.

Il vit le vieillard sortir de sa somnolence et entourer de ses bras décharnés les épaules du jeune Lark.

— Oui, je savais, mon petit, qui autrement qu'une femme aurait pu joindre tant d'intelligence à tant de tendresse !

— Mon Dieu... murmura le détective en regardant le jeune Lark avec des yeux grands d'étonnement, car il venait de revoir les beaux yeux noirs aux regards profonds, Lark... mais c'est vous la dame en gris.

— Et ceci mérite une explication, dit Aldon Miller. Notre grand-père n'aimait pas les femmes. Il ne fut pas toujours tendre pour sa fille, notre mère à tous trois. Il disait que si jamais une fille lui naissait, il la désavouerait.

« Mais Lydia vint au monde et grand-père ne sut pas que c'était une fille.

« Plus tard, nous avons dû conserver le secret, car Lydia était l'aide préférée du savant et il aurait bien souffert de savoir que c'était une fille. Pourtant il a su...

— La voix du cœur, murmura le savant invisible, elle s'est éveillée en moi, quand celle de l'esprit commençait doucement à se voiler...

FIN

1. L'apprenti sorcier

— Pas mal, pas mal du tout, jeune homme !

Ceci dit d'une voix bienveillante, mais où, tout de même, perçait un peu d'irritation, sinon de jalousie.

C'est ainsi que Goodfield, superintendant à Scotland Yard, l'immense ruche policière londonienne, s'adressait à un jeune homme aux yeux candides, aux cheveux bruns et bouclés, qui ressemblait bien plus à un poète qu'à un détective en herbe.

George Castairs était en effet bachelier es-sciences policières et criminelles : nanti de solides recommandations, il faisait ses premières armes dans l'ardente lutte contre le crime.

Il venait de mener à bien une enquête dans une affaire assez délicate : un employé de banque malhonnête et diablement habile, qui était parvenu à éviter bien des embûches au cours de nombreuses années.

Goodfield s'était emparé d'un mince cahier qu'il feuilletait de ses gros doigts gourds, en marmottant de temps à autre quelques vagues paroles.

— Vous avez fait d'excellentes études, je vois. Orphelin à la tête d'une jolie fortune, vos tuteurs vous envoient à Eton, à Oxford ensuite, vous avez décroché plusieurs grades de licencié... tiens, vous êtes même docteur en droit ! Ensuite, vous vous êtes mis en tête d'entrer dans la police. Fichue idée, mon fils, car le métier n'est pas seulement encombré, mais il y pousse plus d'épines que de roses. Enfin, vous avez réussi dans cette affaire, et c'est le principal. Vous tenez votre grade de sergent en main ! C'est rudement bien pour un débutant et moi-même...

Goodfield allait entamer le récit de sa longue et laborieuse carrière, quand soudain il se ravisa.

— À propos, Castairs, tout cela ne s'apprend pas à l'université, et pourtant vous avez fait preuve de qualités épatantes. Je me demande à quelle école vous avez pu les acquérir.

Le jeune homme partit d'un rire clair et agréable.

— À l'école de Harry Dickson, monsieur le Superintendant !

Goodfield dressa l'oreille.

— Comment, vous connaissez Harry Dickson ?

— Pas le moins du monde, hélas ! Je n'ai vu que ses portraits, par contre je crois connaître de A jusqu'à Z toutes ses aventures, du moins celles qu'il a bien voulu confier au public. Je crois avoir usé quelque peu de ses méthodes : ne jamais négliger le détail, croire en la grande puissance de la psychologie, payer de sa personne.

— Oui, grommela le policier, et une nouvelle pointe d'envie perça à travers son ample verbiage. Oui, l'enquête que vous venez de terminer tend à le prouver. Mais n'allez pas vous imaginer que du coup vous êtes Harry Dickson en personne, hein jeune Eliacin ?

Goodfield avait lu cette savante épithète dans un récent article de journal et ne perdait aucune occasion pour la placer dans la conversation.

Le jeune Eliacin rougit et fit un geste poli de protestation.

— Ah ! je vous y prends de dire du mal derrière mon dos ! gronda une forte voix.

Goodfield se tourna d'un air furieux vers la porte entrouverte.

— Qui donc se permet... commença-t-il, mais aussitôt son visage s'éclaira.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il, c'est bien de ne pas oublier vos vieux amis.

« Puis-je vous présenter quelqu'un qui songe d'ores et déjà à vous remplacer, quand, à la joie de la pègre, vous aurez quitté cette vallée de larmes pour un monde qu'on dit autrement meilleur !

Harry Dickson sourit et son regard clair tomba sur l'élégante silhouette du jeune homme, assis en face de Goodfield.

Castairs s'inclina, rougit de plus en plus fort, et se montra soudain gauche et maladroit, comme gêné par la célèbre présence.

— Donc, continua Goodfield, je vous présente George Castairs, docteur en droit, licencié en..., de fait, en toutes sortes de choses inutiles dans le métier, et portant des noms à donner la migraine aux honnêtes gens. Il est sergent depuis un quart d'heure, et voici à quel titre.

Aussi brièvement qu'il était en son pouvoir de le faire, il raconta l'enquête que George Castairs venait de terminer à son honneur.

Harry Dickson écoutait attentivement, le visage impassible, une lueur parfois amusée dans ses yeux d'acier. Quand Goodfield eut achevé son récit sur un sonore : « Et voilà ! », le détective tendit la main au jeune homme.

— C'est très bien, monsieur Castairs, vous avez fait du bon travail, et vous avez œuvré en un minimum de temps avec un maximum d'intelligence.

« N'attendez pas de moi de plus vifs éloges. À présent, quand vous

serez rentré chez vous, relisez l'*Apprenti Sorcier* de Goethe.

Castairs se mit à rire, de cette façon qui le rendait si sympathique.

— Je connais cet impérissable poème, sir, répondit-il, et je vous comprends.

« Vous voulez dire que l'homme qui entreprend la lutte contre le crime s'expose à manier des forces redoutables, qui souvent peuvent se retourner contre lui.

— Très bien, sergent, dit Goodfield, qui n'y comprenait rien, et pour qui un apprenti sorcier devait être un élève de prestidigitateur ou de cartomancien.

— En effet, très bien, appuya Harry Dickson en souriant légèrement.

— Mon cher Dickson, continua Goodfield, le sergent Castairs m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, par une personnalité politique d'importance...

Il toussa et reprit : « ... d'importance. » Si vous pouviez vous intéresser de temps en temps à sa carrière, vous me rendriez à moi aussi, un service per-son-nel.

Harry Dickson secoua gaiement la tête.

— Mais je ne demande pas mieux, mon cher Goodfield !

George Castairs nageait dans des océans de volupté.

— Je n'aurais jamais osé en espérer autant, balbutia-t-il enfin.

Harry Dickson, redevenu grave, méditait.

— Je n'ai rien d'un professeur, déclara-t-il, après quelques instants de réflexion, mais j'estime qu'il serait criminel d'étouffer des qualités comme les vôtres, jeune homme. J'ai, à mon service, un élève, Tom Wills, dont le nom ne vous est sans doute pas inconnu. Il me suit dans ma vie tourmentée, et il y apprend ce qu'il veut y apprendre, ou plutôt ce qu'il peut. Souvent ce n'est pas grand-chose, mais lentement le détective se dessine en lui et, il a déjà à son actif pas mal de belles prouesses.

— Cela, on peut le dire, affirma Goodfield avec force.

— Je n'ai nulle intention, continua Harry Dickson, de m'adjoindre un second aide, monsieur Castairs, mais de là à vous laisser tomber, il y a de la marge.

« Si mon ami Goodfield le permet, vous serez d'une prochaine équipée...

— Si je le permets ! s'écria Goodfield, mais je vous en supplie à genoux, mon bon ami Dickson, pensez donc, Castairs m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, par un influent personnage politique.

— Qui donc, si je puis me permettre ? demanda le détective.

— Sir Roger Hatterburn en personne ! dit Goodfield avec orgueil.

Harry Dickson siffla doucement.

Sir Roger Hatterburn, historien réputé, grand savant, conseiller privé de Sa Majesté, c'était un nom et surtout une amitié dont on pouvait se prévaloir !

— Puis-je vous demander, monsieur Castairs, comment Sir Roger Hatterburn, qui est un homme austère et vivant fort retiré, s'est intéressé à vous, au point de vous faciliter l'entrée dans la police métropolitaine ?

— C'est fort simple, monsieur Dickson, répondit le jeune sergent, par ma mère je suis un cousin, il est vrai fort éloigné, de Sir Roger, mais ces liens de famille n'ont rien à faire dans tout ceci. Comme vous le savez, Sir Roger est attaché à l'université d'Oxford en tant que chargé de conférences d'histoire. Elles sont assez rares, ces conférences, mais elles en valent dix, vingt d'un autre, et elles laissent un souvenir éblouissant dans la mémoire de ceux qui y assistent. Un jour, un livre unique, un incunable, disparut de la chambre du conférencier, alors qu'il était venu professer à Oxford. Il s'en montra non seulement attristé, mais inconsolable. J'ai retrouvé ce livre, mais non l'auteur du vol ; je ne tenais pas, voyez-vous, à accuser un de mes compagnons d'étude, mais j'avais récupéré l'incunable. Je dois vous dire, monsieur Dickson, qu'il me fallut recourir à quelques déductions pour arriver à mes fins. Sir Roger me félicita, me remercia, me promit son aide en toutes choses.

« Vous savez de quelle manière j'en ai usé...

— Parfait, répondit Harry Dickson, nous nous retrouverons sans doute prochainement, monsieur Castairs, car le crime ne chôme jamais sur cette terre de malheur !

C'est quelque temps après qu'eut lieu le meurtre de l'aubergiste Pollock, de Bushtree, près de Chipping Barnet.

*

Bushtree est à peine un hameau, en retrait de la grand-route qui va de Chipping Barnet à Totteridge. Et qui dit hameau a des vues bien larges, car il s'agit en réalité de quelques maisons disséminées dans la plaine de Hertford, dont la principale demeure est l'auberge de l'Arche de Noé, tenue par Sam Pollock.

Ce dernier était en même temps maître postier, et comme son assassinat fut corsé par le vol du courrier, il attira davantage l'attention, et du public, et des journalistes, et même des autorités.

Pour employer une expression chère aux conteurs d'antan, l'auberge de l'Arche de Noé, était sise au bord de la route, dans une sombre et méditative attitude, justifiée sans doute par le lamentable état des affaires qui se traitaient sous son toit.

Au temps de Dickens et des postillons, elle connut une vogue que

le règne du rail fit disparaître, et que l'automobile ne lui rendit jamais, pour la simple raison que la route qui conduit vers Chipping Barnet est mauvaise, file à travers une plaine sans pittoresque et un taillis plus terne encore.

C'était une bâtisse tout en longueur, à un seul étage et au toit surélevé ; comme elle datait du temps de Cromwell, elle s'enorgueillissait du titre de monument historique et il n'est pas impossible qu'elle figurât comme tel dans le livre officiel des antiquités d'Angleterre. Alors que l'immense métropole a poussé des tentacules au-delà du Middlesex, vers le Hertford, elle a laissé à Bushtree une illusion champêtre et même un agreste parfum de solitude.

Dans ce décor de friches, de petits bois et de bruyères, entrecoupé de bosquets de sapinettes, l'auberge faisait l'effet d'une hostellerie de vieux conte, avec ses auges de bois devant la porte, son ormaie, les vestiges de son mail d'antan. Malgré cet attrait, elle ne comptait qu'une humble et maigre clientèle : celle des habitants du hameau, ainsi que celle des routiers de passage. Pourtant Sam Pollock les servait de son mieux, aidé par une vieille servante aux trois quarts sourde et aveugle, excellente cuisinière cependant.

Mais une fantaisie administrative ayant érigé Bushtree en village, on dut y ouvrir un bureau de poste, et il échut à Sam Pollock, patron de l'auberge de l'Arche de Noé, qui, de ce fait, vit redorer quelque peu son blason.

Quatre lettres à distribuer par semaine (encore venait-on souvent les chercher à l'auberge même, ce qui poussait toujours à la consommation), trois ou quatre mandats par mois, une livre de prospectus que la vieille Madge s'appropriait inexorablement, ce n'était pas le diable, et n'exigeait pas un travail bien lourd du maître des postes.

La vie aurait pu couler douce en ce coin oublié de la terre, si le crime n'avait pas cru devoir tourner ses regards sanglants vers lui.

Mr. Sam Pollock fut trouvé assassiné dans la chambre nue et froide, aux murs constellés d'avis administratifs, qui lui servait de bureau postal.

Il avait été frappé par-derrière, d'un coup de hachette qui lui avait défoncé le crâne, au moment où il triait son courrier.

Courrier bien mince s'il en fut : une lettre pour le fermier voisin, Lewis Bell, quatre prospectus, des journaux sous bande et envoyés à titre gracieux à deux autres habitants du hameau, un échantillon de graines pour le cultivateur Seaman, et une petite boîte en carton, envoyée comme échantillon sans valeur à un certain Baruch Williams, et sur l'étiquette de laquelle, Sam Pollock venait d'inscrire en caractère gras : *Inconnu*.

Le sheriff de Chipping Barnet, accouru à la sinistre nouvelle, avait donné ordre de ne toucher à rien et avait posté un constable devant la porte du bureau pour faire respecter la consigne. Entre-temps, il téléphona à Londres.

Certes Scotland Yard ne tarda guère à envoyer ses hommes, mais il n'aurait pas songé à demander le concours de Harry Dickson, si l'administration des postes, tatillonne et méticuleuse, n'avait exigé à grand renfort de coups de téléphone, la pleine lumière sur l'événement.

C'est pourquoi nous voyons, quelques heures après la découverte du crime, arriver sur les lieux Goodfield, Harry Dickson, deux inspecteurs et George Castairs, ce dernier brillant de l'intense désir de se distinguer.

Les inspecteurs venaient d'enlever le cadavre et l'avaient déposé dans la buanderie en attendant l'arrivée du médecin légiste. Goodfield questionna la vieille Madge et les habitants du hameau, sans en apprendre bien long. Harry Dickson, le regard vague, rôdait dans la pièce nue et froide, le jeune Castairs attaché comme un fidèle caniche à ses pas.

Tout à coup il fit halte, et se tourna vers le jeune policier.

— Eh bien, Castairs, que voyez-vous d'intéressant dans tout ceci, je veux dire, ne voyez-vous rien qui attire spécialement votre attention ?

— L'arme du crime que voilà, répondit le sergent, appartient à la victime, c'est une hachette à fendre le bois, son manche a été soigneusement essuyé à l'aide d'un torchon humide, il ne faut donc pas compter y relever des empreintes digitales.

— Bien, approuva le détective, et cela démontre que l'assassin n'est pas une sombre brute, mais un homme possédant de l'esprit de réflexion et un tant soit peu au courant des méthodes policières. Est-ce tout ?

— Non, sir, l'heure du crime est facile à déterminer, même sans devoir recourir à l'autopsie de la victime. Je la fixe entre neuf heures et dix heures du soir.

— Vous avez raison, répondit Harry Dickson, dont le visage s'anima. Veuillez me dire à présent sur quoi vous basez cette précision.

George Castairs se mit à parler rapidement, d'une voix monotone, comme s'il récitait par cœur quelque leçon bien apprise.

— Le courrier est arrivé à sept heures. Il n'y avait à l'auberge qu'un seul client, nous le savons, Mr. Wapp, que Sam Pollock chargea d'aller dire à son voisin Mr. Lewis Bell, qu'il y avait une lettre pour lui.

« Nous savons aussi que Mr. Wapp s'acquitta de sa mission vers

neuf heures, et Bell ne se dérangea plus puisque l'auberge fermait ses portes à neuf heures exactement, heure à laquelle la vieille Madge Evans est allée se coucher.

« Son maître prenait à ce moment place devant son bureau.

« L'assassin a dû entrer à l'auberge entre neuf et dix heures, sans éveiller l'attention de l'aubergiste, et le tuer. Car la lampe que Madge avait remplie de pétrole, comme elle le fait tous les jours, n'a été allumée qu'à neuf heures sonnantes par Pollock, et elle n'a pas brûlé plus d'une heure, c'est ce que nous apprend la faible consommation d'huile. Son coup fait, le meurtrier l'a soufflée.

— Continuez, sergent, encouragea Dickson.

George Castairs se gratta l'oreille et prit un air embarrassé.

— N'allez pas m'accuser d'imagination, monsieur Dickson, murmura-t-il.

— Marchez toujours, jeune homme, je vous assure que vous êtes sur la bonne voie. Allez... je vous écoute !

— Eh bien ! s'il a éteint la lampe, c'est qu'il voulait éviter qu'un passant attardé fût comme lui : *c'est-à-dire regarder par la fenêtre*.

— Bravo ! s'écria le détective. Donc le criminel regarda par la fenêtre, et que vit-il ?

— Cela, dit Castairs confus, c'est beaucoup me demander.

— Je vous le dirai pourtant, monsieur l'apprenti sorcier. Il vit Sam Pollock qui ouvrait la boîte contenant l'échantillon sans valeur. Il vit ce qu'elle contenait et il estima que ce contenu valait la peine de se charger la conscience d'un assassinat et de courir le risque de la potence.

Harry Dickson prit la petite boîte et la soupesa :

— Vide... et voici la ficelle, défaite par le trop curieux maître des postes, qui gît encore par terre.

George Castairs regarda son professeur avec des yeux brillants.

— Reste à savoir ce que contenait cette boîte !

— Cela saute aux yeux, répondit négligemment le détective.

Il retourna la boîte vide sur le buvard de la table, en tapota le fond et le retira : quelques menus flocons voltigèrent dans l'air.

— Il y a eu de l'ouate là-dedans, déclara-t-il, et dites-moi, Castairs, quels objets couche-t-on ordinairement sur un lit d'ouate pour les expédier ?

— Des pierres précieuses ! s'écria Castairs qui entrevit la lumière.

— Précisément ! Drôle d'idée, hein, d'envoyer des pierres pareilles comme échantillon sans valeur !

— En effet... murmura le jeune homme.

— Et pourtant chose courante !

— Non ? s'étonna le policier.

— Parfaitement, mon cher, et entre gens de la pègre encore.

Aucun envoi n'échappe davantage à la curiosité qu'un échantillon sans valeur, et cela, messieurs les voleurs le savent si bien, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils usent du procédé.

— Mais ce destinataire inconnu... commença Castairs.

Goodfield rentrait et il fallut se mettre à rédiger des rapports.

Quand ils furent achevés, le soir tombait et il fallut se résigner à regagner Londres, sans avoir appris autre chose.

Dans l'automobile qui ramenait les policiers, George Castairs se tenait pensivement aux côtés de Harry Dickson.

— Eh bien ! mon jeune ami, demanda brusquement le détective, voit-on plus clair à présent ?

L'apprenti sorcier poussa un véritable gémissement.

— Hélas, non, monsieur Dickson, je ne serai jamais, je le crains fort, qu'un bien piètre détective !

2. Les morts de Bushtree

Deux jours plus tard, le téléphone tinta vers neuf heures du matin dans le bureau de Harry Dickson, au moment où il venait de terminer son déjeuner en compagnie de son élève Tom Wills.

C'était Goodfield qui l'appelait d'urgence.

— On a fait la besogne pour nous à Bushtree, monsieur Dickson, clama l'excellent homme. L'assassin a été arrêté ce matin même par la police locale de Chipping Barnet, mais il s'était déjà chargé la conscience d'un second meurtre, notamment celui du fermier Lewis Bell ! Apprêtez-vous à m'accompagner là-bas, l'auto du Yard sera devant votre porte dans un quart d'heure.

— Pauvre Castairs, murmura Harry Dickson avec un sourire de pitié, ce n'est pas cette affaire qui l'aura mené à la gloire !

Il achevait à peine de donner à son élève des instructions relatives à la marche de la journée, que l'auto de Goodfield ronflait devant la porte.

Le superintendant s'était fait accompagner par « l'apprenti sorcier », dont la mine ne respirait guère l'enthousiasme.

— Voilà ce qui s'appelle se voir enlever le fromage de son pain, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? s'écria Goodfield en riant et en donnant une tape amicale sur l'épaule de son protégé per-son-nel.

— Monsieur Castairs a le temps pour lui, consola le détective ; racontez-moi donc ce qui s'est passé, Goodfield.

L'auto remonta vers Hampstead et prit la route de Hendon, par Highgate.

— Ce sont les domestiques de Lewis Bell qui ont découvert son cadavre, étonnés de ne pas le voir se lever de grand matin comme il en avait l'habitude.

« Il gisait au pied de son lit, tué d'un unique coup de couteau en plein cœur.

« L'un d'eux est allé à moto avertir le sheriff de Chipping Barnet, qui l'accompagna aussitôt. Comme ils s'approchaient de la ferme, ils virent dans le clair-obscur de l'aube un homme de mauvaise mine qui essayait de se dissimuler derrière un tas de fagots.

« Ils n'eurent aucune peine à mettre la main sur lui, et encore moins de peine à le faire entrer dans la voie des aveux.

« Quand je dis voie des aveux, c'est aller un peu loin, car l'homme nie toute participation au crime, et même toute complicité, seul le

hasard fit qu'il y assista, tout au moins en partie. Bizarre, hein ?

— Continuez, Good...

— Je vous répète ce qu'on m'a raconté très succinctement au téléphone.

« L'homme, un nommé Wall Bradeck, une vieille connaissance du Yard, n'est pas connu en tant que grand criminel par notre service, c'est un vilain chenapan, qui vit de rapines et de maraude, et qui ne recule pas devant un cambriolage. Il s'est surtout spécialisé dans le vol des bas de laine dans les fermes autour de Londres.

« Il a prétendu qu'il s'était introduit dans la maison de Bell pour voler, car il croyait savoir où le fermier cachait ses économies. Mais il n'a pas tué, il a vu et c'est tout. Pressé par le constable, il est monté sur ses grands chevaux et a déclaré qu'il ne voulait être interrogé à ce sujet que par des spécialistes de Londres, qui s'y connaissent en crimes, et non par un vilain flic de campagne. Il avait son honneur...

— Tout l'honneur est pour nous ! ricana Harry Dickson.

L'auto avait filé bon train et on arrivait.

Ils passèrent devant l'auberge de l'Arche de Noé, aux volets baissés et plus morne et sinistre que jamais, pour s'engager dans un chemin de terre conduisant vers l'autre lieu du crime.

La ferme de Lewis Bell avait le même cachet vieillot que l'auberge du mort.

Tout en pierres de taille grises, elle se confondait, par ses teintes, avec celle, neutre et triste, du sol. Un haut toit de chaume noirci la coiffait comme d'un bonnet malpropre, et la peinture verte des portes et des fenêtres s'écaillait par endroits.

De maigres gélines picorait autour d'une boueuse mare à canards ; dans une écurie, un cheval s'ébrouait à grand bruit.

Le constable de faction, qui avait vu venir l'auto, fit signe à ces messieurs de Londres et désigna une forme raidie, couchée sur le sol fadeux.

C'était le corps d'un grand chien hirsute, gardien vigilant qu'on devait lâcher de nuit.

— La bête a été empoisonnée, dit l'agent, et Bradeck avoue que c'est lui qui a fait le coup avec du pâté de foie, frotté d'arsenic.

Harry Dickson regarda la bête, puis ordonna au chauffeur :

— Qu'on le mette dans un sac, nous l'emporterons à Londres, dit-il.

Le sheriff de Chipping Barnet vint s'incliner sur le seuil.

— Le coupable est dans la cuisine, gardé à vue par les domestiques de la ferme, gentlemen, déclara-t-il, veuillez me suivre, je vous conduis auprès du cadavre.

Lewis Bell, un grand escogriffe, maigre et noir, gisait au pied de son lit défait. Sa blessure avait peu saigné, l'hémorragie ayant dû être

presque complètement interne.

— Hum, grommela George Castairs, en pâlisant un peu, ce n'est pas beau.

— Attendiez-vous à ne reluquer que des aquarelles roses et bleues dans le métier, mon bon jeune homme ? se moqua Goodfield.

— Avez-vous pu constater le vol ? demanda Harry Dickson au sheriff.

Le policier de campagne secoua la tête.

— Il n'y a pas eu de vol, sir, aucun meuble n'a été ouvert. Je suppose que le meurtrier a pris peur de son forfait et qu'il s'est hâté de prendre la fuite sans rien emporter.

Ils firent le tour de la pièce.

— Et vous, Castairs, dit tout à coup Harry Dickson, ne voyez-vous rien qui vaille la peine d'attirer l'attention d'un sergent de la brigade criminelle de Scotland Yard ?

— Si fait, monsieur Dickson, répondit simplement le jeune homme.

— Mr. Goodfield et moi, serions très désireux de l'apprendre !

— Cette croix tracée au charbon de bois, sur le mur chaulé à la tête du lit.

— Vraiment, je suis tenté de vous donner raison. Appelez le chef des domestiques, sheriff, ordonna Harry Dickson.

Un robuste vieillard entra à l'appel du policier.

— Mon nom est Merchant, dit-il, Bob Merchant, pour vous servir, gentlemen, et je suis prêt à déclarer tout ce que je sais sous la foi du serment, mais autant dire que c'est rien !

— C'est ce que nous allons voir, monsieur Merchant, dit poliment le détective, venez-vous souvent dans cette chambre ?

— Mais... oui et non, au fond je n'ai rien à y faire, mais il faut passer par ici pour entrer dans la pièce voisine où se trouve le fournil.

— Regardez cette croix sur le mur, y était-elle hier ?

Merchant tourna des yeux étonnés vers la muraille et secoua sa tête grise.

— Je suis bien certain que non !

— C'est tout ce que je désirais savoir pour le moment, merci, Merchant, dit Harry Dickson en renvoyant le domestique.

— À votre tour, monsieur Castairs, examinez-moi ce signe.

Le sergent obéit.

— Elle est de fraîche date, dit-il après un examen sommaire. Tenez, la poudre de charbon de bois s'envole au moindre toucher. Ah !... ce n'est pas une croix, c'est une lettre, un X majuscule, regardez les petits tirets qui l'achèvent.

— Bien observé, et ensuite ?

George Castairs poussa une légère exclamation.

— On a tracé un autre signe à côté, mais le fusain n'a pas donné, ce qui arrive quand il est trop dur. Pourtant la chaux a été enlevée par la pression, l'X est suivi d'un chiffre... c'est un quatre. Le signe est donc X-4.

Harry Dickson poussa un grognement de satisfaction.

— Bien, Castairs, c'est plaisir de travailler avec vous.

Le jeune homme rougit de l'éloge.

— C'est moins que rien, balbutia-t-il.

Ils quittèrent la lugubre chambre pour gagner la cuisine, où, auprès d'un maigre feu de brandes, assis sur un escabeau, les mains serrées par un cabriolet d'acier, Wall Bradeck se morfondait.

— Ah, voilà ces messieurs de Londres ! dit-il. On va pouvoir se mettre à table à présent, ricana-t-il, la bouche mauvaise.

C'était un homme maigre, au visage émacié, aux yeux chassieux. Sa moustache jaunie par le tabac et par l'alcool pendait aux coins d'une vilaine bouche édentée. Ses pommettes colorées de rouge, sa poitrine creuse, secouée par moments d'une âpre toux, indiquait une phtisie avancée. Il portait un vieil imperméable, une casquette plate de marin et de fortes savates en caoutchouc.

— Je vous avertis que tout ce que vous direz... commença Goodfield.

— Peut être retenu contre vous, acheva le vaurien. On connaît cela, ce n'est pas la première fois que l'on me chante une pareille chanson, vous devriez le savoir au Yard, depuis le temps que j'y suis client.

Soudain son regard tomba sur Harry Dickson et toute sa figure s'éclaira.

— Mince d'honneur ! s'écria-t-il. Mobiliser Harry Dickson en personne pour Wall Bradeck ! J'entrerais vivant dans la légende ; maintenant je suis tranquille.

— Pourquoi cela, voyou ? demanda âprement Goodfield, il me semble que vous êtes bien près de l'échafaud !

— Pensez-vous, mon petit père, riposta Bradeck d'un ton méprisant.

« Je vous dis que je suis tranquille à présent, je m'en tirerai avec deux ans de taule au maximum, pour tentative de cambriolage nocturne, et on m'enverra à l'infirmerie de la prison, vu mon état... on y est très bien !

Il se tourna vers George Castairs.

— Fiston, je ne vous connais pas, et vous êtes sans doute fort novice dans le métier, mais retenez ceci : jamais Harry Dickson n'a fait pendre un innocent, même un type dans le genre de Wall Bradeck, dont le casier judiciaire s'orne de trente-deux condamnations, mais aucune pour crime. Moi, voyez-vous, j'ai le sang en horreur, et j'ai de

la religion :

« Tu ne tueras pas ! »

— En attendant, dites-nous ce que vous faisiez ici, la nuit du crime, interrompit Goodfield avec impatience.

— Je ne demande pas mieux. Je suppose que la cour tiendra compte de mes aveux spontanés, de ma franchise et de mon vif désir de servir la justice de mon pays. Faudra que mon avocat plaide cela devant Old Bailey, mais je lui donnerai des conseils.

— Assez bavardé, intervint rudement le superintendant.

— Attendez, j'y suis ! Donc, je filais Lewis Bell, le fermier, celui qui a cassé si drôlement sa pipe, depuis quelque temps déjà. Il venait vendre des volailles au marché matinal de Covent-Garden, et faisait pas mal d'argent.

« Ses ventes terminées, il allait boire, et pas un peu, j'ose le dire, à la taverne de Bartholomess, où je venais fréquemment. Il y comptait son argent, le fourrait dans un vieux portefeuille de cuir en disant chaque fois : « V'la de quoi rembourrer mon oreiller ! »

« Alors je me suis dit qu'il aurait été de bonne guerre de regarder d'un peu plus près cet oreiller, et c'est pour cela que je suis venu à Bushtree.

— Vous y étiez venu auparavant, sans doute ? demanda Harry Dickson.

— On ne peut rien vous cacher, roi des détectives, répondit gaiement le vaurien.

« En effet, il y a une huitaine de jours j'étais venu reconnaître le terrain, comme on dit. Ce n'était pas difficile : je suis venu offrir du papier à lettres et des allumettes suédoises, et l'on m'a flanqué à la porte.

« Mais j'avais vu la chambre du patron et le volet de la fenêtre qui fermait mal. J'avais vu aussi une série de bouteilles de gin, les unes vides, les autres non, auprès du lit, ce qui me donna une haute idée de l'homme qui dormait là-dedans. Tous les soirs, il devait se soûler comme une barrique, avec une telle provision de liquide. C'était de la besogne toute mâchée.

« En partant, je reluquai le chien de garde, qui était féroce mais maigre, il ne devait pas manger à sa faim tous les jours, y compris les dimanches.

« Moi, j'ai le cœur tendre pour les bêtes, et je me jurai tout bas, qu'au moins une fois dans sa vie il mangerait du pâté de foie. Il est vrai que j'y aurais mis un peu de mort-aux-rats, mais cela ne change rien au goût.

« Hier soir, j'ai tenu ma promesse, comme un gentleman que je prétends être.

« Je lançai une demi-livre de pâté au cabot qui n'en fit qu'une

bouchée.

« Miam ! Miam ! comme cela devait être bon, je suis sûr qu'il en aurait voulu davantage, mais je lui avais tout donné à la fois.

« Je sais, par expérience, que le pâté assaisonné de cette manière ne passe pas très bien, les bêtes qui l'avalent gémissent sourdement pendant quelque dix minutes et plus même... et puis cela ne commence pas tout de suite. Je n'aurais jamais pu l'entendre, tant j'ai de l'amitié pour les animaux, moi. Je fis donc un tour dans le voisinage, et je ne revins qu'une demi-heure plus tard.

« Le cabot ne remuait pas plus qu'une souche.

« Je me mis à ramper vers le volet, et voilà que je restai comme deux ronds de flan : le volet était ouvert et la fenêtre itou.

« Je me méfie de l'ouvrage trop facile et je continuai à ramper avec plus de circonspection que jamais.

« Jugez de ma stupeur, quand j'entendis une voix rauque s'élever dans l'ombre de la chambre : « Je sais que vous l'avez, Bell, grondait-elle, dépêchez-vous, sinon vous êtes un enfant de la mort ! »

« Brrr ! j'avais déjà entendu de pareilles paroles au théâtre et chaque fois elles me donnaient la chair de poule. « Non, je n'ai rien, gémissait le fermier. Une minute encore... une seule ! »

« Alors j'entendis le fermier murmurer quelque chose à voix très basse, si basse que je ne pus comprendre ce qu'il disait.

« Le moment d'après, j'entendis comme un bruit de lutte brève et ce fut tout.

« Je pris peur et décampai, mais comme je marchais sur la route, bien décidé à retourner à Londres, je me mis à réfléchir que c'était dommage d'avoir fait tant de chemin pour rien, sans compter les frais du pâté et de la mort-aux-rats. Je ne pouvais supporter l'idée d'une telle perte. « V'là un bonhomme qui a travaillé à ma place, me suis-je dit. À cette heure, il doit avoir la main sur le saint-frusquin de Bell. Or, c'est moi qui ai fait l'affaire au chien de garde, il serait donc injuste que je ne participe pas aux bénéfices de la soirée. Je vais attendre le confrère inconnu et lui réclamer ma part, tout en ne me montrant pas trop exigeant. »

« Je me cachai derrière un buisson de la route et j'attendis.

« Bientôt je vis une forme noire s'avancer sur la route. C'était un homme roulé dans un grand manteau noir, un feutre rabattu sur les yeux, comme au cinéma.

« Lorsqu'il passa devant moi, je me levai. « Bonsoir, dis-je, vous êtes bien seul, gentleman ! »

« Je n'eus pas besoin d'en dire davantage.

« Je reçus un formidable coup sur la tête et je tombai à la renverse.

« Mais ce que je n'avais pas vu, c'est que le talus derrière le

buisson était très haut, qu'il s'enfonçait même dans ce qui restait d'une vieille carrière.

« Je tombai d'une hauteur formidable, et je croyais bien que ma chute ne s'arrêterait qu'aux enfers. Il n'en fut rien pourtant, puisqu'au fond du puits, je tombai sur un lit de boue et d'herbes sèches.

« Je ressentis une terrible souffrance à la jambe gauche, mais en même temps j'entendis mon homme chercher au-dessus de moi, en proférant d'horribles jurons. « Remonte, rugissait-il, d'une voix qu'il s'efforçait pourtant d'étouffer, et je te donnerai de l'argent. Viens, je suis un ami ! »

« Ouais ! je connais ce genre d'amis ! Il voulait me faire mon affaire, pour m'ôter toute envie de bavarder à l'avenir. Aussi je me tins coi.

« Il mit tout un temps avant de s'en aller, mais alors encore, je craignais un piège et je restai tranquille jusqu'aux premières clartés de l'aube. Il me fallut un sacré bout de temps pour sortir de la fosse. Je ne pouvais me déplacer rapidement, car ma jambe me faisait cruellement souffrir.

« Alors les flics qui arrivaient à moto m'ont vu et m'ont pincé. J'ai tout dit.

— Pouvez-vous donner de plus amples précisions sur votre étrange agresseur ? demanda Goodfield incrédule.

— Non, pas trop, mais je crois que c'était quelqu'un de bonne famille.

— Ah, et pourquoi ?

— Tout en jurant comme un damné, il parlait encore un langage distingué, voilà mon avis, ce n'était certes pas un type de Wapping ou de Houndstich !

Goodfield, qui avait pris des notes et dont la main se fatiguait à tenir le stylo se leva, coupant court à l'interrogatoire.

— Vous allez réquisitionner une auto, sheriff, dit-il, et conduire l'accusé à Londres, voici son mandat d'arrêt.

— Valable pour deux ans, riposta l'incorrigible Bradeck, à moins qu'on ne m'alloue des circonstances atténuantes, ce qui n'est pas exclu. Je connais la loi, gentleman !

Le bruit d'une auto s'arrêtant devant la ferme se fit entendre.

Un courrier de la poste entra et salua, la main au képi.

— Le bureau de poste est fermé, dit-il, l'employé auxiliaire que nous avons désigné pour remplacer temporairement Pollock, frappe en vain à la porte et aux volets de l'auberge.

Le domestique Merchant qui avait entendu, s'approcha.

— La vieille Madge est sourde comme un pot, dit-il, mais elle est plus matinale que l'alouette. C'est pour le moins étonnant qu'elle ne soit pas encore levée !

Les policiers échangèrent un long regard d'appréhension.

— Si l'on allait voir, monsieur Dickson ? demanda Goodfield.

Le détective approuva du geste.

Comme ils s'approchaient de l'auberge, ils virent le nouvel employé s'escrimer en vain contre la porte.

Harry Dickson le héla.

— Avez-vous reçu du courrier hier soir ? demanda-t-il.

— Oui, sir, mais de peu d'importance ; comme la porte reste close, il n'a pas encore pu être distribué.

— Que contenait-il ?

— Peuh ! Des prospectus d'instruments agricoles pour des fermiers des environs et un échantillon sans valeur.

— Ah ! et ce dernier, savez-vous à quel nom il était ?

— Certainement, au nom d'un certain Ellie Smitherson.

Merchant avait suivi de loin les policiers, Harry Dickson lui fit signe d'approcher et lui demanda :

— Connaissez-vous quoiqu'un du nom d'Ellie Smitherson dans la contrée ?

Le vieillard secoua la tête.

— Voilà cinquante ans que je suis au pays, et je ne connais aucun particulier de ce nom, sir !

— Destinataire inconnu, observa George Castairs, en regardant fixement le détective.

— En effet, répondit sourdement celui-ci, c'est bien ce que je craignais.

— Quoi, un nouveau crime... commença Goodfield.

— Rien n'est plus probable. Que l'on enfonce la porte !

Merchant donna un solide coup de main, et après de nombreux efforts, le lourd panneau de bois céda.

Ils entrèrent d'abord dans la lugubre pièce qui faisait office de bureau.

Le maigre courrier était posé sur la table, sous un presse-papier.

Harry Dickson se saisit de la petite boîte en carton.

— Vide, gronda-t-il, naturellement...

Et aussitôt il la rejeta avec colère.

— C'est un peu fort ! Regardez-moi ce qu'il y a d'écrit en travers de l'étiquette, fit-il d'une voix blanche.

George Castairs ramassa l'objet et ce fut son tour d'être ému.

— X-4 ! s'écria-t-il. Que diable signifie cette comédie ?

Goodfield les appela tout à coup de l'intérieur de la maison.

— Par l'enfer ! Le bandit a eu cette pauvre vieille ! Quelle abomination !

Madge Evans était couchée, sommairement habillée, devant le comptoir. Elle portait à la gorge une large plaie par où sa pauvre vie

s'était enfuie ; dans la mort, elle avait étendu ses bras, comme si elle avait voulu défendre quelque chose.

George Castairs en fit la remarque, et de nouveau Harry Dickson l'approuva.

— Le comptoir a été bouleversé de fond en comble, et la pauvre vieille devait savoir qu'il contenait des choses d'importance. Ah... voici un tiroir secret qui est resté ouvert !

Harry Dickson retira ledit tiroir de son alvéole et l'examina, des flocons blancs s'envolèrent.

— Naturellement ! répéta-t-il d'une voix sombre.

Il se retourna vers ses compagnons, mais vit qu'ils ne le regardaient pas, leurs yeux étaient tournés vers la muraille, où, du doigt, le sergent Castairs désignait quelque chose : X-4 !

3. Le sergent Castairs se décourage

Harry Dickson lut le bulletin que venait de lui remettre un employé du laboratoire des analyses de Scotland Yard.

— Wall Bradeck s'en tirera avec deux ans, et peut-être même avec dix-huit mois seulement, dit-il à son élève Tom Wills.

— Et d'où lui vient cette chance inespérée ?

— Nous avons eu effet trouvé de l'arsenic dans les poches du vaurien, mais l'analyse affirme que le chien de Bell est mort à la suite d'un empoisonnement par la strychnine.

— Comment expliquez-vous cela, maître ?

— Par un double emploi, Tom. Les grandes idées, même celles du crime, se rencontrent, comme le dit le proverbe.

« Quelques minutes après que Bradeck lui eut lancé du pâté saupoudré de mort-aux-rats, avant que l'effet de ce poison se fût fait sentir, quelqu'un d'autre lui offrit une friandise saturée de strychnine. C'est ce dernier poison, bien plus actif, qui l'a emporté. Bradeck n'a donc pas menti.

Il glissa le bulletin dans le tiroir de son bureau et se mit à réfléchir.

— Vous vous êtes plaint, Tom, dit-il, de ne pas avoir de rôle à jouer dans cette mystérieuse affaire. Détrompez-vous. Je vous charge d'une enquête qui, pour paraître fastidieuse n'en pourrait pas moins avoir de bons résultats.

« Il y a un secret dans la vie de l'aubergiste de l'Arche de Noé, trouvez-le-moi !

— Hm, répondit le jeune homme, Madge Evans aurait pu nous en dire quelque chose, mais à présent... n'importe, je chercherai.

— Et peut-être trouverez-vous. L'expéditeur des colis « sans valeur » habite Londres, et il ne lit pas les journaux.

— Pourquoi cela ?

— Parce que s'il les lisait, il n'aurait pas envoyé un échantillon, même « sans valeur », à un homme qui vient d'être assassiné.

— Mais étaient-ils envoyés à Pollock ? Je ne le crois guère.

Harry Dickson se mit à rire.

— Ils l'étaient, Tom, les noms de fantaisie inscrits sur l'adresse signifiaient tous quelque chose pour Pollock : ils lui étaient destinés personnellement.

— Mais pourquoi a-t-il écrit la mention « inconnu » sur celui

destiné à Baruch Williams ?

Harry Dickson lui envoya une tape familière.

— Bravo, Tom, si vous saviez combien votre question est importante ! Eh bien ! pour vous récompenser de me l'avoir posée, je vais y répondre : il l'a écrite parce que quelqu'un *qu'il connaissait*, était dans la pièce à côté de lui, qui lisait l'adresse inconnue en même temps que lui !

*

Le sergent Castairs, muni de pleins pouvoirs, se présenta au greffe de la prison de Newgate où se trouvait enfermé Wall Bradeck.

Après les formalités d'usage on l'introduisit dans un parloir spécial, où quelques moments après, l'accusé le rejoignit.

D'un geste, le sergent congédia le gardien qui lui avait amené le prisonnier, et s'assit en face de celui-ci devant la table qui meublait, avec une paire de chaises en rotin, le sévère réduit.

C'était la première fois que Castairs prenait contact avec l'atmosphère du pénitencier et son impression fut tout en noirceur.

Les murs d'une indéfinissable couleur, patinés par le temps ; les affiches administratives entourées de cadres noirs, sur les parois, au gré d'une pénible symétrie, la fenêtre qui ne commençait qu'à hauteur d'homme et que de longs barreaux défendaient, même les portraits déteints de la reine Victoria et du roi Edouard, tout cela concourait à rendre l'ambiance plus lourde encore de détresse.

Bien qu'on fût aux heures les plus claires de la journée, le parloir était sombre et on avait dû allumer la lampe électrique, dont l'ampoule était si grasse, et tellement feutrée de poussière, qu'on ne voyait en fait de luminaire qu'un simple filament rougi au centre du globe.

Wall Bradeck s'installa confortablement sur sa chaise et exigea une cigarette que le policier lui donna aussitôt.

— On ne peut fumer qu'une heure par jour, et encore au préau, raconta le prisonnier, c'est un des inconvénients de ce séjour, sinon je ne me plains pas. Le médecin a vu immédiatement à qui il avait affaire et m'a envoyé à l'infirmerie. Un bon lit, deux honorables repas par jour, sans compter le lait et le sucre à discrétion. À propos, jeune homme, je crois que vous êtes novice dans votre métier.

George Castairs l'avoua.

— Cela se voit, répondit piteusement Bradeck ; un vieux du Yard m'aurait apporté un petit flacon clandestin de brandy, en espérant que cela m'inciterait à passer aux aveux. Si vous venez me voir une autre fois, n'oubliez pas la fiole, c'est dans l'usage. Tout le monde à Scotland Yard vous le dira.

Le jeune policier ne savait trop par où commencer, il envia sourdement la routine des anciens de la police. Il regardait Bradeck avec un peu d'angoisse, espérant que celui-ci lui tendrait la perche.

Le vaurien comprit son regard et se mit à rire.

— N'espérez rien de moi, mon jeune ami, dit-il d'un ton bonhomme, j'en ai pour dix-huit mois tout au plus, les spécialistes d'ici viennent de me l'affirmer encore une fois.

— Si je comprends bien, vous persistez dans votre système de défense, commença George Castairs.

— Défense ? répliqua le mauvais garçon. Le terme est impropre. Je ne me défends pas, au contraire, j'avoue, mais rien au-delà de ma faute.

Il serait oiseux de retracer l'entretien qui s'ensuivit, nous ferons mieux en passant aux faits qui l'achevèrent, faits pour le moins déconcertants et terribles, pour un début de carrière d'un détective.

Le gardien qui avait amené Castairs n'assistait pas à l'entrevue du détenu avec l'envoyé du Yard, il se promenait de long en large dans le couloir, habitué à ce genre de marches et de contremarches.

C'était un homme qui atteignait la limite d'âge et ne songeait qu'à sa prochaine retraite. Il n'avait plus aucune curiosité et la porte close du parloir ne présentait pour lui aucun attrait.

Il passait et repassait devant elle, discutant mentalement avec un entrepreneur imaginaire le coût d'un petit cottage dans le Kent.

— Il me faudrait un hall, murmura-t-il, j'ai toujours rêvé d'une maison à moi, avec un hall, où je mettrais des fauteuils en rotin, et des gravures de chasse aux murs.

Il avait de la sorte esquissé le plan d'une salle à manger, d'une cuisine, d'une chambre à coucher à l'étage, d'une chambre d'ami et d'un petit débarras où il mettrait ses engins de pêche, quand il se mit à trouver que l'entretien s'éternisait.

Pourtant rien dans le règlement ne limitait de semblables conversations, et pour rêver de cottages dans le Kent, sinon de châteaux en Espagne, autant valait arpenter le couloir des parloirs que de se trouver à un tout autre poste. Mais c'était l'heure de la distribution du bouillon à l'infirmerie, et le gardien avait coutume de s'octroyer une tasse de ce réconfortant breuvage. Il repassa donc devant la porte et poussa quelques hum ! hum ! discrets d'abord, plus sonores ensuite.

« Ils sont bien tranquilles là-dedans », se dit-il.

Il reprit sa promenade, mais les tranquilles et champêtres visions d'avenir avaient disparu, pour faire place à des images plus immédiates et plus troublantes, en vérité.

— Ce n'est peut-être pas bien poli, et je ne crois pas que le règlement me permette de le faire, murmura le brave homme, mais je

vais frapper tout de même.

Il frappa d'un doigt discret à la porte du parloir.

Aucune réponse ne fut donnée à son appel.

Inquiet, il recommença, cogna plus fort, mais en vain.

Un chef de quartier traversa le fond du corridor et le gardien le héla.

— Venez donc voir par ici, chef, je crois qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le parloir. Je frappe et puis je cogne, et puis... il y a deux heures ou presque qu'ils sont là-dedans, et on n'entend pas parler.

— Qui est-ce ?

— Le I-27 de l'infirmerie et un flic du Yard.

— I-27, Wall Bradeck alors... peuh, un pickpocket, un monte-en-l'air, mais avec ça pas capable de tordre le cou à un lapin. Il n'aura pas mangé les foies à ton flic, mon vieux Rodney !

— C'est égal, je suis inquiet, rien ne bouge là-dedans, et pourtant ils doivent nous entendre parler, ce que nous faisons à voix suffisamment haute pour être entendus. Mais je n'ai pas le droit d'ouvrir, moi.

— Dans ce cas, moi je l'ai, dit le chef, et sans plus de formalités, il tourna la poignée de la porte et...

Tous deux se mirent à pousser des cris, puis redevenant avant tout des gardiens de pénitencier, ils tirèrent de leur poche leurs sifflets argentés et lancèrent de stridents appels d'alarme à travers le sombre établissement.

Car le détenu et le détective étaient étendus sans mouvement sur le carreau du parloir.

— Celui-là, il respire encore, dit le surveillant en chef, en montrant du doigt George Castairs, quant au pauvre Wall il a définitivement cassé sa pipe ! Que diable s'est-il passé dans ce box ?

C'est ce que ni Goodfield, ni Harry Dickson, prévenus sur-le-champ, n'auraient pu dire, malgré leurs fiévreuses recherches.

Bradeck était mort sur le coup ; un poignard long et mince l'avait frappé en plein cœur. Castairs avait eu plus de chance, un couteau identique ne lui avait fait qu'une blessure assez bénigne en se fichant dans les muscles de l'épaule, mais un choc nerveux avait dû s'ensuivre, car le cœur était faible, et les yeux commençaient à prendre une vilaine apparence vitreuse.

— Si le gardien était entré une heure plus tard, nous aurions eu deux morts au lieu d'un, déclara le docteur du pénitencier.

— Comment expliquez-vous ce double drame, monsieur Dickson ? demanda Goodfield, j'espère que notre protégé se remettra vite et qu'il pourra nous raconter bientôt ce qui s'est passé. Récapitulons : la porte du parloir est fermée. Le gardien circule dans le corridor et ne la perd

pas de vue, c'est un fonctionnaire estimé, à qui jamais la moindre punition ne fut infligée dans le service, il est au-dessus de tout soupçon.

« Alors nous avons la fenêtre, mais elle est fermée.

— Non, répondit Harry Dickson.

— Soit, mais les grilles sont là...

— Elles ont assez d'espace entre elles pour laisser passer deux couteaux de jet, habilement lancés de l'extérieur. Regardez les armes, elles sont de provenance mexicaine, et ne servent qu'à ce genre d'exercice. De plus le mystérieux bandit a signé son travail, regardez le pan de mur de gauche, près de la fenêtre, à cet endroit une main s'introduisant de l'extérieur pouvait facilement l'atteindre pour écrire ce qu'elle voulait.

— X-4 ! hurla Goodfield, en voyant deux signes hâtivement tracés au fusain.

— Voyons le côté cour, dit Harry Dickson.

Un directeur les y conduisit aussitôt.

La fenêtre du parloir donnait sur une petite cour herbeuse, entourée de hautes murailles, à peine percées de quelques étroites lucarnes.

— Les détenus n'ont pas accès à cette cour, expliqua le directeur ; dans le temps elle servait au séchage des plaques de carton, mais, depuis plus de trois ans, l'atelier des travaux de cartonnage est fermé ; cette place est donc pratiquement abandonnée.

— Pourtant on y a travaillé récemment, objecta le détective, il y a du plâtre répandu sur l'herbe, tenez voici une échelle.

Le directeur fronça les sourcils.

— C'est un engin dont la présence n'est pas permise dans cette partie de la prison, dit-il d'un air mécontent, en se tournant vers les surveillants qui le suivaient.

L'un d'eux salua respectueusement et demanda la parole.

— Nous sommes en pleine période de réparations, sir, dit-il, et, comme dans cette partie de la prison les détenus n'ont pas accès, nous avons dû faire appel à des ouvriers venus de l'extérieur.

— Je veux les voir sur l'heure et les questionner, s'écria Goodfield. Qu'en pensez-vous, monsieur Dickson ?

— Que c'est un travail dont vous vous tirerez tout à fait à votre honneur, mon cher superintendant, répondit le détective. Nul besoin pour moi d'y assister, je vais faire un nouveau tour dans le parloir.

— Très bien, approuva Goodfield, rien de tel qu'une bonne répartition du travail pour gagner du temps ; à tout à l'heure, monsieur Dickson.

Le directeur voulut lui aussi faire œuvre de détective, il examina, lorgnons sur le nez, le mur de briques sombres.

— La fenêtre est bien haute, dit-il, on devrait trouver des traces d'escalade, il me semble.

— Et l'échelle, qu'en faites-vous, monsieur ?

— C'est vrai, j'oubliais, mais ne verrait-on aucune trace de son application contre le rebord de pierre de taille de la fenêtre ?

— Monsieur le Directeur, dit le détective, deux éventualités se présentent : ou celui qui a fait le coup se moque pas mal de traces laissées, et dans ce cas il en aura laissé à foison, ou bien il est homme assez habile pour les avoir fait disparaître. De l'une ou de l'autre façon, cela importe fort peu... mais de fait, il faut admettre que le coquin est habile, ne perdez donc pas de temps à chercher des traces ici.

Il retourna à grands pas vers le parloir, où un photographe venait de prendre les vues nécessaires, et d'où l'on enlevait le cadavre de Bradeck, le corps de l'infortuné policier débutant ayant déjà été transporté dans une clinique voisine.

— Donc, murmura le détective, nous voici devant un nouvel exploit de X-4... pourquoi X-4 ? Le sang répandu est celui de Castairs, celui de Bradeck a coulé intérieurement comme chez le fermier Lewis Bell. Voyons un peu...

« Wall Bradeck a dû se trouver à cette place, tourné de trois quarts vers la fenêtre. Oui... c'est bien cela. Il a donc, ne fût-ce que l'espace d'un instant, dû entrevoir l'homme qui paraissait devant les grilles. L'assassin a dû agir avec une vitesse quasi électrique. Bon, voilà, nous y sommes...

Il prit les deux poignards posés sur la table et enveloppés d'un mouchoir par les soins de Goodfield.

— Excellent Good, il ne pense qu'aux empreintes digitales ! Comme si elles embarrassaient encore les bandits de ce genre !

Il examina les poignées de bois luisant à la loupe.

— Une main gantée, dit-il ironiquement... naturellement.

— Tenez, à propos de gants...

Il venait de voir une paire de gants de cuir chromés, soigneusement posés sur la tablette de bois de la cheminée, il les reconnut.

— Pauvre Castairs, dit-il, c'était un garçon soigneux.

Il regarda les craquelures du cuir.

— Même des gants pareils laisseraient des traces sur les poignées des couteaux, dit-il, leurs nervures valent presque celles d'une main nue.

« Je n'en vois pas sur le bois, par conséquent l'assassin devait être ganté de peau ou de daim souple.

Lentement il alluma sa pipe et à travers les volutes de fumée regarda rêveusement les signes fatidiques tracés au charbon sur le mur

chaulé.

— X-4, dit-il à voix basse, vous êtes un type diablement habile, et pourtant je crois que vous êtes dans l'erreur. Je n'augure rien de bon d'un criminel qui signe ses forfaits, il y a trop d'orgueil dans ce geste, trop de confiance en soi-même, trop de romantisme surtout... mauvaise chose, dans votre vilain métier, mon seigneur, mauvaise chose...

Ses réflexions furent interrompues par la venue de Goodfield, penaud et déçu, comme il l'était toujours quand il ne parvenait pas à voir clair dans une affaire, dès les premières heures.

— Deux maçons ont travaillé dans cette cour, dit-il, et cela depuis tantôt six jours. Ce sont de braves gens, mais ils reconnaissent qu'il n'est pas impossible qu'un quidam se soit introduit sur le chantier. Ils n'avaient pas à prendre de bien grandes précautions, puisque cette partie du pénitencier n'est accessible à aucun détenu.

— C'est logique, conclut Harry Dickson, mais il n'ajouta rien d'autre.

Dans la soirée, ils reçurent des nouvelles rassurantes de George Castairs : après un très bref réveil, il s'était rendormi, et le médecin traitant pensait qu'on pourrait l'interroger le lendemain.

Mais le lendemain, Harry Dickson reçut une lettre de « l'apprenti sorcier ».

Monsieur Dickson !

Je suis navré... désenchanté, malheureux au-delà de toute imagination. J'ai conscience d'avoir perdu la face et je n'oserai reparaître devant mes chefs en tant que vaincu.

Je m'en vais, oui... je viens d'envoyer ma démission à Scotland Yard, mais je n'abandonne pas la partie, au contraire ; je veux travailler seul, libre de mes actes et de mes pensées.

Le malheur est que je ne puisse rien vous dire au sujet des étranges événements de la veille : tout à coup j'ai senti que je venais d'être frappé, j'ai éprouvé une effroyable douleur dans la poitrine, près du cou. J'ai pensé immédiatement à une offensive de Bradeck... il n'en était rien, il me regardait avec stupeur. Et puis... je ne sais plus rien.

Mon infirmier m'a raconté que le malheureux est tombé après moi, sous les coups du mystérieux X-4 ! Je pars à sa recherche. Je veux retrouver X-4 ! Laissez-moi courir ma chance.

Adieu, monsieur Dickson, et si je trouve X-4... au revoir !

George Castairs.

Harry Dickson hocha pensivement la tête.

— Ah, jeunesse, présomptueuse jeunesse ! murmura-t-il. À de tels coups de tête, je vous reconnais bien !

Il eut à subir de la part de Goodfield une longue suite de jérémiades, dans le cours de la même journée.

— Ce gamin de Castairs ! Se décourager pour si peu ! Il a filé dès l'aube de la clinique où on le soignait. Et dire qu'il m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, monsieur Dickson, per-son-nel-le-ment !

4. Mais Tom Wills ne se décourage pas

Plusieurs jours s'étaient écoulés et Tom Wills n'avait pas encore découvert trace du mystérieux expéditeur des échantillons sans valeur.

Mais le jeune homme ne se décourageait pas si vite, et il résolut alors, de sa propre initiative, de changer quelque peu son arme d'épaule.

— À défaut de retrouver l'envoyeur, dit-il, je pourrais tout aussi bien découvrir le voleur, et nous serions autrement près du but dans ce cas.

Il se disait cela en arpentant, sous la pluie, une de ces rues tristes et malpropres de Soho, en marge des artères plus larges où se sont établis les restaurants français.

La ruelle qui avait surtout attiré son attention était principalement habitée par des brocanteurs juifs, dont le plus honnête était au moins un fieffé receleur.

Pour la vingtième fois certainement, il relisait les noms allemands, russes et polonais, inscrits sur les minables devantures.

« Je retiens Abrahamovitch, se disait-il, c'est un filou audacieux et adroit. »

Le voleur, qui a échoué partout pour écouler ses larcins, arrive fatalement un jour chez cet ancien citoyen de Varsovie, et y reçoit généralement bon accueil, bien que le vieux ne paie jamais plus d'un dixième de la valeur de la pacotille volée.

Mais ce regrattier juif ne recevait nulle visite, si ce n'est l'un ou l'autre coreligionnaire, ou quelque malheureuse venant mettre de vagues hardes en gage.

Le jeune détective avait choisi comme poste de guet la fenêtre de l'auberge, dont le patron était un indicateur de Scotland Yard.

Bunny Croock, ainsi se nommait ce digne commerçant, l'avait reçu en lui lançant un coup d'œil complice.

— Installez-vous devant cette fenêtre-ci, monsieur Tom, et il n'y aura pas un chat que vous ne verrez entrer ou sortir de chez ce damné youpin.

Il était quatre heures de l'après-midi, et déjà il faisait sombre comme à la nuit tombante. Derrière les vitres crasseuses de l'échoppe d'Abrahamovitch, un maigre bec de gaz fut allumé. Tom put voir la tête chauve du juif se pencher sur son comptoir.

Tout à coup son intérêt fut éveillé par une silhouette dont la

démarche ne lui parut pas étrangère. Il avait accompagné son maître lors de ses dernières enquêtes à Bushtree, enquêtes aux résultats négatifs, il est vrai, et dont il est inutile de faire état dans ce récit. Or, l'homme qui marchait sous la pluie ne lui semblait pas tout à fait inconnu.

De là à le reconnaître pourtant, il y avait de la marge.

L'homme était revêtu d'un épais manteau de voyage, une écharpe de laine bleue lui entourait le cou et le bas du visage. Son chapeau, un large feutre noir, était complètement rabattu sur ses yeux. Tom crut voir l'éclair de verres de lunettes quand l'homme passa devant les vitrines éclairées.

Mais c'était la démarche, les gestes de l'individu qui attiraient son attention : il les avait vus quelque part déjà.

Le passant s'était attardé devant quelques-uns des sordides étalages, celui du juif surtout semblait l'attirer particulièrement. Il passait et repassait devant la fenêtre crasseuse, hésitant visiblement.

Enfin, il saisit le bec-de-cane et, dans un geste de brusque résolution, entra.

Tom Wills vit le juif branler la tête en guise de salut, et puis tout fut un jeu d'ombres pour le jeune homme.

Il vit les deux silhouettes se détacher en noir devant la blanche flamme du gaz, discuter, se pencher sur un objet invisible déposé sur le comptoir.

Enfin l'homme sortit, visiblement désesparé et se mit à descendre la rue, la tête basse, méditant profondément.

Tom hésita. Que faire ? Suivre l'homme ? Entrer chez le brocanteur ?

Il opta pour la dernière alternative.

Il nota mentalement que le client tournait la rue à droite, d'une démarche lente qui aurait permis à Tom de le suivre aisément.

— Bonsoir, Abrahamovitch, fit Tom en poussant la porte.

Le juif cilla légèrement, car il l'avait reconnu.

— Monsieur Wills ? Que me vaut l'insigne honneur de votre visite, dans ma très humble demeure ? Vous savez que je ne demande pas mieux que de vous rendre service, à vous et à votre illustre maître.

— Assez, vieil Harpagon, dites-moi plutôt ce que voulait vous vendre le client qui vient de partir. Je dis voulait, car à sa mine, j'ai bien vu qu'il n'était pas arrivé à conclure une affaire.

Le juif se mit à rire doucement.

— Et depuis quand Abrahamovitch achèterait-il des tessons de bouteille ? dit-il. Je ne vous en fais pas un mystère, monsieur Wills, ce pauvre homme a essayé de me vendre un morceau de verre, qu'il intitulait diamant !

— Un diamant de peu de valeur, voulez-vous dire ?

— Nenni, un faux, un vulgaire morceau de strass, qui vaut bien un shilling dans une boutique de passementeries !

— Il l'a emporté ?

— Et comment ! Que voulez-vous que j'en fasse ? Je n'achète et ne vends que du bon : on a son honneur de commerçant, monsieur Wills.

Tom ne l'écoutait déjà plus et se mit à courir vers le bout de la rue.

Mais arrivé là, il ne vit plus que la perspective brumeuse, et des passants plutôt rares qui se hâtaient de se mettre à l'abri, car une fine pluie froide se mettait à tomber.

— J'ai choisi la mauvaise part, maugréa Tom Wills. Ah ! je donnerais bien quelque chose pour savoir qui se cache sous ce gros manteau de laine !

Il descendit Tottenham Court Road, suivit High Street, hésita dans Kingsway, se demandant s'il ne valait pas mieux renoncer à cette recherche de l'aiguille dans la botte de foin et retourner à Baker Street.

Près d'Aldwych, un embarras de voitures s'éternisait.

Un gros autobus était en panne, et son conducteur s'efforçait, mais en vain, de remettre son moteur en marche.

— Divine providence ! s'écria Tom.

Il venait d'apercevoir l'homme qu'il cherchait, assis patiemment à l'intérieur de la voiture, tournant le dos à la rue.

Le jeune homme sauta sur la plate-forme du bus, juste au moment où les efforts du conducteur étaient récompensés par un formidable ronflement du moteur.

C'était un de ces bus qui font la Tamise, c'est-à-dire, qu'à partir de l'Embankment, ils longent les quais de la river, se dirigeant vers les installations et les quartiers maritimes.

Les vitres étaient embuées à souhait, et, malgré tous ses efforts, Tom Wills ne vit rien de plus que la silhouette entrevue dans Soho. D'ailleurs, l'homme gardait la tête emmitouflée dans le dessein évident de ne pas être reconnu.

Tout à coup, à la hauteur de Shadwell, il se leva, se fraya un chemin à travers la masse encaquée des voyageurs et mit pied à terre.

L'instant d'après, Tom le suivit.

Il marchait plus vite à présent, en homme pressé d'arriver au but.

Il s'orienta près de Fish Market, puis résolument il s'engagea dans le réseau des ruelles entre High Street et Cable Street.

Tom brûlait du désir de l'accoster, tout en s'avouant que l'endroit n'était guère choisi pour cela. D'insolites silhouettes hantaient l'ombre, des lueurs s'allumaient menaçantes aux fenêtres voilées des pubs et des saloons pour marins et rôdeurs.

Pourtant l'homme pris en filature arrêta son choix sur une taverne, que Tom savait n'être pas trop mal famée.

« La Pomme d'Argent » était surtout un rendez-vous de poissonniers, de mareyeurs, de marchands de quatre saisons et de maraîchers. Tous gagne-petit, mais honnêtes gens au fond.

L'unique fenêtre du bar n'était pas encore voilée de stores, et Tom, en se haussant sur la pointe des pieds, put voir entrer l'homme, faire un signe d'amitié au patron et se diriger vers l'intérieur de la maison.

Aussitôt, Tom Wills prit une décision.

Il entra dans la taverne, y vira sur les talons d'un air étonné, comme s'il cherchait quelqu'un, et s'écria :

— Pour moi ce sera un grog au rhum, mais... quoi... il est déjà parti ?

L'aubergiste comprit qu'il cherchait le client qui venait d'entrer.

— Il est monté immédiatement à sa chambre, gov'nor, dit-il, c'est le numéro 5.

— Très bien, nous redescendrons ensemble, préparez mon grog pendant ce temps.

L'aubergiste n'y vit aucune malice, accepta d'un signe de tête.

Tom traversa l'arrière-salle vide, puis un corridor encombré d'une foule de marchandises et de ballots, vit un escalier qui s'amorçait dans un coin et s'y aventura.

Un unique lumignon éclairait la cage d'escalier, de brusques courants d'air en faisaient sans cesse chavirer la flamme, peuplant l'espace d'une sarabande d'ombres effrénées.

À l'étage, le jeune homme découvrit sans peine la chambre portant un numéro 5 tracé à la craie ; il s'arrêta, un moment, indécis.

Des pas lourds retentissaient dans la pièce, derrière la porte close, quelqu'un marchait fiévreusement de long en large.

Avec mille précautions Tom tourna le loquet : la porte résista, le verrou ayant été mis à l'intérieur. Force lui fut de frapper.

— Qui est là ? demanda une voix volontairement assourdie.

— C'est le grog, dit Tom à tout hasard.

— Je n'avais rien demandé, riposta la voix, mais n'importe, donnez-le toujours.

Le verrou fut tiré et la porte s'ouvrit.

Tom vit une misérable chambre d'hôtel, éclairée par une bougie fichée dans un goulot de bouteille. L'occupant de la pièce se tenait devant la lumière, se découpant en ombre chinoise sur l'écran lumineux de la muraille, et Tom ne put le reconnaître.

Par contre, il se trouvait, lui, en pleine clarté.

Il vit l'homme sursauter, faire un geste d'effroi.

— Damned ! gronda-t-il, et soudain il souffla la lumière.

Des ténèbres épaisses entourèrent le jeune homme, déconcerté par cette rapide manœuvre. Il se ravisa pourtant promptement et chercha sa lampe de poche.

Il n'en eut pas le temps. Une main d'acier le saisit à la gorge et sans effort apparent le plaqua contre la muraille.

Néanmoins le jeune détective esquissa un mouvement de défense ; son poing frappa en pleine face l'adversaire inconnu.

Bien que le direct fût bien envoyé, l'ennemi ne broncha pas, au contraire, Tom se sentit soudain ceinturé, soulevé et jeté sur le lit, après quoi la main de fer se remit à chercher la gorge du vaincu, la trouva et furieusement la serra.

Tout cela avait été mené si brusquement, avec une telle vélocité, que Tom se sentit vaincu sans avoir pu jeter un cri. Tous les gestes de son adversaire étaient sûrs et définitifs... à présent Tom voyait de singulières lueurs s'allumer devant lui, il entendit des volées de cloches, une tempête de bruits et de clameurs se déchaîna sous son crâne : on l'étranglait d'une main impitoyable et l'asphyxie commençait à faire son œuvre.

Déjà ses idées se brouillaient, quand soudain ce fut la détente.

Sa gorge était libre, l'air rentrait tumultueusement dans ses poumons meurtris.

Le mystérieux ennemi venait d'être surpris à son tour et, aux prises avec un être tout aussi inconnu, roulait à présent sur le plancher.

Il fallut quelques instants à Tom Wills avant de reprendre et son haleine et ses esprits ; pourtant ses réflexes travaillaient déjà.

Il avait fouillé sa poche et trouvé sa lampe ; un rayon de blanche clarté jaillit et tournoya dans la pièce.

Il vit deux hommes s'étreindre furieusement, grognant, s'entre-déchirant.

— Halte ! tonna le jeune homme, relevez-vous ou je tire !

Il arma son revolver.

La lutte cessa aussitôt.

— Ne tirez pas sur moi, monsieur Wills, cria une voix connue.

— Monsieur Castairs ! s'exclama le jeune homme stupéfait.

L'ex-sergent se leva et rajusta sa jaquette.

— Je crois que je pourrai me représenter devant Mr. Dickson et devant Mr. Goodfield, dit-il d'un air triomphant, bien qu'une partie du succès vous revienne à vous, monsieur Wills !

— Qu'est-ce à dire ? balbutia l'élève de Harry Dickson.

— Faites donc connaissance avec le quidam, qui grogne comme un porc, étendu sur le plancher, cher ami, mais je crois que j'ai été un peu dur avec lui. Dame... pour être licencié en bien des choses, je n'en étais pas moins champion de pas mal de sports à l'université.

George Castairs, malgré son visage tuméfié, riait d'un rire clair et agréable.

Sur le plancher, l'homme terrassé bougea.

— En v'là une sale affaire, mugit-il en se relevant.

Tom Willis avait rallumé la bougie et sa rouge clarté tomba sur le visage de son adversaire.

— Bon Dieu, s'écria-t-il, c'est une de nos vieilles connaissances de Bushtree, il me semblait bien reconnaître sa démarche. Bob Merchant !

— Oui, bougonna l'autre furieux et l'œil mauvais, Bob Merchant, arrêtez-moi maintenant, puisque c'est votre métier.

— Heureusement que j'ai conservé, à titre de souvenir, le cabriolet de Scotland Yard, jubila George Castairs, en passant les chaînes d'acier aux poignets du vaincu.

Tom Wills, oubliant sa gorge meurtrie et ses lèvres saignantes, se frotta les mains et poussa une exclamation joyeuse.

— La belle journée, monsieur Castairs, nous tenons enfin l'homme qu'il nous faut.

Il croyait le mystère de Bushtree enfin éclairci.

En réalité il ne faisait que s'épaissir.

*

Le soir même, Bob Merchant fut interrogé dans le bureau de Goodfield au Yard.

George Castairs, triomphant, congratulé, se tenait droit dans un fauteuil, comme un roi sur son trône.

— Vous savez, sergent, lui avait dit Goodfield, je n'avais pas eu le courage de présenter votre démission au grand chef, je croyais à un découragement tout passager de votre part. Il va de soi qu'elle va filer en vitesse au panier.

Castairs approuva en souriant.

Il dut subir ensuite les remerciements répétés de Tom Wills, puis il rougit de plaisir en serrant la main de Harry Dickson.

— Bon travail, Castairs, lui avait dit simplement celui-ci, et c'était beaucoup.

Puis, Goodfield, s'armant de plumes et d'encre et d'une rame de papier blanc, se mit en devoir d'entendre Bob Merchant.

— Je vous préviens, Bob Merchant, que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

La phrase traditionnelle prononcée, il commença son interrogatoire.

— J'espère Merchant, que vous voudrez bien entrer immédiatement dans la voie des aveux, c'est le seul moyen de vous

attirer quelque bienveillance de la part de vos juges.

— Avez, grommela le paysan en jetant des regards furieux sur Tom et sur Castairs. Que voulez-vous que j'avoue ? J'ai été attaqué dans ma chambre et je me suis défendu, voilà tout.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua Goodfield, commencez par nous dire d'où vous venait le diamant que vous avez voulu refiler à Abrahamovitch ?

L'inculpé se mit à ricaner sauvagement.

— Un diamant ! Il est beau en vérité... un sale caillou, un morceau de verre à ce qu'il paraît, le youpin a failli me le jeter à la tête. Et dire que j'ai dépensé près d'une livre pour venir en ville, y prendre logement, sans compter les journées de travail qui sont perdues à Bushtree.

« Tenez, continua-t-il, je vais vous le montrer, votre diamant.

Il se mit à fouiller ses poches, puis à les retourner, mais à mesure que sa vaine recherche continuait, il s'énervait visiblement.

— Maudite saleté, la voilà qui s'est défilée à présent !

— À moins que vous ne vous en soyez débarrassé, dit Goodfield d'un ton acerbe, c'est ainsi qu'agissent assez souvent les criminels qui se sentent traqués.

— Criminel ? D'abord, je ne suis pas un criminel ! J'ai trouvé ce sale diamant, je le jure sur la Bible !

— Très bien, parjurez maintenant, c'est un vilain péché pour un homme que la corde attend, railla Goodfield.

Le paysan blêmit en entendant ces mots menaçants.

— La corde... mais pourquoi ? Je n'ai tué personne ! Je n'ai même pas volé !

« Et pour les coups que j'ai échangés avec ces deux lascars... je vous dis que ce sont eux qui ont commencé !

— Pourquoi vous cachez-vous le visage en vous promenant dans la City ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Très bonne question, approuva Goodfield d'un air protecteur.

— Parce que j'avoue que l'affaire du diamant trouvé m'effrayait quelque peu.

« Je savais bien qu'on aurait pu me punir du fait de ne pas l'avoir remis à la police. Mais le démon m'a tenté... un diamant comme cela devait valoir des mille et des cents, me suis-je dit, et je suis un pauvre homme.

— Eh bien ! puisque vous l'avez trouvé, dit ironiquement le superintendant, racontez-nous cela. Certes, j'y perds mon papier et mon encre, sans compter ma peine ; mais la loi veut que nous actions tout, même les mensonges de ces messieurs les bandits. Allez-y, mon ami !

— C'était dans la chambre où Lew Bell est mort, dit Merchant à

voix basse.

« J'ai vu briller quelque chose par terre sous le lit... c'était le diamant.

« Je l'ai ramassé... il était beau. Le lendemain je suis parti pour Londres, et je me suis informé à mon logement où je pourrais vendre à bon prix un bijou qui me venait de famille. Ils m'ont indiqué une rue dans Soho.

Harry Dickson qui avait écouté jusque-là sans desserrer les dents demanda à brûle-pourpoint :

— C'est le lendemain du crime que vous avez ramassé ce diamant, n'est-il pas vrai, Merchant ?

L'homme jeta un regard étonné sur le détective.

— Mais non, il y a deux jours seulement, répondit-il.

— Naturellement cet homme ment, dit Goodfield en écrivant cette déclaration à la suite des autres.

— Naturellement, approuva Harry Dickson, mais Tom Wills crut discerner une intonation étrange dans sa voix.

5. Le sergent Castairs intervient

— M'est-il permis de demander la parole pour quelques instants ? dit George Castairs en se levant.

Goodfield le considéra avec sympathie.

— Nous ne demandons pas mieux, mon jeune ami, votre concours nous a été prodigieusement utile jusqu'ici, et je suis convaincu qu'il va continuer à l'être !

— Merci, chef, mais je désire que l'inculpé soit éloigné pendant quelques minutes, dit le sergent.

— Rien n'est plus facile !

Goodfield sonna et donna l'ordre à un agent de planton de mener Merchant dans une pièce voisine et de l'y garder à vue jusqu'au moment où ou le rappellerait.

Quand ils ne furent plus que quatre : Dickson, Wills, Goodfield et George Castairs, ce dernier reprit la parole.

— Il va de soi, dit-il d'un ton dégagé, que si Merchant est coupable, il ne l'est jamais qu'en tant que complice.

— Comment ? s'écria Goodfield, Merchant ne suffit-il pas à lui tout seul ? Il m'a l'air d'un gaillard solide et audacieux.

— Le sergent Castairs a raison, dit Harry Dickson, mais je désire qu'il s'explique plus longuement à ce sujet.

Castairs accepta du geste.

— Il ne nous faut pas perdre de vue la rare astuce qui a présidé aux différents crimes des dernières journées. Elle ne peut provenir de Merchant tout seul. Comment admettre que ce frustré paysan se soit amusé à tracer des signes bizarres comme les X-4. Et, si même il l'avait fait à Bushtree, comment l'aurait-il fait dans la prison de Newgate, où je suis tombé la première victime de ce forban mystérieux ?

Goodfield interloqué se grattait le menton, Harry Dickson souriait.

— Il vous serait facile, monsieur Goodfield, continua le jeune sergent, de faire constater la présence de Merchant à Bushtree le jour de l'inexplicable attentat au cœur même de la prison la plus sûre du royaume. Mais ce n'est pas bien nécessaire.

— Pourquoi donc ? demanda Goodfield.

— Parce que je le sais ! fut la réponse. Parce que je surveille Merchant depuis des jours et des jours. Parce que je connais ses allées et venues.

— Ainsi Merchant a des chances d'échapper à la potence, grommela Goodfield.

— Aucunement !

— Pourquoi cela ? s'écria le superintendant du Yard.

— Parce qu'il a tué ! déclara laconiquement George Castairs.

— Qui cela ? Pollock ? Lewis Bell ? La vieille Madge Evans ? Wall Bradeck, non ? Mais qui alors ? hurla Goodfield.

— X-4 !

— Quoi ? s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Voulez-vous faire rentrer l'inculpé Merchant ? demanda simplement George Castairs en se rasseyant.

Un bref coup de sonnette donna suite à ce désir et Merchant fut réintroduit.

— Permettez-vous, chef, que je conduise l'interrogatoire de cet homme, pendant quelques minutes ? demanda le sergent Castairs.

— Faites, sergent, accepta Goodfield complètement vaincu.

— Merchant, dit Castairs, en disant que vous avez trouvé le diamant, vous avez menti ! Vous l'avez reçu !

Le paysan sursauta et son visage devint livide.

— Qui... qui... a pu dire une telle énormité ? dit-il avec peine.

— D'une dame ! continua Castairs d'une voix neutre, une dame voilée de noir, et, si je ne m'abuse, blonde.

— Ah... la sale bête... gémit Merchant, elle m'a vendu !

— Allons, Merchant, intervint Goodfield, avouez donc.

— Eh bien ! oui... elle m'a donné ce caillou parce que je lui demandais de l'argent, pour... pour...

— Pour pouvoir fouiller dans la maison de Lewis Bell, sans que personne le sache, n'est-il pas vrai ?

— Oui, c'est vrai, et vous êtes le diable en personne pour le savoir. Oui, elle n'avait pas d'argent, disait-elle, mais elle voulait me donner quelque chose qui valait beaucoup de *quids*^[3] Et... imbécile que j'étais, j'ai accepté ce morceau de verre.

— À moins que, dit doucement Castairs, vous ne lui ayez arraché des mains, quitte à la tuer ensuite !

Merchant poussa un sourd rugissement.

— Elle est... morte ! Oh, mon Dieu, je n'ai pas voulu cela ! Mais elle me montrait la damnée pierre en disant : « Merchant, voici votre fortune faite, cela vaut mille livres comme un shilling, et puis il y en a d'autres. »

« J'ai voulu la prendre, mais elle m'a donné un coup de poing en plein visage, et puis j'ai vu qu'elle tirait un poignard de son manteau, pour me régler mon affaire, alors je l'ai frappée ! Mais je ne voulais pas la tuer !

— Mauvais endroit pour frapper quelqu'un au bord d'une

carrière, Merchant ! continua Castairs, car en tombant de si haut dans ce gouffre artificiel, on se tue infailliblement.

Merchant s'effondra.

— Faites de moi ce que vous voulez, dit-il, mais je n'ai pas voulu cela, que Dieu ait pitié de mon âme !

Il se refusa à toute autre déclaration et, finalement, il fut conduit en prison et écroué au secret.

Quand on l'eut emmené, malgré l'heure tardive, Castairs tint à faire le récit de ses dernières aventures.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, je me sentais attiré vers Bushtree, il me semblait que tout n'y était pas fini.

« Un soir, entre chien et loup, je fus étonné de voir Merchant se diriger vers un endroit écarté de la route et de ses habitations. Rien qu'à le voir, on pouvait imaginer que quelque chose de louche se tramait.

« Près d'une carrière abandonnée, il fit halte, et je parvins à me cacher derrière un bloc de pierre, et à ne pas le perdre de vue. Peu après, j'entendis des bruits de pas, et je vis une femme, habillée d'un ciré noir, le visage couvert d'un voile, arriver par un sentier qui serpentait à travers champs. Elle était fine et élancée, semblait jeune et robuste. Elle et Merchant eurent un bref colloque, puis ils se séparèrent. Ce fut tout pour ce soir-là.

« Le lendemain, je fis buisson creux, mais le surlendemain soir, elle était revenue au rendez-vous. Je ne pus malheureusement entendre aucune de leurs paroles, mais à la clarté de la lune naissante, je vis Merchant gesticuler furieusement, tandis que la femme esquissait un mouvement de défense.

« Et le drame eut lieu, bref et terrible.

« J'aurais pu arrêter sur-le-champ le meurtrier, mais je décidai plutôt de le filer. Lorsqu'il fut parti en courant comme un fou à travers champs, je descendis dans la carrière et j'y trouvai le cadavre de la femme.

« Dans sa chute, elle était tombée face contre les pierres du fond et son visage ne formait plus qu'une affreuse bouillie, où l'on ne pouvait plus discerner un seul trait. La nuit même je revins sur place accompagné du sheriff de Chipped Bared, que je parvins à gagner à ma cause. Il fut décidé entre nous que le cadavre serait transporté à Bared dans le plus grand secret et déposé à la morgue, sans avertir le Yard.

George Castairs hésitait quelque peu.

— Vous comprenez, je voulais tenir ma revanche complète, et j'espère que le but étant atteint, vous me pardonneriez les moyens que j'ai employés.

« Le matin suivant, je filai Merchant de Bushtree à Londres. À ma

grande joie, je vis que, dans l'après-midi, il fut pris en filature par Mr. Wills ici présent. Cela changea quelque peu mes plans, il est vrai, mais cela me donna en même temps l'occasion de lui rendre un petit service.

— Petit ! s'écria Tom Wills. Il appelle cela un petit service ! Mais sans lui je serais déjà à l'état de viande froide !

On rit, et puis ce fut le tour des félicitations.

— Dites-moi, Castairs, demanda enfin Harry Dickson, qu'est-ce qui vous fait penser que la femme mystérieuse soit bien le mystérieux X-4 ?

Le jeune sergent fouilla dans sa poche et en retira un gros morceau de fusain enchâssé dans une monture en nickel.

— Voilà sa plume ! dit-il.

— Mais l'identité de cette diablesse ? demanda Goodfield.

Castairs haussa tristement les épaules.

— Pas un bout de papier, pas une pierre non plus, rien... rien... il faudra chercher plus avant encore.

— En tout cas, conclut Goodfield, je pense qu'il y aura demain au Yard, un sergent qui passera au rang d'inspecteur !

L'affaire fut menée avec diligence, mais l'identité de X-4 ne fut pas percée à jour. Merchant nia sa culpabilité quant aux divers meurtres, tout en avouant le vol du faux diamant et le coup porté à la femme inconnue.

Il fallait une victime au public, ou plutôt un bouc émissaire.

Personne ne s'étonna donc quand, après des débats assez longs, et malgré une fort habile défense de l'avocat de Merchant, la terrible sentence tomba :

— Guilty... coupable !

Le président se coiffa d'une toque noire pour prononcer les mots entre tous effroyables :

— ... Vous êtes condamné à rester pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Un frisson passa dans la salle ; seul le condamné restait comme hébété, n'ayant pas compris peut-être.

— Que Dieu ait pitié de votre âme ! conclut le juge d'une voix tremblante.

Pendant trois semaines, l'homme promis au bourreau n'allait plus connaître que les murs nus de la cellule des condamnés à mort, que le lit dur et les fers, que la Bible posée sur la table.

Une gloire insigne en rejaillit avant tout sur George Castairs : il était celui qui avait gagné non seulement ses galons, mais une première tête.

Il ne s'en montra pas plus fier, au contraire.

— Ce n'est qu'une demi-victoire, confia-t-il à Harry Dickson, et

puis... je n'ose me l'avouer à moi-même, bien que je vienne de vouer un criminel au châtement, je me fais un peu horreur. Je ne serai jamais un policier accompli dans le sens que vous le voulez, j'ai trop de nerfs et sans doute trop d'imagination encore.

Il demanda et obtint trois semaines de congé qu'il résolut de passer à la campagne, loin du Yard, loin surtout de Newgate et de sa potence.

Les trois semaines s'étaient écoulées.

Il est huit heures, la foule afflue à Paternoster Row.

Une automobile s'est arrêtée devant la grande porte de la prison et des hommes de loi en sont descendus, tout de noir vêtus.

La foule espère entrevoir une seconde Jack Ketch en personne (le bourreau), mais elle ignore qu'il est entré depuis quelque temps déjà par une poterne de service, et qu'il s'en ira de même.

Une autre auto vient de stopper et deux gentlemen en descendent, des cris montent de la foule :

— C'est lui ! C'est Harry Dickson... et son élève Tom Wills.

Ils sont entrés, la porte s'est refermée derrière eux ; à l'intérieur, la sombre tragédie va se dérouler rapidement.

Huit heures quinze. Dans l'assistance on n'ignore pas qu'à cette heure, la lugubre cellule a déjà été ouverte, et que le pasteur lit les dernières prières.

Bob Merchant, debout, les bras ballants écoutait la voix monotone s'élever, il avait toujours son visage hébété des jours d'audience, et ne paraissait rien comprendre à ce qui l'attendait.

— Mais puisque je vous dis que je ne sais rien, murmurait-il, j'ai frappé la femme, oui, mais je ne voulais pas la tuer. Dieu m'en est témoin.

La lugubre procession prit le chemin final.

Les gardiens se figeaient au garde-à-vous à son passage.

Tout à coup, un gardien passa rapidement devant eux, poussa une porte et s'effaça.

Une chambre nue s'offrait aux regards des entrants. Elle était grise et froide, laissant passer le jour par une verrière terne, deux portants de bois montaient jusqu'au plafond. Un homme vêtu d'un complet gris se tenait contre eux.

À cette minute, les hommes de loi reculèrent et le condamné resta seul au milieu de la pièce.

Doucement, l'homme au complet gris le poussa devant lui, et d'un coup sec, lui enfonça une cagoule noire sur la tête.

Une corde se balança une minute et tomba sur les épaules de l'homme.

Tout à coup une voix s'éleva.

— Merchant !

L'homme qui appartenait déjà à la mort ne bougea même pas.

Un homme s'avança vers lui et à travers la cagoule, lui murmura quelques mots à l'oreille.

Merchant eut un tremblement nerveux qui secoua tous ses membres.

Et soudain, il tomba évanoui dans les bras de Harry Dickson.

Là-bas, au haut de la tour, dans l'air noyé de brumes, lentement monte un drapeau noir barré d'un grand N blanc.

La foule dans Paternoster Row tombe à genoux, prie et puis, rapidement sans cris, sans murmures, s'éloigne.

Il est huit heures trente, l'heure de la sombre justice à l'horloge de la geôle de Newgate, Bob Merchant a été exécuté.

6. La ferme hantée

Comme nous l'avons déjà sommairement décrite, la ferme de Lewis Bell était une longue bâtisse noire et triste, vétuste et menaçant ruine en plusieurs endroits. Elle avait été conçue et construite selon les goûts sombres des siècles derniers.

À l'intérieur elle présentait une longue enfilade de chambres obscures, prenant jour par des fenêtres étroites et même des meurtrières.

À présent, elle était déserte, ses volets étaient clos, ses portes fermées et même scellées par ordre de la loi.

Les bonnes gens de Bushtree s'en écartaient : elle portait malheur, et un tel endroit devait forcément appeler aux heures maudites la présence des revenants, celle des hommes assassinés, celle de l'homme à qui justice humaine avait été faite.

La légende ne tarda pas à naître, puis à prendre corps.

Un soir le vieux Triggs, qui louait ses services à des fermiers des environs, tantôt comme bûcheron, tantôt comme berger, s'en revenait de Chipped-Barned, lesté d'une bonne dose de brandy et d'ale.

En toute autre circonstance, Triggs aurait fait un sage détour pour ne pas passer devant la sinistre demeure abandonnée, mais l'alcool lui avait donné du courage et puis, la nuit étant froide, il lui tardait de regagner sa couche, dans l'étable chaude et bien close aux vents de la plaine.

Il jura donc par tous les diables qu'il ne craignait pas les fantômes et prit la traverse qui devait le conduire devant la ferme de Bell.

Comme il s'en approchait, sa vaillance diminuait, mais il lui en coûtait à présent de retourner sur ses pas, et autant que ses jambes incertaines le lui permirent, il se mit à courir.

Il arrivait à la hauteur de la ferme quand il resta soudain figé par l'épouvante : une forme sombre se mouvait entre les halliers.

Triggs ne put ni crier ni courir, il resta là, comme il le raconta par la suite, comme une statue de pierre.

La forme se mouvait lentement, et petit à petit elle émergea de l'ombre.

Un râle échappa de la poitrine du vieillard car à la lueur brouillée du croissant de lune, il venait de reconnaître un visage affreusement livide : celui de Bob Merchant.

Le fantôme le vit alors et lui fit une affreuse grimace.

Cela rendit des forces au berger, en qui les fumées de l'alcool s'évanouirent sous l'empire de la peur.

Il se mit à courir.

Pas bien loin toutefois, il trébucha soudain et roula sur le sol.

Mais en même temps quelque chose de flasque et de sombre tomba sur lui ; il fut roulé comme une crêpe dans la farine, secoué d'importance et soulevé.

Triggs perdit connaissance comme s'il avait été une petite femmelette de rien du tout et non un solide et nouveau vieillard.

Jugez toutefois de sa surprise à son réveil.

Il s'attendait ni plus ni moins à se trouver parmi les brasiers de Satan, ou tout au moins dans un cul de basse-fosse, et voilà qu'il était étendu sur un large et moelleux divan, dans une chambre où à son estimation, brûlaient bien cent lampes, bref, un décor si merveilleux qu'il crut à quelque beau rêve, comme il n'en avait d'ailleurs jamais eu.

« J'y suis, pensa Triggs, je suis mort, le fantôme m'a tué... mais il n'a pu m'entraîner en enfer avec lui. Dieu a dû me remettre tous mes péchés, quelle chance et voilà que je suis au paradis. Mais j'ai faim moi... »

Comme si quelque ange tutélaire avait entendu sa pensée, la porte s'ouvrit et une dame avenante lui demanda :

— Que prenez-vous pour votre petit déjeuner, monsieur Triggs ?

— Du poulet, balbutia Triggs, qui n'en avait pas mangé deux fois dans sa vie.

La bonne dame lui sourit et une demi-heure plus tard, elle revint, portant, outre un beau poulet rôti, des grillades, du jambon rose et du jam de cerises.

En plus, elle mit devant lui une bouteille de vin rouge et un petit flacon de vieux whisky.

— C'est-il de votre bonté, madame l'ange, dit Mr. Triggs, de demander au Bon Dieu si je puis fumer dans son paradis.

La dame sourit et lui remit aussitôt une caisse remplie de magnifiques cigares blonds.

— Et dire que cela va durer ainsi toute l'éternité ! jubila Mr. Triggs en dépeçant d'une main un peu frustré la tendre et savoureuse volaille.

L'écu ne tarda pas à découvrir que son appartement au paradis contenait tout le confort possible. Il trouva des livres avec des images qu'il adorait, et puis des pipes qu'il préférait au fond aux cigares et même un phonographe qu'il fit jouer à l'instant. Il n'y avait que des valses et des marches militaires sur les plaques et, précisément, Mr. Triggs idolâtrait ce genre de musique.

— Ah ! ils s'y connaissent au paradis, dit-il.

Son souper fut aussi luxueux que son dîner, et, pour se mettre au lit, il trouva un pyjama en belle flanelle, ce qui le rendit perplexe tout d'abord, et fier et heureux ensuite.

Le lendemain, il varia ses repas, demanda du gigot, du veau, des biftecks grillés et obtint tout cela comme par magie.

— Je pourrais-t-y pas faire un petit tour dans le jardin ? demanda-t-il à madame l'ange.

Mais cela ne lui était pas autorisé, et il ne s'en formalisa pas outre mesure.

— Faut croire, monologua-t-il, que c'est encore un petit peu le purgatoire ici, et que pour se promener dans le jardin, il faut être tout à fait au paradis mais il est vrai que j'ai tout de même quelques péchés sur la conscience.

Il se trouva ravi de son sort et demanda à sa paradisiaque hôtesse un almanach du parfait cultivateur. Livre qu'il savait quelque peu épeler, qui lui fut remis le même jour et qui combla, pour l'heure, tous ses vœux.

Aussi allons-nous le laisser à son bonheur pour gagner des lieux moins lumineux et moins bénis.

*

Or, une des nuits qui s'ensuivit, un homme marchait sur le chemin désolé qui conduisait à la ferme de Bell. Apparemment il n'avait pas, comme Triggs, grand-peur des fantômes de minuit car il se dirigea droit sur la ferme.

Arrivé là, il tâta les cachets de cire apposés par les autorités et secoua la tête :

— Intacts... mais il fallait s'y attendre !

Bien qu'il fit sombre comme dans un four, de ses doigts experts il fit glisser une des cires, introduisit une clef dans la serrure, et l'instant d'après se trouva dans un des sombres couloirs de la tragique demeure.

L'homme resta quelques minutes aux écoutes des ténèbres.

Rien ne bougeait, un rat effrayé s'enfuit en criant aigrement ; par la fêlure d'une vitre entra le sifflement du vent nocturne.

L'homme marcha sur la pointe des pieds comme s'il se trouvait dans une maison pleine d'habitants, dont pour une raison ou une autre il ne voulait pas troubler le sommeil, et gagna les combles.

Elles étaient noires et poussiéreuses.

Arrivé là, il sembla pourtant se trouver à son aise, car il respira profondément, s'approcha à tâtons d'une pile de caisses, se saisit d'une sans faire le moindre bruit et s'assit.

— Cela ne vaut pas un fauteuil club, dit-il, mais cela suffit pour

l'heure.

Il resta parfaitement immobile, si tranquille même que des souris sortirent de leurs trous et se mirent à danser un sabbat joyeux autour de lui.

Cela dura longtemps, parfois l'homme regardait sa montre enchâssée dans un bracelet à son poignet gauche. Le cadran et les aiguilles en étaient lumineuses et ces dernières indiquaient une heure avancée.

— Trois heures du matin, murmura-t-il, puis il reprit son immobilité et son mutisme premiers.

— Quatre heures, dit-il, quand une heure interminable se fut encore écoulée.

Sa voix trahissait quelque énervement.

— *On* ne se décide donc pas, dit-il à voix très basse.

Tout à coup il dressa l'oreille.

Un léger bruit venait de monter du rez-de-chaussée, si faible, si ténu, qu'on l'aurait volontiers pris pour la promenade d'un rat sur une planche.

Mais un rat ne s'avise pas de déplacer un meuble ; or un objet lourd fut tout à coup renversé et cela sonna comme un coup de canon dans le silence.

L'homme se leva précipitamment, tout en observant les mêmes précautions : il ne faisait pas plus de bruit qu'une feuille oubliée dans le vent.

Il se mit à descendre l'escalier, tout en se tenant contre la muraille, ce qui empêchait les marches usées de gémir.

Un bruit plus accentué montait à présent d'une des chambres : ou frappait, on martelait, on enlevait des objets.

Et tout à coup, au fond d'un corridor, s'alluma une clarté blonde.

Ce ne fut qu'un éclair, mais l'homme avait vu.

Souple, il s'élança, parcourut le couloir, atteignit la chambre qui s'était pourtant replongée dans les ténèbres.

Il entendit un heurt sourd, puis ce fut le silence.

Une très faible lueur brouillée, terne et maussade, filtrait à présent par une haute fenêtre grillagée. Elle suffit à l'homme pour se reconnaître.

Il vit une armoire ouverte, la serrure pendante et grimaça un sourire.

« Une seconde trop tard, mon vieux Dickson, je crains que ce ne soit à recommencer ! Remontons, c'est ce que j'ai de mieux à faire. »

Harry Dickson – c'était lui – reprit sa faction dans le grenier solitaire.

Son front se plissait, il avait aux coins de la bouche ses plis des mauvais jours, il se frottait les mains d'un air énervé et mécontent.

— Bientôt ce sera l'aube, et la journée sera perdue... pourtant elle n'est pas à perdre, que diantre !

En effet, au-dessus de sa tête, la fenêtre en tabatière se teintait de reflets nacrés. À l'est, l'aube naissait, triomphante, chassant les brumes, dorant déjà les hautes cimes des arbres lointains.

— Non et non, murmura le détective, je ne veux pas perdre cette partie-là.

Il regarda autour de lui, et soudain son visage s'éclaira.

— Pourquoi pas, après tout ? Les dégâts ne seront jamais si énormes !

Il venait de voir d'épaisses gerbes de paille entassées dans un coin du grenier. Il en prit une grosse charge sur les épaules, et descendit les premières marches de l'escalier.

« Mais quoi, voilà donc le grand détective devenu un vulgaire incendiaire ? »

Sans ménagement, il enflamme une gerbe après l'autre. Elles sont un tantinet humides, et tout en ne donnant pas grande flamme, fument d'abondance.

La cage d'escalier est remplie de boucane.

Harry Dickson entrouvre une fenêtre du palier, le vent avive le feu : bientôt le rez-de-chaussée est bourré d'une fumée suffocante devant laquelle il doit battre en retraite lui-même.

Il regagne son repaire dans les combles, une dernière gerbe enflammée dans la main.

— Cela ne donnerait-il pas ? murmura-t-il et un doute douloureux s'empare de lui. Un ronflement sourd vient d'en bas, tout à coup des bouffées de fumée grise s'introduisent dans le grenier, passant sous la porte, par les moindres fentes. Harry Dickson rejette d'un geste furieux et désespéré la gerbe qu'il a en mains.

L'élément qu'il avait déchaîné allait se tourner contre lui. Il devait quitter la place. D'un bond il s'élança vers la fenêtre, s'y hissa à la force des poignets et se trouva sur le toit.

Des torrents de fumée jaillissaient de la maison, qui pourtant restait solitaire.

Tout à coup le détective poussa un cri de joie.

Là-bas, au fond de la plaine, trois coups de feu espacés venaient d'éclater.

Ils venaient de la carrière tragique où X-4 avait trouvé la mort.

Harry Dickson sauta sur le sol, qui n'était pas à bien grande distance du toit et se mit à courir follement à travers la plaine.

L'aube se levait tout à fait ; un peu d'ombre se tassait encore dans la carrière abandonnée dont il approchait à toute allure, de ses jambes nerveuses.

Comme il arrivait près des bords du gouffre, une voix épouvantée

en sortit :

— Grâce ! Grâce... ce n'est pas possible ! Allez-vous-en, démon ! Arrière, Satan ! Pitié !

Harry Dickson se pencha au bord de la carrière, il vit un raidillon qui lui permettait d'en atteindre le fond, et le dévala à une allure vertigineuse. Comme il arrivait, freinant sa course, un étrange spectacle s'offrit à ses yeux.

Un homme aux yeux flamboyants tenait en respect, à l'aide d'un gros revolver, un autre homme, écroulé devant lui, et qui se couvrait les yeux avec épouvante.

— Très bien, mon vieux Bob Merchant, dit Harry Dickson, baissez votre revolver, ceci me regarde maintenant.

D'un geste brusque, il prit l'homme écroulé par le collet de son manteau, le mit debout dans une bourrade et lui arracha les mains de devant son visage. Bob Merchant poussa un cri :

— Ah ça ! par exemple !

— Finie la comédie, George Castairs, dit durement Harry Dickson, en glissant d'un geste rapide le cabriolet autour des mains tremblantes de l'homme qu'il venait d'arrêter ; vous êtes un garçon bien habile, et Scotland Yard quand il vous cédera au bourreau de Londres, perdra certainement un bon détective.

*

— Mais non, Goodfield, ne prenez pas cet air contrit, moi-même j'ai donné en plein dans le panneau que nous a tendu George Castairs. Récapitulons :

« George Castairs est pauvre, et il brûle du désir de faire rapidement fortune.

« Il attire l'attention sur lui de Sir Roger Hatterburn, en lui rendant un incunable volé. Pourtant il ne découvre pas le voleur, puisque c'est lui-même.

« De là à lui ouvrir la carrière policière, nanti de formidables recommandations, il n'y a qu'un pas.

« Mais ce métier n'enrichit pas son homme, vous êtes le premier à le savoir, mon bon Goodfield, et Castairs se moquait pas mal des chevrons et des honneurs.

« Il ne compte que sur un beau crime, bien productif, qu'il pourra perpétrer d'autant plus facilement qu'il est attaché à la police.

« Le hasard est pour lui. Le mystère de Bushtree débute.

« Et voici ce mystère :

« Le maître de poste Pollock appartient à une bande de voleurs de pierres précieuses. Il en est même le chef et le répartiteur. Qui les lui envoie et vers où s'acheminent-elles ? C'est ce qu'une plus ample

enquête fera ressortir bientôt j'espère, mais cela n'appartient pour le moment qu'au second plan.

« L'envoi par échantillon sans valeur est pour le moins ingénieux, cela fait penser à la lettre volée d'Edgard Poe, la plus belle nouvelle policière qui fût jamais écrite.

« Un soir, celui de sa mort, Pollock ouvre un de ces colis, au moment où Lewis Bell, qui savait qu'il y avait une lettre pour lui, regarde à la fenêtre.

« Le fermier a vu les pierres, mais il n'en laisse rien paraître. Il frappe au carreau et Pollock lui ouvre sans méfiance.

« Une fois entré, il devise de choses et d'autres avec l'aubergiste, sans doute qu'en cette minute les yeux de Bell tombent sur l'adresse inconnue inscrite sur le petit colis. Il en fait la remarque à Pollock qui, aussitôt, écrit sur l'étiquette, *Inconnu*.

« Mais Bell convoite les pierres précieuses qu'il a entrevues. Il tue Pollock, s'empare des valeurs et retourne chez lui.

« Admirons George Castairs... il devine ou déduit la vérité.

« Son imagination lui fait entrevoir une fortune à prendre sans que personne puisse s'en douter !

« Il s'introduit chez Lewis Bell, de nuit, et veut lui faire rendre gorge.

« Celui-ci refuse, mais la fatalité veut que le vagabond Bradeck s'introduise à ce moment dans la demeure. Castairs prend peur et tue Bell, puis s'enfuit sans les pierres. Mais ce n'est pas un criminel routinier, il est empreint du romantisme de tous les débutants. Il crée X-4 !

« Alors l'idée lui vient que Pollock peut avoir caché des autres pierres chez lui. Il vient de nuit dans l'auberge, trouve la cachette, mais il est surpris par la vieille Madge, qu'il supprime.

« Et de nouveau apparaît X-4 !

« Mais il a peur de Bradeck... il va jouer le gros jeu.

« Il s'en va l'interroger dans la prison même. Auparavant il a appris que des ouvriers venant du dehors travaillent dans la cour sur laquelle s'ouvrent les parloirs. Il se procure des poignards mexicains, qui servent surtout comme arme de jet, tue Bradeck et s'inflige à lui-même une blessure bénigne, après quoi il avale un stupéfiant qui lui donne toute l'apparence d'un homme vilainement blessé, de telles drogues sont assez courantes, hélas.

« Et de nouveau, admirez son esprit de logique : il laisse ses gants dans le parloir, *des gants qui peuvent être retournés*, et qui ont tenu les couteaux, alors qu'ils étaient des gants de peau et non de cuir !

« C'est magnifique et Castairs paya d'audace, et comment !

« Il disparaît quelque temps alors, sous prétexte de défaite, de confusion et de démission. En réalité, il tourne autour de la ferme de

Bell, où il sait que les premières pierres sont cachées.

« Car il connaît l'énorme valeur des pierres qu'il a enlevées chez Pollock.

« Alors il essaye de prendre Merchant à son jeu. Merchant pourtant hésite, devant cette bizarre femme voilée, car Castairs s'est déguisé en femme, ce qui, vu sa taille et sa souplesse, a dû lui être facile.

« Ici se place maintenant sa plus folle combinaison, et vraiment elle est superbe en la matière.

« Il faut une victime à la vindicte publique, mais il faut aussi que X-4 disparaisse, et il sait qu'aucun de nous ne pourrait admettre que Merchant soit cet adroit et mystérieux bandit.

« Dans une morgue ou un amphithéâtre de médecine, il se procure le cadavre d'une jeune femme, ayant quelque peu l'allure du personnage qu'il joue. Il l'affuble de vêtements identiques, le couche dans la carrière, après l'avoir complètement défiguré.

« Ensuite, il joue le dernier acte de la comédie devant Merchant qu'il a attiré près de la carrière. Il lui montre une pierre, d'ailleurs fausse, car il ne veut se défaire d'aucune. Ce qu'il a prévu arrive.

« Merchant, tenté, s'empare du joyau, la femme mystérieuse fait mine de vouloir le frapper de son poignard. Merchant se défend et Castairs roule dans l'abîme. Mais il tombe dans un endroit qui n'est pas à pic, et cela aussi était prévu dans la combine.

« Le reste, nous le connaissons.

« Il démasqua lui-même Merchant, qui, éberlué, stupéfait, ne put se défendre.

« Merchant était pendu ; X-4, tout en restant mystérieuse, morte, assassinée.

« Castairs pouvait se croire libre de chercher à son aise les pierres précieuses dans la maison abandonnée de Bell.

« J'ai laissé croire à Castairs que Merchant avait été pendu, et quand, à la dernière minute il s'évanouit, c'est que je lui appris qu'il était sauvé de l'horrible mort qui l'attendait.

« Je comptais sur l'apparition de Merchant pour effrayer et dérouter Castairs, je le postai donc dans la carrière, où, à mon idée, devait aboutir un souterrain s'amorçant dans la maison de Bell.

« Mais il était si bien caché que ni moi, ni Merchant, ne pûmes le découvrir ; seul ce diable de Castairs – ce garçon possède vraiment des dons remarquables –, le découvrit, lui.

« Lorsque je sentis qu'il allait m'échapper, je mis en partie le feu à la maison de Bell, dont Castairs connaissait les moindres recoins, mais où il cherchait en vain les pierres volées.

« La fumée et les flammes mirent en fuite l'inspecteur Castairs par le chemin connu de lui seul, et Merchant le cueillit.

« J'ai failli être battu en brèche par la venue intempestive sur les lieux du vieux Triggs. Supposez que celui-ci se mit à hurler et à raconter partout que Merchant était revenu ! Cela aurait suffi à inspirer de la méfiance à Castairs qui se serait mis à enquêter, et aurait découvert la vérité.

« Aussi je n'hésitai pas, et j'emprisonnai Triggs chez moi, à Baker Street, où Mrs. Crown le traita de son mieux ; je suppose qu'il ne m'en voudra pas de sa captivité.

— Mais comment êtes-vous arrivé à entrevoir vous-même un peu de clarté dans ce terrible imbroglio ? demanda Goodfield.

— Par un tas de petites choses, Good, mais surtout par une grosse faute que Castairs commit. Vous savez que les cadavres que l'on conserve dans les salles de dissection sont injectés à l'aide d'hyposulfite de soude.

« Le corps de la pseudo X-4 en était saturé... alors la vérité se montra à moi dans toute sa nudité, mais il fallait des preuves, beaucoup de preuves, car Castairs était un être diablement habile.

— Et les pierres cachées chez Bell ne seront-elles pas retrouvées un jour ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— Elles sont en sûreté depuis longtemps dans un safe de Scotland Yard, mon garçon. Il y a eu un être plus habile que Castairs et ce fut Wall Bradeck. Quand Castairs l'eut maltraité sur la route, il eut l'audace de retourner dans la maison du crime, où il trouva facilement les pierres, cachées dans une vieille botte du fermier. Quand je lui eus annoncé qu'il s'en tirerait avec quelques mois de taule, il s'empressa de me dire où il les avait cachées : sous la meule des fagots dans la cour de la ferme.

— Pour l'honneur du Yard, je souhaite que ce démon de Castairs ne soit pas pendu, dit tout à coup Goodfield.

— Il ne le sera pas, Good, dit lentement le détective, je sais que dans une dent creuse il cache un poison foudroyant. Je ne la lui ai pas fait enlever.

— Ah, vous m'ôtez un poids du cœur, monsieur Dickson ! Mais dire que ce bougre m'avait été recommandé personnellement, personnellement !

Notice

La vérité nous oblige de dire que George Castairs ne se suicida pas et qu'il ne fut pas pendu. Il parvint à s'enfuir.

Les circonstances de cette évasion méritent d'être rappelées.

Quatre jours après son arrestation et son emprisonnement à Newgate, le directeur de ce pénitencier reçut un ordre ministériel qui lui enjoignait de transporter le détenu à la prison de Pentonville.

Ce voyage se ferait dans une lourde voiture cellulaire automobile appartenant à la prison de Newgate.

Mais une heure avant son départ se présenta la voiture de la geôle de Pentonville. Le directeur y vit une dérogation aux coutumes et téléphona sur-le-champ à son collègue de l'autre prison.

Celui-ci était absent mais un employé lui répondit à sa place que tels étaient les ordres reçus du Ministère.

Le directeur, pas encore content, sonna le Ministère.

Il lui fut répondu que les ordres avaient été donnés dans ce sens et qu'il fallait les exécuter ; par-dessus le marché, le trop minutieux fonctionnaire reçut une réprimande pour avoir dérangé sans raison les secrétaires du ministre.

George Castairs fut enfermé dans ladite voiture cellulaire, qui... n'arriva jamais à Pentonville.

Ce ne fut que quelques heures plus tard qu'on apprit que cette voiture se trouvait en réfection dans un garage de la City, et qu'on était venu en prendre livraison. Quant aux coups de téléphone, on découvrit une ligne secrète conduisant dans une maison vide de Cannon Street, d'où partaient les ordres et où toutes les communications de Newgate avaient été interceptées. Personne n'entendit plus parler de George Castairs.

Chose curieuse, Harry Dickson ne fut pas invité à se mettre à la recherche du fugitif, et quand ses familiers l'interrogent à ce sujet, il prend un petit air lointain et dit :

— Il y a en Angleterre une fort curieuse institution qui s'appelle la diplomatie secrète. On arrive plus aisément dans Lhassa, la ville mystérieuse du Tibet, que dans ses bureaux. Et au surplus, j'habite Baker Street et non Downing Street[4].

Ce qui permet de supposer que les qualités de George Castairs furent remarquées par certains hauts personnages mystérieux, présidant aux destinées secrètes de la Grande-Bretagne, et qui

estimèrent qu'au lieu de le pendre, on ferait mieux de le faire servir...
mais cela dépasse le cadre de cette aventure.

FIN

L'ÎLE DE LA TERREUR

1. Une étrange planche de salut

Harvey Dorrington laissa tomber la lettre qu'il venait de recevoir.

Déjà, avant de l'avoir ouverte, il se doutait de son contenu : il en avait reçu de semblables à quatre ou cinq reprises.

D'abord il s'en était désintéressé. Que lui importait « Cat-Rock », cette île de quelques milles carrés, tout en rocaille et en crevasses, perdue à l'extrême pointe des Hébrides ?

Qu'il en fût propriétaire parce que sa mère était une Duncan et que « Cat-Rock » avait toujours appartenu aux Duncan, la belle affaire !

Il ne l'avait jamais vue que de loin, du pont de son splendide yacht, le *Ptarmigan*, pendant une croisière nordique.

Quand il l'avait vue surgir d'un rideau de brumes, basse sur l'eau comme une bête mauvaise, il s'était dit que jamais il ne foulerait le sol de ce domaine perdu.

« Cat-Rock » ne lui rapportait rien et lui coûtait de l'argent : l'entretien de trois gardiens et du vieux manoir qui, sis au centre de l'île, s'en allait en ruines, et se confondait déjà avec le roc d'alentour.

Heureusement que, par décret royal, il ne devait payer aucune redevance au Trésor pour cette propriété de rapport négatif.

Quand l'année dernière, Sulkey, le gardien en chef, celui qui habitait le château des Duncan, lui avait écrit qu'il « y avait du vilain dans l'île », Dorrington ne s'était guère donné la peine de répondre.

Deux mois après, une seconde missive arriva, et connut le même sort. Puis une troisième...

Harvey se fâcha et fit répondre par son secrétaire que Sulkey n'avait qu'à se débrouiller avec les démons et les fantômes, qu'il était payé pour cela. Mais aujourd'hui, les choses avaient tourné.

Puissamment riche la veille encore, Harvey Dorrington venait de se lever ruiné, presque sans le sou.

Au saut du lit, il avait reçu la visite de Messrs. Smiles et Conning, ses avoués, qui, presque en larmes venaient lui apprendre que les folles spéculations sur les mines d'or du Venezuela, jointes à celles sur les puits de pétrole du Yucatan, avaient notablement ébréché son

vaste patrimoine.

— Par l'enfer, grommela Dorrington, j'espère que la hausse de mes actions des usines de radium Helpers, sera de force à boucher ces trous.

— Nous avons bien peur que non ! gémirent les deux hommes de loi.

— Vous êtes fous tous les deux ?

— Nous voudrions bien l'être ! Mais à l'heure qu'il est, cette firme...

— Mais parlez donc ! Ne restez pas là à larmoyer et à vous tremousser bêtement sur vos chaises !

Les deux associés jetèrent un regard de pitié et de reproche sur leur irascible client, puis répondirent presque à voix basse :

— Cette firme est en faillite. Il n'y a pas un sou d'actif. Les gisements de radium en Mésopotamie étaient purement imaginaires, et Helpers est en fuite avec ce qui restait des fonds liquides.

— Alors, si je comprends bien, il ne me reste plus un sou ? demanda Harvey.

— Hm, oui... ou plutôt non, c'est-à-dire qu'il vous reste Cat-Rock. Harvey Dorrington partit d'un rire sauvage.

— Qui veut m'en donner trois livres, de quoi m'acheter un bon revolver, pour en finir avec l'existence ?

Les deux avoués se récrièrent.

— En effet, sir, vous n'obtiendriez pas trois livres pour Cat-Rock. Mais cette île est votre propriété et elle vous offre un asile, où vous serez le maître absolu.

Harvey Dorrington fronça les sourcils.

— Si je comprends à demi-mot, dit-il lentement, je ne suis plus le maître ici, chez moi, dans ma maison d'Holborn, ni dans ma villa de Brighton, ni dans celle de Menton sur la Côte d'Azur, ni à bord de mon yacht.

Messrs. Smiles et Conning approuvèrent d'un signe de tête.

— Le total de vos dettes est... disons, considérable, sir. Les banques mettront dès aujourd'hui le grappin sur tous ces biens.

— Mais elles me laisseront Cat-Rock ? Mais qu'elles le prennent donc et les démons avec !

Les avoués secouèrent vivement la tête.

— Impossible, sir, par privilège royal, cette île est insaisissable. Vous seriez pauvre parmi les gueux que vous seriez toujours le maître de Cat-Rock.

Harvey Dorrington rit de plus belle.

— Dans ce cas, il faudra que je m'y installe comme Robinson Crusoé, car jusqu'à présent je payais les serviteurs qui gardaient l'île, tandis que maintenant...

Messrs. Smiles et Conning, avec un ensemble parfait, l'interrompirent du geste :

— Pas du tout, sir, dirent-ils avec empressement. Nous sommes autorisés à vous apprendre que si vous résidez dans l'île, vous disposerez d'un revenu annuel de quatre mille livres. Ce qui vous permet de mener une vie de grand seigneur dans ces parages, où l'on a guère l'occasion de dépenser de l'argent.

Harvey Dorrington considéra ses deux conseillers avec une stupeur non dissimulée.

— Quelle est cette folie ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ce n'en est pas une. Nous avons reçu hier, un peu avant minuit, de semblables propositions de nos confrères Bunker & Law, sollicitors dans la City. Une avance de quatre mille livres nous fut remise pour vous, au cas où vous accepteriez.

— Mais qui diable veut me faire habiter ce désert ?

Les avoués haussèrent les épaules.

— Nous ne savons rien, et Bunker & Law sont tenus au secret professionnel.

— Comme si vous ne vous entendiez pas entre loups ?

Les associés se sourirent.

C'était vrai, Bunker & Law avaient bien voulu révéler quelque chose, en toute confiance cela s'entend, mais c'était pour dire qu'ils n'y comprenaient rien eux-mêmes. Qu'ils avaient reçu ces instructions par téléphone d'un inconnu et que l'argent, ainsi que leurs honoraires, avaient été remis tout de suite. Une grosse enveloppe jaune bourrée de bank-notes avait été déposée dans leur boîte aux lettres, au moment où on leur parlait au téléphone.

Harvey Dorrington resta silencieux.

Il était jeune encore et aimait la vie. L'idée de la misère ou du suicide lui était atroce. Aussi morose que parut le salut, il l'accueillit avec une joie intérieure, qui n'échappa pas à ses conseillers.

— Nous nous entendrons avec vos créanciers, pour que votre yacht, le *Ptarmigan*, puisse vous conduire jusqu'à Cat-Rock.

— C'est vrai, répondit amèrement l'homme ruiné, j'oubliais que mon yacht n'est plus à moi et que le commissaire-priseur s'en chargera sous peu.

Son regard tomba sur le plateau d'argent où se trouvait posé son courrier du matin : prospectus, invitations, lettres d'amis, demandes d'argent, promesses de charlatans et une enveloppe grossière, constellée de pâtés d'encre, qu'il reconnut tout de suite.

— Voici une lettre de Sulkey, je suis bien aise que vous soyez là pour en prendre connaissance, messieurs, je sais ce qu'il y a dedans.

Mr. Smiles l'ouvrit et Mr. Corming la lut par-dessus l'épaule de son compagnon. Quand ils en eurent achevé la lecture, leur visage

ordinairement placide laissa paraître un embarras réel, mais cet ennui se teintait un peu d'incrédulité.

— Je vais la relire à haute voix, Mr. Dorrington, proposa Mr. Smiles, ainsi il nous sera plus facile de discuter après :

Monsieur et honoré Maître,

C'est pour vous dire que pour la cinquième fois cette année, la chose qui n'a pas de nom est revenue, pour semer la terreur au château et dans l'île. Toutes les lumières sont soufflées dans la demeure, les feux s'éteignent, des voix horribles crient dans les couloirs. Tout au haut de la tour paraît un monstre géant, tellement grand qu'il touche aux nuages. Nous avons tous très peur. Mais ce qui est plus terrible, c'est que trois pêcheurs de la bourgade nord ont de nouveau été trouvés morts sur la grève. Leur visage était terrible à voir, c'est la chose qui n'a pas de nom qui les a fait mourir de peur.

Cela fait que le nombre des habitants n'est plus que de vingt-sept sur quarante. Ces pauvres gens parlent d'émigrer dans une autre île des Hébrides et même d'aller s'établir aux Orcades.

Nous croyons que cette horrible chose en veut à la femme qui est venue de la mer, et nous nous demandons ce que nous devons faire d'elle.

Nous ne savons quoi penser d'elle. Elle est douce et tranquille, mais toujours folle, elle parle peu mais elle chante, et c'est tellement beau que l'on se met à pleurer en l'entendant. Le bateau, qui vient chaque mois de Glasgow nous ravitailler sur vos ordres, est revenu. Les autorités ont fait toutes les recherches possibles, mais ne savent pas qui elle peut être. Un des officiers du bateau a eu une bonne idée : il l'a photographiée et je vous envoie son portrait.

Nous vous demandons, Monsieur et honoré Maître, si nous devons continuer à lui donner asile au château. Nous croyons que c'est le démon de la mer qui redemande sa proie, mais nous ne voulons rien faire sans vos ordres.

Vos dévoués serviteurs, Maple Sulkey, Mac Loggan, et une croix pour Pollock qui ne sait pas écrire.

Les avoués regardèrent leur client avec effarement.

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire avec la femme qui est venue de la mer ? demandèrent-ils.

— Je dois vous dire que je n'en sais rien, répondit le jeune homme.

« Il y a un an, après une terrible tempête qui parsema d'épaves l'Atlantique, un canot de sauvetage, ne portant aucun nom, fut trouvé, échoué sur la grève de Cat-Rock, par les pêcheurs habitant à la pointe

nord de l'île.

« Dans la barque ou trouva une jeune femme dans un état d'épuisement tel qu'on la crut morte. On parvint à la rappeler à la vie, et on lui donna asile au château. Jamais on ne parvint à tirer d'elle un mot d'explication : elle était folle. Je suis, par ordre royal, maître de l'île. Son entretien m'incombe. Je l'y laisse donc aux soins de mes gardiens. Mais depuis qu'elle est là, toute l'île semble hantée par des entités infernales sans nombre...

— Et si c'était elle-même qui faisait... hum, des blagues ? demanda Mr. Smiles.

Harvey Dorrington secoua vivement la tête.

— Je ne m'en suis guère occupé activement, dit-il, mais assez cependant pour savoir qu'elle n'y est pour rien. Je l'ai fait surveiller de près. Au moment où les fantômes, ou les démons, ou que sais-je moi, manifestaient leur présence, elle était, comme toujours, assise près du feu, les yeux fixés sur les flammes, perdue dans ses pensées, si pensées elle a.

Mr. Corming avait repris la lettre et la retournait en tous sens, un petit carton s'en échappa, qu'il ramassa et examina.

Un cri de surprise lui échappa.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, regardez-moi ce visage.

C'était « la femme venue de la mer » ou plutôt son portrait qu'il tendait à Harvey Dorrington et à son compagnon.

Leur double cri de surprise répondit au sien.

Jamais plus surhumaine beauté n'avait paru dans le champ d'un appareil photographique.

Un visage d'une régularité classique, des yeux sombres démesurément longs, un corps de déesse sous la robe de simple bure qui l'habillait.

Harvey Dorrington était devenu très pâle.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

C'est tout ce qu'il put murmurer, et ses yeux extasiés ne pouvaient se détacher de l'image merveilleuse.

— Devons-nous comprendre que vous acceptez la proposition de Bunker & Law ? demandèrent Messrs. Smiles et Conning, en plissant les yeux d'un air malin.

Harvey Dorrington s'éveilla comme d'un rêve.

— Oui, dit-il brusquement, j'irai à Cat-Rock.

— Ah ! jeunesse, murmura Mr. Smiles en partant.

— C'est beau la jeunesse, appuya son compagnon avec un soupir.

— On dirait, vieil Allan, dit Mr. Smiles avec indulgence, qu'à la place de notre jeune client, vous aussi vous iriez vous enfouir dans cette île oubliée par Dieu.

Mr. Corming agita sa tête chenue avec frénésie.

— Oui, j'irais ! Je vous jure que j'irais. Et rappelez-vous ce que je vous dis, Bunny : cette femme est une sirène !

Chose étrange, Mr. Smiles ne se moqua guère de son fidèle compagnon. Il se perdit même dans une rêverie fort profonde, jusqu'à ce que le taxi qui les avait amenés dans Holborn les eût reconduits à leur maussade et poussiéreuse étude de Cannon Street.

— Bunny, dit Mr. Corming, je vous le répète : il y a du vilain. Je ne lis pas beaucoup de livres, mais la situation dans laquelle se trouve à présent le jeune Dorrington ressemble à une situation de roman-feuilleton. Cela ne me dit rien qui vaille, cela me paraît même très dangereux. Que le roman empiétât sur la vie réelle, et cette dernière ne serait plus possible.

Mr. Smiles, qui se préparait un copieux grog à l'aide de rhum, d'eau chaude, de sucre et de citron, s'arrêta au milieu de cette grave occupation, pour regarder son ami, et opiner doucement du bonnet.

— Comme toujours, vous avez raison, vieil Allan, et je crois que nous ne pouvons pas abandonner notre jeune client.

— C'est son père, Arthur Woodland Dorrington qui fit de nous, pauvres petits clercs de notaire, sans avenir ni espoir, les sollicitors en vue que nous sommes. Nous devons à sa mémoire de protéger son fils, qui est pauvre maintenant.

— Vous oubliez les quatre mille livres de rente, mon ami, c'est une somme qui permet encore un certain train.

— Mais d'où vient cet argent ? s'exclama Mr. Corming, et pourquoi doit-il le gagner – oui, le gagner ! – en passant sa vie dans cette île de malheur ? Allons, répondez-moi, Bunny !

Mr. Smiles prit un air effrayé.

— C'est ma foi vrai ! soupira-t-il.

— C'est un mystère, continua Mr. Corming, tout comme dans les livres, et c'est ce qui me fait peur.

Il leur fallut vider et remplir leurs verres de grog fumant, avant d'avoir retrouvé le courage de continuer sur ce sujet troublant.

— Allan, dit enfin Mr. Smiles, vieil Allan, je crois que j'ai une idée.

— J'aurais grand plaisir à l'entendre, Bunny, répondit Mr. Corming d'un air de doute. Oh ! vraiment grand plaisir, car moi, je n'en ai pas.

— Cela me fait penser, dit Mr. Smiles avec un sourire charmant, que vous en avez une. Allons, dites-la donc. J'ai toujours avoué que vous aviez un esprit plus vaste que le mien.

Mr. Corming fit un geste de protestation polie, mais le compliment avait porté. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Si quelqu'un d'entre nous... commença-t-il, mais il s'arrêta en voyant l'air effrayé de son compagnon.

— Vieil Allan ! Dois-je comprendre que vous vous risqueriez dans cette île du diable ? La sirène exerce-t-elle déjà sa néfaste influence sur vous et de si loin ? S'il vous arrivait quelque chose là-bas, ou si simplement la sirène vous brisait le cœur, qu'advierait-il de notre étude ? Smiles & Corming, dont la raison sociale devrait être Corming & Smiles, car vous êtes le plus intelligent ? Et qu'arriverait-il à votre pauvre vieux Bunny, qui n'a que vous ?

Mr. Smiles avait les larmes aux yeux, et Mr. Corming s'en aperçut.

Les deux gentlemen se serrèrent les mains en silence.

— Vous avez mille fois raison, Bunny, dit Mr. Corming d'une voix émue, mais à présent, moi, je n'ai plus d'idée, tandis que vous...

— Écoutez, Bunny, si l'on pouvait trouver pour Harvey un compagnon intelligent, intrépide et honnête qui le suive là-bas ?

— Intelligent, intrépide et honnête, répéta Mr. Corming en se grattant la joue d'un air perplexe, voilà trois qualités réunies que l'on ne trouve qu'aux héros des livres, j'en ai bien peur, Bunny, des livres.

— J'ai pensé que peut-être... en y mettant le prix... Harry Dickson.

Mr. Corming ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase, il s'élança vers lui et l'embrassa avec chaleur.

— Digne Bunny, ne parlez plus de mon intelligence ! Vous avez trouvé, vieux compagnon. Il faut que nous allions trouver Harry Dickson sur l'heure. Je crois qu'il y a assez de mystères dans cette histoire pour éveiller l'attention et l'intérêt de ce célèbre détective.

— Et pour peu qu'il veuille attacher son élève, le jeune et prodigieux Tom Wills, à ses pas, ajouta Mr. Smiles, cela ferait au jeune Harvey deux compagnons sûrs, qui valent plus qu'une garnison entière !

Pendant que les deux associés se dirigeaient à pas pressés vers Baker Street, où habitait le grand détective, Harvey Dorrington, resté seul, avait repris la lettre de Sulkey, puis l'avait laissé retomber, mais il avait gardé le portrait, et il ne pouvait en détacher ses regards.

2. L'annonce B-6221

Il y avait du monde dans l'antichambre de l'étude de Cannon Street, de Messrs. Smiles & Corming, solicitors.

Un jeune dévoyé, dont les habits de bonne coupe, mais passablement fripés, témoignaient de jours meilleurs autant que de misère présente, s'amusait à lacérer à petits coups de badine, une affiche de vente publique, épinglée au mur, sous l'œil indigné du vieux groom qui annonçait et reconduisait les visiteurs.

Les deux jeunes gens à la mine famélique, qui se tenaient sans parler et sans regarder personne dans un coin sombre, appartenaient sans nul doute à l'immense armée des employés chômeurs qui attristent la City, et qui acceptent d'avance le premier emploi venu, pourvu que les émoluments fussent suffisants pour se payer le pain, le thé et le logis de chaque jour.

Le gros homme basané et familier, qui, dès son entrée s'était gagné l'amitié du garçon de bureau grâce à un énorme cigare, c'était le colonial retraité en proie à la soif de nouvelles aventures.

Il avait pour voisin un étudiant à lorgnons, qui sentait l'anarchiste à dix pas, l'homme dont la jeunesse est peuplée de songes rouges et de grands soirs sans nombre.

— Comment dites-vous vous nommer ? lui demandait le colonial pour la deuxième fois. Penwick ? Fenwick ? Enfin quelque chose en « wick », je n'ai pas la mémoire des noms. J'ai connu en Tasmanie un homme dont le nom se terminait par « wick ». Votre cousin sans doute ? Non ? Votre frère ? Peu importe ! À nous deux nous formerions la paire de compagnons idéale, que demande l'annonce parue dans le *Times*. Moi, je suis intrépide, vous êtes intelligent. Honnêtes, nous le sommes tous les deux, hein ? Que dites-vous de ma combine ? Mon nom est Slattercromby.

L'autre répondit par un grognement que le jovial colonial prit pour un consentement en bonne et due forme.

— Monsieur Derwick ! appela le vieux groom, voulez-vous entrer chez Messrs. Smiles et Corming ?

Le jeune moscoutaire se leva sans une parole et suivit le garçon de salle dans la pièce voisine.

— Ah ! c'est Derwick, qu'il se nomme, murmura le colonial, moi c'est Slattercromby. Alors Slattercromby pour vous servir, messieurs !

Mais personne ne fit attention à lui, car un nouvel entrant attirait

les regards hostiles et méfiants des autres quémandeurs.

C'était également un homme très jeune, dont la vareuse bleue et la casquette aux ors déteints trahissaient l'officier de marine.

— Ned Hobson ! annonça-t-il d'une voix claire au groom qui inscrivit le nom sur une ardoise.

— Connu un Hobson aux petites Antilles, aux Îles-sous-le-Vent ! dit aussitôt Slattercromby en lui tendant une large patte velue. Vous venez pour l'annonce ? Sans doute, sinon qu'est-ce que des gens comme nous viendraient faire dans une boîte qui sent le rat comme celle-ci, hein, l'ami ? Je crois qu'à nous deux, nous ferions bien l'affaire.

L'annonce qui attirait tout ce monde dans la vieillotte antichambre des deux avoués londoniens avait paru l'avant-veille dans les colonnes de l'offre et de la demande du *Times*, et était ainsi conçue :

Jeune châtelain riche et désœuvré, désireux de se retirer pendant quelques mois dans une île du nord, voudrait trouver deux compagnons de séjour, si possible jeunes, mais surtout intelligents, intrépides et honnêtes. L'île est désolée, mais le poisson et le gibier y sont abondants. Inutile de se présenter si l'on ne croit pouvoir résister à l'ennui. Honoraires élevés, mais qui ne seront payés qu'après un séjour complet. Se présenter personnellement tel jour, à telle heure, chez Messrs. Smiles et Conning, avoués dans Cannon Street.

Ned Hobson sourit aux propos du colonial et répondit par un mot aimable.

— À qui le tour prochain ? demanda-t-il au vieux groom.

Le serviteur indiqua du doigt les deux employés chômeurs.

— Ils sont arrivés en même temps et voudraient se présenter ensemble, dit-il.

— Ces messieurs veulent-ils me vendre leur place ? demanda le jeune marin, je ne puis m'absenter longtemps de mon bord. Vous auriez dix shillings à vous partager.

— C'est toujours bon à prendre, nous avons le temps, ricanèrent les deux chômeurs en empochant chacun un des deux billets de cinq shillings.

— Vous êtes un garçon expéditif, déclara Mr. Slattercromby d'un air admiratif. Je crois que nous nous entendrons, Mr. Lapson, ou Potson, ou ce que vous voudrez, le nom ne fait rien à l'affaire. Parlez pour moi, à ces vieux singes de solicitors, je m'appelle Aloïs Slattercromby et j'ai fait sept fois le tour du monde. Oui, comme le Turc fait sept fois le tour de sa bouche avec la langue avant de parler.

— Vous pourriez vous inspirer de cet exemple, grommela le vieux

groom.

La porte du cabinet des avoués s'ouvrit et l'étudiant sortit en coup de vent, la mine sombre. Il partit sans saluer personne.

— Recalé comme à son dernier examen ! ricana le colonial, et pour cause : voyez-vous un type pareil trimbaler sa gueule de moustique dans une île inhabitée ? Il ferait mourir les poissons de dégoût !

— Monsieur Ned Hobson ! annonça le groom en introduisant le jeune marin. Dans le bureau aux meubles cossus et vénérables, Messrs. Smiles et Corming étaient assis derrière une vaste table au tapis vert, piqué de constellations d'encre noire et rouge.

Comme Mr. Ned Hobson entra, ils mirent un doigt devant les lèvres et s'assurèrent de la fermeture de la porte.

Aussitôt une draperie qui devait masquer une bibliothèque se souleva et une haute et sévère silhouette parut.

— Eh bien, Tom ? demanda le gentleman qui venait de surgir d'une façon si bizarre.

— Rien de spécial dans la rue, Mr. Dickson, dit le jeune homme, ni dans l'antichambre.

Le détective hocha la tête d'un air de doute.

— Possible, mais fort improbable, dit-il sèchement. Je suis convaincu que des yeux doivent veiller avec persistance sur tout ce qui entre et sort en ce moment. On doit s'intéresser prodigieusement à ceux qui accompagneront Harvey Dorrington à Cat-Rock.

— Qui est « on » ? demandèrent à la fois Messrs. Smiles et Corming.

Harry Dickson se mit à rire doucement.

— Voilà une question que l'on se pose en général au début de toute histoire mystérieuse. Je puis vous avouer, messieurs, qu'elle se trouve immuablement inscrite dans l'exposé de tout problème que j'entreprends de résoudre.

— C'est parfaitement vrai, intervint Mr. Corming, j'ai même lu cela dans des livres, et même des livres qui parlaient de vous, monsieur Dickson. Ah ! je le dis encore, et je ne me lasse pas de le faire, quand la vie se met à ressembler à celle qu'on décrit dans les livres, elle est pleine de pièges et de dangers, n'est-il pas vrai ?

La réponse lui vint de l'antichambre.

Une voix tonitruante venait de s'y élever.

— Je veux entrer tout de suite ! On ne se moque pas de Slattercromby ! Quel est l'idiot qui a fourré ce papier dans ma poche ? Je veux le montrer à ces singes empaillés d'avoués ! Et vous parlez d'une danse, si c'est eux qui se paient ma tête. Ou vous-même, espèce de sagouin de groom à quatre sous. Allons, faites place, ou vous irez voir dans la rue si j'y suis !

— Ciel ! c'est le gros fou ! s'écria Tom Wills, alias Ned Hobson. Il va entrer ici de force. Cachez-vous, Mr. Dickson !

Le détective disparut derrière la tenture de lustrine, quand la porte du bureau fut ouverte sans ménagement.

Mr. Slattercromby, le visage congestionné, les yeux roulant dans les orbites, se tenait sur le seuil, brandissant une feuille de papier bulle.

— Voilà ce que je trouve dans ma poche ! Qui a osé m'injurier de la sorte ! Moi, qui ai tué six tigres et étranglé un python de mes mains ! Et on penserait me faire peur, à moi, Slattercromby ! Je veux aller dans cette île ! Je le veux !

Mr. Smiles était depuis trop longtemps dans le métier pour ne pas connaître les hommes, pour ignorer les paroles qui les calment sur-le-champ.

Quelques minutes plus tard, le digne colonial était installé dans un fauteuil, et laissait Mr. Corming, lire à haute voix le papier qu'il venait de trouver dans la poche de son veston :

Vieux crocodile !

Allez donc vous soûler de choum-choum à Chandernagor ou ailleurs, et ne vous occupez que de ce qui vous regarde.

N'acceptez rien de ce que vous offrent Smiles et Corming, sinon, je me taillerai des semelles de botte dans votre sale peau de nègre. Ceci, c'est l'ordre du

Diable de Cat-Rock.

— Non, mais des fois, cria Mr. Slattercromby, un nègre, moi ! Et du choum-choum, moi qui ne bois que du whisky de la meilleure qualité !

« Que je le tienne, ce diable, et j'en ferai un petit ange de douceur à force de coups de botte ! De mes bottes à moi !

Tout en retenant difficilement une forte envie de rire, Tom Wills étudia attentivement le papier.

La missive était écrite à la machine, avec un ruban encreur. En passant un doigt légèrement humide, sur le papier, le jeune homme constata que l'encre en était parfaitement séchée, comme si l'écriture datait déjà de la veille, au moins.

— Avez-vous parlé à qui que ce soit de votre intention de vous présenter ici, monsieur Slattercromby ? demanda-t-il.

— Moi ? Mais... attendez un peu, j'ai lu l'annonce dans le *Times* qui traînait sur une table de la taverne des Armes de Grantham et j'ai fourré le journal dans ma poche. Puis je suis allé prendre un verre à l'auberge du Dragon de Feu, dans Lugate-Hill, et j'ai lu l'annonce au

patron et puis à quelques gentlemen qui ont pris un verre avec moi. J'ai dit : « Cela ferait mon affaire. » Après, j'ai rencontré des amis et nous sommes allés dans l'Upper-Thames, au bar du Site Enchanteur, et j'ai dit que j'avais une excellente situation en vue, et j'ai lu l'annonce à haute voix.

« Il y avait là un de mes amis qui nous offrit une balade en taxi, car il avait touché des arriérés au Département des Colonies. Nous sommes allés à Camberwell, chez Truth, où nous avons mangé du poisson sec et bu de l'ale qui était délicieuse. J'ai promis que si j'allais dans l'île inhabitée, je donnerais une nouba, et que tout mon argent y passerait.

« Puis nous sommes allés faire une visite au Gros Jambon, où l'on a bu du vin chaud sur ma chance d'avoir la place chez le jeune gentleman désœuvré et très riche. Et puis on a fait quelques stations à Clerckenwell, pour boire encore à mon succès qui était certain. À part cela, je n'ai absolument parlé de cette annonce ni de mes intentions à personne.

— C'est juste, dit Tom Wills de l'air le plus sérieux du monde, à part tout Londres, personne n'en sait donc rien, Mr. Slattercromby.

— En effet, répondit le colonial, c'est tout à fait inexplicable.

— Le diable s'en mêle !

C'était Tom Wills qui venait de lancer le mot : il venait de retirer de sa poche un papier en tous points semblable à celui qui avait provoqué l'ire du bon Mr. Slattercromby.

Jeune oison !

Restez chez vous à attendre que votre moustache pousse et ne vous occupez que de ce qui vous regarde. N'acceptez rien de ce que vous offrent Smiles et Corming, sinon je serais au regret de vous empêcher d'atteindre l'âge de raison et la venue de vos dents de sagesse.

Le diable de Cat-Rock.

— Jeune oison ! croyez-vous qu'il vous connaisse ! s'écria sans malice le brave colonial.

Tom Wills lui jeta un regard noir.

— Au diable ce diable ! hurla Mr. Slattercromby, je suis l'homme qu'il vous faut pour aller faire un tour dans cette île. Voici mes papiers et mes états de service. Voyez vous-mêmes !

Il exhiba un formidable portefeuille, d'où il sortit une respectable liasse de papiers gras et de carnets malpropres, attestant tous que Mr. Aloïs Slattercromby avait vaillamment servi la cause de l'Angleterre sous les cieux étrangers.

Mr. Smiles et Corming les compulsaient en silence, perplexes.

Un grignotement de souris se fit entendre dans la bibliothèque ; Mr. Smiles regarda son compagnon d'un air de reproche.

— Je vous ai tant de fois prié de faire acheter de la mort-aux-rats, Allan, écoutez comme ces vilaines bêtes traitent mes beaux livres.

Mr. Corming prit un air contrit.

— Pas plus tard que ce soir ce sera chose faite, mon cher ami, mais allons au plus pressé et finissons-en avec cette affaire. Je crois que Mr. Slattercromby est l'homme qu'il nous faut.

— Et Mr. Ned Hobson, lui aussi, fera l'affaire, dit Mr. Smiles. Cette double menace nous donne également une double certitude : puisqu'ils ne reculent devant aucun danger, fût-il même illusoire pour le moment, c'est que ce sont des hommes intrépides. C'était une des qualités exigées.

— Dès que j'avais vu Mr. Clackson entrer, j'avais deviné qu'à nous deux nous ferions la paire, s'écria Mr. Aloïs Slattercromby avec enthousiasme.

C'est ainsi que l'annonce B-6221, parue dans le *Times* réunit les deux compagnons de Mr. Harvey Dorrington.

Par la suite, un troisième s'y adjoignit : Harry Dickson.

3. La femme venue de la mer

L'île parut vers le soir, à tribord, sous le vent.

Le *Ptarmigan* dut rester au large, à chasser sur ses ancres. Avec des peines infinies, la baleinière fut mise à la mer, emportant Harvey Dorrington, Ned Hobson et Aloïs Slattercromby, ainsi que les hommes nécessaires à la manœuvre.

Après des adieux brefs, mais qui ne laissèrent pas d'être émouvants, Harvey tourna pour jamais le dos au vieux capitaine de son yacht, et à ses anciens compagnons de croisière.

Il fallut la bonne humeur du colonial pour ne pas brouiller de larmes les yeux du jeune homme que la fortune venait d'abandonner, et jetait dans une aventure aussi morose que singulière.

Cat-Rock surgissait à travers les écharpes de la brume, dans toute son hideur farouche : des rochers noirs comme de l'encre, englués de goémons verts et de varechs bruns, que lavait une houle obstinée et grondante.

Au-delà de la petite plage de sable ocreux, les brisants allumaient leurs feux livides.

Même les matelots qui dirigeaient la baleinière eurent de la peine à réprimer un frisson d'angoisse, tant le paysage était sinistre.

Seul l'excellent Mr. Slattercromby trouva l'endroit charmant.

— On passera quelques bonnes heures dans ce patelin, affirma-t-il, en couvant avec amour les nombreuses caisses de victuailles et de boissons, arrimées au fond de l'embarcation.

Ses gros yeux bovins avaient, sur quelques-unes d'entre elles, découvert l'alléchante inscription *Black & White – Dewars Whisky – Gordon, Dry-Gin*, et il ne pouvait dissimuler son enthousiasme à leur endroit.

— C'est du bon ! jubilait-il. En pareille compagnie un gentleman pourrait vivre plus de cent ans comme les corbeaux et les pies.

Le crépuscule posait ses flammes sanglantes sur l'horizon : lueurs qui s'évanouirent bientôt pour faire place à une obscurité brumeuse. Tom en tournant la tête, voyait le yacht s'estomper dans le brouillard ; seuls ses feux de position restaient visibles : triple étoile, rouge à bâbord, vert à tribord, jaune à la pointe du grand mât.

Enfin devant eux des clartés rougeâtres parurent. C'étaient les fanaux des gardiens de l'île qui faisaient signe aux arrivants.

— Holà ! diable de Cat-Rock ! Montrez-moi votre sale tête ! hurla

le colonial, c'est moi Slattercromby et vous savez bien ce que je viens faire !

— N'appellez pas le malheur, sir, gronda l'homme à la barre, il vient assez vite sans cela !

Le fond était à une brasse, bientôt le canot toucha terre de son étrave.

Harvey Dorrington qui jusque-là avait gardé le silence eut un moment d'hésitation avant de sauter sur le sable.

Il eut un regard désolé vers le *Ptarmigan* noyé dans les ténèbres montantes. Mr. Slattercromby le fit avancer d'une bourrade amicale.

— Si le diable de Cat-Rock s'en mêle, je suis là, fanfaronna-t-il.

Un homme vêtu d'un long ciré, coiffé d'un suroît, et tenant au bout du poing une fumeuse lanterne de pêche, vint à leur rencontre, en murmurant quelques paroles confuses.

— Maître... c'est moi, Sulkey, vous êtes le bienvenu dans votre île. Voici les deux autres gardiens, Mac Loggan et Pollock.

Il s'exprimait difficilement, habitué au lourd patois des Hébrides, obligé de chercher ses mots en anglais.

C'était un homme de haute taille, au visage sévère et honnête, tanné par les embruns et le vent du large.

Tom Wills l'observa et l'homme lui plut du premier abord.

À ses côtés, Mac Loggan et Pollock saluaient gauchement en touchant leur suroît du pouce. Le premier, haut échalas à la mine agréable, ne cachait pas le plaisir qu'il ressentait à voir enfin « du monde », tandis que le visage de l'autre, aplati comme l'est généralement celui des habitants des Hébrides, souriait d'un air niais et absent.

Ces six hommes qui, la veille encore étaient des inconnus l'un pour l'autre, et que la vie venait de réunir sur cette terre oubliée, marchaient à présent en silence à travers une lande stérile et ravinée.

Derrière eux, les coups de rame de la baleinière s'éteignaient dans la nuit. Le dernier lien entre Harvey Dorrington et le monde civilisé venait d'être rompu. Sulkey marchait à côté de lui, balançant sa lanterne, le préservant des mauvais pas, des ornières et des trous d'eau.

— J'ai fait venir au château les époux Gallan, des pêcheurs de l'extrême pointe. L'homme approvisionnera notre table en poisson frais tous les jours, et la femme fera le ménage, elle s'entend très bien à préparer la marée fraîche.

Harvey Dorrington approuva d'un mot aimable.

— Sulkey, dit-il enfin, car depuis son arrivée, la question lui brûlait la langue, comment va la « Femme venue de la mer » ?

— Elle est assise près du feu dans la cuisine, sir, et regarde Maggy et ses casseroles. Vous n'en tirerez pas grand-chose, je le crains.

Au loin trois rectangles lumineux trouaient la nuit.

— Ce sont les fenêtres de la grande salle du manoir, expliqua Sulkey, j'ai fait allumer du feu depuis le jour où j'ai appris votre arrivée. J'espère que le séjour vous sera agréable, maître.

Lentement les contours du manoir de Cat-Rock se précisèrent dans la nuit. C'était là que les ancêtres maternels de Harvey avaient tenu leurs assises. C'étaient de farouches pirates qui avaient quelque peu dicté leurs lois sur la mer, et avec qui les rois et les princes avaient dû composer dans les siècles passés. Le nom des Duncan survivait encore dans les légendes de là-bas, teint de sang et de gloire guerrière.

Sulkey poussa une barrière de bois, s'ouvrant dans un mur de pierres sèches, et du geste invita son maître et ses compagnons à entrer au château.

Tom Wills (qui pour tout le monde s'appelait Ned Hobson), venait le dernier. Harry Dickson l'avait laissé partir seul, lui confiant le début des opérations, et Tom sentait toute l'importance de cette confiance.

Soudain il fit halte et appela Sulkey.

— Est-ce votre chien qui hurle à la mort, Sulkey ? demanda-t-il.

Le gardien sursauta.

— Un chien, sir ? Nous n'avons pas de chien ! Il n'y en a pas dans toute l'île !

— Mais je viens de l'entendre !

Sulkey laissa prendre les devants à son maître et au colonial.

— Croyez-vous que ce soit un chien ? demanda-t-il sourdement.

— Mais... il me semble...

— Ce n'est pas un chien !

— Oh ! quelle autre bête pourrait hurler si lugubrement ; ne l'avez-vous pas entendu vous-même, Sulkey ?

— Si, monsieur, je l'ai entendu comme vous, mais je sais que ce n'est pas un chien ! répondit Sulkey, en promenant un regard effrayé sur la lande noire et venteuse qui les entourait.

— Je suis vraiment curieux de connaître cette étrange créature, déclara Ned Hobson d'un ton léger.

— Il vaudrait mieux ne pas la connaître du tout, sir, répondit gravement le gardien, c'est un de ces fantômes qui hantent notre île.

— Un chien fantôme ?

— Pourquoi pas ? Nous savons tous ici qu'il y a des poissons fantômes et des oiseaux spectres. Ce qui paraît invraisemblable à Londres ne l'est plus à Cat-Rock !

Le jeune homme resta encore quelques minutes à fouiller du regard l'ombre ambiante, mais il ne vit et n'entendit plus rien.

La porte du manoir venait d'être grande ouverte et les nouveaux venus se trouvèrent dans un immense hall, éclairé par des bougies en

applique, plein d'ombres vacillantes, et dont les pierres grises étaient maigrement garnies de vieilles panoplies et de quelques miteux trophées d'anciennes chasses.

Le bateau de Glasgow, sur les ordres de Messrs. Smiles et Corming, avait apporté de bonnes literies toutes neuves. Ainsi les chambres, pour tristes et délabrées qu'elles fussent, n'en offraient pas moins des lits convenables à leurs hôtes.

Tom, ou Ned, comme il vous plaira de l'appeler, était installé du côté nord, face à l'océan. Harvey Dorrington avait choisi la chambre d'apparat située à l'est, du côté du soleil levant. Quant au bon Mr. Slattercromby, il avait dû se contenter de la chambre de la tour d'angle, mais il s'en déclara fort satisfait.

Après une toilette fort sommaire, les trois hommes descendirent presque en même temps et se rencontrèrent sur le seuil de la salle à manger, Harvey Dorrington morose et las, Tom Wills aimable et attentif, Aloïs Slattercromby plus jovial que jamais et déjà enchanté de son installation.

Pollock servit du whisky et du gin sur un large plateau de bois des îles, ce qui fit glousser de plaisir le joyeux colonial.

— Messieurs, laissez-moi vous appeler maintenant mes amis, car dans cette solitude la vie serait un enfer si l'amitié ne nous liait pas commença Sir Harvey, messieurs, je regrette de ne pouvoir vous offrir une plus large et plus agréable hospitalité.

« J'aurais voulu partir seul, car je ne me sentais plus en droit d'entraîner d'autres gens dans cette solitude désolée. Mes avoués, envers qui j'ai de grandes obligations, n'en voulurent rien entendre.

« Ils ont fait appel à des étrangers, à des salariés – permettez-moi le mot – car dès la nouvelle de ma ruine, mes amis de la veille m'ont tourné le dos.

— On parle de salauds, dit Mr. Slattercromby avec simplicité.

Le mot fit son effet : On rit, puis on se porta des toasts mutuels. Sulkey vint annoncer que le souper serait bientôt prêt. Tom Wills remarqua la détresse de son visage et en fit la remarque en riant.

— Avez-vous vu des fantômes, Sulkey ? demanda-t-il.

— Le diable de Cat-Rock ? cria le colonel. Où est-il que je le désentripaille et vous le serve bouilli, en salmis, en chair à pâté, comme vous le voudrez ?

Le gardien se tourna vers son maître.

— La femme... commença-t-il.

C'était comme si Harvey Dorrington n'attendait que ce mot pour continuer.

— C'est vrai, Sulkey, où est donc la dame mystérieuse qui fut arrachée à la mer ? Il me tarde de faire sa connaissance.

Le gardien secoua la tête.

— Je n'y comprends rien. Elle ne quitte presque jamais le château. Le vent et la mer semblent lui faire une peur terrible. Elle ne se hasarde au-dehors qu'en rechignant et avec une répugnance toujours renouvelée.

« Elle aime surtout les longues songeries devant le feu.

« Or, ce soir, on ne la trouve nulle part !

Une voix de femme appela dans le corridor :

— Lola ! Lola !

— Qui appelle ? Et qui est Lola ?

— C'est Maggy qui la cherche, quant à Lola, c'est le nom qu'elle lui a donné. Elle trouve en effet qu'elle ressemble à une dame espagnole dont elle a vu le portrait dans une vieille illustration. Le nom lui est resté, et la folle y répond.

— La folle... murmura tristement Harvey Dorrington.

Maggy entra, portant un plat énorme où se pavanait un flétan de belles dimensions. La vue de ce mets copieux mit Mr. Slattercromby en excellente humeur, et il se servit des portions d'autant plus gigantesques que ses compagnons ne montraient qu'un appétit médiocre.

Mis à part le poisson, les ressources alimentaires de l'île n'étaient pas bien grandes. Des lapins nichaient dans la brande, mais leur chair nourrie par l'herbe âpre des friches n'était guère succulente. Quant aux oiseaux de mer, ils ne sont pas appréciés des gourmets, et pour cause. Malgré cela, Mr. Slattercromby rongea avec délices une cuisse de macreuse et dévora, à lui tout seul, quelques huileux guillemots. Seul un canard rôti trouva grâce aux yeux et au goût des autres.

Quand des confitures de conserve et des biscuits en boîte furent servis en guise de dessert, Mr. Dorrington fit appeler Sulkey et lui répéta sa question :

— Où est la femme, où est Lola ?

Le gardien allait de nouveau répondre qu'il l'ignorait, quand un bruit de course puis de voix furieuses leur parvint du fond de la lande obscure. Par les fenêtres, on vit une lueur sanglante de torches de résine et de fanaux de marins trouer l'ombre. Des silhouettes d'abord indécises se précisèrent, puis les voix aussi se firent plus distinctes.

— Ce sont les pêcheurs de la pointe nord, les seuls habitants de Cat-Rock en dehors de nous, je crois qu'ils y sont tous, dit Sulkey en pâlisant.

— Que nous veulent-ils ? demanda Dorrington.

Sulkey prêta l'oreille et sa pâleur s'accrut.

— Ils crient qu'ils veulent la diablesse de la mer, dit-il à voix basse.

— La diablesse ? Qu'est-ce à dire ?

— C'est ainsi qu'ils appellent cette malheureuse Lola, répondit

Sulkey avec une certaine hésitation. Ils prétendent qu'elle a apporté le malheur dans l'île ! Ce n'est pas la première fois qu'ils menacent de la rejeter à la mer !

Harvey Dorrington se leva, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Je désire parler à ces gens, je suis le maître ici ! Que leur chef me soit amené sur l'heure. Allez, Sulkey !

Le gardien obéit avec empressement.

Quelques minutes plus tard, il revint suivi par un vieux pêcheur, au visage tanné comme du cuir et hérissé de crins blancs.

— C'est Wrath, ainsi le présenta Sulkey, c'est le plus ancien des pêcheurs de Cat-Rock. Wrath, dit-il en se tournant vers le marin, voici Mr. Harvey Dorrington, notre maître. Il désire que vous lui expliquiez votre conduite.

Le pêcheur parlait très bien l'anglais, tout en y mêlant parfois des termes écossais fort désuets.

— On a vu la diablesse de mer guetter derrière une roche les messieurs qui venaient de Londres et le bateau qui les amenait.

« Alors on a trouvé Glen-Glen mort... comme les autres, le visage convulsé par la peur. C'est la diablesse qui est derrière tout cela. Et nous y passerons tous si on n'en finit pas avec elle.

— Où est-elle ? demanda Harvey d'une voix brève.

— Elle se cache dans un repli de la lande, car elle n'ose pas rentrer au château ; elle n'est pas folle au point d'ignorer que mes hommes lui feront son affaire, si elle tombe entre leurs mains !

Au même moment, un cri déchirant se fit entendre.

— Voilà, dit simplement Wrath, ils l'ont trouvée, et Glen-Glen sera vengé, et les autres avec.

Dorrington se leva d'un bond et fit signe à ses compagnons.

— Allons empêcher ces imbéciles de commettre le plus lâche des crimes, dit-il d'une voix décidée.

Il sortit, Tom Wills et Slattercromby sur les talons ; Sulkey et les autres gardiens formant une arrière-garde prudente.

À la lueur des lanternes et des torches, ils virent les visages énergiques des pêcheurs émerger de l'ombre.

Des grappins étaient brandis, l'éclair blanc des couteaux luisait.

Harvey Dorrington marcha vers la sombre horde.

— Tant d'armes pour une femme qui a perdu la raison ! s'écria-t-il avec mépris. Vous êtes des enfants, retournez chez vous et laissez cette malheureuse en paix !

— Une diablesse, oui ! hurla-t-on. Elle a amené le démon dans l'île. Qu'on la tue, qu'on la rende à la mer !

Le cri de détresse se répéta, plus proche cette fois, et l'on vit une forme souple courir à toute allure vers le château, poursuivie par des hommes vociférant et brandissant des gourdins.

— Arrière ! ou je tire ! Tas de brutes ! rugît Harvey.

Une rafale de coups de feu éclata : c'étaient Tom Wills et Slattercromby qui venaient de décharger leur revolver en l'air.

La foule recula, prise de crainte devant les armes à feu.

Avec un grand cri, la femme qui venait de lui échapper apparut dans la lumière du hall, chancela et tomba dans les bras de Harvey Dorrington.

Au même instant, une pierre lancée à toute volée atteignit le jeune homme au front... le sang coula.

— Fermez la porte, Sulkey, dit-il froidement, demain ces brutes quitteront l'île. Par volonté royale, j'en suis le maître : je les chasse !

Il avait soulevé de terre la jeune femme évanouie et avec mille précautions, il la transporta dans la salle à manger.

La douce lueur des candélabres constellés de bougies inonda le visage aux yeux clos.

Tom Wills eut un recul involontaire : jamais beauté plus irréelle, plus surhumaine ne lui était apparue. Harvey Dorrington frissonna en déposant son merveilleux fardeau sur un lit de repos couvert de peaux de bête.

— Belle fille ! Tudieu, la belle fille ! marmottait Slattercromby, qui pourtant ne semblait guère sensible aux charmes du sexe faible.

Soudain l'inconnue ouvrit les yeux, jeta un regard absent autour d'elle, sourit faiblement en voyant un décor familier puis, d'un geste d'enfant craintif, se blottit contre Dorrington.

— Caro mio.

— Mon Dieu ! c'est la première parole qu'elle dit depuis qu'elle est ici ! s'écria Maggy. C'est un vrai miracle, mon doux Jésus !

— Non, c'est de l'italien, déclara Slattercromby.

La jeune femme s'était redressée à moitié et fixait longuement son sauveur de ses yeux sombres et magnifiques. On voyait qu'un immense effort mental se produisait dans son esprit.

Par deux fois elle ouvrit la bouche pour parler, puis avec une mimique désespérée, elle fit comprendre qu'elle ne pouvait s'exprimer.

Tout à coup, sa poitrine se gonfla et un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

— Elle n'a jamais pleuré ! cria Maggy, jamais !

— Les pleurs la sauveront peut-être, opina Tom Wills, songeur.

— Cela s'est vu ! pontifia à son tour Slattercromby.

— Puissiez-vous dire vrai, je bénirais à jamais ma venue sur cette terre inhospitalière ! s'écria Harvey Dorrington avec ferveur.

Doucement la belle Lola inclina sa tête sur l'épaule de Dorrington et s'endormit.

— Laissez-la dormir, supplia Harvey dont la voix exprimait un ravissement inexprimable.

— Je vous dis, Ned, que ce particulier est pincé, murmura Mr. Slattercromby à l'oreille de Tom Wills. Si l'on vidait une « bottle » à la santé de ces deux-là, hein ?

Tom Wills ne dit pas non, il regarda en silence l'étrange couple que formaient le maître de l'île et la jeune Lola endormie contre lui.

Telle fut la rencontre du dernier descendant des seigneurs de Cat-Rock et de la femme venue de la mer.

4. L'île abandonnée

L'amour rend les cœurs généreux. Quand l'aube se leva, Harvey Dorrington pansa sa blessure de la veille, vit qu'elle n'était pas bien grave et déclara à la table du déjeuner qu'il n'en voulait nullement à ces pauvres gens de la côte. On ne pouvait les châtier trop durement de leur superstition séculaire. Il leur ferait savoir par Sulkey, que leur inconduite serait pardonnée, mais que désormais, il leur serait interdit d'approcher du manoir à moins d'un mille.

Mr. Slattercromby ne sembla guère goûter cette mansuétude.

— Ces gens-là ne valent guère mieux que des nègres, et les nègres, on ne parvient à les mettre à la raison qu'à coups de lanière de cuir. Moi, Mr. Dorrington, je m'en tiendrais à ma première résolution et je les chasserais de l'île à coups de botte, et, s'il le fallait, de carabine !

Tom Wills n'était pas de cet avis et inclinait au pardon.

Lola, qui ne semblait plus se souvenir des fâcheux incidents de la veille, souriait à tout et à tous, les yeux vagues perdus au loin. Pourtant elle les reportait avec une préférence marquée sur son jeune sauveteur, et parfois elle lui prenait la main en disant :

— Caro mio.

Slattercromby fut nommé sur-le-champ interprète. On le pria d'adresser la parole en italien à la femme venue de la mer.

— Hm, fit-il, je ne sais pas trop quoi lui dire, ce n'est pas dans mes habitudes de dire des choses aimables aux dames. Voyons, j'essayerai tout de même. Eh bien ! ma belle, voulez-vous prendre un petit quelque chose ? Un peu de vin ou de whisky par exemple ?

Tous partirent d'un immense éclat de rire, et Lola les imita, mais on voyait à ses yeux qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle riait.

Tout à coup, Slattercromby eut une idée.

— Attendez, fit-il, et aussitôt il se mit à dire des noms de villes italiennes : Roma, Genoa, Palermo, Venezia, Napoli...

— Napoli ! répéta Lola.

— Belle ville, dit le colonial.

— Belle, répéta la jeune femme.

— Harvey ! cria tout à coup Tom Wills en montrant du doigt Dorrington.

— Harvey ! Harvey ! Harvey ! répéta-t-elle en prenant les mains de Dorrington dans les siennes.

— Continuez, monsieur Hobson, je vous en supplie, balbutia ce dernier.

Slattercromby intervint de nouveau et de son gros doigt, il montra Lola en demandant.

— Et vous ?

Elle fronça les sourcils et de nouveau l'effort mental se lut dans ses yeux.

— Et vous ? répéta Slattercromby en italien.

— Giovanna ! s'écria-t-elle soudain, puis avec frénésie elle répéta : Harvey et Giovanna, Harvey et Giovanna !

Elle s'endormit presque aussitôt, comme épuisée par le violent effort qu'elle venait de faire, bien qu'elle eût à peine quitté le lit depuis deux heures. Tom Wills et Slattercromby s'en allèrent chasser le guillemot dans l'île, jusqu'au soir. Harvey Dorrington prétexta une grande lassitude pour rester au château, ce qui amusa énormément le colonial, qui ne cessa de répéter son antienne :

— Pincé ! Pincé, le particulier ! Je vous le dis, et Aloïs Slattercromby n'est pas une bête, monsieur Ned Hobson.

*

Il faut bien se rendre compte de la position qu'occupaient les habitants du manoir de Cat-Rock, dans la salle à manger, après le souper, quand l'événement aussi mystérieux qu'effroyable se produisit.

Harvey Dorrington, heureux comme un roi parce que Giovanna, à qui nous laisserons désormais son nom, semblait renaître lentement à la raison, avait invité tout le personnel du château à vider un bol de punch avec lui et ses amis. Giovanna se tenait à la place d'honneur, le dos au feu. Harvey à sa droite, Tom Wills à sa gauche.

Devant elle, de l'autre côté de la table, Slattercromby, ayant familièrement indiqué une chaise au niais Pollock, plus souriant et plus bête que jamais. Sulkey et le pêcheur Gallan occupaient l'extrême bout de la table, le dos aux fenêtres, et Maggy l'autre bout bas de la table, près de la porte. Mac Loggan se tenait derrière Tom Wills et donnait de robustes coups de pique dans le feu de bûches.

Slattercromby officiait devant un énorme bol, dans lequel il venait de vider deux grandes bouteilles de vieux rhum, qu'il bonifiait avec une livre de sucre de canne et des épices.

Quand le mélange fut prêt, il fit flamber une allumette et l'en approcha. Une flamme bleue s'éleva au centre du liquide.

— Soufflez les bougies ! ordonna le colonial et Mac Loggan, se haussant sur la pointe des pieds vers la table de la haute cheminée où elles brûlaient dans les candélabres, obéit à l'instant.

La vaste salle n'était plus éclairée que par le reflet du feu croulant

sous les cendres chaudes, et par la flamme pâle du rhum.

Seules les silhouettes de Harvey, de Giovanna et de Tom Wills étaient plus ou moins visibles au reflet du foyer. Les autres étaient dans l'ombre. C'est à cet instant, qu'éclata un cri tellement aigu, que tous en eurent les oreilles déchirées ; mais il fut aussitôt suivi par les clameurs d'effroi poussées par le personnel : une longue main livide, comme brûlant d'un feu blanc intérieur, glissa lentement dans l'espace, s'approcha des convives, se trouva soudain armée d'un couteau effilé dont la lame accrocha un reflet de flamme. Un hurlement d'agonie retentit, puis un coup de feu.

La main disparut aussitôt et on entendit Mr. Slattercromby rugir comme un porc que l'on saigne.

— Lumière ! Pour l'amour de Dieu, de la lumière ! entendit-on crier Harvey. Il y eut une ruade désespérée dans le noir, des cris, des bruits de fuite éperdue.

Finalement, un mince filet lumineux jaillit et s'épanouit en une gerbe de clarté. Tom Wills promenait sa lampe électrique autour de lui. Il venait d'être bousculé d'importance et se relevait meurtri et furieux.

La première chose qu'il vit fut Giovanna réfugiée dans les bras de Harvey, et il s'en détourna avec quelque colère. Puis ce fut un corps étendu près de l'âtre obscurci. Puis les candélabres. Une minute après les bougies s'allumaient et, d'un coup d'œil, il embrassa la salle en déroute.

C'était Mac Loggan qui était étendu contre le foyer. Un flot de sang s'échappait de sa gorge trouée par un poignard, plongé jusqu'à la garde dans l'effrayante blessure.

Le malheureux serviteur ne bougeait plus, et Tom comprit que tout secours humain lui serait inutile.

Sulkey se tenait immobile contre la fenêtre, pâle comme la mort, les yeux mi-clos, comme s'ils avaient peur de voir.

Assis sur sa chaise, Slattercromby roulait des yeux horrifiés, une longue estafilade lui ouvrait la joue droite et saignait abondamment.

— J'ai pu saisir la main du diable, hoqueta le gros homme, il m'a frappé de sa griffe ou de son couteau. Mais je l'aurai, pas plus tard que ce soir, je l'aurai !

Mais ses paroles manquaient de conviction, il restait d'ailleurs comme figé sur sa chaise.

La porte était ouverte et l'on entendait Maggy se plaindre, Gallan jurer et Pollock bégayer dans les ténèbres du corridor.

— Qui est-ce qui a tiré ? demanda Tom Wills, est-ce vous, Slatter ?

— J'aurais bien voulu que ce soit moi, gémit comiquement le colonial, j'aurais voulu connaître l'effet d'une balle de browning sur la

peau du diable de Cat-Rock !

Tout à coup Tom Wills se pencha : il venait de sentir une forte odeur de roussi : son veston était troué et l'étoffe brûlée démontrait que le coup avait dû être tiré presque à bout portant, ne le manquant que par miracle. Slattercromby remarqua son regard et se leva avec effort.

— Dans quelle position vous trouviez-vous au moment du coup de feu, Ned ? demanda-t-il.

L'observation était naturelle, Tom réfléchit.

— J'ai entendu le cri de Mac Loggan derrière moi, et je me suis levé ; c'est à ce moment que l'on a tiré.

— Attendez, dit Slattercromby, Harvey et Giovanna sont restés immobiles sur leur chaise, je les voyais à la lueur du feu. Ils sont donc hors de cause.

— Oui, dit Harvey d'une voix sourde, Giovanna s'est levée en criant d'effroi, voilà plutôt la vérité et s'est jetée contre moi, m'étreignant dans sa peur.

— C'est la même chose, grommela le colonial. Alors... mais je ne vois que Mac Loggan qui ait pu tirer !

— Impossible, dit Tom, l'homme est mort, et l'était sans doute déjà à ce moment ; de plus, je ne vois aucune arme dans sa main.

— Nous ne sommes pas des détectives après tout, ronchonna Slattercromby.

— C'est très vrai, répondit ironiquement Tom Wills.

Harvey Dorrington se dégagea doucement des bras tremblants de la jeune démente, et prit la parole.

— Il faudra prévenir la police, dit-il.

Sulkey poussa un profond soupir et parut s'éveiller d'un songe.

— Vous êtes le maître de l'île, monsieur Dorrington, dit-il, vous avez qualité de chef de police. Vous devrez convoquer demain un jury composé d'habitants de l'île, qui rendront un verdict. C'est tout ce qu'il faudra faire. S'il y a lieu d'enquêter, c'est à vous que cela incombe. Cat-Rock est soumis à un régime d'administration tout à fait spécial. Vous ne devez rendre compte de vos actes qu'au Roi en personne, tels sont les privilèges. On nous les a fait connaître quand nous avons pris nos postes de gardien dans l'île.

« Mais, jusqu'à présent, il n'y a jamais eu de crime dans Cat-Rock, si ce n'est ceux qu'il faut imputer aux démons et aux fantômes, et ceux-ci ne se servent que de la peur pour tuer le pauvre monde. On ne peut les mettre en jugement.

Fatigué d'en avoir tant dit, Sulkey se tut, essuyant son front d'où la sueur coulait à grosses gouttes.

Soudain, Giovanna, qui était restée assise, immobile sur sa chaise longue, se leva avec un cri de frayeur, les mains rivées aux tempes.

— Harvey ! Harvey ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Dorrington courut vers elle et lui prit doucement les poignets.

— Calmez-vous, ma pauvre amie...

Il s'arrêta, médusé !

Une expression tout autre se lisait sur le beau visage de l'inconnue, on aurait pu y détecter de l'effroi, de la douleur et même une joie étonnée. Et en un anglais très pur, bien que légèrement zézayant, elle implora :

— Harvey, protégez-moi... ils sont là... ils reviennent, les hommes noirs !

— Ciel ! cria Harvey oubliant l'horrible ambiance, la peur lui a rendu la raison !

Mais ce n'était pas le moment de s'étonner ou de jubiler, car de nouveau, dehors cette fois, retentissaient des cris et des sanglots !

Sulkey qui s'était élancé vers la fenêtre cria :

— Les pêcheurs ! Ils reviennent ! Mon Dieu, ils sont comme fous ! Que leur arrive-t-il encore ? Le diable ! Regardez ! Le diable de Cat-Rock !

Tous les regards se tournèrent vers les vitres sombres, à travers lesquelles on pouvait voir les lucioles des lanternes s'approchant avec vélocité.

Mais sur la lande même, une monstruosité venait de se dresser.

C'était une haute colonne de feu blanc, animée de gestes désordonnés, une sorte de suaire géant s'ouvrant comme des ailes livides dans les ténèbres ; et, surgissant des plis du manteau fantastique, une tête atroce, diabolique, touchant du front les nuages, grimaçait, menaçait.

Cette fois, Slattecromby tira. Avec fureur, il déchargea son revolver à travers les vitres, sur l'effroyable apparition.

Elle n'en ricana que de plus belle, et soudain elle disparut, faisant place à des ténèbres épaisses d'où montaient toujours des clameurs d'épouvante. Les pêcheurs accouraient ; quelques minutes plus tard, Sulkey les introduisit dans le château, et ils apprirent à leur tour la terreur qui régnait dans le manoir du maître.

*

Vers l'aube, le jury, présidé par Harvey Dorrington et composé de pêcheurs de l'île, avec Wrath comme porte-parole, rendit son verdict.

Mac Loggan était mort d'une main inconnue, mais certainement diabolique. Ainsi en avait-on décidé à l'unanimité, et Harvey avait eu beau plaider l'inanité de la chose, la sentence restait. C'était la loi. Le jury avait parlé, et d'après la loi séculaire de Cat-Rock, Harvey pouvait, si bon lui semblait, enquêter, ou classer la chose : on ne juge

ni ne punit le démon par des moyens humains.

Quand ce verdict fut consigné dans un vieux registre que paraphèrent les mains frustes des anciens maîtres, les Duncan, Wrath se leva et se tourna vers Harvey Dorrington.

— Deux de nos femmes et tous nos enfants sont malades de frayeur, peut-être certains en succomberont-ils, comme Glen-Glen et d'autres encore. Maître ! Que le ciel vous protège, mais nous avons décidé de quitter l'île. À midi, à la marée haute, nos barques prendront la mer, et Cat-Rock sera à jamais abandonnée par nous. Nous nous fixerons dans l'île Shere plus au nord, et là nous prierons pour vous, maître, et pour ceux qui dorment dans cette terre maudite par Dieu et devenue inhabitable aux hommes.

Dorrington, les larmes aux yeux, ébrécha rudement sa première mensualité, qui lui venait aussi du fond du mystère, et remit cinq cents livres à Wrath pour s'établir au loin. C'était une fortune pour ces pauvres gens, et tous, les larmes aux yeux, vinrent lui baiser respectueusement la main, mais aucun n'accorda un regard à Giovanna, qui pleurait doucement dans un coin. À jamais, ils la tiendraient pour responsable de leur exode.

À l'heure de la méridienne, vers le nord, des voiles brunes hérissèrent la mer comme des ailes dures. Les pêcheurs quittaient à jamais la terre de leurs aïeux ; les époux Gallan s'étaient joints à eux, malgré les prières et les promesses de Harvey Dorrington.

L'île de Cat-Rock était abandonnée.

5. Le solitaire

Et Harry Dickson ? On aurait dit que le grand détective voulait rester en dehors de cette mystérieuse aventure ?

Tom Wills commençait à le craindre. Il était sans nouvelles de son maître, car il n'existait aucune communication entre l'île et le reste du monde, si ce n'est le bateau ravitailleur de Glasgow qui ne devait pas revenir avant une quinzaine. Car il y avait quinze jours déjà que les pêcheurs avaient quitté l'île. Les démons semblaient en avoir fait autant, la vie s'écoulait en effet dans une quiète monotonie.

Harvey Dorrington vivait, lui, dans le plus beau des rêves. Giovanna était revenue, lentement à la raison. Son histoire n'était plus un mystère. L'avenir non plus n'en semblait pas un à Dorrington, car il avait trouvé la compagne rêvée...

Déjà la femme venue de la mer s'occupait du ménage et se révélait une maîtresse de maison adroite et attentive.

Slattercromby chassait et pourvoyait la table des pièces de gibier les plus fantastiques ; il avait trouvé un excellent rabatteur dans Pollock, qui ne le quittait plus. Sulkey dépérissait à vue d'œil, et pendant les derniers jours, il ne quittait plus sa chambre que pour une ou deux heures dans la matinée, errant, rongé de fièvre par le triste manoir.

Tom Wills péchait, surveillant sans grand espoir l'horizon vide, où surgirait la nef amenant son maître.

Il le rencontra brusquement, au tournant d'une ligne de rochers près de la bourgade abandonnée par les pêcheurs, surveillant attentivement l'eau tranquille d'une petite anse naturelle entre les rochers.

— Oh ! monsieur Dickson. Oh, maître !... fut tout ce que put dire le jeune homme.

Le détective lui fit un signe amical de la tête, comme s'il venait à peine de se quitter.

— Bonjour Tom, que voyez-vous là-bas sur l'eau ?

Un peu interloqué, et même légèrement choqué, le jeune homme ne put répondre d'abord, puis s'étant repris, il regarda.

— Mais rien du tout, maître !

— On a des yeux non seulement pour regarder, mais pour voir, je vous l'ai tant de fois répété, riposta le maître avec malice.

— Eh bien ! il y a quelques jolies couleurs irisées sur l'eau du

bord, comme sur celle des égouts, dit enfin le jeune homme avec aigreur.

— Très bien, Tom. Très bien vu. C'est tout ce qu'il y a à voir d'ailleurs.

— Comme si cela avait quelque importance !

— Énorme, my boy, énorme, c'est moi qui vous le dis, toute la solution du problème est là, dans ces jolies couleurs, comme vous le dites, irisées.

Tom Wills secoua la tête ; il connaissait ce petit jeu des énigmes, si cher au maître, mais qui dénotait toujours une découverte heureuse de sa part. Il se mit à faire le récit des événements, mais le détective l'interrompit.

— Je sais tout cela, mon ami.

— Comment ? Mais c'est impossible.

— Si impossible n'est pas français, ce n'est pas toujours anglais non plus, rétorqua Dickson en souriant. Cinq jours après votre départ pour Cat-Rock, j'en savais déjà assez long pour pouvoir quitter Londres, et me rendre à l'île Shere en touriste, où j'ai attendu patiemment l'arrivée des pêcheurs abandonnant cette île maudite.

— Alors vous saviez d'avance que cet exode aurait lieu ? s'écria Tom Wills incrédule.

— C'était dans la norme, mon petit. Il *fallait* qu'il en fût ainsi. Un jour plus tôt ou un jour plus tard. Mais les pêcheurs *devaient* partir d'ici, et sans esprit de retour. Mon Dieu, jamais affaire ne fut moins mystérieuse que celle-ci, mais quels acteurs prodigieux elle met en scène, Tom !

— Comment êtes-vous venu ici ? demanda le jeune homme.

— Wrath a bien voulu me conduire ici, par une nuit sans étoiles. Seulement j'ai dû y mettre le prix, et jurer que jamais je n'en dirais rien en personne. Les pêcheurs se sont mutuellement prêté serment de ne jamais revenir à Cat-Rock. Je le lui ai promis de tout cœur, car cela faisait mon jeu à merveille.

— Où habitez-vous, maître ?

— Mais j'ai des maisons en masse à ma disposition. J'ai choisi celle de Wrath qui est la plus confortable. J'y ai quelques provisions et je cuisine sur un amour de réchaud à alcool sans flamme visible, et sans fumée révélatrice. Les nuits sont un peu froides, mais quelques bonnes couvertures et le feu de l'action me suffisent pour combattre cette froidure. Dites-moi, Tom, vous devez à présent connaître l'histoire de la belle Giovanna ? Je présume qu'une fois sa raison retrouvée, elle a dû vous raconter son roman.

— C'est la vérité, maître. Et la voici, cette histoire.

« Giovanna Pantanelli est napolitaine, elle est orpheline, sans amis ni parents. Très pauvre, mais instruite, elle fut engagée comme

dame de compagnie par la famille Turelli de Naples. Les Turelli voyageaient beaucoup, et Giovanna les accompagnait partout. L'année dernière, ils firent l'acquisition d'un yacht, le *Dante Alighieri*, qui partit pour une croisière dans le Nord. Au cours d'une tempête, le navire tossa un piton sous-marin et coula. Giovanna, M^{me} Turelli et un homme d'équipage purent prendre place dans un des canots. Ils partirent à la dérive. Le second jour après le naufrage, le matelot devint subitement fou, il jeta M^{me} Turelli par-dessus bord et assomma Giovanna à coups de rame.

« Quand elle reprit connaissance, elle était seule dans la barque, alors une grande peur l'envahit, ses idées se brouillèrent...

« Elle a recouvré la raison parmi nous. Elle ne se souvient que très vaguement de son séjour antérieur dans l'île de Cat-Rock. Seule la grande peur que lui causaient les pêcheurs subsiste dans sa mémoire.

« Son récit s'est d'ailleurs confirmé d'une certaine manière. Peu de jours après l'exode des pêcheurs, Pollock est allé rôder dans leur village désert, sans doute dans l'intention de chaparder ce qu'il pouvait y avoir encore à chaparder.

« Dans la cabane de Glen-Glen, le pêcheur mort de terreur, il a trouvé une petite valise appartenant à Giovanna et qui renfermait quelques bijoux sans grande valeur, ainsi que des papiers d'identité en bonne et due forme.

— En effet, dit Harry Dickson, je me rappelle que le yacht italien *Dante Alighieri*, appartenant à la famille Turelli, s'est perdu corps et biens au cours d'une croisière nordique...

« Je suppose que Harvey Dorrington est amoureux fou d'elle ?

— Ils sont fiancés, dit Tom Wills, nous avons bu hier à leur prochaine union.

— Où ce mariage aura-t-il lieu ? demanda le détective soudain intéressé.

— Mais ici, au château.

— Alors ils attendront la venue du bateau de Glasgow pour qu'un pasteur les unisse.

— Il paraît que ce n'est pas nécessaire, et ni Harvey ni Giovanna ne semblent d'humeur à attendre aussi longtemps. Les lois qui régissent l'île semblent, à ce point de vue, s'apparenter à celles d'un navire en pleine mer, où le capitaine, en l'absence du pasteur, peut bénir une union. Sulkey peut donc officier à sa place, et il le fera bientôt. Slattercromby et moi serons témoins. Mais comme je ne puis le faire sous le faux nom de Ned Hobson, j'ai décliné cet honneur et dit qu'il revenait de droit à ce brave serviteur de Pollock.

Harry Dickson s'était dressé de toute sa longueur, son apathie semblait l'avoir complètement abandonné.

— On ne peut pas tout prévoir, l'entendit murmurer le jeune

homme. Ah ! diable, il faudra que je mette les bouchées doubles.

— Maître, demanda soudain Tom Wills, on dirait à vous entendre qu'il y a quelque part du danger qui menace.

Harry Dickson approuva vivement.

— Il y a du danger, Tom, mais pas pour le moment. Harvey Dorrington, que nous avons pour mission de surveiller et de garder, ne court aucun risque, *du moins pour le moment... bien au contraire*. Mais cela ne durera pas !

« Tudieu ! J'avais espéré pouvoir vivre comme un coq en pâte jusqu'à l'arrivée du courrier de Glasgow, mais voici que mes cartes se brouillent.

— Que me faudra-t-il faire, maître ?

— Chasser, pêcher, dormir comme par le passé, mon petit, puis il y aura une heure où il faudra donner un terrible coup de collier. Mais elle n'a pas encore sonné. Et le pire, c'est que je ne sais pas quand elle sonnera !

— Pourrais-je vous revoir, au moins ?

Harry Dickson se gratta l'oreille d'un air perplexe.

— Euh ! je ne sais trop.

Jamais Tom Wills n'avait vu l'irrésolution se peindre d'une telle façon sur les traits de son maître.

— Tout est clair, mon petit, mais c'est une erreur dans le temps qui s'apprête à me jouer un tour.

Tout à coup Dickson se frappa le front et ses yeux se mirent à briller.

— Tom, s'écria-t-il, connaissez-vous une bonne cachette dans l'île, mais alors, une cachette que Pollock, lui, ne connaisse pas ?

Le jeune homme ne répondit pas, se martyrisant la mémoire.

— Pollock... c'est possible, car j'ai appris qu'il n'est pas originaire de l'île, et fainéant comme il l'est, il préfère rester auprès du feu dans la cuisine plutôt que d'aller par monts et par vaux, bien qu'il accompagne maintenant Slattercromby dans ses parties de chasse...

« Et, l'autre jour j'ai entendu le colonial lui reprocher son manque de connaissances topographiques : « Si vous connaissiez un peu mieux Cat-Rock, nous saurions où niche le beau gibier », disait Slatter, et Pollock reconnaissait et regrettait son ignorance.

« Oui, je connais une petite grotte très confortable, près de laquelle je pêche parfois le flétan et le surmulet ; à marée haute on ne peut l'atteindre et à marée basse elle n'est accessible que par une fente très mince, quasi invisible. À l'intérieur il y a du sable sec et elle est très bien aérée. Si vous voulez vous y établir, vous y aurez un gîte qui vaudra peut-être bien la sale cambuse de Wrath.

— Il s'agit bien de moi, grommela le détective.

— Mais, continua Tom, je parle pour Pollock et non pour Sulkey,

qui connaît l'île dans ses moindres recoins.

— Aussi je n'accuse pas Sulkey, répondit le détective en riant, du moins en ce qui concerne sa connaissance des lieux. Écoutez, Tom, ce soir, sans que personne ne vous voie, tâchez de vous promener avec Sulkey aux alentours de cette grotte dont vous allez sur-le-champ m'indiquer l'emplacement.

Tom donna des indications précises que son maître écouta avec une joie non dissimulée.

— Voici les ombres qui s'allongent, Tom, dit-il enfin. Ce soir la lune se lève très tard, mais j'espère qu'il n'y aura pas de brouillard. Pourvu que Wrath sorte, pour aller piller quelque banc d'huîtres, pas trop loin d'ici. Si vous voyez un feu vers la pointe nord, ne vous en occupez pas et n'en parlez pas aux autres.

La nuit tombait quand le jeune homme, portant son panier rempli de petits flétans, rentra au manoir.

Il y avait un air de fête au château. Slattercromby s'occupait allègrement à déclouer des caisses de champagne. Des conserves de choix se trouvaient étalées sur les dressoirs.

— Vous savez, Ned, s'écria le colonial dès qu'il le vit, c'est pour demain : les deux tourtereaux s'embarquent pour Clystère, ou... comment s'appelait cette diable d'île ? Cythère, dites-vous ? D'accord, je le serais même si c'était Cydalise ou Cyrus. Et ce soir on fête cela.

Sulkey vaguait par les couloirs, comme une âme en peine ; ce fut lui qui aborda Tom et l'attira vers une fenêtre ouverte.

— Écoutez, monsieur Hobson ! Voilà déjà la deuxième fois que je l'entends. La troisième ne saurait tarder.

À peine avait-il parlé qu'un long hurlement éclatait dans la nuit.

— Le chien fantôme !

Tom Wills ne put réprimer un frisson.

Au loin, au bord de la mer, un chien hurlait lamentablement.

— Il n'y a jamais eu de chien dans l'île, murmura Sulkey.

Surmontant son malaise, Tom Wills lui frappa amicalement l'épaule.

— Sulkey, mon ami, je veux vous aider. Je veux dissiper le cauchemar, mais je ne comptais le faire que demain, j'aurais mis le mot de l'énigme dans la corbeille de noces des jeunes époux.

— Vous avez trouvé ? s'écria Sulkey, rayonnant d'espoir.

— Tout ce qu'il y a de trouvé, et je veux que vous soyez le premier à savoir. Quand tout dormira au manoir, voulez-vous faire une promenade avec moi ?

Sulkey hésita, mais la mine du jeune homme était si ouverte, si joyeuse qu'il finit par accepter.

— Va pour ce soir ! dit-il.

Le repas fut magnifique, c'est-à-dire aussi plantureux que les

ressources de l'île le permettaient.

Slattercromby était parvenu à tirer des bécassines, et Giovanna avait accommodé le poisson à l'italienne, d'une façon tout à fait exquise. Le champagne et le whisky coulaient à flots.

Tom Wills remarqua avec joie que si le colonial et Pollock s'enivraient copieusement, Sulkey par contre restait sobre. Harvey Dorrington et Giovanna étaient tout à leur bonheur et semblaient ignorer le monde autour d'eux. Enfin on se sépara. Slattercromby regagna sa chambre, presque en rampant, et Sulkey dut, aidé de Tom Wills, porter Pollock complètement ivre, dans le galetas où il logeait.

Quand les dernières lumières furent éteintes, Tom Wills et Sulkey quittèrent le manoir et partirent d'un bon pas à travers la lande.

La nuit était noire, mais Sulkey montrait le chemin comme s'il y voyait en plein jour.

— Alors, je vais savoir, monsieur Hobson ? demanda-t-il à plusieurs reprises.

Il en coûtait au jeune homme de tromper ce brave serviteur, mais l'ordre du maître était formel.

— Certainement, mais d'abord vous verrez. Vous ne pourriez comprendre sans voir, mon cher Sulkey.

Ils avaient atteint la partie méridionale de l'île et s'approchaient du bord de la mer. Tom Wills s'aventura dans la sente rocailleuse qui menait à la grotte.

Soudain une ombre bondit de derrière un tas de galets, et Sulkey, la tête entourée d'un sac roula sur le sol, sans une plainte.

— Pauvre diable, murmura Harry Dickson, l'agresseur nocturne, mais il le fallait, et plus tard, il sera loin de m'en vouloir de cette action un peu brutale. Je le mets dans la grotte et il ne manquera de rien. Maintenant, rentrez vite au manoir, Tom.

Habitué à obéir, Tom s'éloigna aussi vite que l'ombre et la mauvaise route le lui permettaient.

Il arrivait à un mille du château quand la lune se leva, triste et rougeâtre à l'horizon. Une lueur sanglante glissa sur la lande qui parut, sinistre et hostile.

Tom Wills pressa le pas, mais soudain son cœur s'arrêta de battre.

Là-bas, se profilant sur le disque lunaire, immobile, au haut d'une butte, un énorme chien se dressait.

Lentement, l'animal fantôme leva la tête et d'un long hurlement, il salua la montée de l'astre de la nuit.

6. L'ennemi démasqué

— Sulkey ! Où est Sulkey ?

Ce cri venait de retentir, pour la centième fois au moins, dans le manoir.

Harvey Dorrington, pâle et furieux, arpente la salle à manger, où sur la table, la Bible reste solitaire, attendant en vain l'officiant.

Giovanna est affalée dans un fauteuil, le regard sombre, Tom Wills s'étonne de ne plus lire aucune douceur sur ce beau visage.

Il ne peut décrire le malaise qui s'empare de lui quand il la voit, immobile et muette, semblant ne rien voir, pas même son fiancé.

Tout à l'heure, comme il la suppliait de prendre patience, elle l'a écarté d'un geste las et hautain, où il y avait presque de la fureur.

Slattercromby bat l'île dans tous les sens. Parfois le colonial tire des coups de feu, et l'on entend Pollock appeler l'absent d'une voix singulièrement tonnante, pour un petit homme comme lui.

Tom Wills aurait voulu les imiter, mais Giovanna qui ne semble guère souhaiter un tête-à-tête avec son futur époux, l'a prié sèchement de rester au château. Pour peu, elle lui aurait rappelé qu'il n'est au fond qu'un mercenaire.

De temps à autre, il échange quelques paroles à voix basse avec Harvey.

— Sulkey semblait malade depuis quelque temps. Un accès de fièvre chaude expliquerait bien des choses. On devrait explorer les brisants, dit le jeune homme.

— Que pourrions-nous faire d'un pasteur mort ? demande Giovanna avec aigreur, et Tom est frappé par l'égoïsme féroce de ces mots.

Même Harvey Dorrington semble s'en être aperçu, car il regarde sa fiancée avec tristesse, mais il n'ose relever la malheureuse parole.

Vers midi, Slattercromby et Pollock revinrent bredouilles.

On mangea froid et mal les restes du souper de la veille, même le colonial avait perdu sa bonne humeur.

Il mastiquait avec une sombre énergie, roulant des yeux féroces. Tom Wills supposa qu'il en voulait surtout à la fatalité qui l'avait spolié d'un beau repas de noces, agrémenté de vins et de liqueurs à volonté.

Au cours de l'après-midi, Giovanna se retira dans sa chambre, et les hommes restèrent silencieusement à fumer dans le salon.

Tom Wills, après une heure d'ennui poli, quitta le manoir et prit en flânant le chemin de la pointe nord.

Il lui tardait de revoir Harry Dickson et de lui demander des explications au sujet de l'agression et de la disparition de Sulkey.

Bien qu'il ne fût déserté que depuis une quinzaine à peine, le hameau sentait déjà l'abandon. Le sable poussé par le vent s'amoncelait devant les portes, des volets battaient lamentablement au souffle du nord, le chaume partait par grandes poignées des toits.

— Holà, fit doucement le jeune homme en poussant la porte de la cabane de Wrath.

Elle était vide, et rien ne permettait d'y déceler une présence récente. Tom Wills fronça les sourcils devant cet intérieur désolé.

Le maître l'avait-il trompé ? Avait-il établi sa résidence ailleurs ? S'était-il enfoncé imprudemment dans l'île, en plein jour, au risque d'être aperçu du manoir ?

Le jeune homme resta pendant tout un temps en proie à une irrésolution pénible, incapable de s'en aller pourtant.

C'est alors qu'il remarqua les signes du maître...

Une certaine éraflure dans le pisé de la muraille, et puis, plus bas, une ridicule figurine qu'on aurait dite tracée par une main d'enfant.

Tom s'étonna. Les signes jalonnaient en général une route, et permettaient à Tom et à Harry Dickson de se suivre l'un l'autre dans le dédale des villes, mais ici, ils étaient apposés sur la muraille à quelques pieds l'un de l'autre.

Mais le jeune homme eût tôt fait d'en découvrir la raison : le maître voulait le conduire vers une cachette proche.

« Une boîte aux lettres, je présume, se dit Tom Wills, il serait en effet de la dernière imprudence de laisser une lettre en évidence dans cette pièce, que Slattercromby ou Pollock auraient pu visiter avant moi. »

Il avait pensé juste : dans la boîte aux lettres – une fente dans la cloison –, le détective avait glissé une feuille de son bloc-notes.

Tom reconnut l'écriture hachée, un peu houleuse du maître, et lut :

Mon cher garçon,

Une occasion imprévue se présente : Wrath a vu mes signaux et est venu me prendre sur la côte, seulement il a fallu faire vite à cause de la marée. Je suis donc obligé de vous laisser dans l'île quelques jours encore. Pour deux raisons : ma hâte d'abord, Sulkey ensuite. Je suis parvenu à lui inspirer confiance, malgré notre brutale rencontre. Il m'a juré de ne pas quitter la grotte. Rien ne lui manque en fait de nourriture, de boisson et de vêtements, car je lui ai donné toute ma réserve. Il serait prudent pour vous

de ne pas lui rendre visite avant deux ou trois jours, mais si je ne suis pas revenu alors, allez voir s'il n'a besoin de rien, et rappelez-lui sa promesse de ne pas sortir de son refuge. Je ne crois pas qu'un danger menace Dorrington d'ici là, ni vous non plus, mais que cela ne vous empêche pas d'être sur vos gardes, et de vous méfier de tous et de tout, même de votre propre ombre.

Je vous quitte, Wrath appareille pour le départ. À bientôt et bon courage.

H. D.

Soigneusement, le jeune détective fit flamber la feuille de papier, et en réduisit la cendre en une impalpable poussière qu'il jeta au vent.

Une profonde mélancolie s'était emparée de tout son être.

Après une si brève apparition, le maître s'évanouissait de nouveau, jouant bizarrement à cache-cache avec tout le monde.

À pas lents, il traversa la lande hérissée d'ajoncs et de buissons épineux, et regagna à contrecœur le château où les premières lumières s'allumaient. Tout le monde était assis près du feu de la salle à manger, excepté toutefois Pollock qu'on entendait s'affairer dans la lointaine cuisine.

Harvey essayait de consoler Giovanna.

— Quelques jours de patience, ma chérie, le bateau ne tardera pas à venir et nous nous marierons à Glasgow, devant un véritable pasteur, et non dans une île sauvage devant un manant.

Giovanna secoua la tête.

— J'aurais voulu être mariée dans l'île. Je suis Italienne, et Italienne de Naples, c'est dire que je crois aux forces bonnes et mauvaises, à l'influence bénéfique ou maléfique des circonstances. Eh bien ! cela nous aurait porté bonheur de ne pas quitter l'île. De ne la quitter jamais !

— Ainsi, murmura Harvey, vous consentiriez à vivre pour toujours sur cette rocaille désolée ?

— Ne suis-je pas près de vous, Harvey ? répondit gravement la jeune femme, et là où vous êtes, se trouve le bonheur pour moi.

Son fiancé lui caressait tendrement les cheveux d'un noir bleuté.

Slattercromby, décidément privé de sa bonne humeur coutumière, ne s'attendrit pas à ces douces paroles, mais grogna méchamment :

— Au moins, mangera-t-on chaud ce soir ?

Manger était devenu la grande distraction des îliens, boire aussi, sans nul doute, surtout pour le colonial et Pollock.

Enfin ce dernier parut, portant un énorme plat fumant.

C'était un effroyable ragoût de poisson, devant lequel Slattercromby lui-même renifla sauvagement.

Le second service composé de goélands rôtis était tout aussi

immangeable.

Tom Wills repoussa vite cette chair huileuse et rebutante, fleurant la vase et le poisson, et se rabattit sur quelques maigres conserves.

Le colonial, prétextant que le whisky nourrissait son homme, s'il le fallait, se servait des rasades monstres.

Harvey et Giovanna bavardaient à voix basse, assis côte à côte sur le divan. Pollock accepta avec joie l'invitation de Slattercromby de se désaltérer en sa compagnie.

Tom Wills feuilletait en bâillant une revue littéraire, vieille de plus d'un mois, épuisant sa réserve de cigarettes.

Telle était la lourde atmosphère de cette pièce, où tous les habitants de l'île Cat-Rock se trouvaient réunis.

Comme Tom Wills levait les yeux sur Pollock, il vit le regard de ce dernier fixé attentivement et avec une sorte de stupeur épouvantée sur la fenêtre.

— J'ai entendu des pas, bégaya-t-il.

— C'est Sulkey qui revient ! s'écria Harvey Dorrington.

Mais Pollock secoua la tête d'un air de doute.

— Ce ne sont pas les pas de Sulkey, car je les reconnaîtrais entre mille. Ce sont les pas d'un homme qui rôde !

Giovanna lui jeta un regard mécontent.

— Il n'y a plus personne dans l'île, dit-elle sèchement, plus personne d'autre que nous. Quant aux fantômes, c'est bon pour les pêcheurs ; je crois qu'ils sont en ce moment avec eux dans l'île Shere. Grand bien leur fasse !

Mais alors, elle-même entendit les pas et ses yeux s'agrandirent.

Tom suivait ses regards des yeux.

Ils étaient fixés sur la fenêtre, et dans le champ d'ombre, quelque chose avait bougé.

— Non, non, ce n'est pas possible, l'entendit-il murmurer.

Un fracas de verre brisé retentit au même instant : la vitre proche du divan venait d'être mise en pièces, et par l'ouverture une main parut. Tom Wills ne vit qu'elle, une longue main nerveuse, bien faite ; une large cicatrice blanche sillonnait les quatre doigts repliés autour de la crosse d'un revolver.

Avant que le jeune homme pût intervenir, deux flammes brèves jaillirent du canon de l'arme dans la direction de Giovanna.

Le revolver de Slattercromby répondit aussitôt et la main criminelle rentra dans la nuit.

— Giovanna ! Giovanna ! burla Harvey avec désespoir.

— Je ne suis pas touchée, haleta la jeune femme, mais pour l'amour de Dieu ne laissez pas s'enfuir ce misérable. Slattercromby, Pollock ! faites donc vite !

Tom Wills remarqua qu'elle ne lui demandait rien, et sur l'heure

il en éprouva quelque dépit.

Il observa pourtant que le colonial ne mettait guère d'empressement à se lancer à la poursuite du mystérieux malfaiteur, ce qui était bien curieux pour un homme habitué à fusiller des tigres et des lions.

Pollock lui, courait déjà à travers la lande, quand Slattercromby, sans hâte et après avoir très longuement vérifié son revolver, mit les pieds dans le hall. Il n'avait pas atteint la porte qu'un hurlement épouvantable montait dans la nuit, suivi aussitôt d'une clameur affreuse.

— C'est Pollock qui appelle ! s'écria Harvey Dorrington.

Un cri plus strident encore s'éleva, puis ce fut le silence, le bruit du vent dans les ajoncs, et les sanglots de la marée montante.

Tom Wills s'était emparé d'une lanterne dans le corridor et élançé au-dehors. Il dépassa à toute allure Slattercromby peureux, hésitant et loin de ressembler encore au matamore des premiers jours.

À trente yards du manoir, le jeune homme vit un corps étendu face contre terre... une mare de sang séchait déjà autour de lui, bue avidement par le sable.

Tom Wills déposa sa lanterne près de la macabre trouvaille.

C'était Pollock... il respirait encore faiblement.

Et de nouveau, le hurlement retentit, venant de loin, du côté de la mer, et avec une indicible épouvante, Tom Wills découvrit que la gorge de Pollock avait été broyée par les mâchoires d'un chien d'une force colossale. À cet instant, un rayon de lune traversa les nuées et illumina faiblement la butte proche.

Un violent frisson parcourut les membres du jeune détective. Un immense chien roux, aux yeux de flamme, pointait son museau vers une ombre qui cheminait lentement sur la crête.

Tom vit une grande cape noire qui frissonnait comme des ailes diaboliques, autour d'un corps décharné.

Déjà le rayon de lune s'éteignait, balayé par des nuages noirs.

Pollock bougeait faiblement ; Slattercromby était enfin arrivé auprès de lui. Tom put entendre les dents du colonial s'entrechoquer.

Soudain le mourant fit un mouvement désespéré et râla :

— Les morts reviennent... c'est lui, le capitaine Flammers... le Ciel nous soit clément !

— Jour de Dieu ! cria Slattercromby, et malgré l'obscurité, Tom Wills vit blêmir son visage.

— Monsieur Hobson, dit brusquement le colonial, veuillez m'aider à transporter cet homme, qui divague déjà aux lisières de la mort.

Le ton était singulièrement sec et cérémonieux, il déplut à Tom Wills qui n'était frappé que par l'horreur des circonstances.

À petits pas, ils transportèrent Pollock à l'intérieur du manoir et l'étendirent sur un matelas posé à la hâte près du feu de la cuisine.

Giovanna recula, horrifiée, devant l'affreuse blessure et Slattercromby s'improvisa médecin.

— Monsieur Hobson, veuillez chercher ma boîte à pansements, je vous prie, dit-il, je ne puis quitter ce blessé.

Tom Wills s'exécuta de bonne grâce, et monta à la chambre du colonial.

Ce fut comme si Pollock n'avait attendu que le départ de Tom Wills, car il prit la main de Slattercromby et murmura :

— J'ai vu... Hobson causer... avec un homme à la pointe... nord.

— Par l'enfer. Pollock, pourquoi n'en avoir rien dit ?

Mais le serviteur n'entendait plus de reproche, sa respiration siffla lugubrement, et le rôle commença.

Quand Tom Wills revint, Pollock n'avait plus besoin de pansements ni de soins : il rejoignait Mac Loggan dans le mystère...

On ne se coucha pas au manoir. À l'exception de Giovanna qui se retira dans sa chambre, les trois hommes restèrent près du feu, à fumer et à échanger de vagues propos.

Tard dans la nuit, la fatigue eut raison de Harvey Dorrington qui s'endormit, Slattercromby se tourna alors vers Tom Wills, il avait retrouvé un peu de sa cordialité d'antan.

— M'est avis, Ned, dit-il, que nous allons y passer tous. Le monstre inconnu qui nous en veut, semble vouloir aller vite en besogne. Nous sommes encore trois hommes sur Cat-Rock.

« Qu'il soit dans l'intention du bandit mystérieux de nous faire disparaître ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et quel sera le sort de Giovanna ? Je n'ose y songer sans frémir, ni vous de même Hobson, car vous êtes un gentleman. Eh bien ! le diable de Cat-Rock n'aura pas si facilement la peau du vieux Slattercromby. Je saurai me défendre, mieux encore, il me reste quelque espoir d'avoir la sienne. Voulez-vous m'aider, Ned Hobson ?

— Certes, je le veux, s'écria Tom Wills avec chaleur.

— Alors n'espérez pas dormir cette nuit, continua Slattercromby, je prends mon fusil de chasse, et vous, Ned, chargez-vous d'un bon paquet de cordes.

— Que comptez-vous faire ?

— Je compte, si possible, prendre la bête vivante, ricana Slattercromby avec une joie sauvage. Je veux lui jouer un tour à ma façon ! Aha ! Aha !

Une demi-heure plus tard, les deux compagnons traversaient la lande ; Slattercromby, qui marchait en tête, prit le chemin du village déserté.

— M'est dans l'idée qu'il gîte dans ces masures abandonnées, le

diable de l'île, déclara le colonial, mais s'il n'y est pas, nous le chercherons ailleurs, jusqu'à ce qu'on ait pu lui faire passer le goût d'ennuyer le monde.

Intérieurement, Tom Wills se félicita du départ de Harry Dickson que Slattercromby aurait pu prendre pour le mystérieux étranger.

Ils étaient arrivés au bord de la crique où Tom Wills rencontra son maître.

— Je vais vous confier quelque chose, Ned, dit le colonial, je sais que le monstre inconnu aime à se tenir dans ces parages, et savez-vous en compagnie de qui ?

— Je crois le savoir, dit Tom en souriant... d'un chien !

Slattercromby se mit à rire.

— Bravo, Ned, on ne peut rien vous cacher, en effet, il se tient au bord de la mer, à côté d'un chien !

Au même instant, la crosse du fusil de Slattercromby s'abattit avec force sur le crâne du jeune homme qui s'écroula inerte sur le sol.

Le colonial poussa un hurlement de joie et de colère.

— Et ce chien, c'est vous ! Sale bête d'espion !

Il se mit à ligoter sauvagement le corps immobile du pauvre jeune homme.

— Une balle vous serait trop douce, chien ; dans quelques minutes vous sortirez de votre évanouissement. Mais ce sera pour voir la marée haute s'approcher, vous lécher les pattes et puis vous engloutir. Une belle heure de torture ma foi ! Adieu, Ned Hobson, que le diable ait votre maudite âme !

7. Le chien fantôme

Tom Wills ne criait plus. Sa gorge était sèche, le bruit de la marée montante couvrait ses derniers appels.

Il était attaché à un énorme bloc de basalte, et ne pouvait faire un geste. Sous le ciel d'un noir d'encre, les brisants blanchissaient, proches, toujours plus proches, déjà les rochers voisins résonnaient sourdement sous les coups de bélier des vagues.

Baker Street... Mrs. Crown... le brave intendant de Scotland Yard, Goodfield, et Harry Dickson... le maître, qui le chérissait comme un fils... Tout cela serait perdu d'ici un quart d'heure. Le lendemain, à marée basse, son corps roulerait parmi les galets et les algues, visité par les crabes et les seiches. Deux larmes brûlantes coulèrent sur les joues du jeune homme : on ne quitte pas la vie sans regrets, quand on n'en est qu'au printemps.

Il jeta un dernier appel de détresse, car il venait de sentir une caresse glacée sur ses chevilles. L'eau était là.

La marée montait. Sa voix grondeuse emplissait l'espace.

L'écume salée voletait autour du jeune homme, puis ce fut un paquet d'eau de mer qui l'inonda, puis vint le rude coup de la première vague lancée à l'assaut de la terre.

Elle montait ! Elle montait... la marée qui allait en finir avec l'élève du grand détective Harry Dickson.

Une grande résignation était venue au cœur du jeune homme, il attendait la mort. Il lui semblait qu'il ne sentait même plus la morsure des eaux glacées. Pan. Une immense vague venait de déferler sur lui, lui brûlant les yeux de sa salure, lui écrasant la poitrine.

— Maître... Harry Dickson... murmura Tom... Dieu...

Mais sa prière fut comme coupée au couteau : quelqu'un tirait sur ses liens. Ce n'était pas la vague qui le frappait : non, c'étaient des petits coups secs bien que très puissants, s'imprimant avec une sorte de rage froide aux cordes, Tom ne pouvait voir, mais il comprenait : on détachait ses liens, bien que d'une manière bien étrange.

Et tout à coup la corde maîtresse, comme tranchée, céda. Tom roula de côté, et la nouvelle vague qui arriva ne le couvrit qu'imparfaitement. Une force considérable le tirait maintenant hors d'atteinte de la marée meurtrière.

Avec un frémissement de joie, le jeune homme se mit à se défaire de ses liens.

— Merci ! Merci mon sauveur ! s'écria-t-il en se mettant debout.

Ses yeux s'ouvrirent, grands de stupeur et d'un peu d'effroi.

Un formidable chien roux se tenait à quelques pas de lui et le regardait avec des yeux étincelants, qui n'exprimaient pourtant aucune hostilité.

À deux reprises, la bête fantôme s'éloigna, revint vers lui, sembla s'impatienter. La troisième fois, elle saisit entre ses crocs un pan du vêtement de Tom Wills et tira avec force.

— Elle veut que je la suive ! s'écria le jeune homme. La bête gronda, contente d'être comprise par l'homme qu'elle venait de sauver. Puis elle prit sa course, se dirigeant délibérément vers le sud de l'île, en évitant les endroits découverts d'où on aurait pu être vu du manoir.

Tom eut quelque peine à se tenir à la hauteur de la bête, qui, à chaque fois que le jeune homme ralentissait sa course, revenait vers lui en grondant d'une manière mécontente.

« Oh ! se dit-il, je ne serais pas étonné que ce brave animal me conduise vers la grotte que j'ai découverte, et qui doit abriter Sulkey ! »

Il en était bien ainsi, et Tom admira le magnifique instinct du chien : il se dépêchait, car, à la marée haute, la grotte deviendrait inaccessible.

Bientôt, avec un jappement de joie, le chien se lança à travers la fente, et Tom entra à sa suite dans le repaire.

Tout au fond de la grotte, un petit feu de brindilles sèches brûlait sans fumée, et le jeune homme vit deux formes humaines accroupies près des flammes basses. Dans l'une d'elles, le jeune homme reconnut Sulkey.

— Holà ! fit-il.

Les deux hommes ne semblèrent nullement étonnés de le voir.

— On vous attendait, dit Sulkey, ce gentleman a envoyé son chien vous chercher.

— Et il m'a trouvé au bon moment, répliqua Tom Wills en racontant son aventure. Tout en parlant, il regardait l'inconnu assis à côté de Sulkey.

C'était un homme de haute taille et de noble prestance, mais dont un chagrin immense semblait avoir ravagé à jamais le beau visage. Le chien jaune se tenait près de lui, quémendant une caresse de ses mains.

Et alors Tom regarda ses mains : il les vit longues et nerveuses, et sur la dextre il remarqua la large cicatrice blanche.

L'homme avait vu le regard de Tom Wills s'y attacher, et n'en manifesta ni crainte ni embarras.

— Monsieur Tom Wills, dit-il avec un sourire navré : c'est moi, en

effet, qui ai tiré par la fenêtre sur cette hideuse créature qu'est Giovanna, c'est mon chien qui mit fin aux jours criminels de Pollock... À présent, en guise d'explications, je vous raconterai une histoire.

*

— Je me nomme Walter Flammers, et jadis on disait le capitaine Walter Flammers, attaché spécial au War Office.

« Depuis j'ai connu la honte de la dégradation militaire, et la vie effroyable du bagne où je devais finir mes jours. Une femme fut la cause de ce déshonneur, une femme qui trompa ma confiance en me volant des documents secrets, que par la suite on m'accusa d'avoir vendus à une nation étrangère. Je séjournais depuis plus de deux ans à Dartmoor, parmi la lie des criminels, n'étant plus un homme, mais un numéro matricule, quand j'appris la mort d'un oncle, qui me légua toute sa fortune. Une fortune fantastique... qui venait à un homme qui devait vivre de pain noir et d'eau jusqu'à la fin de ses jours. Mais l'or est puissant. Il m'aida à m'évader. Alors j'errai à l'aventure, à la recherche de l'indigne créature qui avait fait mon malheur.

Walter Flammers se tut, roula une cigarette, ralluma et continua d'une voix tranquille :

— Et je la trouvai à la fin des fins. Et c'est pour cela que je suis à Cat-Rock.

— Mais vous ne l'avez pas trouvée ici ? s'exclama Tom Wills.

— Parfaitement... ici. Gertrud Rau, dite Gerda von Rauenfelzen, que vous connaissez mieux sous le nom de Giovanna, monsieur Tom Wills !

Le jeune homme resta muet de stupeur, puis une grande tristesse l'envahit : comment une merveilleuse créature comme Giovanna pouvait-elle abriter une âme aussi ténébreuse ?

Walter Flammers semblait avoir lu sa pensée, car il secoua tristement la tête.

— Je vous comprends, mon garçon, elle m'a ensorcelé comme tant d'autres, comme ce fou de Dorrington, et comme elle continuerait à le faire si je n'y mettais bon ordre.

« Par deux fois, ma colère fut plus forte que ma raison et j'ai voulu la tuer, anéantissant la grande preuve de mon innocence. Mais par deux fois, la Providence veillait et je manquai mon coup.

— La première fois, murmura Tom, c'était le soir où Mac Loggan fut tué !

Flammers baissa la tête.

— Mac Loggan était gagné à ma cause. Mais de cela Giovanna ou Gerda, comme il vous plaira de la nommer, ne se doutait pas. Elle se méfiait pourtant de lui, et cela équivalait à une sentence de mort pour

le malheureux.

« La fameuse main blanche l'exécuta. J'étais pourtant dans la place, blotti comme tant d'autres soirs, au fond d'une niche creusée dans l'âtre, espionnant, écoutant, espérant découvrir de nouvelles infamies. La main fantôme tua trop vite, et moi je tirai trop tard pour sauver Mac Loggan. Vous étiez sur mon chemin, monsieur Wills, sinon l'assassin du pauvre Mac Loggan aurait eu son compte.

— Mais la main fantôme, je l'ai vue, moi aussi, dit Tom.

— Une ancienne blague, mon cher ami, mais qui prend toujours dans une atmosphère de terreur, comme il en plane constamment une sur Cat-Rock. Un gant de caoutchouc, frotté d'huile phosphorée et maniée à l'aide d'une solide poire à air par... la belle Giovanna.

« J'ai assisté, témoin impuissant et horrifié, à ce drame rapide :

« Quand Mac Loggan cria, *il ne venait pas d'être frappé*, il était seulement effrayé par l'apparition de la main de feu. Giovanna se leva pour se jeter dans les bras de son fiancé. C'est alors qu'elle lança le poignard qui perça la gorge de Mac. Car c'est une lanceuse de couteaux de première force. Je vis le geste, et, de ma cachette toute proche de vous, je tirai. À ce moment, vous avez fait un mouvement qui faillit bien être votre dernier... mais qui sauva la meurtrière.

Tom Wills se prit les tempes entre les mains : il ne comprenait pas.

— Mais pourquoi cette série d'horreurs, de fantasmagories, de terreurs, sur un vilain bout d'écueil comme Cat-Rock ? s'écria-t-il.

Flammers sourit avec indulgence.

— Votre maître, Mr. Dickson, l'a compris bien avant vous, monsieur Wills, mais avec le temps vous arriverez à sa hauteur. Je vais donc éclairer votre lanterne.

Il jeta une brassée d'ajoncs secs sur la flamme qui monta en une belle flambée vers la voûte piquée de cristal de roche ou de sel gemme.

Puis il s'approcha de l'ouverture de la grotte où l'on entendait le mugissement des vagues retentir tout proche.

— Gerda von Rauenfelzen n'est pas une espionne ordinaire. Loin de là. C'est un chef, c'est une sommité. Elle donne des ordres à Wilhelmstrasse à Berlin. Son grade équivaut à celui de général, pour le moins. C'est une vaste intelligence, elle a d'ailleurs passé par Jena et Heidelberg, et possède ses titres de docteur en philologie et en sciences. Elle est courageuse jusqu'à la témérité la plus folle, elle est dénuée de tout scrupule et de tout sens moral. Elle est d'une beauté saisissante, presque sans pareille sur la vaste terre.

« Voyez quel être infernal le service d'espionnage allemand a ainsi à sa dévotion. Notez que cette femme aime son pays, éperdument, avec une sorte de sauvagerie malade, surtout depuis

que ses frères, les seuls êtres qu'elle aime au monde, tombèrent sur le front des Flandres. Pourtant ce n'était qu'une enfant à ce moment-là, Gertrud Rau ou Gerda von Rauenfelzen.

« Un jour on la trouve à Naples sous le nom de Giovanna Pantanalli, engagée au service des Turelli. L'Angleterre ne s'en occupe guère : elle a tort, car elle est sur le chemin de la Grande-Bretagne.

« Au nord des Hébrides se trouve une île qui ferait bien le jeu des Allemands, c'est Cat-Rock. Le yacht des Turelli part en croisière vers le nord. Au large de notre île, il coule... seule Gerda est sauvée. Elle est recueillie par les gardiens du manoir, où elle reste en simulant admirablement la folie. Pendant des mois, elle a le courage de se conduire comme une démente, de ne pas dire un seul mot. Mais, entre-temps, l'île est en proie aux apparitions les plus fantastiques. L'île est hantée : les gens meurent de peur. Bientôt, il n'est plus question parmi eux que de quitter Cat-Rock.

« C'est le grand jeu pour Gerda : voir abandonner l'île. Du propriétaire, Harvey Dorrington, elle ne se soucie guère, sachant qu'il ne quittera pas la Capoue de Londres pour l'enfer de Cat-Rock.

« Mais le sort en décide autrement : Dorrington est ruiné.

« Vendre l'île ? Il ne le peut, car telle fut la volonté des Duncan...

« Soudain, on lui fait une effarante proposition : qu'il se fixe à Cat-Rock !

Tom Wills interrompit le capitaine Flammers :

— Je me demande qui a pu lui proposer une chose aussi absurde !

Flammers sourit et ralluma sa cigarette éteinte.

— Mais moi-même, mon cher monsieur. Je venais de découvrir Gerda, mais je ne la tenais pas pour cela. Alors je lui envoyai Dorrington, et elle donna dans le piège.

— Comment, Dorrington et vous, vous étiez d'accord pour...

— Mais non, mais non, interrompit Flammers avec un peu d'impatience. Je savais bien que Gerda allait jouer son suprême atout : sa beauté.

« Elle fut vite au courant de la venue du maître de Cat-Rock. Alors son projet fut élaboré en un tournemain : elle épouserait Dorrington. Une fois le mariage contracté, Harvey pouvait se noyer ou mourir d'un accident de chasse : Gerda était la maîtresse absolue de l'île.

« Tout marcha bien : Dorrington vint dans l'île et les pêcheurs la quittèrent. Mais il était accompagné de deux compagnons. Les excellents Messrs. Smiles et Corming ! Ils donnèrent du fil à retordre à la belle Gerda. Celle-ci ne se tint pas pour battue. Elle envoya ses propres hommes chez les avoués pour briguer la place, mais ne réussit qu'à en faire admettre un seul.

— Slattercromby ! s'écria Tom Wills.

— Hauptman Kurt Erckenstein, voilà son véritable nom, repartit Flammers. On avait toutefois compté sans Harry Dickson. Le coup des papiers trouvés dans sa poche et dans celle de son élève Tom Wills lui parut grossier. Il éventa le truc et se mit à surveiller attentivement le jeu de Gerda.

« Il était plus important qu'il ne l'avait prévu tout d'abord.

« *La grande preuve* se faisait attendre... hélas, car Gerda se méfiait. Il fallait presser le mariage. Sulkey avait droit de sceller leur union sur la terre de Cat-Rock. La veille de la cérémonie, il disparut.

— Oui, murmura Sulkey, qui pour la première fois prit la parole... ah ! ma pauvre île. Qu'est-ce qu'on lui veut, je me le demande !

— Beaucoup de choses, vous l'apprendrez assez tôt, dit Flammers dont le front s'assombrit.

— Depuis combien de temps résidez-vous dans l'île, monsieur Flammers ? demanda Tom Wills.

— Depuis plus de deux mois, sir ! Assez pour avoir été témoin de toutes les fourberies de Gerda, prestidigitation et fantasmagorie comprises. Mais sans qualité pour intervenir, et toujours à l'affût de *la grande preuve*.

— Qui est ? demanda Tom Wills.

Flammers lui jeta un regard profond.

— Votre maître s'en charge pour le moment, monsieur Wills, c'est le seul homme qui pouvait la découvrir.

— Mais encore...

Soudain le chien se mit à grogner.

— Silence, Hurry, commanda Flammers qui venait de se lever.

Sulkey et Tom prêtaient avidement l'oreille : des bruits confus naissaient au loin, tranchant sur la monotone plainte des vagues et du vent.

— Je crois, monsieur Wills, dit solennellement le capitaine, que la voici, la Grande Preuve.

Un bruit de voix, puis un cliquetis d'armes se fit entendre, enfin la marche saccadée de lourdes bottes.

— Éteignez le feu, Sulkey, et toi Hurry, silence, commanda Flammers.

Il s'approcha de l'issue où l'eau montait déjà, et il écouta.

— Gerda sait que le jeu est perdu pour elle, le tout est de quitter l'île et de ne laisser personne derrière elle.

— Mon maître... qu'advient-il de Harvey Dorrington ? supplia Sulkey.

— Que Dieu ait pitié de lui ! murmura Flammers.

— Ah ! fit Tom, écoutez donc monsieur Flammers : *on parle allemand*.

Flammers poussa un gémissement de désespoir.

— Oh ! Dickson, arriveriez-vous trop tard pour empêcher une telle infamie !

Du dehors les voix venaient, nombreuses et méchantes.

— Il ne peut se cacher plus longtemps. Nous avons trouvé les traces de son damné chien, qu'il vola au bain de Dartmoor et qui l'accompagne comme une ombre obstinée.

— Seigneur... c'est vous qu'on cherche, Flammers ! murmura Tom en prenant son compagnon par le bras.

— Certainement, Gerda m'a reconnu. Elle ne quittera pas l'île sans s'être assurée que je repose par cinquante brasses de fond, convenablement lesté de galets ou de boulets de fonte, répondit Flammers d'une voix amère.

« Comprenez donc, Tom Wills... si je venais à regagner Londres ! Quel potin dans le Landernau officiel : tentative de vol d'une île anglaise par le service d'espionnage allemand. Wilhehnstrasse n'aime pas les histoires, en ce moment où les commissions interalliées fonctionnent toujours.

— Les empreintes du chien sont toujours visibles, clama une voix près de l'entrée de la grotte, mais on dirait qu'elles se perdent sous l'eau.

— C'est un jeu de la marée, répondit-on, il doit y avoir des grottes par ici. Mais on fera donner les scaphandriers s'il le faut. Franz et Meillert sont-ils là ?

— Ils arrivent, Herr Leutnant !

— Cela sent mauvais, grommela Flammers... la grotte n'a pas d'autre issue. Avez-vous un revolver, Tom ?

— Oui, Slattercromby me l'a laissé.

— Tant mieux ! Cela nous fera gagner du temps. Mais c'est tout : ils nous tueront comme des rats.

— La marée n'est pas encore assez haute pour masquer complètement le passage, gémit Sulkey.

On entendait un bruit de pas pataugeant dans la boue et dans l'eau.

— Holà ! Voici la grotte !

Une lueur se glissa dans le passage : un homme parut, balançant un puissant fanal à acétylène.

— Feu ! commanda Flammers.

Cette salve eut raison de Mr. Aloïs Slattercromby, alias Kurt Erckenstein, lieutenant-colonel de la Reichswehr prussienne...

Il poussa un ignoble juron et roula sur le sol, deux balles dans le crâne.

— Ils sont là-dedans ! Tue ! Tue ! hurlèrent des voix furieuses.

Au même instant un bruit sourd roula autour de la grotte.

— Le canon ! cria Flammers, c'est Harry Dickson qui arrive !

Et soudain, ce furent les salves régulières des canons de la marine anglaise qui ébranlèrent les échos de Cat-Rock.

— Sauve qui peut, cria une voix en allemand.

— Rendez-vous, tonna une voix anglaise, et aussitôt une salve de mousqueterie retentit.

— Eh bien ! serez-vous sages ? dit une voix bien connue.

— Ya ! Ya !

— C'est Harry Dickson ! cria Tom Wills.

Et sans songer au danger, il s'élança dans l'eau du passage, guéa, nagea, perdit pied et... se trouva dans les bras de son maître.

Un gros projecteur de marine éclairait la plage comme en plein jour.

Tom vit des uniformes de la marine anglaise encadrant un groupe d'hommes sombres et penauds.

— Je vous présente l'équipage de l'U-128, un des plus beaux sous-marins qui soit resté à l'Allemagne, dit Harry Dickson ; et une unité pas ordinaire, puisqu'elle possède un attirail complet de cinématographie, destiné à faire naître des fantômes sur les îles désolées. Quant au bateau même, une brigade de fusiliers marins, qui vient de débarquer, le garde dans une petite crique près de la pointe nord. Souvenez-vous de notre rencontre en ces lieux, Tom !

— Mon Dieu, je me rappelle, s'écria le jeune homme : les couleurs sur l'eau !

— C'était tout simplement du pétrole, voilà une trace qu'un sous-marin laisse fatalement sur l'eau, surtout quand elle est tranquille comme dans cette anse, mon garçon. À propos, Flammers est-il là ?

Le capitaine parut à son tour, et Dickson lui serra longuement la main.

— Vous allez revenir avec nous à Londres, capitaine, votre réhabilitation n'est plus qu'une question de jours.

— Et Dorrington ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson secoua la tête.

— Venez au manoir, dit-il.

Des soldats de l'infanterie de marine l'occupaient déjà quand les détectives y entrèrent. Harry Dickson poussa la porte de la salle à manger et se découvrit.

Giovanna assise dans un fauteuil souriait d'un air bizarre, les yeux clos, un pli amer à la bouche, immobile.

— Morte ! s'écria Tom Wills.

— On ne prend pas une femme de sa race et de sa trempe la main dans le sac, déclara Harry Dickson, elle a préféré se donner la mort. C'était une femme courageuse, bien que criminelle, seul Dieu a désormais le droit de la juger.

— Et... Harvey ?

— Il l'aimait, Tom... voyez vous-même.

Mais on avait déjà couvert d'un drap blanc le cadavre du pauvre Dorrington, qui s'était brûlé la cervelle aux pieds de sa fiancée.

*

Quand Harry Dickson parle de cette aventure, classée parmi ses dossiers d'espionnage, il se complaît à reconnaître qu'il n'y joua qu'un rôle assez obscur.

— Je suis resté dans les coulisses, dit-il.

— N'empêche que sans vous, Harry Dickson, Cat-Rock devenait une base de sous-marins allemands pour une guerre que l'on peut toujours voir éclater d'un jour à l'autre, lui répond-on au War-Office.

FIN

LE CHÂTIMENT DES FOYLE

1. L'esprit du mal

C'était en Ecosse, aux pieds des Highlands, vers la fin de l'été.

Les merveilleuses semaines qui précèdent la chasse à la grouse !

Ces oiseaux, d'aussi grande valeur cynégétique que culinaire, s'ébrouaient déjà dans les sous-bois ; on les entendait se chamailler dans les buissons ; et leur vol, bruyant et lourd, éveillait souvent le silence forestier.

Les chasseurs n'étaient pas encore sur place, mais les braconniers se servaient d'avance et Tod Haigh, le patron de l'auberge des « Armes des Duncan », régalaient ouvertement ses hôtes de ce gibier délicat, malgré la chasse encore fermée.

L'auberge était d'ailleurs bien solitaire, sise au bord d'une route peu fréquentée, dans un site charmant, d'où l'on voyait onduler au loin les célèbres montagnes vertes.

Depuis huit jours les touristes, clients ordinaires de Tod Haigh, avaient repris la diligence qui les menait à Leith, d'où ils regagnaient leurs lointaines pénates. Trois retardataires étaient restés fidèles malgré tous ces départs. Un vieux peintre irlandais qui pêchait plus de truites dans le torrent qu'il ne brossait de toiles ou ne prenait d'esquisses, et deux citoyens de Londres, en qui nous reconnaissons Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Harry Dickson en vacances ?

Que l'on se détrompe ; le détective était là en service commandé, bien qu'il affectât des allures de touristes en repos.

À Scotland Yard, on lui avait dit :

« La police d'Edimbourg vient de nous appeler à l'aide. Il y a un mystère qui plane dans son district. Seulement elle désire que l'enquête soit menée avec une discrétion parfaite, absolue : on ne désire pas priver toute une région de ses touristes d'été, ni de ses chasseurs d'automne.

« Voici les faits, qui se situent tous dans les environs de la bourgade de Glen-Loch. Au pied des Highlands, dans la région boisée, plusieurs crimes ont été commis, tous sur des personnes de très modeste condition : un repasseur de couteaux, un simple d'esprit qui

faisait la cueillette des mûres, un enfant pauvre glanant du bois mort, un bag-piper ambulant, et deux marchands nomades traversant les bois avec leur pacotille.

« La police a eu des soupçons, et si vous n'y prenez garde, monsieur Dickson, vous risquerez de tomber dans ses errements, car une créature, presque infortunée, vit dans ce pays, et elle attire immédiatement sur elle les plus terribles soupçons.

« Il s'agit du jeune fils des Foyle, châtelains de l'endroit, des gens dont la fortune est immense, et qui sont quasi maîtres de la contrée.

« Le jeune Charles Foyle est un garçon difforme et bossu, affreux à voir ; une tête de vieillard libidineux, sur un corps d'enfant, car le bougre n'a que quinze ans. En plus de ces horribles défauts physiques, c'est un être amoral, aux trois quarts fou, d'une cruauté sans égale.

« C'est le plus abominable tortionnaire de bêtes que l'on puisse imaginer.

«... « Pourquoi ce monstre n'est-il pas interné dans quelque Lunatic-Asylum ? » nous direz-vous. Les Foyle sont si riches, si influents ! De plus, et sur ordre de l'autorité, Charles est sous la surveillance continuelle d'un spécialiste, le Dr Lambeth, un homme très probe qui a fait ses preuves.

« Charles Foyle est d'une adresse extraordinaire, surtout quand il s'agit de blesser et de tuer les bêtes : il manie la fronde avec une dextérité digne de celle des meilleurs lanceurs des âges anciens.

« Cela a suffi pour attirer l'attention sur lui.

« Mais les meurtres ont tous été accomplis à l'aide d'instruments coupants : tranchets, couteaux, rasoirs ou haches... outils qui ne sont pas mis à la portée du jeune Foyle. Les recherches ont prouvé qu'il lui aurait été possible de fournir les alibis les plus irréfutables. La police l'a mis sous une surveillance étroite et, pendant ce temps, deux autres crimes s'accomplissaient.

« Le Dr Lambeth a d'ailleurs répondu de la parfaite innocence de son malade.

« Ne vous égarez donc pas de ce côté, Dickson, et surtout ne vous attirez pas les foudres des Foyle. Cela nous donnerait un tintouin du diable !

Harry Dickson songeait à toutes ces choses en quittant l'auberge des « Armes des Duncan » et en se dirigeant vers les bois prochains.

Tom Wills n'était pas de la promenade et avait préféré accompagner à la pêche le vieux peintre irlandais Peter Dell.

La matinée était radieuse, des clartés laiteuses traînaient sur l'horizon.

Les collines lointaines étaient nimbées d'argent et de nacre ; la terre aux vallonnements harmonieux se déroulait devant Dickson dans un ondolement vert et or. Un chapelet de petits étangs brillait entre le

promeneur et la forêt, et des butors s'y disputaient aigrement.

« Quelle paix merveilleuse pour un endroit si riche en horreurs ! se dit le détective, je comprends la prudence de la police écossaise. Une publicité un peu trop tapageuse, et ce serait l'exode complet des touristes. »

Il marchait d'un pas allègre, faisant lever des jacquets criards hors des sagittaires.

— Bonjour, sir... Avez-vous un peu de tabac pour un pauvre homme ?

C'était vraiment un pauvre homme : vieux, tout en haillons, un antique chapeau haut-de-forme enfoncé sur la tête.

Harry Dickson lui tendit une demi-tablette de Navy-Cut et le bonhomme se confondit en remerciements émus.

— Je me nomme Billy, dit-il, et voilà ma maison...

Fièremment il montrait, à cent toises de là, au pied d'une butte gazonnée servant de piédestal à une antique chapelle, une lamentable roulotte.

Quelques moutons paissaient tranquillement autour de la petite maison roulante, sous la garde d'un vieux dogue presque édenté et d'un bélier autoritaire.

— C'est votre troupeau, sans doute ? demanda le détective.

Billy partit d'un grand éclat de rire.

— Mon troupeau, doux Seigneur ! Mais je ne possède pas seulement un flocon de laine ! Non, mon bon monsieur, je garde les moutons d'autrui, et ceux-ci appartiennent à Tod Haigh, un bien brave homme, qui me laisse gagner quelques sous.

« Ce sont de beaux moutons, et un jour vous en mangerez les gigots à l'auberge.

Il cligna de l'œil et continua ; en bourrant de tabac une affreuse petite pipe toute noire.

— Le pâturage est salé. Cela donne un bon goût à la viande...

Tout à coup, sa mine se renfroigna.

— Cette sale bête de bossu va de nouveau s'amuser à faire peur à mes bêtes. Ah ! quelle vermine, doux Seigneur !

Harry Dickson suivit des yeux le regard du berger, et vit deux promeneurs sortir de la chapelle, au haut de la butte.

L'un d'eux était un homme d'une cinquantaine d'années, portant un confortable complet de chasseur. Sa mine était grave et avenante, sous l'épaisse barbe brune. Quant à son compagnon, Harry Dickson le reconnut immédiatement.

C'était le jeune Charles Foyle.

Ah ! on n'avait pas exagéré sa laideur au Yard ! Petit, difforme, une énorme gibbosité soulevait ses épaules grâciles et une hirsute tignasse rousse couronnait sa tête méchante de vieillard. Son aspect

repoussant était rehaussé par un ridicule costume écossais, où le rouge vif était la couleur dominante.

Tout à coup, le nabot glissa des mains de son précepteur, qui avait fait le geste de le retenir, et il se mit à courir vers le troupeau.

Les moutons s'égaillèrent ; le chien furieux aboya aux jambes nues de l'avorton.

Celui-ci l'écarta d'un coup de pied adroit et, soudain, sortit une fronde de sa besace de cuir.

Avant que son compagnon l'eût rejoint, il avait fait tournoyer la lanière de peau, et un galet coupant traversa l'air en sifflant.

— Là, qu'est-ce que je vous disais ! se lamenta Billy.

Un coup sourd venait de retentir, puis un craquement de bois éclaté.

La pierre avait atteint une des fragiles cloisons de la roulotte et l'avait défoncée de part en part.

— Touché ! glapit le monstre... Aha ! voilà Billy ! Je vais lui casser sa sale figure ! Hou ! Hou !

Il se baissait pour ramasser un autre caillou quand, soudain, il roula sur le sol, atteint en plein visage par une gifle magistrale.

— Voilà pour vous apprendre à laisser les pauvres gens tranquilles ! tonna la voix sévère de Harry Dickson.

Le nabot se releva en hurlant, et il montra le poing à son agresseur.

Sur ces entrefaites, le Dr Lambeth s'était approché, l'air soucieux et embarrassé.

— Je ne sais, monsieur, si je puis vous permettre... commença-t-il.

— Pardon, docteur, répondit Harry Dickson, j'ai grande envie de passer les menottes à votre pupille, et de le faire envoyer dans quelque asile spécial pour les mauvais garnements de son acabit. Voici ma carte !

— Monsieur Dickson, je suis navré de faire votre connaissance en de si lamentables circonstances. Mais il faut avoir beaucoup d'indulgence pour ce petit malheureux. D'ailleurs, le vieux Billy sera dédommagé par Sir Foyle et sa sœur, Lavinia Foyle.

Mais comme on avait fait connaissance, et que Charles se contentait, pour toute espièglerie, de tirer la laine bourrue des moutons, un bout de conversation s'engagea.

— Au château, nous avons été avisés de votre venue, monsieur Dickson, et Sir Foyle compte bien avoir l'honneur de vous y recevoir.

Harry Dickson fit un geste du côté du jeune homme.

— Un cas bien triste, sir, continua le docteur en secouant la tête d'un air las. Un esprit complètement malade, et quel détestable milieu pour son éducation ! Sir Foyle, son père, le néglige complètement ; on

dirait qu'il soupçonne à peine son existence. Sa mère est morte depuis longtemps, et la sœur de son père, Lady Lavinia, s'occupe bien plus des affaires du château que de son neveu.

Charles Foyle, que le jeu de la laine arrachée n'amuseait déjà plus, s'était mis à trépigner avec impatience.

— Barbu, vilain barbu ! hurlait-il à l'adresse du docteur. Je veux m'en aller !... Venez, ou je dirai à mon père que vous m'avez fait battre par ce voleur.

« Dépêchez-vous, je veux aller tuer une sarcelle, une belle sarcelle avec des ailes bleues toutes rouges de sang !

Le Dr Lambeth prit hâtivement congé du détective, après lui avoir fait promettre de venir au château.

Billy les regarda s'éloigner avec une joie mal dissimulée.

— Quel petit sagouin ! Ah ! sir, cette giflette que vous lui avez donnée m'a réchauffé le cœur. Voulez-vous voir les jolis pipeaux que je taille dans du roseau et dans du bois tendre ?

Tout en lui montrant les naïfs produits de son art, Billy ne cessait de bavarder avec le détective.

— Ce que le docteur ne vous a pas dit, déclara-t-il, c'est que le vieux Foyle est un fieffé soûlard ! Un tonneau de whisky ambulant ! Il déjeune d'une tasse de cet alcool, dîne d'une bouteille et soupe d'un gallon. Si on approchait un tison rougeoyant de son bec, il s'enflammerait comme un rat de cave, foi de Billy !

À ce moment, d'autres voix se mêlèrent à l'entretien ; elles étaient fraîches et joyeuses.

— Hello ! vieux Billy... Avez-vous traité vos brebis au moins, petit fainéant ? Il nous faut du lait frais pour le breakfast !

Billy se frotta les mains et manifesta aussitôt un réel plaisir.

— Voilà qui est mieux, sir, que ce vilain petit bandit. Voyez ces jolies filles venues de Londres. Elles sont très courageuses et habitent dans le bois. Elles font du... Comment dites-vous ?

— Du camping ! acheva Harry Dickson.

— C'est cela ! Elles ont dressé des tentes blanches et vertes. C'est d'un joli... Elles font du feu et elles sont solides comme des hommes !

À l'orée du bois apparaissaient les silhouettes gracieuses de six jeunes filles, habillées de toilettes claires, les jambes et les bras nus, les cheveux coupés court sur la nuque rasée, le teint bruni par l'air et le soleil. Elles s'approchaient du berger en brandissant toutes sortes de récipients.

— Hello, laitier ! Vous êtes en retard !

Billy se hâta d'isoler deux de ses plus belles brebis, et l'une des jeunes sportswomen se mit en devoir de les traire.

Une autre s'approcha de Harry Dickson et lui tendit cavalièrement la main.

— Morning, sir. Mon nom est Lisbeth Dale. Je vous félicite !
— Et de quoi, mademoiselle Dale ? demanda le détective, étonné.
— Du magnifique soufflet dont vous avez gratifié cette horrible mauviette vêtue comme un singe de cirque. J'espère que vous lui avez cassé quelque chose.

Le détective se mit à rire, puis il se présenta.

— Harry Dickson ? Chouette ! Venez dîner un jour sous notre tente, vous nous raconterez vos aventures. Bien sûr, on les a toutes lues, mais ce n'est pas tout à fait la même chose... En service ?

— Non, mentit le détective. En vacances, tout simplement...

— Au fond, cela ne me regarde pas, et je suis peut-être indiscrete, mais quand on fait du camping, on devient mal élevée en diable. Excusez-moi, grand homme que vous êtes !

Lizzie Dale se tourna vers ses compagnes.

— Hep ! mes filles ! La corvée du lait est-elle achevée ? Alors venez, que je vous présente à un homme célèbre !

Une course folle s'engagea et une minute plus tard, le détective se vit entouré d'un groupe hilare des plus jolis minois du monde.

— Harry Dickson. Merveille ! Captain Lizzie, faites donc les présentations !

Gravement, le « capitaine » obéit :

— Voici mon lieutenant, Kate Sonny. Quel joli nom, hein, monsieur Dickson ? Elle est noire comme jais, et pourtant Anglaise jusqu'au bout des ongles.

« Jessie Horst, rouge comme du feu.

« Maddy Armstrong, solide comme son nom l'indique.

« Dora Straitforth, la plus belle blonde de Kensington road.

« Et cette merveille brune, c'est Minerva Campbell, la bien-nommée, car c'est la plus grave de nous toutes. D'un sérieux à faire pleurer le Sphinx !

Harry Dickson distribua des poignées de main à la ronde, tout au charme de cette jeunesse heureuse et insouciante.

— Vous viendrez nous rendre visite, hein, grand Harry Dickson ? supplia Lizzie. N'oubliez pas que c'est moi qui vous ai découvert. Nous restons encore trois semaines ici et il n'en faudra peut-être pas plus pour que l'une d'entre nous vous épouse de gré ou de force.

Le détective rit de bon cœur et promit tout ce qu'elles voulaient.

— Aimez-vous le gibier, monsieur Dickson, ou préférez-vous le saumon ? demanda la grave et pratique Minerva. Nous pêchons avec beaucoup de succès...

— Aimez-vous le gibier, monsieur Dickson ? renchérit Kate. Je chasse très bien...

— Sur les terres du seigneur Foyle ? demanda narquoisement le détective.

La belle jeune fille haussa dédaigneusement les épaules.

— Nous ne voulons pas du gibier de ces rats : le droit de chasse, dans les bois que voici, appartient à je ne sais quel seigneur absent, qui l'a cédé à l'excellent Tod Haigh, le plus honnête aubergiste du monde.

C'est ainsi que Harry Dickson fit la connaissance du club des « Amazones ». Cette rencontre lui fit plaisir mais, d'un autre côté, elle le remplit d'appréhensions : les jeunes filles ne se trouvaient-elles pas en danger dans ces régions hostiles ? Il se promit de leur en parler ouvertement, lors de leur prochaine rencontre.

Il fit une longue promenade, poussa une pointe jusqu'aux environs du manoir des Foyle, une immense et triste bâtisse, juchée sur une colline rocheuse, moitié ruine, moitié castel moderne, et respirant une hautaine ladrerie.

Il contourna les grands étangs giboyeux, d'où s'élevèrent des vols tourmentés de cols verts et de piletts, déjeuna d'une plantureuse omelette chez des fermiers solitaires de la montagne et revint le soir à l'auberge, fourbu mais heureux comme tout.

Alors, il se vit entouré de visages soucieux.

Tom Wills et Peter Dell conversaient à voix basse autour d'un plat de poissons qui refroidissait, tandis que Tod Haigh versait à boire à deux hommes de la maréchaussée montée, qui saluèrent respectueusement Harry Dickson à son entrée.

— Nous voudrions vous dire un mot, monsieur Dickson, murmurèrent-ils.

Du geste, le détective les invita à sa table.

— Un coup de téléphone du château nous a fait accourir ce midi : cette petite ganache de Charles Foyle avait brûlé la politesse à son gardien, le Dr Lambeth, et nous avons dû nous mettre à sa recherche.

— L'avez-vous trouvé ? demanda Dickson.

— Pas nous, mais le vieux Billy... Charles Foyle était couché dans le Ravin Bleu, la tête fracassée.

— Ah !... Et que raconte Billy ?

— Pas grand-chose... Il avait dirigé son troupeau, à midi, vers les pâturages du ravin qui sont très gras, et c'est son chien qui découvrit le cadavre. Billy n'a d'ailleurs pas eu le temps d'en dire plus long... Il était couvert de sang et une flèche lui traversait la gorge !

— Tonnerre ! cria Harry Dickson. Et...

— Il est mort il y a une heure, monsieur Dickson, sans avoir pu ajouter un mot. Le pauvre diable !...

2. Le château de la laideur

Harry Dickson attendait depuis plus d'un quart d'heure dans le hall froid et silencieux.

Il marchait de long en large, martelant d'un pied impatient les grandes dalles bleues, qui sonnaient creux sous ses pas.

Accrochées le long d'une muraille grise, des armes désuètes et mal entretenues, ainsi que des boucliers datant des guerres civiles, flanquaient une vaste panoplie grimaçant de toutes ses hures et de ses bois de cerfs.

Une vague clarté indécisait ces objets funèbres, leur donnant un semblant de vie falote et fantomale.

Tout au haut d'un escalier de chêne lustré, des vitraux verts distillaient des lueurs venimeuses. À l'étage, une voix furieuse gourmandait une invisible valetaille.

Enfin, des pas traînants retentirent au haut des marches et un vieux valet de pied en miteuse livrée mi-écossaise, mi-d'apparats, parut et fit signe au détective dès qu'il le vit.

— Lady Lavinia et Sir Roger Foyle vous attendent dans la galerie, sir ! dit-il en exécutant une pénible révérence qui fit craquer sa maigre échine.

Sans un mot, le détective le suivit par des couloirs sonores, où soufflaient d'âpres vents coulis ; une pauvre odeur de cuisine flottait.

Enfin, le domestique repoussa les battants d'une haute porte et s'inclina après s'être effacé pour laisser entrer le visiteur.

Une salle immense, toute en longueur, où régnait le même jour verdâtre que dans les vestibules, l'accueillit.

D'abord, le détective la crut peuplée, surpeuplée. Des visages blêmes, les uns vilainement glabres, les autres barbus à l'excès, semblaient vouloir l'écraser de leurs regards lourds.

De longues mains blanches ou tannées se tendaient dans l'espace ; Harry Dickson vit des uniformes, des armures ternies, des toges, des robes de gala.

Et alors, il se rendit compte qu'il s'agissait de portraits, d'affreux et saisissants portraits d'ancêtres, régnant en théorie le long des murs lambrissés, d'où les tentures fanées coulaient comme une eau moisie.

Puis il comprit que deux autres personnages, n'appartenant pas au passé ceux-là, étaient présents dans la salle.

Pas au passé... C'était beaucoup dire. Ils étaient vêtus de

défroques presque aussi surannées que celles des ancêtres immobiles.

Une haute et maigre femme se tenait debout près d'une fenêtre en ogive, habillée d'une robe en velours noir, surmontée d'un col de dentelle jaunie, et cette tenue accentuait encore sa taille immense.

Sa tête petite et dure était coiffée d'une sorte de bonnet. Elle dardait sur l'entrant de petits yeux jaunes, piqués de feu.

— Monsieur Dickson, glapit-elle d'une voix aigre de crécelle, veuillez approcher, je vous prie. Je suis Lady Lavinia, et je vous présente mon frère, Sir Roger Foyle...

Un sourd grognement porcin répondit, et le détective vit le maître de céans.

Rarement Harry Dickson avait contemplé figure plus repoussante.

L'homme était tassé sur une chaise sculptée. Tout en graisse malsaine, sa tête immense, mafflue, était d'un rouge sombre ; les yeux, à peine visibles, se cachaient dans des bourrelets de chair écarlate ; une barbe maigre poussait dans cette hideuse masse gélatineuse.

Foyle tendit au visiteur une énorme main, molle et moite.

— Morning... Voulez-vous boire ?

— Taisez-vous, Roger, cria sa sœur. Monsieur Dickson n'est pas venu pour boire. Vous ne pouvez donc penser à autre chose qu'au whisky, alors que vous avez Charles, votre fils, à venger ?

— Charles ? Très bien ! Quelle cochonnerie nous a-t-il fait de nouveau ?

« Ah ! c'est vrai... Il s'est cassé la figure...

— Quel langage ! s'écria Lady Lavinia en colère. Voulez-vous laisser cette bouteille tranquille, mon Dieu !

D'un pas de grenadier, elle marcha vers son frère, arracha de sa main tremblante une bouteille de whisky fraîchement entamée et se tourna vers Harry Dickson.

— J'ai donné des ordres pour que l'on serve immédiatement le déjeuner. Veuillez nous faire l'honneur d'y assister, sir !

Le ton n'admettant aucune réplique, le détective s'inclina ; l'heure du repas lui permettrait peut-être de mieux observer ce couple étrange.

Lady Lavinia frappa sur un gong qui résonna comme une cloche : des serviteurs parurent et saluèrent.

— Faites servir à l'instant, Toodle ! Votre bras, monsieur Dickson !

Harry Dickson, qui n'avait pas eu l'occasion de placer le moindre mot, s'exécuta poliment. Le visage de haquenée de Lady Lavinia se rapprocha du sien ; il remarqua le grain grossier de la peau, les lèvres livides, le cou décharné ; sur son bras la main de la châtelaine pesait comme une serre de vautour, et ses pas s'allongeaient au rythme du sien avec une aisance naturelle.

Derrière eux, il y eut un bruit de roues grinçantes : Sir Roger, impotent, ne quittait plus guère sa chaise roulante qu'un valet poussait vers la salle à manger. Jouxant la galerie des ancêtres, elle était tout en ombres. Des lambris de chêne noir, des tentures y escamotaient la chiche lumière des vitraux. Seule, la table mettait quelque blancheur dans ces ténèbres. Elle était pourtant dressée sans ordre ; ses porcelaines et ses faïences étaient jaunies par le temps, ses rares cristaux ébréchés et de différentes natures. Harry Dickson reconnut du Baccarat, du Bohême, du Val St-Lambert...

Un domestique noua une serviette au cou de Sir Roger, qui grogna.

— Whisky, rauqua-t-il en jetant un regard plein d'espoir sur le visiteur. Le monsieur veut boire aussi...

Lady Lavinia fit un signe de tête, et un carafon rempli d'alcool fut vidé dans les verres. Sir Foyle gloussa de plaisir et, d'une main avide, se saisit de la tulipe de cristal, qu'il vida d'un trait.

— Encore ! Ces verres sont trop petits !

La maîtresse de maison haussa les épaules et le domestique remplit à nouveau le verre du maître.

— Nous parlerons au dessert, décida Lady Lavinia.

Harry Dickson devait se souvenir longtemps de ces froides et lugubres agapes.

Il faisait glacial dans la pièce, malgré un bon soleil de septembre qui baignait le paysage montagneux du dehors ; des courants d'air se jouaient traîtreusement autour de la table, flirtant avec les napperons, mais ni la lady ni son frère ne semblaient les sentir.

On servit un fade saumon froid, puis un cuissot de chevreuil nageant dans une eau grasse. Un pâté à la croûte crayeuse suivit le rôti. Il contenait une sorte de bouillie livide où l'on discernait à peine le goût de la volaille cimentée de farine d'avoine.

Harry Dickson était las jusqu'à l'écoeurement. Il avait faim, mais l'odeur graillonneuse des mets lui soulevait le cœur. Sir Roger, lui, ne devait pas être à pareille fête tous les jours, car il s'empiffrait d'énormes bouchées qu'il faisait passer à grand renfort d'alcool.

On servit un vin de mûres, âpre comme du vinaigre.

Le dessert sourit heureusement à l'invité : les fruits, au moins, ne devaient pas se ressentir de la sordidité générale.

Court espoir ! Les poires étaient blettes, les pommes acides, les amandes sèches et poudreuses. Mais le whisky se révélait de qualité.

— Et maintenant, dit Lady Lavinia, qui n'avait desserré les dents que pour picorer de menues miettes et donner des ordres à la valetaille, maintenant causons, monsieur Dickson. Ce n'est pas que j'aie beaucoup à vous dire, mais n'importe : vous êtes venu pour m'écouter.

« Qu'allez-vous faire ?

La belle question ! Elle éberlua quelque peu le détective, qui ne répondit pas immédiatement.

— Je vois, dit aigrement l'hôtesse, les gens de la police ont toujours le bec dans l'eau quand on leur pose une question franche et nette.

« Charles est mort... Je dis qu'il a été assassiné ! Je veux que le meurtrier soit arrêté sans retard, jugé et pendu.

Harry Dickson acquiesça du geste et prêta toute son attention à une poire un peu moins pourrie que les autres.

— Vous me direz que d'autres crimes ont été commis dans la région ces derniers temps, continua Lady Lavinia, mais comme les victimes étaient gens de rien, vous n'avez pas à vous en occuper, il me semble !

— Croyez-vous ? demanda Harry Dickson. Une vie humaine est une vie, madame, et je m'occupe d'un pauvre diable comme d'un lord.

— Balivernes !... Enfin, je n'ai pas à vous faire la leçon. J'espère que le criminel n'est pas Billy. Dans ce cas, il échapperait à la potence.

— Ce n'est pas Billy, répondit le détective. Cela est bien aisé à comprendre, milady !

— Tant mieux ! Mais je ne connais personne dans la région qui puisse être suspect. J'ai renvoyé le Dr Lambeth, sans lui payer ses honoraires. Il se peut que j'aie eu tort de le laisser partir ; vous auriez pu l'arrêter.

— Je ne le crois pas, mais j'aurais néanmoins voulu le voir... Je ne sais où il est allé. Et vous, Lady Lavinia ?

Elle eut un haut-le-cœur et considéra le détective avec colère.

— Comment voulez-vous que je le sache, sir ? Je l'ai renvoyé, et il a dû partir sur l'heure. Je ne m'occupe plus d'un serviteur congédié pour mauvais et déloyaux services, comme le furent les siens.

— Je devrai questionner vos domestiques...

— Inutile... Je l'ai déjà fait. D'ailleurs, aucun d'eux n'était absent au moment du crime.

Harry Dickson commençait à sentir les premiers symptômes d'une patience révoltée par une trop longue épreuve.

— Je regrette, mais je devrai les interroger. J'aurai avantage à les questionner séparément. Vous voudrez bien me laisser disposer d'un de vos salons à cet effet.

— Est-ce un ordre, sir ? clama-t-elle d'une voix pointue.

— Certainement, milady !

Lady Lavinia verdit de rage, mais elle n'osa riposter. Son frère se chargea de détourner l'orage. Durant la conversation, qu'il n'avait pas même suivie, il s'était largement abreuvé de whisky, mais il semblait toutefois avoir compris obscurément les réticences du détective, et son

visage reflétait une joie surnoise.

— Ah !... Ah !... Il faut obéir, ma sœur. Vous avez reçu un ordre ! Oui, un ordre ! Aha !... Aha !... Si vous n'obéissez pas, vous irez en prison, et peut-être serez-vous pendue !

De son doigt boudiné, il montra le détective.

— Il est le plus fort !... Donnez-lui du whisky !... Aha !... Cet homme me plaît, car c'est un homme !... Aha !...

— Taisez-vous, pourceau ! hurla la mégère, perdant brusquement toute notion de dignité.

— Là ! Là ! Je n'ai rien dit de mal, grogna piteusement le poussah, mais on a le devoir d'offrir à boire à ses invités. C'est la coutume des ancêtres ; il faut la respecter.

Il n'en avait peut-être jamais dit aussi long, et il devait en avoir la gorge sèche, car il prit une énorme lampée d'alcool, se lécha les lèvres et recommença.

— Quel courrier emporte votre correspondance, milady ? demanda négligemment le détective.

— Courrier ? Quel courrier ? Je n'écris jamais ! On n'a pas de courrier à faire ici, et quant à mes comptes, ma tête me sert de grand livre.

— Très bien ! La question était d'ailleurs sans importance, avoua Harry Dickson.

Mais il coula un regard de côté sur la main de l'hôtesse, dont un des doigts était légèrement taché d'encre violette.

Le détective se leva.

— Veuillez donner des ordres à vos domestiques, milady ; puis-je vous demander de me céder pour quelques instants cette pièce-ci ?

Elle aussi se leva.

— Je comprends, monsieur, je ne dois pas assister à cet interrogatoire. Je m'incline. Je n'y connais rien en fait de mœurs policières. Je ne dis pas qu'elles soient celles de gens bien élevés, mais devant la loi de son pays on s'incline, monsieur !

« Toodle ! emmenez Sir Roger dans le salon rouge. Je l'y rejoindrai à l'instant.

L'interrogatoire n'apprit rien à Harry Dickson, comme il s'y attendait.

Ce n'étaient que lamentations hypocrites sur la mort de « ce pauvre monsieur Charles, si jeune, si malheureux... »

Le vieux Toodle semblait toutefois un peu plus sincère que les autres, il ne cacha pas que le jeune maître avait très mauvais caractère. « Mais on pardonne tout aux morts, n'est-il pas vrai, sir ?... »

— Que pensez-vous du Dr Lambeth ? demanda brusquement le détective.

Les lèvres du vieillard tremblèrent.

— C'était un bien brave homme, sir. Je ne puis que regretter son départ.

— Comment a-t-il quitté le château ?

L'homme secoua la tête d'un air d'ignorance.

— Personne ne l'a vu partir. Lady Lavinia nous a seulement signifié que nous n'aurions plus à faire sa chambre, ni à dresser son couvert dans la salle à manger ; elle a ajouté que le Dr Lambeth avait cessé d'appartenir au service du château.

— Vous l'aimiez bien, Toodle ? demanda doucement Harry Dickson.

Les yeux du vieux serviteur s'embruèrent.

— Oh oui, sir. Il était doux et patient. Il a beaucoup supporté de la part de monsieur Charles...

— Et de Lady Lavinia, acheva Harry Dickson.

Mais le vieux valet nia.

— Milady n'était pas méchante avec lui. Elle qui ne fait attention à personne aimait s'entretenir avec lui, il était très instruit d'ailleurs. Elle ne permettait même pas que Mr. Sharkey lui fit une observation.

— Mr. Sharkey ? Qui est-ce ?... Je n'ai jamais entendu parler de lui ?

— C'est l'intendant du château, sir. Vous n'avez pu le voir parce qu'il est en tournée dans les terres. C'est un homme sévère et très pointilleux, Lady Lavinia elle-même l'estime et le considère, car il rend de grands services à leurs Seigneuries. Je suppose que vous le verrez ici un jour ou l'autre.

— Pourriez-vous me conduire à la chambre du Dr Lambeth sans que personne le voie, Toodle ?

Le domestique réfléchit et finit par dire :

— Ouvrez la porte sans bruit et montez l'escalier de service, à votre gauche : la troisième porte sur le palier est celle de la chambre de ce pauvre docteur. Vous la trouverez telle qu'il l'a laissée. Je resterai ici et, de temps à autre, je parlerai à haute voix, comme si vous me demandiez quelque chose.

Harry Dickson donna une tape amicale sur l'épaule du bonhomme.

— Vous êtes adroit et intelligent, Toodle. Je vous remercie et, quand je pourrai vous être agréable, comptez sur moi.

— Merci, sir... Puis-je vous demander de faire vite ? Tous les domestiques sont en ce moment à l'office et vous ne rencontrerez personne.

Harry Dickson s'engagea dans un escalier en spirale également baigné d'une lugubre clarté verdâtre. En bas, il entendait s'élever la voix chevrotante du vieux domestique :

— Non, sir, nous n'avons vu personne... La vie ici est très calme et très égale, milady pourra vous l'affirmer...

Harry Dickson compta les portes et ouvrit la troisième.

La chambre était spacieuse et assez agréable.

Des meubles anciens, dont quelques-uns précieux, l'ornaient. Une propreté minutieuse témoignait de l'affection de Toodle pour son habitat. Harry Dickson explorait la pièce avec cette savante célérité qui le caractérisait. La chambre était vide de tout vêtement et objets de toilette.

Le départ était évident, méthodique et non hâtif comme on aurait été tenté de le croire.

Harry Dickson secouait la tête d'un air dépité, quand soudain il tomba en arrêt devant un coin de cheminée.

Un râtelier était là, au grand complet, avec une demi-douzaine de pipes accrochées dans les encoches et toutes culottées avec art.

Le détective les considérait en connaisseur.

— Le docteur savait fumer la pipe... Regardez-moi cette dorure précise et faite avec amour.

« Hm... aucune ne manque à l'appel ! Qu'un fumeur oublie une pipe, on peut l'admettre au besoin, mais... *toutes*... Et un tel fumeur !

L'air gardait encore les relents d'un tabac de choix.

— Et pas un grain de tabac ! Voilà un fumeur enragé qui emporte son tabac et qui oublie toutes ses pipes. Non mais... *toutes*... Vraiment curieux...

Dans un cendrier de faïence verte se trouvaient encore des culots noircis et une ample cendre grise ; pas d'allumettes brûlées, mais des débris friables de papier calciné.

— Le docteur allumait ses pipes avec des torches en papier, comme cela arrive souvent à des hommes de lecture et d'écriture...

Il tâta d'un doigt attentif la masse carbonisée. Un bout blanc apparut, et le détective s'en empara.

C'était un papier assez fort, comme du papier à lettres, fortement chiffonné, ce qui l'avait préservé d'une combustion complète.

— Oh là !

Harry Dickson avait jeté ce cri à mi-voix ! Des caractères tracés à l'encre violette venaient d'apparaître ; quelques mots demeuraient lisibles :

... cher Archie, comme je vous aime ! Vous êtes le seul homme... dans ma vie... mais S...

... m'écouter...

... vinia...

Et, soudain à travers ces bribes, tout un sordide et lamentable

roman se révéla à Harry Dickson, le psychologue.

La hautaine et sèche Lavinia tombée amoureuse de cet homme éduqué, intelligent, beau, surgi soudain dans sa terne vie !

Il voyait Lambeth, faible et doux, capituler devant cette mégère autoritaire, devenir son jouet docile, se prêter à ses séniles caprices de femme dédaignée par tous ceux qui l'approchaient.

Dickson s'attarda sur la solitaire majuscule S...

L'initiale d'un nom ? Lequel ? Sharkey peut-être... Quel rôle cet homme avait-il joué dans cette double vie, si tristement unie ?

Soigneusement, le détective serra le précieux papier dans son portefeuille et se glissa hors de la chambre, puis regagna l'escalier de service.

En bas, la voix monotone de Toodle résonnait toujours.

— Je me demande qui a bien put s'attaquer à ce pauvre enfant... C'est affreux... Nous en sommes tous malades et Lady Lavinia en mourra si ou ne retrouve pas son assassin, cela je vous le dis, sir !

— Eh bien, monsieur, dit Lady Foyle en apercevant Dickson, maintenant qu'il m'est permis d'avoir de nouveau accès à ma salle à manger, votre interrogatoire a-t-il été fructueux ?

— Je suis heureux de devoir vous donner raison, milady : vos gens ne savent rien et je les tiens quittes après ce long et inutile interrogatoire... Je vous présente mes excuses, ainsi qu'à Sir Roger...

Ledit Sir Roger qu'on avait ramené, sommeillant sur sa chaise roulante, s'éveilla en sentant les effluves du whisky posé sur la table.

— Pas partir... sans avoir bu... coutume des ancêtres, bégaya-t-il d'une voix pâteuse... Whisky...

Et, comme sa sœur lui tournait le dos, il but à même la bouteille en grimaçant de plaisir.

Harry Dickson quitta le château d'un pas allègre et atteignit les bois.

À peine eut-il fait quelques pas sous le couvert que les buissons s'écartèrent, livrant passage à Tom Wills, la mine satisfaite.

— Quoi de neuf, my boy ? demanda le détective.

— Il y en a ! affirma Tom en se frottant les mains. J'ai surveillé le château, comme vous me l'avez dit, tout le temps de votre présence là-bas ! Cela a duré... Heureusement, Tod Haigh m'avait pourvu de quelques bons sandwiches, sans quoi j'aurais dû me contenter de mûres et de noisettes.

« Je surveillais donc le manoir, caché dans les halliers, quand, il y a une heure environ, un domestique sortit par une des poternes de service et marcha dans ma direction. Il tenait une lettre à la main, lettre qu'il ne mit dans sa poche qu'en approchant de ce bois.

« Comme il y entrait, je me dressai devant lui.

« Il eut l'air passablement effrayé, surtout quand je lui montrai mes insignes de police.

« Montrez-moi la lettre que vous venez de glisser dans votre poche.

« — Je n'ai pas de lettre !

« — Très bien. Vous me suivrez jusqu'au bourg où vous la montrerez au commandant de la maréchaussée, qui jugera s'il doit vous incarcérer du chef de refus d'obéir à la police dûment accréditée en ces lieux.

« Il se mit aussitôt à se lamenter.

« — Si la lady l'apprend, je perdrai ma place ! gémit-il.

« — Elle n'en saura rien, si vous tenez votre langue, répondis-je.

« Il fit encore quelques façons pour la forme, et finit par me remettre la missive.

« Elle n'était pas très bien close, car cela avait dû être fait à la hâte ; j'en ai transcrit l'adresse et le contenu sur mon carnet. Voyez :

Mon cher Archie !

Vous êtes parti. Pourquoi ? Mon cœur vous appelle ! Que craignez-vous ? Je n'ose croire que vous pourriez avoir trempé dans un attentat monstrueux contre un être de mon nom et de mon sang ! Et même alors, je vous protégerais et j'implorerais la clémence de ceux qui oseraient vous juger.

Où êtes-vous ? Revenez ! Ne me laissez pas vivre dans l'atroce idée que vous n'êtes qu'un vil suborneur, qu'un homme qui m'a séduite pour m'abandonner face à face avec ma honte de femme perdue. Songez que je vous ai tout donné ! Songez que devant Dieu je suis votre femme !

Votre malheureuse mais éternelle aimante,

Lavinia,

Votre Lavinia, à vous seul, comme vous m'appeliez au temps de notre bonheur !

Au docteur A. Lambeth,

Tottenham court, 155 b, Londres.

Harry Dickson resta longtemps songeur et sans mot dire, rendit le carnet à son élève.

Ils marchèrent longtemps à travers bois, sans échanger une parole, Tom Wills respectant ce mutisme plein de pensées de son maître.

Enfin le détective sembla secouer un rêve lourd.

— Une écriture haute, toute en angles, à l'encre violette, n'est-ce pas ? demanda-t-il à mi-voix.

— Absolument, maître, répondit Tom Wills, étonné.

— En tout point pareille à celle-ci, dit Harry Dickson en exhibant

le fragment cendrex decouvert par lui dans la chambre du Dr Lambeth.

— Tout à fait, maître !

Harry Dickson retomba dans son mutisme.

Des bécasses rentraient sous bois pour y trouver un gîte de nuit, les ailes froufrouantes ; des perdrix égaillées se rappelaient à l'ordre ; un faisan passa d'un vol lourd ; le soleil, dans une gloire d'or et de feu, descendait vers l'horizon aux nuages finement frangés.

3. L'ogre rode

— Mon nom est Sharkey, William Barnstaple Sharkey.

C'était dit d'un ton autoritaire et agressif qui fit lever la tête à Harry Dickson, assis à la table d'auberge où il transcrivait ses notes.

Tod Haigh se réfugia d'un air peureux derrière son comptoir.

— Vous n'êtes pas de trop ici, Tod Haigh, dit William Sharkey. Donnez-moi de la bière. Non pas de votre ordinaire poison, mais de la vieille ale. Compris ?

Le détective considérait avec attention l'homme qui venait d'entrer.

Il était grand et musclé, au-delà de la moyenne ; ses mains étaient énormes et ses doigts largement spatulés ; ses grands yeux noirs ne cillaient qu'à de longs intervalles dans son visage large comme un jambon, et dont la couleur boucanée ressemblait quelque peu à celle de cette chair friande.

Il portait un costume de gros velours côtelé et une ceinture de cuir, où se fixait une gaine solide.

Harry Dickson vit la crosse d'un revolver de gros calibre qui en émergeait.

— Vous circulez armé par le pays, monsieur Sharkey ? demanda-t-il.

— J'ai droit de police dans la contrée et je suis assermenté, vous devriez le savoir, monsieur le détective, fut la brutale réponse.

— Et qu'avez-vous à me dire ?

— Je dis que c'est ce sale oiseau de Lambeth qui a fait le coup ! Milady l'a laissé filer : elle avait un tendre pour ce type ! gouailla-t-il d'un air crapuleux. Vous me comprenez ?

— Peut-être... Mais qu'est-ce qui vous permet d'avancer de si graves accusations ?

— Tout ! Qui a quitté, en dernier lieu, le pauvre petit ? Qui ? Vous devriez le savoir, monsieur de la police, si vous connaissez votre métier, ce qui peut être discutable. J'en ai vu d'autres que vous !... Qui haïssait le petit ? Lambeth !... L'hypocrite !...

— Il le haïssait ? C'est la première chose du genre que j'apprends...

— Parce que vous ne savez pas ouvrir les oreilles, parce que les gens n'osent pas parler peut-être. Mais c'était un hypocrite, qui savait cacher son jeu. Moi, de mes yeux, je lui ai vu faire un croc-en-jambe à

Charles. Je lui ai flanqué un bon coup de poing... Dommage qu'il ne soit pas là pour en témoigner, le bandit !

— Vraiment dommage, comme vous le dites, monsieur William Barnstaple Sharkey.

— Alors, qu'est-ce qui vous empêche de courir à ses troussees, au lieu de perdre votre temps à écrivaitter dans une misérable auberge ?

— Beaucoup de choses m'en empêchent, monsieur William Barnstaple Sharkey, répliqua le détective avec une tranquillité désarmante.

L'homme considéra Dickson avec un éclair de colère dans les yeux.

— Vous moqueriez-vous de moi, par hasard, flic de malheur ?

Harry Dickson se leva et s'étira.

— Je crois que le titre que vous me donnez, monsieur Sharkey, est plus ou moins malsonnant, ne trouvez-vous pas ?

— Prenez-le comme vous voulez, riposta insolemment l'intendant, je ne suis pas habitué à mâcher mes paroles, moi !

— Dans ce cas-là, je ne vous retiens plus...

— Ne plus me retenir ? Écoutez-moi cet oiseau ! Je suis ici à l'auberge et j'y resterai aussi longtemps que bon me semblera. Et si cela me convient, je vous mettrai à la porte de ces mains-ci !

Il montrait ses poings musculeux.

Mais, à la même minute, deux mains non moins musclées le saisissaient aux épaules, le renversaient pour le soulever ensuite, tandis qu'un pied dur comme du fer lui martelait le bas des reins en cadence.

— Ouvrez la porte, Tod, ordonna la voix calme du détective.

Sharkey se tordait comme un congre, mais Harry Dickson ne bronchait pas d'un cran. Son pied se soulevait avec une régularité terrible de marteau-pilon, et on entendait chaque fois sonner un coup mat sur la chair meurtrie.

Tod Haigh ouvrit la porte en tremblant.

— Et revenez, monsieur William Barnstaple Sharkey, quand vous aurez de meilleures manières, dit Harry Dickson.

Un dernier coup de pied, et l'intendant alla s'étaler de tout son long sur le gravier de la route.

— C'est magnifique ! dit tout à coup une voix harmonieuse.

Harry Dickson, qui s'apprêtait à refermer la porte, se retourna et se trouva face à face avec Minerva Campbell, la campeuse.

Elle avait les joues en feu et ses yeux sombres brillaient ; sa superbe poitrine se soulevait sous l'emprise de l'émotion.

— Vous êtes un homme, monsieur Dickson, dit-elle à voix basse. Voulez-vous me serrer la main ?

Harry Dickson sentit une main fine et pourtant solide se glisser

dans la sienne.

— Je venais de la part de mes camarades vous inviter à un souper aux torches, monsieur Dickson. Nous avons allumé un grand feu de joie en votre honneur. J'ai péché de belles truites saumonées et Kate a tiré des grouses, qui grillent au feu clair. Nous sommes sobres, mais pas complètement abstinents. Ce soir, nous allons rompre cette trêve et nous servirons du vin...

Harry Dickson accepta, il avait besoin d'un peu de diversion.

Minerva Campbell jeta un regard ironique à Tom Wills, qui attendait lui aussi une invitation.

— Nous regrettons de ne pouvoir admettre ce cher monsieur Wills à notre festin, dit encore la jeune fille. Le règlement de l'Amazone-Club est formel : pas de jeunes gens ; ils sont trop compromettants !

— Mais, pour les vieux messieurs, il y a exception, dit Harry Dickson en riant. Ils ne sont pas compromettants, eux...

Minerva rougit et détourna son regard du détective.

— Vous êtes méchant, monsieur Dickson... Je... suis... très embarrassée.

— Allons, je ne veux pas que les truites se convertissent en cendre, ni que les grouses de cette adorable Kate aient un goût de roussi. Je vous suis, ô sage Minerva ! dit le détective.

Ils sortirent dans le crépuscule bleuté, déjà piqué de quelques étoiles blondes ; au loin, entre les arbres de la futaie, on voyait luire la vie rouge d'un grand feu de bois.

Harry Dickson se souvint d'un pas de femme à ses côtés, il y avait quelques heures à peine, et il compara la dure et méchante silhouette de la grande dame à celle de sa compagne.

Minerva Campbell marchait d'un pas élastique, ondulant un peu des hanches. Son profil grave ressemblait étrangement à celui de la déesse des sages. Parfois, son bras effleurait celui de son compagnon, et une douce chaleur se communiquait à ce furtif contact.

Harry Dickson secoua le trouble passager de cette superbe présence, et d'une voix joviale il prétendit sentir le fumet des rôtis.

Minerva soupira et son bras pesa tout à coup sur le sien.

— C'est beau un homme comme vous, dit-elle. Je vous ai vu dominer cette déplorable brute... J'aimerais être un homme, un homme comme vous, Harry Dickson...

Il remarqua qu'elle avait omis de l'appeler « monsieur », et il ne dégagea pas son bras de la douce et ferme emprise.

— Voilà qui s'appelle être à l'heure ! cria Lizzie dès qu'elle les vit paraître à travers les arbres. Aux torches, mes amies !

Trois brandons de résine grésillèrent et jetèrent de hautes flammes rousses dans le soir. Les tentes s'éclairèrent doucement à l'intérieur sous la clarté des photophores.

La rouge Jessie s'affairait autour du feu, retournant les poissons, donnant un dernier tour à des broches improvisées.

— À table !

Ce fut une heure charmante. Harry Dickson, mis en verve par un large gobelet de vin pétillant, obtint un succès étourdissant en comparant le menu vespéral et sylvestre avec celui du château.

Servies sur des larges feuilles de catalpa sauvage, les filets de truites furent trouvés délicieux. Les grouses, ruisselantes de graisse fondue, furent rongées jusqu'aux moindres osselets.

La forêt avait pourvu à un copieux dessert de mûres et de noisettes.

Le vin n'était pas mesuré.

— Nous sommes six Robinsonnes dans une île déserte, clama la blonde Lizzie, et nous avons trouvé un Vendredi.

— C'est moi ? demanda Harry Dickson.

— C'est vous, prestigieux chevalier des âges modernes. C'est vous notre Vendredi, et la loi de la solitude vous fait notre esclave !

— À minuit le conseil siégera, Vendredi, dit Maddy, et vous ordonnera d'épouser une d'entre nous. Le droit en revient à la reine, à Lizzie !

— Je cède mes prérogatives à Minerva, répliqua ironiquement la « captain ».

Minerva Campbell rougit si fort qu'on put s'en apercevoir en dépit de l'éclat écarlate des foyers.

— Vous êtes insupportable, Lizzie, murmura-t-elle. Mais le détective sentit son bras contre le sien, son épaule qui touchait son épaule.

Il songea un moment à sa vie malgré tout enclose, sans tendresse ; il revit sa jeunesse studieuse et laborieuse entre toutes. Une vague tristesse l'envahit : ses tempes étaient blanchies. N'était-il pas ce « vieux monsieur » si peu compromettant ?

Mais le trouble ne dura guère. Il leva son gobelet et proposa un toast à l'Amazone-Club.

— À la santé de...

— Pan !

Le gobelet lui sauta des mains et une rouge estafilade courut sur sa chair.

Les jeunes filles poussèrent une même clameur d'effroi.

— On a tiré sur vous !

Harry Dickson allait s'élancer, mais une main plus vigoureuse qu'il ne le croyait le retint. Minerva, pâle comme une statue, lui barrait la route.

— Pas cela ! Aussi fort que vous soyez, vous ne pouvez rien contre des balles ! Tout le monde dans l'ombre. Éteignez les torches...

Sortez du cercle de lumière des feux ! Nous formons une trop belle cible ! Vous surtout Harry... Harry !

La main le retenait. Il ne bougeait pas. Pour la première fois de sa vie, il se sentait sans défense contre cette douce volonté de femme.

De longues minutes s'écoulèrent dans le silence. Harry Dickson n'entendait que la respiration de Minerva, serrée contre lui.

Il avait laissé fuir un criminel... Pourquoi ?

Sa main triturait machinalement le métal du gobelet bosselé et, tout à coup, il sentit un mince lingot de plomb sous ses doigts : la balle était restée incrustée dans l'aluminium.

Elle était grosse et non blindée : une balle de revolver de lourd calibre et d'un modèle déjà ancien.

— Ne feriez-vous pas mieux d'aller coucher à l'auberge ? proposait-il, quand, après un temps très long, tout danger lui sembla écarté.

— Pourquoi ? Nous allons monter la garde, comme toutes les nuits d'ailleurs, répondit Lizzie. Nous avons deux carabines de chasse et Kate n'a jamais manqué un coup de feu à ce que je sache.

Le charme de la soirée était pourtant rompu. Les torches furent rallumées et Kate chargea ses carabines avec des cartouches à chevrotines.

— L'ogre rôde, dit-elle, mais il ne recevra que du plomb à manger s'il se hasarde par ici. Croyez-vous qu'il le digère, monsieur Dickson ?

Cette bonne humeur se chargea de rendre les adieux plus joyeux. Les « Amazones » déclinèrent l'offre du détective de monter la garde avec elles.

Ne valaient-elles pas des hommes ?

Harry Dickson prit congé d'elles et s'éloigna.

Au loin, il vit qu'on éteignait les torches, qu'on piétinait les feux, mais que les photophores demeuraient allumés.

Allait-il laisser ainsi ces jeunes filles, livrées à elles-mêmes, dans cette forêt où rôdait un criminel tuant dans l'ombre ?

C'était mal connaître Harry Dickson.

Il résolut de veiller de loin sur leur repos.

Il contourna le bois, trouva un pli de terrain propice à l'établissement d'un poste de guet. Un appel serait aisément entendu de là, et il pourrait accourir sur-le-champ. Il se roula dans son manteau, trouva un endroit près d'un grand hêtre pourpre, richement pourvu de mousse, et s'y installa ; puis il alluma sa pipe, tout en masquant le brasillement du tabac.

La nuit était douce, les oiseaux de nuit partaient en chasse en zézayant de falots appels. Les étoiles brillaient par milliers au haut de la voûte bleue.

L'image de Minerva Campbell flottait devant Dickson, se mêlait aux choses d'alentour, à l'ombre, aux étoiles, aux senteurs lourdes et

chaudes de la nuit.

Bientôt, cette image se fit plus précise que les formes et les ombres : le rêve devait s'être emparé de lui... Sa pipe s'était éteinte et restait coincée entre ses dents serrées...

Brusquement, il fut debout.

Il devait avoir dormi... c'était certain. Il avait encore des images de rêve devant les yeux, mais en fermant les paupières il avait vu la lune basse et rouge sur l'horizon, tandis qu'elle glissait maintenant, haute et claire, entre les branches du hêtre.

Pourquoi s'était-il éveillé ?

Il avait eu la perception confuse d'un bruit net : un coup de feu.

Un braconnier nocturne sans doute ? Mais le détective savait que les braconniers étaient plutôt rares dans la région, et qu'ils auraient préféré s'attaquer aux domaines des Foyle plutôt que dépouiller une chasse du bon Tod Haigh.

Et, soudain, il entendit les cris.

Ils s'élevaient au loin, dans la nuit des arbres. Ils étaient affreux : une longue plainte de rage et de souffrance.

Harry Dickson s'élança à travers les buissons, trouva un sentier, le suivit au galop, se dirigeant vers l'endroit d'où montaient les clameurs.

Puis une seconde détonation déchira le silence.

— Un coup de revolver ! gronda Dickson, et il pensa aux jeunes filles.

L'image de Minerva était là... Il fallait voler avant tout à son secours.

Il fit un crochet, se confiant à son sens de l'orientation.

Bien lui en prit : de lointaines lumières palpitèrent à travers la futaie, puis un bruit de voix lui parvint.

Sa course, froissant branches et rameaux, n'était pas silencieuse et déjà on devait l'avoir entendu.

— Qui vive ?

C'était la voix de Kate Sonny : le détective la reconnaissait. En même temps, il perçut le bruit sec d'un fusil qu'on arme.

— C'est Dickson... Ne tirez pas !

— Ah !

Quelques instants après, il se trouvait dans le camp, au milieu des jeunes filles en pyjama, brandissant torches et photophores.

— Vous êtes là, monsieur Dickson... Dieu soit loué ! Avez-vous entendu ces affreuses clameurs ? Et les coups de feu ?

— Excusez-moi... J'ai monté la garde à l'orée de la forêt malgré votre défense. Mais pardonnez-moi surtout de m'être endormi...

Minerva se tenait debout contre l'une des tentes, elle était très pâle et ses regards ne quittaient pas le détective.

— Vous étiez là ? dit-elle à voix basse.

— Allons voir, proposa Harry Dickson. Venez toutes. Il ne faut pas que l'on se quitte. Prenez des torches, autant que vous pouvez. Mademoiselle Kate, tenez votre fusil prêt à tout événement.

Les brandons résineux jetèrent un vif éclat. Le détective empoigna un des photophores et, sous sa direction, tout le monde s'enfonça dans la forêt.

Une petite faune effarouchée s'enfuit à leur approche ; des oiseaux éveillés par la brusque lumière piaillaient peureusement dans la feuillée.

Harry Dickson hésitait. Tout était redevenu silencieux, et il lui était désormais difficile de repérer l'endroit d'où étaient montés les cris de détresse de tout à l'heure.

Des branchages cassés attirèrent enfin son attention ; une foulée d'herbes et de ronces indiquait un passage récent à travers les halliers.

Il crut tenir une piste et s'y engagea, suivi par la troupe de jeunes sportswomen.

La lumière de son photophore projetait devant lui un rond de clarté blanche, et soudain il vit la forme étendue.

Il reconnut un costume de velours côtelé, une large main crispée, et avec un cri il s'élança, découvrant un visage souillé de boue et de sang.

— Sharkey ! s'écria-t-il.

— L'homme que vous avez châtié hier soir, murmura Minerva Campbell.

Mais déjà, chez Dickson, le policier reprenait ses droits.

— Ne foulez pas ce terrain, mesdemoiselles, bien que je craigne que ces herbes n'aient gardé aucune trace de pas.

Il examina le cadavre.

— Il a reçu deux coups de feu, l'un, dans le côté, n'a pas dû le tuer, mais l'autre, en plein front, a décidé de son sort.

— Cette seconde blessure a dû provoquer une mort immédiate, opina Lizzie.

— En effet...

— Nous avons entendu deux coups de feu, assez espacés pourtant, continua la « captain ». Il a dû crier entre les deux balles reçues, celle qui le blessait seulement et l'autre qui mettait fin à sa vie.

— Une vilaine vie, si je ne me trompe, murmura Harry Dickson. Mais un crime est un crime, et nous devons tâcher de savoir, aussi peu intéressante que fût la victime. Oho !

Il avait poussé cette exclamation avec une certaine stupeur : le cou nu, les joues et le menton du mort portaient de longues traces livides.

— Il a été battu avant d'être tué ! déclara-t-il.

Après un second examen, il continua :

— Et battu avec une rage vigoureuse. Une baguette très flexible de coudrier, maniée par une main robuste a dû faire l'affaire.

— Le revolver est là, s'écria soudain Minerva en ramassant une arme lourde et désuète, un Lefauchaux de gros calibre à barillet !

— Oh ! mademoiselle Campbell, s'exclama Harry Dickson avec un accent de reproche, quelle imprudence ! Vous n'auriez pas dû saisir cette arme à pleines mains comme vous venez de le faire. C'est une façon parfaite pour brouiller les empreintes digitales sur la crosse... car Dieu sait si l'arme n'est pas celle du crime !

« Trois cartouches brûlées, continua-t-il après avoir regardé le revolver.

— On n'a entendu que deux coups de feu, dit Kate.

— Trois ! répondit le détective.

— Vraiment ?... Mais nous...

— Et celui tiré dans la soirée, qui nous était certainement destiné, l'oubliez-vous ?... C'est bien cela, ce sont les mêmes balles... Ah ! le gredin avait l'habitude d'entailler le plomb de ses projectiles, pour rendre les blessures plus terribles. Mais, en ce faisant, il a signé sa tentative de meurtre sur une de nos personnes.

— Alors, l'inconnu qui lui a réglé son compte n'a fait que le punir, dit nettement Lizzie.

— Ceci n'est pas un spectacle pour jeunes filles, déclara le détective. Ne feriez-vous pas bien de vous retirer, mesdemoiselles ?

— Nous ne sommes pas des petites oies peureuses, répliqua Kate vexée. Je suis presque contente de voir cet homme mort et non vivant.

— Regagnez votre camp, conseilla Harry Dickson. J'enverrai immédiatement des hommes avec une civière pour emporter ce corps...

Les jeunes filles obéirent. Le détective se pencha une dernière fois sur le cadavre. Il venait de distinguer un mince cordon lui entourant le cou.

Un petit sachet de toile bise y était attaché. Dickson l'arracha d'un coup sec et le glissa dans sa poche.

Le groupe des Amazones s'étant retiré sous les tentes, Harry Dickson regagna l'auberge en courant.

Quelques minutes plus tard, les domestiques de Tod Haigh gagnaient la forêt pour enlever le macabre fardeau.

Resté seul dans sa chambre, le détective dénoua lentement les cordons du sachet de toile : un portrait en tomba.

— Bien, murmura Harry Dickson, cela ne m'étonne pas trop, au contraire...

Il regarda avec quelque mépris un visage maussade qui avait essayé de sourire devant l'objectif.

— Lady Lavinia !

Le détective se mit à réfléchir, les mains contre les tempes.

Le drame de la solitude se précisait. Souvent, dans sa carrière, Harry Dickson s'était trouvé devant des crimes, où il fallait compter avec l'isolement des acteurs, avec la pénible atmosphère des lieux sans joie.

Sharkey, Lambeth, Lady Lavinia Foyle...

Une brute et un faible, une femme hautaine et méchante aux passions dissimulées. Sir Roger, un fou alcoolique ; Charles Foyle, triste rejeton d'une race décrépète...

Le film rouge se déroulait devant les yeux du vengeur.

Sharkey jaloux, Lambeth soumis aux bas caprices de la lady...

Tout cela se présentait en close-up, en images sans liaisons, pour Harry Dickson qui était leur unique spectateur.

— Quand je parviendrai à les lier entre elles, ces images, murmura le détective, la piste du crime se dessinera sans doute. Mais il n'y a pas que ce crime-là... Il y en a d'autres. Quelle relation peut exister entre ces différents forfaits ? En existe-t-il seulement une ?

Pensées confuses, lourdes déjà de certitudes prochaines.

Machinalement, il jouait avec le sachet éventré. Il se rendit compte qu'il n'était pas vide.

Harry Dickson le secoua sur la table ; quelque chose en tomba.

Les yeux du détective s'assombrirent, son front se plissa, ses mains eurent un tremblement convulsif, sa bouche une contraction singulière.

— Non, non, ce n'est guère possible...

Il restait hypnotisé par la chose, ne pouvant en détacher ses regards.

Brusquement il se leva, prit l'objet et le serra dans son portefeuille ; puis, de quelques sonores coups de poing sur la cloison, il réveilla Tom Wills dans la chambre voisine. Un bruit de pieds nus sur le plancher et l'élève parut, les yeux gros encore de sommeil.

— Habillez-vous, ordonna Harry Dickson. Ne perdez pas une minute. Prenez votre moto et filez à toute allure vers la halte de Glen-Loch. L'express Edimbourg-Londres s'y arrête à l'aube pendant une minute, pour le courrier... Il ne prend pas de voyageurs, mais votre insigne de police lèvera toutes les difficultés qu'on pourrait susciter.

« Dans douze heures vous serez à Londres...

Harry Dickson griffonna à la hâte des notes sur une feuille de son carnet de route et la tendit à son élève.

— Voici les renseignements que vous aurez à me fournir dans le plus bref délai. Je le répète : dans le plus bref délai. Ne ménagez ni le téléphone, ni le télégraphe, ni l'auto. Deux fois par jour, le matin et le soir, il y aura un courrier spécial qui attendra à la halte de Glen-Loch

et qui m'apportera sur-le-champ de vos nouvelles. Filez ! Et, par tous les diables, jouez des pieds et des roues, mon petit !

Jamais le jeune homme n'avait vu son maître dans un pareil état d'exaltation.

Cinq minutes plus tard, le détective entendait la pétarade du moteur, puis le staccato d'une moto qui s'éloignait à une vitesse prodigieuse sur la route déserte.

Il avait repris sa position première : les mains sur les tempes, les yeux perdus au loin, et il ne bougea plus.

4. Deux hommes morts

Le premier courrier venait d'arriver.

Il n'apportait au détective qu'une note brève : Archibald Lambeth, inconnu à Tottenham-Court, 155b, ainsi que dans le voisinage.

Elle portait cette annotation de la police : *Le Dr Lambeth n'a jamais quitté Leith. Il était attaché au service de la Justice. Homme d'honneur. Avons de la peine à le suspecter en quoi que ce soit.*

Harry Dickson eut un sourire amer.

— Comme si j'en doutais une seule minute... Pauvre diable !

Il était triste et las.

Ce fut la joyeuse Maddy qui vint chercher du lait à l'auberge, et rien sur son visage mutin ne reflétait les émotions de la nuit.

— Hâtez-vous de faire la lumière dans les ténèbres, monsieur Dickson, dit-elle avec une pointe d'ironie. L'automne arrive à grands pas. Il y avait de la brume ce matin, et au lieu de se laisser pomper par le soleil, comme faire se doit, elle se condense en un vilain brouillard. Bientôt il ne fera plus gai dans la forêt et nous devons retourner à Londres, pour tout un hiver. Hâtez-vous, grand homme, que l'on puisse être témoins de votre victoire !

Il sourit tristement.

— Miss Lizzie va bien, et Miss Jessie, et Miss Minerva ?

Maddy éclata d'un joli rire clair.

— Et Kate, et Dora ? Ne faites donc pas de jalouses, bourreau des cœurs que vous êtes ! Fi, vous devriez être honteux, à votre âge ! Tout le monde raffole de vous au camp. Je me demande qui vous épouserez à la fin de l'aventure, qui de nous, cela va sans dire. Le club des Amazones a des droits sur vous.

« À propos, Minerva vous envoie son plus gracieux souvenir.

Maddy partit sans cesser de rire et le détective la suivit longtemps du regard, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une silhouette indécise dans le brouillard.

Tout le décor avait changé depuis la nuit. Le ciel était bourré d'une ouate neigeuse, où ne se distinguaient plus que des fantômes d'arbres.

Les bruits eux-mêmes étaient atténués, feutrés, assourdis.

Dans une grange proche, des fléaux primitifs s'acharnaient sur les gerbes fraîchement nouées ; des volailles, qu'on assassinait pour le repas du midi, poussaient des cris lamentables ; un chien de garde

traîrait sur sa laisse et aboyait sourdement devant cette fumée blanche qui l'inquiétait.

Il faisait frisquet dans l'auberge. Tod Haigh glissait comme une âme en peine entre les tables vides.

— Encore un crime, soupirait-il. Quel pays, mon Dieu !... Et dire que, jadis, on n'y parlait même pas d'un vol de poule...

C'était une invite, mais Harry Dickson ne répondit pas.

Dans un coin, le vieux Peter Dell classait de parcimonieuses esquisses, enroulait à regret des lignes de pêche, démontait des cannes. Il pliait bagage ; il s'en allait...

Harry Dickson appréhenda la solitude.

Des départs ! Des départs et des adieux ! Il resterait seul face au crime, tout à son œuvre de recherche et de vengeance, et jamais elle ne lui avait semblé aussi pénible.

— Vous irez probablement au château, demanda à la fin l'aubergiste, à qui le silence commençait à peser, rapport au meurtre de cette nuit ?

Harry Dickson se secoua, comme au sortir d'un rêve.

— C'est juste, je vais au château.

Il s'enfonça dans le brouillard aux mille senteurs humides et prit la route qui longeait les bois, mais il ne les traversa pas.

En approchant des arbres, il entendit les voix argentines des jeunes campeuses.

Dora et Maddy chantaient d'une petite voix acide une chanson américaine : *Down Home in Tennessee...*

C'était mièvre et mélancolique à la fois. Le détective s'arrêta pour les écouter, tandis qu'elles reprenaient le refrain en duo.

Tout à coup, elles se turent et une autre voix monta, grave, superbe, un peu masculine :

— Ich grolle nicht... und wenn das Herz auch bricht...

Harry Dickson traduisit : Je ne me plains pas, bien que mon cœur se brise... C'était une mélodie de Schubert.

Il reconnut la voix chaude qui chantait, avec un sentiment profond des choses, ces paroles d'une tristesse infinie.

C'était la voix de Minerva...

D'un brusque quart de tour, il pivota sur les talons et, comme s'il eût voulu fuir la magie de cette voix, de cette atmosphère, il s'éloigna à grands pas.

Les bois étaient loin ; sous les pas du détective le chemin s'était fait montant : il s'engageait dans la région des collines, s'approchait du manoir des Foyle. Dans le brouillard, un chien invisible aboyait.

Harry Dickson remarqua que cet aboi paraissait le suivre avec quelque obstination. Il fit halte et regarda du côté d'où l'appel semblait venir, mais le brouillard masquait les plus proches

perspectives.

— Ami ! Ami ! appela doucement Dickson.

Le bruit cessa, puis reprit plus proche.

— Ami ! Viens ici ! répéta le détective.

Une forme souple bondit tout à coup, et un vieux dogue édenté vint se coucher aux pieds du promeneur.

— Mais nous sommes de vieilles connaissances ! s'écria Harry Dickson. Good morning, old fellow. Je crois que tu t'appelles Clown... C'est un nom bien amusant pour un farouche gaillard comme toi. Bonjour, Clown !

Le chien poussa un jappement joyeux et se mit à tourner autour de son ami.

C'était le dogue de l'infortuné Bill, le berger, mystérieusement assassiné après qu'il eut découvert le cadavre du jeune Charles Foyle.

L'animal s'était refusé d'adopter un autre maître après la mort du sien, et il vagabondait dans les bois, vivant de maraude et de braconnage, sans doute.

Aujourd'hui, il ne paraissait guère sauvage, et semblait tout disposé à accompagner Harry Dickson dans sa promenade matinale.

« Pourquoi pas ? se demanda celui-ci. Dieu sait si Clown ne pourrait pas m'être utile, aujourd'hui ? Viens, mon petit ! »

L'intelligente bête, qui semblait l'avoir compris, se mit à trotter à ses côtés, lui jetant des regards affectueux.

Brusquement, à un tournant de la route, elle tomba en arrêt et poussa un sourd grognement de colère, ses yeux ardents fixés droit devant.

À travers le brouillard, Harry Dickson aperçut la forme confuse du château, perché sur les hauteurs.

— Allons bon, tu n'aimes pas l'endroit, mon petit, murmura le détective. Moi non plus d'ailleurs, et je crois que nous finirons par nous entendre.

Il gravit le chemin montant et sonna à la grande porte du manoir.

Clown suivait, tête basse, l'air grognon.

Ce fut Toodle qui vint ouvrir, l'air défait.

— Encore un mort, sir, furent ses paroles d'accueil. Ce n'est pas que Mr. Sharkey fût un homme bien agréable, mais un homme est un homme et un crime un crime. Milady est dans un état épouvantable. Elle nous a déjà dit les pires sottises. Rien n'est bon aujourd'hui, on tremble à l'office, et on ne sait où donner de la tête !

— Pourrais-je la voir ?

Toodle secoua la tête d'un air de doute.

— Elle s'est enfermée dans sa chambre et en a défendu l'accès à quiconque, même aux gens de la police, a-t-elle ajouté. Quant à Sir Roger...

Le geste du vieux était pour le moins éloquent.

Profitant de l'absence de sa sœur, l'ivrogne s'était adonné, avec une louable frénésie, à son penchant favori. Il devait à cette heure être plein comme un muid.

— Tant pis, répondit le détective. Je désirerais me promener un peu par le château, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Toodle. Je ne ferai pas de bruit, et milady ne saura rien de ma venue. Faites en sorte que les domestiques ne quittent pas l'office.

— Ce ne sera pas difficile, car personne n'en manifeste la moindre envie, sir.

Il remarqua Clown, sur les talons du détective.

— Ce chien, sir ?

— Il est avec moi.

— Très bien, sir, conclut le vieux serviteur en se dirigeant vers les lointaines cuisines.

Harry Dickson resta seul.

Il retrouva aisément l'escalier de service et s'y engagea, puis il gagna la chambre du Dr Lambeth.

Il remarqua qu'on y avait fait le ménage : le cendrier était net et propre et il n'y avait plus de pipes au râtelier.

— Parfait, grommela-t-il. Heureusement, on s'y est pris un peu tard.

Clown furetait dans les coins. Soudain il grogna devant la cheminée.

Harry Dickson, intéressé, l'observait.

— Cherche, Clown, cherche bien !

L'animal lui jeta un regard de compréhension ; il se dressa sur ses pattes de derrière, pointa le muflle vers un endroit situé au-dessus du poêle en fonte et poussa un jappement plaintif.

Harry Dickson s'approcha. Clown ne bougeait plus, le museau tendu vers une haute dalle. Le détective avança la main, rencontra une brèche dans la pierre, sentit une étoffe coincée dans la fente et la tira à lui.

C'était un mouchoir souillé de suie et de poussière. Un monogramme brodé en ornait un des coins : A. L.

— Archibald Lambeth ! s'exclama-t-il.

L'étoffe durcie crissait sous sa main. Il l'examina avec plus d'attention : elle était largement poissée de sang noirci.

Harry Dickson eut un frisson.

— Et pourtant je devais m'y attendre, murmura-t-il. L'éternelle logique des choses. Pauvre Lambeth !

Clown flairait le mouchoir lui aussi, inquiet et nerveux.

Le détective eut une inspiration :

— Cherche, Clown ! Cherche, bon chien ! dit-il en lui mettant le

carré de tissu sous le nez.

La bête grogna de nouveau, avec une sorte de colère attristée. Il prit le mouchoir entre ses dents jaunies, le secoua, le laissa retomber et, soudain, sortit de la chambre et se mit à descendre l'escalier.

Il avançait sans l'ombre d'une hésitation. Harry Dickson, confiant dans le flair merveilleux des dogues, auxquels on arrivait à grand-peine à faire accepter le rôle de chien berger, le laissait faire et suivait.

Clown traversa le hall comme une flèche, renifla, prit l'air, hésita, et enfin, avec un gémissement, s'engagea dans le couloir obscur qui menait vers les sous-sols.

Harry Dickson sentit un événement proche, car quelque chose dans l'allure de la bête lui faisait comprendre qu'elle venait de se lancer sur la piste du sang, chose familière à ces vieux dogues intelligents.

Les caves étaient hautes et pénombreuses, prenant jour par des soupiraux tapissés de toiles d'araignées, feutrés de poussières séculaires. Clown n'hésitait plus guère. Tout son corps tremblait. Il semblait manifester quelque impatience à l'égard de son compagnon, qu'il devait accuser de lenteur.

Les caves s'étant soudain obscurcies, Harry Dickson dut avoir recours à sa lampe électrique.

À la suite du chien, il parcourait un dédale de couloirs et de cryptes, où stagnait une odeur rance et moisie ; d'énormes limaces argentaient les dalles de leurs visqueux passages, des cloportes géants grouillaient dans les moindres fentes.

D'un coup de dents furieux, Clown cassa les reins à un rat trop téméraire qui s'était hasardé dans le rayon de la lampe.

Puis le chien tomba en arrêt devant un petit tertre de terre meuble, qui semblait avoir été remuée de fraîche date.

Rageusement, le dogue s'était mis à creuser le sol, faisant voler des mottes et du gravier.

Harry Dickson regarda autour de lui : une pelle de jardinier était là, abandonnée à quelques pas du tertre.

— Je vais te donner un coup de main, mon vieux !

La terre s'enlevait avec facilité ; au bout de quelques minutes, le détective avait creusé une fosse de deux pieds de profondeur ; sa bêche toucha un corps mou... Clown gronda avec fureur et recula.

Une odeur caractéristique monta ; la pelle ramena une masse blanchâtre...

— De la chaux vive ! murmura Harry Dickson avec horreur.

Ensuite, ce fut la vision d'épouvante.

Un corps, aux chairs déjà fortement entamées par la corrosive matière, venait d'apparaître.

— Pauvre, pauvre Lambeth, murmura le détective, mais... c'était dans la logique des choses, l'éternelle logique des choses ! Comme ce leitmotiv revient, et comme il reviendra encore dans cette histoire !

Faisant taire la voix de la pitié, surmontant son dégoût devant cette chair atroce, il commença l'examen d'usage.

Le corps était étendu tout de son long, un des bras replié sous le dos, ce qui permit au détective de le retourner aisément sur le côté. Les vêtements, souillés de sable et de chaux, montrèrent une énorme tache sombre. La blessure était là, dans le dos, sous l'omoplate gauche.

— Un coup de poignard, constata Dickson, et le bandit qui a fait le coup n'a pas cané à la besogne. Il y est allé de toutes ses forces : le cœur doit avoir été atteint en plein.

Harry Dickson reprit son lugubre travail. Il écarta la chaux vive, qu'il dissimula sous un peu de terre meuble, et il recouvrit le corps uniquement avec du sable. L'instant d'agir n'était pas encore venu. Momentanément, il tiendrait pour lui la macabre découverte.

Suivi de Clown, il remonta vers le hall, brossa le sable qui souillait ses habits, laissa couler un jet d'eau sur ses mains à la fontaine des toilettes, et il s'apprêtait à sortir, quand un bruit confus de sanglots lui parvint.

Cela venait de l'étage. Sur la pointe des pieds, il gravit le grand escalier, s'approcha d'une large porte armoriée.

— Archie ! Oh ! Archie !

Lady Lavinia ne pleurait pas son intendant Sharkey, mais le Dr Lambeth...

La nuit est venue.

Une nuit plus claire que le jour, parce que le brouillard s'est fondu lentement. Des étoiles sont apparues au ciel, qui reste toutefois un peu brouillé.

Un vent âpre s'est levé, qui fait crier les arbres.

Sous la tente aux murs de toile, les campeuses doivent avoir froid.

Il fait sombre sous le bois ; il n'y a ni torches ni feux.

Harry Dickson est étendu sur son lit, tout habillé. Le sommeil fuit ses paupières. Il ne pourrait dormir d'ailleurs, car ses idées forment un chaos turbulent. Il aimerait pouvoir réfléchir, arriver à des conclusions au bout de déductions ingénieuses. Son esprit s'y refuse obstinément.

Il a voulu lire : les lettres grouillaient comme des mouches sur les pages.

Allons Dickson, haut les cœurs ! Le détective boude-t-il à l'ouvrage ?

Non, mais il ne dispose pas de ses moyens d'action et de décision ordinaires. Il sent la terrible influence de l'atmosphère, comme dans d'autres affaires qui avaient eu des solitudes pour cadre.

Aujourd'hui, il y a autre chose pourtant. Sa pensée retourne vers

le camp, il ne sait pourquoi, ou plutôt il ne veut pas le savoir.

Pour la première fois de sa vie, il regrette d'être Harry Dickson, son métier lui pèse, sa grande mission lui paraît moins sacrée.

Il entrevoit les délices d'un paradis perdu, il vit à l'orée d'un rêve qui ne pourra jamais être le sien.

Un home, une tendresse... une tendresse, un home... images hallucinantes.

Baker Street, où il y aurait autre chose que l'affection grognonne de Mrs. Crown, que le dévouement de Tom Wills, que les bavardages de Goodfield, que les sonneries du téléphone et les confessions des gens en détresse.

Minerva Campbell doit dormir à cette heure.

Le visage du détective se contracte, son passé remonte vers lui, comme un mascaret impitoyable. La silhouette fine et racée, et le visage singulier de Georgette Cuvelier est là devant lui. Elle grimace, un filet de sang à la tempe. Elle sera, dans la vie de Harry Dickson, une énigme éternelle[5].

Les cheveux de Minerva Campbell sont d'un noir de jais.

Ses cheveux... il les hait, tout à coup. Il lui semble qu'ils sont faits de ténèbres, lourdes comme celles des crimes qui peuplent sa mémoire, qui l'entourent à l'heure actuelle.

— Et puis, en voilà assez !

Il jette le livre au loin, souffle la lampe et reste les yeux grands ouverts dans l'obscurité profonde, dans le silence que le murmure tête des arbres ne trouble même plus.

Mais quoi ? Un autre bruit vient de s'élever au loin. Une cadence régulière, des chocs clairs sur le gravier de la route : le galop d'un cheval dont on force l'allure.

— Ohé, Tod Haigh ! ouvrez donc ! cria une voix cassée.

Harry Dickson la reconnut : c'était celle du vieux Toodle.

D'un bond, il fut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande :

— C'est vous, Toodle ? Qu'est-il arrivé ?

— Le diable le sait, sir ! Le malheur est sur le château ! Venez vite !

Le détective se hâta de descendre dans la salle d'auberge où Tod Haigh, à moitié vêtu, venait de le précéder et faisait entrer le valet.

Toddle était blême et tremblait de tous ses membres, bien que la sueur lui dégoulinât du front et des joues.

— Sir Roger... ah ! mon Dieu...

— Eh bien ! que lui est-il arrivé ? s'impatienta Harry Dickson.

— Il est mort, sir ! Assassiné !

Harry Dickson crispa les mains sur le dossier d'une chaise.

— Versez-lui un verre de brandy, Haigh, ordonna-t-il.

Le vieux avala le réconfortant breuvage avec délices ; un peu de

couleur lui en revint aux joues.

— Ses nuits étaient terribles, sir, raconta-t-il. Il hurlait souvent comme un possédé, prétendant voir des fantômes et se plaignant que des fourmis de feu le mangeaient vivant. Trois ou quatre fois la nuit, je devais me lever, le faire sortir de son lit et l'asseoir dans sa chaise à la fenêtre, devant une bouteille de whisky. Une heure après, je venais le recoucher... Chaque fois, la bouteille était vide.

« Quand je suis venu tout à l'heure pour le remettre au lit, il était immobile dans sa chaise ; le verre qu'il allait porter à la bouche était tombé en morceaux à ses pieds. Il était mort, d'une balle en plein front.

— Avez-vous entendu une détonation ? demanda le détective.

— Non, sir... mais le coup a dû être tiré de loin : il y avait un trou rond dans la vitre.

— Allumiez-vous de la lumière quand vous l'installiez dans son fauteuil ?

— Je posais une bougie allumée devant lui, sir.

— Cible parfaite, grommela Harry Dickson.

— Venez-vous, sir ? demanda Toodle, milady vous réclame d'urgence...

— J'y vais... Sellez-moi un cheval, Haigh !

Ils partirent, leurs montures marchant l'amble, car celle de Toodle était passablement fatiguée.

Arrivé près du bois, Harry Dickson arrêta son cheval.

Il voyait luire faiblement les clartés des photophores dans les tentes.

— Hep ! Hello ! Mesdemoiselles !

Un remue-ménage se fit à l'orée du bois ; les photophores changèrent de place, des ombres blanches parurent sous les arbres.

— Qui vive ! cria la voix de Kate Sonny.

— Harry Dickson !

— Ah bon ! Quel être mal élevé vous faites ! Venir surprendre d'innocentes jeunes filles pendant leur sommeil, reprocha Lizzie, la « captain ».

— C'est grave, écoutez donc !

Les six silhouettes se précisèrent et, bientôt, entourèrent les cavaliers.

— On vous écoute, beau ténébreux !

— Sir Roger Foyle vient d'être assassiné.

Une stupeur muette accueillit la sinistre nouvelle.

— Il commence à ne plus faire gai par ici, murmura la blonde Maddy.

— Je craignais pour vous, mesdemoiselles, mais je vous trouve au grand complet... saines et sauvées.

— Comme si nous étions capables de découcher, à notre âge ! Fi le vilain ! clama Dora.

— Écoutez donc, grand homme, dit Lizzie. Je ne suis pas détective, mais pour autant que je m'y retrouve dans cette histoire, William Sharkey est tué, et il eût fourni un assassin très convenable ; Charles Foyle aussi. Au pis aller, cet horrible gamin eût pu faire un meurtrier. Le Dr Lambeth...

— Non ! fit sourdement Harry Dickson.

— Si nous procédons par élimination, il ne vous reste plus grand-chose, monsieur Dickson, sinon le Club des Amazones. Faites votre choix, non pour épouser l'une d'entre elles, mais pour lui mettre les menottes et l'emmener pendre.

Harry Dickson ne répondit pas. Minerva s'était glissée doucement à ses côtés et caressait le col de sa monture.

— Vous vous fatiguez horriblement, monsieur Dickson, dit-elle à voix basse.

— C'est mon métier, mademoiselle, répondit le détective à mi-voix.

— Un terrible métier. Vous ne pourriez donc pas être un homme comme les autres ?

— Qui connaît le bonheur ? souffla le détective.

— Oui, dit-elle si bas que lui seul entendit.

Harry Dickson frissonna d'entendre cette magnifique voix chaude, de voir la jeune fille si près de lui, dans son pyjama de soie noire qui moulait des formes merveilleuses. Sa poitrine se soulevant comme en un douloureux effort.

— Jamais, Minerva... Jamais... Entendez-vous ?... Bonne nuit !

Il cingla la croupe de son cheval, et Toodle eut peine à le suivre.

*

Avec un peu de brusquerie, le détective écarta Lady Lavinia, trépидante et hors d'elle, agitant ses grands bras noueux comme des fléaux.

— Vous êtes des incapables, des gens qui volez l'argent du gouvernement !... On vous paie bien ! Et pour quoi faire ? Tas de propres à rien. Mon neveu, mon frère, mon intendant assassinés ! Les bandits ne se contentent donc plus de la racaille pour proie ? Ils tuent les nobles ! À quand mon tour ?

« J'ai des amis à Londres ; je ferai en sorte qu'ils vous donnent bientôt de mes nouvelles, monsieur de la police !

Harry Dickson ne prit pas la peine de répondre.

— Allez dans votre chambre, je vous ferai appeler, si je le juge utile, milady. Quant à vous, Toodle, menez-moi à la chambre de Sir

Roger...

Le récit du vieux serviteur avait été complet. Harry Dickson n'y put ajouter qu'une seule constatation : le châtelain avait été tué par une balle de fusil de guerre tirée à grande distance.

Quand Lady Lavinia reparut devant lui, sur son invitation, il ne lui laissa pas le temps de se répandre de nouveau en folles diatribes.

— Nous sommes devant des crimes commis en série, milady, dit-il d'une voix sèche. Après avoir choisi comme victimes des passants attardés et des nomades, les assassins semblent vouloir se tourner obstinément contre les gens du château. Si j'ai un conseil à vous donner, quittez-le. Allez à Edimbourg ou à Londres...

— Moi, céder la place à des criminels ? Jamais, entendez-vous ?

— Soit... Je vous aurai prévenue. Je ne puis naturellement pas vous forcer à suivre un conseil qui me paraît sage.

« Maintenant, milady, décidez du cours des choses. Jusqu'ici, je n'ai fait intervenir aucune autre force policière, des instructions spéciales ayant été données en haut lieu. Mais la loi exige que le coroner instrumente, qu'un jury d'usage soit formé... Je veux l'observer...

Elle le regarda avec mépris.

— Je tiens à ce que vous suiviez les instructions qui vous ont été données, selon mon désir. Le jury peut attendre, car je n'ai que faire de l'opinion d'une douzaine de fermiers ignares, qui viendront salir mes tapis.

« Trouvez les coupables. C'est tout ce qu'il vous reste à faire.

— Soit, répondit Harry Dickson. Puisque j'y suis autorisé, je continuerai à tenir ces formalités en suspens. Je vous demande encore trois jours, milady.

— Et vous aurez trouvé ? glapit-elle avec un ricanement injurieux.

— J'aurai trouvé, je vous le promets !

Il s'éloigna au galop de son cheval.

Sur la route, un fanal, brandi au bout d'un poing, l'arrêta.

C'était Lizzie Dale.

— Nous voulons vous faire boire un peu de whisky. Descendez... Nous avons besoin de vous sentir parmi nous.

Il obéit, content de trouver ces visages insoucians et rieurs après tant de laideur et d'épouvante.

Minerva lui apporta un gobelet d'alcool.

On ne parla plus du crime de la nuit, ni des autres, comme par une entente tacite. Harry Dickson fut invité à raconter ses voyages.

À dessein il resta longtemps, se sentant non seulement le besoin de protéger les campeuses, mais de se détendre l'esprit.

— Les beaux voyages, murmura Minerva... Un beau voyage... un

seul...

Elle avait posé la main sur celle du détective, et il ne la retira pas ; ses compagnes les considéraient avec un sourire où passait quelque chose d'indéfinissablement grave, de triste, de lointain...

5. L'ogre revient

— Milady me charge de vous dire qu'elle s'excuse auprès de vous. Ces drames successifs lui ont mis les nerfs à vif. Elle ne voudrait pas que vous preniez ses emportements pour un signe de mauvaise éducation, sir.

Toodle s'inclina, heureux d'avoir accompli sa mission.

— Merci, Toodle, répondit Harry Dickson en lui tendant la main. Veuillez rassurer milady, et dites-lui qu'elle ne me doit pas d'excuses. Je lui suis même reconnaissant de vous avoir envoyé vers moi. Voulez-vous prendre un peu de brandy, histoire de vous mettre du cœur au ventre ?

Le vieil homme accepta avec empressement.

— J'aimerais vous demander l'une ou l'autre chose, mon ami, continua le détective. Vous m'avez dit que trois ou quatre fois par nuit, vous étiez aux côtés de Sir Foyle, qui souffrait de pénibles crises nocturnes. Il faisait de vilains rêves, disait-il. Naturellement, il ne vous en confiait pas la nature...

Toodle branla du chef.

— En effet, sir, mais je l'ai entendu souvent crier pendant ses cauchemars, et toujours il était question de navires qui coulaient, de Deen-Tower...

— Deen-Tower ?... murmura Harry Dickson. Ce nom ne m'est pas inconnu.

Toodle accepta un second verre et sa langue se délia davantage.

— C'est un bien vilain endroit, sir, aux confins du North-Minch. Un manoir qui fait face à cette méchante mer. Il appartenait au père de Lady Foyle, non pas Lady Lavinia, mais Lady Catherina, l'épouse de Sir Roger et la mère de Charles. C'était une Hogall... Une bien noble famille...

« Sir Roger a habité ce château désolé pendant les premières années de son mariage, et Charles y est né. Ce n'est qu'après la mort de sa femme qu'il est revenu au manoir des Foyle, à Glen-Loch, où vivait Lady Lavinia, sa sœur, que vous connaissez.

Harry Dickson ne bougeait pas. Son visage était de marbre. Pourtant, une étrange tempête sévissait dans son esprit.

Magie des noms ! Le vieil Hogall était bien un des plus sinistres hobereaux que l'Ecosse eût jamais connus ! De confuses histoires, plus honteuses les unes que les autres circulaient sur son compte, mais elles

ne revenaient pas pour l'heure dans la mémoire du détective.

— Deen-Tower, murmura-t-il. Qu'est-il arrivé à Deen-Tower ?

Il n'en dit pas plus long, et Toodle ne vit pas la flamme de son regard.

Dickson se leva et prit congé du domestique.

— Dites à votre maîtresse que l'enquête continue, Toodle, et rappelez-lui que j'ai demandé trois jours encore, pas un de plus ! Au revoir, mon brave... J'ai beaucoup à faire maintenant !

Beaucoup à faire ?... Vraiment on ne l'aurait pas dit...

Il ne prit pas la peine de rédiger un rapport sur le meurtre de la veille, ni de retourner au château pour un supplément d'enquête.

« Laissons les morts pour aujourd'hui, se disait-il. Je veux voir des vivants ! »

Il gagna la porte, comptant se rendre tout droit au camp des Amazones.

Un jappement joyeux l'accueillit dès qu'il parut sur le seuil des « Armes des Duncan » ; Clown lui sauta contre les jambes.

— J'espère, vieux bon chien, que nous n'aurons pas de morts à rechercher aujourd'hui, fit le détective en donnant une tape amicale sur la grosse tête du dogue. Je veux vous présenter à une plus belle compagnie.

Il fronça les sourcils d'un air préoccupé en arrivant aux abords du campement forestier : aucune chanson ne montait dans l'air pur du matin, aucun babil n'égayait la solitude ; un feu mal allumé mourait sous la cendre, devant une des tentes soigneusement close.

— Allô ! Personne n'est donc à la maison ? s'écria-t-il en s'avançant au milieu de la petite clairière.

Mais si, elles y étaient... Harry Dickson vit cependant que quelque chose avait changé. Les frais et avenants visages demeuraient fermés, aucun sourire ne se jouait sur leurs lèvres. Les yeux noirs de Kate étaient sombres comme la nuit, et le détective remarqua qu'elle portait sa carabine de chasse en bandoulière. Il reconnut à peine les figures souriantes de Jessie, de Dora, de Maddy, toutes également crispées.

— Voyons, que vous arrive-t-il, mesdemoiselles ? demanda-t-il avec étonnement. Est-ce que, par hasard, l'ogre serait revenu ?

Il plaisantait, sans doute, mais aucun sourire ne répondit à sa bonne humeur.

— Oui, dit brusquement la « captain », l'ogre est revenu.

Harry Dickson poussa un cri, et il se rendit alors compte que Minerva Campbell n'était pas là et que les visages des autres Amazones reflétaient l'angoisse.

— Minerva ! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Lizzie lui indiqua la tente fermée.

— Elle est là !

Il ne fit qu'un bond, faillit arracher la toile de ses piquets.

Minerva était là, assise sur le bord d'un lit de camp, très pâle. Un linge blanc entourait son cou et un peu de sang y perçait.

— Minerva ! supplia-t-il. Vous êtes blessée ! Que vous est-il arrivé ?

Elle leva ses yeux profonds vers lui et essaya de sourire.

Ce fut un pauvre rictus empreint de souffrance qui plissa sa bouche.

— Ce n'est rien, monsieur Dickson... Un bobo... Cela passera.

— Je veux savoir, dit-il impérieusement.

Elle le regarda de ce regard grave qu'il connaissait si bien.

— C'est juste, vous en avez le droit. Eh bien ! il m'a attaquée...

— Il ? Qui est ce « il » ?

— Je ne sais pas !

— Voyons, commençons par le début. Que vous est-il arrivé au juste ?

Elle se recueillit un instant et soupira.

— À cent pas d'ici, dans le bois, il y a une source. Chaque matin, l'une d'entre nous est de corvée d'eau. C'était mon tour aujourd'hui...

« J'avais mal dormi... Rappelez-vous que nous avons bavardé longtemps hier soir, et après votre départ je suis restée éveillée très longtemps. Je repassais mentalement vos voyages, vos aventures. C'est vous, Harry Dickson, qui me teniez éveillée, et même quand j'eus fermé les yeux, des rêves tumultueux, où vous aviez votre rôle, m'interdisaient le repos.

« Ce matin, dès les premières grisailles de l'aube, j'ai pris les seaux de toile et suis allée à la source.

« Je me penchais sur l'eau quand, soudain, je fus attaquée, frappée.

« Je sentis une vive douleur à la gorge, mais je me relevai quand même : il n'y avait plus personne autour de moi.

Elle se tut et baissa les yeux ; Harry Dickson restait comme hypnotisé par la petite tache de sang sur le linge blanc.

— Vous avez été frappée à la gorge, et non au cou, Minerva, dit-il doucement. Comment se fait-il, alors, que vous n'avez pas reconnu votre agresseur, puisqu'il vous frappait de face ?

Une vive rougeur envahit les joues hâlées de la jeune fille.

— Je n'ai plus rien à vous dire à ce sujet, murmura-t-elle d'une voix lasse.

Le détective se leva et la regarda d'un air de reproche.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ? demanda-t-il.

Elle poussa un cri de douloureuse surprise.

— Moi ! Oh, Harry ! Que venez-vous de dire là ! Vous m'avez fait

hideusement mal ! Mal... très mal...

Sa main se crispait sur son cœur.

Le détective l'observait avec un peu de tristesse, puis il se souvint qu'elle l'avait appelé Harry tout court. Lui, Dickson, l'appelait souvent par son prénom, mais n'était-il pas « un vieux monsieur », qui en avait le droit ?

— Resterez-vous encore longtemps dans le pays ? demanda-t-il en donnant à dessein un autre tour à la conversation. Le temps s'est soudainement rafraîchi depuis deux jours.

— Demain, après-demain au plus tard, nous plions bagages, répondit-elle sans lever les yeux, qu'elle tenait obstinément fixés sur le sol.

— Il se peut, dit-il lentement, que moi aussi je retourne alors à Londres.

Cette fois-ci Minerva leva son regard vers lui.

— Et votre mission en ces lieux ?

— Elle sera achevée, répondit-il d'un ton définitif.

Il aurait pu difficilement dire ce que signifiait cet éclair sombre jailli des yeux superbes.

— Et... l'ogre ? demanda-t-elle après une minute d'hésitation.

— Je suis certain que son compte sera réglé également.

— Soit, fit-elle. On peut le croire et l'espérer...

Elle lui tendit une main qu'il serra longuement.

Au-dehors, les autres Amazones s'affairaient, s'occupant de la besogne du jour. Seule Kate restait inactive, mais, la main sur la carabine, elle faisait les cent pas comme une sentinelle devant l'ennemi. On la sentait résolue à l'action.

Harry Dickson lui jeta un regard plein d'admiration.

— Je crois que vous savez vous garder vous-mêmes, et que nul besoin d'un Harry Dickson ne se fait sentir, plaisanta-t-il en manière d'adieu.

— Pour nous défendre non, pour être notre ami, oui...

Il quitta le bois et se dirigea vers le manoir des Foyle, mais, quand il eut parcouru un demi-mille, il fit un brusque crochet et s'enfonça de nouveau dans le taillis.

Il lui tardait de voir la source où Minerva avait failli tomber victime d'un agresseur mystérieux. Endroit fatidique d'ailleurs : c'était le ravin bleu où Charles Foyle avait trouvé la mort.

Après un assez long détour, Dickson y parvint.

C'était bien plus une ravine qu'un ravin ; un pli de terrain en plein bois, très sombre sous la voûte épaisse des frondaisons centenaires.

L'eau, d'une clarté cristalline, courait sur un épais lit de galets blancs et gris, veinés délicatement de bleu et d'argent.

Une grande pierre plate attira l'attention du détective. Elle était lisse et nette et devait servir de margelle à ceux qui venaient puiser l'eau à la source ou simplement s'abreuver.

C'était donc ici que Minerva Campbell, selon ses dires, s'était baissée sur le miroir pur de l'onde, au moment où le coup l'avait frappé.

« Selon ses dires... » Mais Harry Dickson regarda plus loin, et vit des mousses foulées, des branchages froissés, quelques feuilles souillées de sang.

Il y avait eu lutte...

— Ah !...

Cet endroit se situait à une trentaine de yards de ladite pierre plate, et c'était là qu'on avait trouvé le cadavre de Charles.

Cela méritait une exploration en règle.

La place fatale formait une sorte de triangle entre plusieurs blocs erratiques, posés comme pour une embuscade dans cette clairière décline.

Embuscade ! L'image s'imposa à l'esprit du détective.

Il fonça à travers taillis, se glissa entre les blocs, une sensation indéfinissable d'insécurité lui pinçant le cœur.

Ici on avait frappé le jeune bossu à mort, ici Minerva avait dû lutter pour sa vie. Une présence criminelle pouvait se blottir aisément dans l'ombre de ces rochers.

— Imbécile !

C'était Harry Dickson qui venait de lancer cette injure à sa propre intention car, soudain, la terre chavira autour de lui, il sentit une douleur violente à la tête et tomba, face contre le sol.

Ses forces le trahirent au moment où il voulut se relever. Il perçut un violent froissement de branches, puis une respiration haletante, comme si quelqu'un soulevait un objet très lourd... Un souffle de mort passa sur lui.

Mais, en même temps, un ouragan fondit à ses côtés, un rauquement terrible se fit entendre, une étoffe se déchira avec un bruit aigre, un objet lourd tomba et il entendit un cri de rage et de souffrance.

Il eut la sensation d'une joie immense : celle du sauvetage.

Puis ses pensées devinrent confuses, sans toutefois glisser vers l'anéantissement complet. Il lui sembla entendre sa propre voix lui conseiller :

— C'est dans la logique des choses... Et quant aux choses... Eh bien ! laissons faire les choses...

Dix minutes plus tard, il était debout, le crâne un peu bosselé, le cuir chevelu entamé et sanglant, mais l'eau fraîche de la source fit bientôt merveille.

En souriant, il regarda autour de lui et ramassa l'arme de l'agresseur : une hache, lourde et luisante, d'un modèle très spécial.

— Un cadeau des âges héroïques, murmura-t-il, une hache d'abordage !... Comme tout cela s'enchaîne merveilleusement...

Il siffla doucement et, quelques instants après, quelque chose bougea dans les buissons, puis une ombre s'avança vers lui.

— Merci, mon vieux Clown ! Sans toi, à l'heure actuelle je ne vaudrais guère plus que l'infortuné Charles et le pauvre Lambeth. Tiens, donne-moi cette babiole !

Clown tenait un lambeau d'étoffe dans sa gueule et il ne s'en sépara qu'en grognant de colère.

Harry Dickson le palpa, le mit dans sa poche et se frotta allègrement les mains, puis il caressa le dogue.

— Bon ouvrage, mon gros ! L'ogre a signé son crime, mais tu peux m'en croire, ce sera son dernier !

Il regagna la route et hésita quant à la direction à prendre : le camp des Amazones, le château, l'auberge ?

Un bruit de sabots martelant le gravier le décida pour cette dernière.

De loin, il vit un cavalier lancé à toute allure se diriger vers « Les Armes des Duncan ». C'était le courrier qui arrivait à bride abattue de la halte ferroviaire.

— Notre ami Tom Wills nous donne des nouvelles, Clown ! s'écria-t-il joyeusement. Sers-moi d'entraîneur, car je bous d'impatience, littéralement !

Il arriva à l'auberge au pas de course.

Le courrier s'y abreuvait déjà en compagnie du bon Tod Haigh ; il avait posé devant lui, sur la table, une large enveloppe scellée de cachets rouges.

— Le courrier de Londres, monsieur Dickson !

Le détective fit sauter la cire d'une main fébrile.

Des pages dactylographiées s'échappèrent de l'enveloppe.

Il se mit à lire, à lire ! Et une joie sans bornes inonda son visage.

— Bravo pour ce cher Tom Wills ! jubila-t-il. Il a bien employé son temps, et maintenant, Tod Haigh, c'est moi qui régale. Il y a du bon vin d'Espagne quelque part dans votre cellier. Qu'on en débouche quelques vieilles bouteilles. Jamais occasion n'a été meilleure...

*

Il fait nuit sombre. Il n'y a pas de lune, le vent s'apprête à souffler en tempête ; les premières rafales secouent les arbres.

Il n'y a que deux lueurs immobiles à l'orée de la forêt, celles des tentes illuminées à l'intérieur. Aucun bruit de voix : les campeuses

doivent s'être abritées de la tourmente qui vient, qui ne tardera pas.

— Tempête ! murmure Harry Dickson. Tempête sur terre, tempête dans les cœurs... Et, après, ce sera le soleil, la belle accalmie, les fronts redevenus paisibles. La vie sera belle !

De loin, il fait un signe d'amitié aux lumières forestières, mais il ne s'attarde pas. Il file droit vers le château des Foyle, noir contre le ciel noir.

Une brusque rafale soulevant son manteau lui fait de grandes ailes ténébreuses aux épaules ; et, ce soir, Dickson se sent vraiment des ailes.

Le manoir est plongé dans le silence ; une seule fenêtre demeure éclairée à l'étage : celle de la chambre de Lady Lavinia.

Les pauvres lumignons de l'office sont à peine visibles au ras du sol.

Le détective ne prend pas la peine de sonner à la grande porte. Il sait qu'une poterne de service est restée entrebâillée par les soins du bon vieux Toodle, son complice dans la place.

Le domestique l'attend dans le couloir de service, il tremble et ses mains se posent fébrilement sur le bras du détective.

— Tout se passe sans doute comme je l'ai dit, lui demande le détective.

— Oui, sir... mais c'est tellement bizarre... Je n'aurais jamais osé croire cela. Puis-je retourner à l'office. Je n'aimerais pas assister... J'ai le pressentiment de quelque chose de terrible.

— Terrible... oui, murmure le détective. À bientôt, Toodle... Je prends tout sur moi, quoi qu'il arrive. Qu'aucun domestique ne quitte l'office.

— Soyez tranquille, sir. Tout sera fait comme vous l'ordonnez.

Le château est plongé dans une profonde obscurité. Au bout d'un large corridor latéral, quelques hautes lueurs rousses autour d'une ombre formidable : le catafalque de Sir Roger, que veillent quatre hauts cierges funéraires.

Harry Dickson salue brièvement et, à pas feutrés, gravit le grand escalier.

Il y a une raie de clarté sous une porte, celle de Lady Lavinia.

Il fait halte, reste immobile, l'oreille aux écoutes.

Derrière la porte, on parle.

Une seule voix, nette et sévère, qui parle sur un ton sec et monotone ; on dirait qu'on lit à haute voix quelque acte de loi.

Mais soudain une autre voix s'élève, furieuse, désespérée.

— Mensonges ! Bandits ! Vous n'avez pas le droit !

Ah ! Harry Dickson a entendu souvent cette dernière défense :
« On n'a pas le droit ! »

Puis c'est un bruit sifflant, puis un coup mat, puis une plainte

rageuse.

On maltraite quelqu'un dans la chambre.

Harry Dickson ne bouge pas. N'était l'ombre, on pourrait voir une joie diabolique inonder son visage.

— Très bien ! murmure-t-il. Très bien !

Un bruit de voix plus confuses, où il ne distingue rien, puis deux mots qui tombent, sonores et définitifs :

— À mort !

Harry Dickson se frotte les mains.

— C'est l'instant d'intervenir ! murmure-t-il.

Et, d'un élan vigoureux, il se jette contre la porte qui cède, et il se trouve en pleine lumière.

Des cris d'effroi partent de tous côtés.

Il est devant « elles » !

Elles sont toutes là : Lizzie, Kate, Maddy, Dora, Jessie et Minerva. Dans leurs mains élégantes, elles serrent des pistolets de gros calibre, des brownings.

Minerva, elle, est armée d'un fusil de guerre.

Liée sur une chaise, Lady Lavinia roule des regards de folle furieuse.

— Monsieur de la police, s'écrie-t-elle, délivrez-moi ! Ces criminelles vont me tuer...

Harry Dickson s'incline.

— Je vous délivrerai tout à l'heure, milady, ou plutôt les gens de la police d'Edimbourg qui, déjà avertis, arrivent à toute allure dans une automobile rapide. Votre vie n'est plus en danger ce soir mais, d'ici peu de semaines, elle le sera certainement, car sans l'ombre d'un doute, vous serez pendue haut et court.

Le détective tend une main loyale aux jeunes filles silencieuses.

— Et maintenant, mes belles vengeresses, laissez-moi vous raconter une histoire, dont la plus grande partie, hélas, n'est ignorée d'aucune d'entre vous.

Harry Dickson reprit la parole :

— En 1917, l'Allemagne commença contre le monde civilisé son inique guerre sous-marine. Ses unités mystérieuses et criminelles rôdaient autour des îles de l'Ecosse et, chose affreuse, trouvaient des complices parmi nos propres gens. Un de ceux qui aida un submersible ennemi à s'abriter dans le North-Minch, à se ravitailler, qui fournit des renseignements propres à lui permettre de continuer sa besogne de forban, fut le vieil Hogall de Deen-Tower.

« Dans cette lâche besogne, il fut secondé par son gendre, Sir Roger Foyle, et sa digne sœur, Lady Lavinia.

« Alors, ce fut le drame du croiseur léger *Livingstone*.

Un sanglot étouffé interrompit Harry Dickson qui, après un court

silence, continua :

— Ce croiseur était détaché dans les parages de Deen-Tower, pour donner la chasse à un sous-marin allemand qui y opérait quasi impunément depuis des semaines, occasionnant des ravages sans nombre.

« Un jour, il faillit le tenir, mais le pirate lui envoya deux torpilles et le croiseur coula en quelques minutes.

« Une chaloupe, la dernière, dans laquelle avaient pris place les officiers du *Livingstone* parvint pourtant à atteindre les côtes.

« Mais, au moment d'aborder, des coups de fusil partirent du rivage, et tout l'équipage fut tué. Les tireurs n'étaient pas des Allemands, mais des Anglais : Hogall, Foyle et Lavinia Foyle, qui sait se servir d'un fusil de guerre comme le meilleur troupier.

« Quant à nos morts, je vais vous dire leurs noms.

Un silence terrible plana, et Harry Dickson reprit d'une voix solennelle :

— Le capitaine de frégate, commandant du croiseur léger *Livingstone*, Harris Campbell...

— Mon père, murmura Minerva devenue livide.

— Le capitaine John Sonny, second du bord...

— Papa... sanglota tout à coup Kate.

— Le lieutenant Harold Horst, le lieutenant Dale, l'enseigne Armstrong, le midship Straitforth...

« Oui, mesdemoiselles, continua le détective d'une voix que l'émotion gagnait de plus en plus, oui, mes braves et chères, mes vaillantes enfants, vos pères furent assassinés par ces canailles.

« Il y avait un quatrième complice qui vécut depuis sur la terre anglaise, le quartier-maître allemand Kurt Schäffer, membre de l'équipage du sous-marin pirate ; il avait pu échapper au naufrage de celui-ci et gagner la terre et le manoir de Hogall.

« Car, bien que blessé à mort, le *Livingstone* était parvenu à éperonner le submersible qui coula à son tour, ne laissant échapper que le nommé Schäffer. Celui-ci continua depuis à vivre ici, sous le nom de William Barnstaple Sharkey, époux morganatique de Lady Lavinia Foyle.

La mégère poussa un véritable hurlement mais, d'un violent coup de poing, Kate Sonny la fit taire.

— Je continue, dit Harry Dickson après une pause.

« Les années passèrent, mais le hasard, peut-être la justice immanente, veillait. Un jour que Miss Campbell était allée en pèlerinage au cimetière marin où dormaient les héros du *Livingstone*, elle rencontra un homme étrange qui, ivre, faisait de curieuses révélations dans un cabaret de la côte. C'était Schäffer, ou Sharkey.

« Elle feignit quelque amitié pour lui, et...

— Elle lui donna même une mèche de ses cheveux, n'est-ce pas ? glissa Minerva. Je sais que vous l'avez enlevée à son cadavre, Harry !

Le détective rougit.

— C'est vrai, Minerva, murmura-t-il. J'ai cru...

— Peu importe, répondit-elle. Vous aviez le droit de tout croire. Mais cette mèche, il me la vola ; il me la coupa brusquement d'un coup de ciseaux pendant que nous étions attablés dans le cabaret. Je la lui laissai... mais... dans son ivresse, il raconta tout le drame du *Livingstone* sans même essayer de dissimuler son identité. Il avait tellement bu que, plus tard, il ne devait même plus se souvenir de ses confidences.

« À mon tour de parler maintenant, monsieur le détective.

« Je fis des démarches auprès des autorités. On m'écouta, mais on m'éconduisit avec de belles paroles. J'appris que des influences travaillaient dans l'ombre : on ne voulait pas accuser les Foyle ! C'étaient là gens trop riches et trop influents ! Je rassemblai alors notre groupe et mes compagnes et moi formâmes le Club des Amazones dans le but de venger nos pères.

« Nous n'avons pourtant atteint qu'un seul des coupables : Sharkey.

« Il m'avait reconnue parmi les campeuses. Il me harcelait de ses infâmes propositions. Le soir qu'il tira sur vous, je me lançai à sa poursuite.

« Il était fou de rage et de... oui, de jalousie... Il me menaça de son revolver. Mais je le lui arrachai des mains et le coup partit. Blessé, il s'écroula sur le sol. Alors, je lui dis qui j'étais, et il se mit à lancer les pires injures, à blasphémer, à insulter nos chers morts. Je le battis à coups de cravache, et puis je lui brisai le crâne d'un coup de revolver.

« Vous pouvez m'arrêter maintenant...

— Je n'aurai garde de le faire, dit Harry Dickson. Vous n'avez fait que vous défendre, et prendre à votre compte l'ouvrage du bourreau. Vous avez bien fait et je vous félicite.

« Maintenant, je dois reprendre la parole pour faire la lumière sur les crimes qui ont infesté la région.

« Roger Foyle, à la mort de sa femme, la fille de Hogall, décédé depuis, était revenu habiter le manoir ancestral. Jusque-là, Lady Lavinia en avait été seule maîtresse. Surtout depuis sa liaison avec Sharkey, elle n'aimait pas d'autres présences autour d'elle.

« De plus, elle convoitait pour elle seule l'immense fortune des Foyle, et Sharkey la retenait dans cette idée.

« Elle résolut de se débarrasser de son frère et de son neveu.

« Alors l'idée monstrueuse vint, aux deux complices, de faire croire à l'existence d'un bandit mystérieux hantant la région.

« Avant de s'en prendre aux gens du château, ils tuèrent d'inoffensifs passants.

« L'opinion publique accusa le cruel Charles Foyle.

« On voulut l'interner, mais cela ne faisait pas l'affaire de la tante, qui parvint à obtenir des autorités qu'on se contentât de lui donner un gardien : le Dr Lambeth.

« Certes, Lambeth était promis à la mort, mais dans le cœur de Lavinia Foyle un étrange sentiment se fit jour : elle se mit à aimer le docteur.

« Lambeth était un faible... Passons...

« Charles Foyle meurt, tué dans le Ravin-Bleu. Qui a fait le coup ? Sharkey plus que probablement, bien que je n'en sois pas bien certain.

« Et, alors, les yeux de Lambeth s'ouvrent. Il est avant tout homme de devoir.

« Il va partir, car il a entrevu la vérité.

« On le tue... Qui ? Sharkey... *probablement*.

« On fait place nette dans sa chambre, mais on n'enlève pas ses pipes, et on ne vide pas son cendrier.

« Pendant que je visite sa chambre, sans que je le sache, Lady Lavinia m'observe, par le trou de la serrure d'une porte dérobée que je ne découvris que plus tard. Elle envoie un courrier avec une lettre, qu'elle sait bien que je ferai intercepter. C'est rudement habile, et pour peu je me laisserais prendre au piège. Mais les pipes oubliées sont là ! Et elles m'amènent à découvrir le cadavre du Dr Lambeth, inhumé dans les caves du château.

Un cri d'horreur retentit, auquel répondit un sanglot rauque de Lavinia Foyle :

— Je n'ai tué ni Charles, ni Lambeth...

— Mais vous avez assassiné votre frère Roger avec le fusil de guerre que Miss Campbell a découvert dans votre chambre, et vous avez failli l'assassiner elle aussi dans les bois, car il fallait que l'« ogre » rôdât de nouveau pour rendre crédibles les crimes qui se perpétreraient au château.

« Et vous avez failli m'avoir également, misérable, car vous connaissiez bien la cachette du Ravin-Bleu, où opérait le criminel Sharkey !

« Mais Clown eut presque raison de vous et emporta un lambeau de votre robe noire comme preuve de votre forfait !

Un klaxon mugissait sur la route.

Harry Dickson se tourna vers Lady Foyle.

— Le châtiment commence, dit-il. Au nom du Roi, je vous arrête.

Épilogue

Harry Dickson n'avait pas voulu que le sang de Lavinia Foyle, criminelle entre les criminelles, souillât les mains des jeunes filles de l'Amazone-Club, tout à leur œuvre de légitime vengeance ; nous avons vu qu'il y était parvenu.

La justice s'occupa du cas de l'horrible meurtrière, certes avec beaucoup de discrétion, mais avec célérité et sévérité. Elle fut condamnée à mort et exécutée dans l'enceinte de la prison d'Edimbourg.

Seule de l'Amazone-Club, Kate Sonny assista, aux côtés du détective, au terrible châtement final de cette femme fatale.

Elle le fit sans défaillance, et ses sombres yeux restèrent fixés sur la corde tragique jusqu'au moment où, tout mouvement ayant cessé, on put être certain que l'odieuse mégère avait payé sa dette aux hommes.

En quittant la prison, la jeune fille prit le bras de Harry Dickson.

— Mon grand ami, dit-elle, je dois vous faire l'aveu d'un mensonge, ou plutôt d'une réticence, non de moi, mais de notre chère Minerva.

« Si elle tua l'horrible Sharkey, ce ne fut pas seulement par esprit de vengeance, mais parce que le bandit avait juré de vous tuer...

Harry Dickson réprima un frisson, sans pouvoir répondre.

Au cours de l'année suivante, le détective eut fort à faire, car il dut servir de témoin à cinq mariages successifs : celui de Lizzie, de Maddy, de Jessie, de Dora et en dernier lieu, de la noire Kate.

Le sixième, direz-vous...

Miss Minerva Campbell refusa toutes les offres d'hymen, et elles devaient pourtant être nombreuses.

Mais, par certains soirs tranquilles, une jeune dame, sobrement et élégamment vêtue, accompagnée d'un vieux bouledogue qui la suit comme une ombre, attend au coin de Baker Street.

Elle n'attend jamais longtemps, car un grand gentleman la rejoint vite.

Ils s'en vont par les rues silencieuses et souvent s'attardent à causer sur un banc du square, et alors le monde ne semble plus exister pour eux...

LE TEMPLE DE FER

1. Préambule

L'affaire du « Temple de Fer » mérite une place toute spéciale, non seulement dans les mémoires du célèbre détective Harry Dickson, qui faillit y laisser la vie, mais aussi dans les annales les plus formidables du crime.

— Rarement, devait avouer Harry Dickson, je me suis trouvé en face d'un problème plus angoissant, car l'impossible, l'invraisemblable, le fantastique, s'y côtoyaient à tout instant. Du premier au dernier jour, je me crus plongé dans un vaste cauchemar et, à certains moments, j'eus l'impression que ma raison allait sombrer. La science fut mise au défi et, si elle a éclairé certains points, elle n'a cependant pas levé tout à fait le voile du mystère.

« Si encore tout ceci s'était passé dans quelque île perdue du Pacifique, dans une jungle tropicale, dans le Sertão brésilien, peut-être aurait-on pu admettre le côté fabuleux de l'aventure. Mais non, c'est en plein Londres qu'a eu lieu ce drame inouï. Pendant que les membres du Parlement discutaient, que les dancings étaient bondés, que les autos klaxonnaient, que les avions vrombissaient, que les téléphones sonnaient, pendant que les écoles et les universités accueillaient des jeunes gens avides de connaissance, un monde mystérieux et effroyable s'agitait dans l'ombre, tout près de nous.

« Sur un espace de quelques hectares à peine, j'ai connu les émotions de la brousse, des terres sauvages. Il y a des moments où je me demande si, à mon tour, je n'ai pas eu le terrible privilège de descendre au fond des enfers, tout comme Dante, le poète de *l'Inferno*.

« Et pourtant, j'ai vécu la singulière aventure du « Monstre Blanc » et tant d'autres encore.

« Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais été en face d'êtres aussi formidables. Si ces créatures avaient réussi à dompter leurs passions, elles auraient facilement pu dominer le monde.

« J'ai dû lutter contre des monstres doués d'une invraisemblable puissance occulte, disposant de moyens surhumains.

« Certes, il y a des heures où j'ai l'impression de n'en avoir pas fini avec eux, que certains parmi les plus puissants ont réussi à se

glisser à travers les mailles du filet. Cela, l'avenir seul nous l'apprendra...

Harry Dickson ayant parlé, nous allons essayer de résumer les origines de l'affaire.

Avant que le célèbre détective ait eu à s'occuper de cette épouvantable histoire criminelle, les autorités avaient-elles connaissance de l'existence du « Temple de Fer » ?

Oui et non, répondons-nous. Seuls des bruits, encore assez vagues couraient. Mais ce n'était encore qu'une légende, un conte bleu dans le genre de ceux que l'on se raconte après boire dans les bourgades oubliées d'Angleterre et même de Londres, où l'on se complaît encore dans les histoires de revenants.

Peu de temps avant que se déroule le récit qui va suivre, des jeunes gens d'excellente famille avaient disparu sans laisser de traces. Scotland Yard eut beau lancer ses meilleurs détectives sur la piste, le mystère resta entier. C'est alors que la légende du « Temple de Fer » prit forme, suivant laquelle une secte mystérieuse, les uns disaient des Dacoïts, ou des Thugs, d'autres des Chinois, d'autres encore des Malais, aurait possédé quelque part en Angleterre un temple secret, où ils se livraient aux pires maléfices.

La police enquêta mollement, et finit par arrêter un jeune matelot portugais, qui s'était laissé aller à des confidences assez particulières. Le lendemain de son entrée en prison, le marin fut trouvé mort dans sa cellule, sans qu'il fût possible de découvrir la cause précise de son décès.

Le second cas fut plus bizarre encore. Un soir, au cours d'une rafle, dans une riche taverne du West End, la police devait découvrir un tripot et une fumerie clandestine. Au moment de l'irruption des policiers, le patron de l'établissement avait pris le *chief constable* à part, pour lui demander si, en échange d'un renseignement précieux, on renoncerait à le poursuivre.

— Parlez toujours, et l'on verra après, répondit prudemment le chef.

— Eh bien ! murmura l'homme d'une voix angoissée, les six hommes que vous trouverez dans le salon de jeu appartiennent au « Temple de Fer ».

De fait, une demi-douzaine d'individus, des métis à l'aspect étrange, furent appréhendés et opposèrent un silence méprisant à toutes les questions qu'on leur posa. Ils furent entassés dans une des grandes autos de Scotland Yard, auto qui n'arriva jamais à destination. Elle disparut comme une fumée dans le vent, avec ses six prisonniers, son chauffeur, et les trois policiers d'escorte.

Quand le *chief constable* revint le lendemain à la taverne, il trouva le cadavre du tenancier étendu dans le salon de jeu. Le corps n'était

plus qu'une vaste plaie saignante. Par la suite, ce même *chief constable* devait être victime d'un accident inexplicable. Passant, par un jour de grand vent, sur le quai, une ardoise détachée d'un toit l'atteignit et lui trancha la gorge, comme l'aurait fait une sagaie.

Scotland Yard chercha dans le vague, erra, fit quelques bévues, renonça à comprendre, puis à enquêter. L'affaire fut classée. Par tous les moyens, le gouvernement exerça une pression sur la presse, afin qu'il ne soit pas donné trop de publicité à ce que l'on persistait à vouloir considérer comme une légende. Il ne fallait pas affoler le public, car la vieille raison d'État affirme que les moutons enragés sont difficiles à conduire.

Il fallut un hasard pour que l'affaire fût remise au premier plan de l'actualité. Mais il fallut surtout que le célèbre Harry Dickson fût l'instrument de ce hasard.

Cela nous permet de raconter ici l'histoire extraordinaire du « Temple de Fer », qui semble relever bien plus du domaine de la fantasmagorie que de celui de la réalité.

2. La nuit du 4 octobre

Harry Dickson venait de passer une huitaine de jours à York, la superbe ville d'art anglaise. Il y avait été l'hôte de Mr. Mennesy, le célèbre historien, dont les ouvrages sur les civilisations disparues font autorité dans le monde entier.

Mr. Mennesy venait de faire l'acquisition d'une magnifique automobile, une Pontiac vingt-quatre chevaux du tout dernier modèle, véritable reine de la route, avec laquelle il comptait accomplir de vastes randonnées. À la fin de leur séjour à York, Harry Dickson et son élève Tom Wills avaient été priés d'être de la première excursion, invitation qui devait être acceptée avec enthousiasme.

De York, l'auto piqua sur Leeds, sur Bradford et Manchester puis, se dirigeant vers le sud, elle longea les bords mélancoliques du Severn.

On avait décidé d'atteindre Cardiff pour s'embarquer ensuite, avec la voiture, sur le ferry-boat qui traverse le canal de Bristol, et continuer par le pays de Cornouailles.

Le chauffeur de Mr. Mennesy, le jeune Anthony Spring, était un as du volant, et la merveilleuse machine lui obéissait comme un pur-sang bien dressé.

On approchait de Bristol, là où le Severn commence à s'élargir en un bel estuaire. Un peu de brume crépusculaire flottait.

Les phares de l'auto, munis de disques Sidac, projetaient leurs pinceaux orangés sur la route macadamisée. On connaît la curieuse propriété de la clarté orange de pouvoir pénétrer le brouillard, et les passagers de la puissante voiture s'amusaient à voir au passage les objets bordant la route se teindre de cuivre liquide.

Soudain la machine ralentit son allure.

Le chauffeur exerça une légère pression sur l'accélérateur.

Rien n'y fit : la voiture ralentit encore, continua à rouler durant quelques instants, puis s'arrêta sans que les freins aient été employés.

— Impossible ! s'écria Mr. Mennesy, une voiture comme celle-ci ne connaît pas de pannes !

Car l'historien était un de ces automobilistes fanatiques qui défendent aveuglément leur machine.

Anthony Spring se retourna, rouge de confusion.

— Je mérite d'être renvoyé sur-le-champ, monsieur Mennesy, dit-il d'un ton penaud. Cet arrêt est dû à une vulgaire panne d'essence. Je n'avais d'yeux que pour le compteur kilométrique et j'en ai oublié de

consulter la jauge du carburant. Logiquement, j'aurais dû faire le plein à Manchester.

— Nous voilà bien, marmonna Mennesy. Allons-nous devoir passer la nuit sur la route, dans ce satané brouillard qui monte du fleuve ? Attendre qu'une auto passe et veuille bien nous prêter quelques litres d'essence ? Ou bien, honte suprême, nous faire prendre en remorque ? Anthony, je pourrais vous pardonner votre négligence, mais la Pontiac ne le fera jamais !

Harry Dickson se mit à rire, et dit à l'adresse du jeune chauffeur :

— Craignez l'ire de la déesse de la vitesse, Anthony ! Mais quant à rencontrer une automobile providentielle, je ne l'espère pas trop. Vous avez choisi une très bonne route, mais malheureusement peu fréquentée. Non, non, je ne vous fais pas de reproches, mon garçon, car sans ce choix nous n'aurions pu jouir de ces merveilleux paysages riverains et crépusculaires. Allons plutôt explorer les environs, pour tenter de trouver de l'essence par nos propres moyens.

Tom Wills avait pris la carte routière du Pays de Galles et l'étudiait en hochant la tête.

— Rien qui ressemble à un village, ni même à un hameau par ici, fit-il remarquer. Pas même une maison isolée. Ah ! tout de même... Qu'est ceci ?

Du doigt, l'apprenti détective indiquait un trapèze noirci de hachures, et dans lequel s'inscrivait en petits caractères : *Domaine de Cricklewell*.

— Les baronnets de Cricklewell ! s'écria Mennesy. Un vilain nom dans l'Histoire, messieurs... Il y eut des seigneurs de Cricklewell qui, au début du ^{xiv}^e siècle, firent la connaissance du bourreau de Sa Majesté pour s'être unis à la perfide Isabelle de France, qui fit assassiner son infortuné mari Edouard II, roi d'Angleterre. En 1860, une année avant sa mort, notre gracieux prince Albert obtint de son auguste épouse, la bien-aimée reine Victoria, que l'on fit une enquête des plus sévères contre les Cricklewell. On découvrit une série de crimes crapuleux : filles de ferme, femmes de pêcheurs et d'ouvriers attirées dans leur sinistre manoir et assassinées lâchement. La légende de Barbe-Bleue se renouvela dans ces paisibles contrées. Aussi la justice anglaise se montra-t-elle impitoyable. Les baronnets de Cricklewell, le père et trois de ses fils, furent battus de verges et pendus haut et court, et pour leur plus grande honte, devant le perron du château maudit. Par ordre royal, la potence où ils terminèrent leur coupable existence devait rester en place pendant cent ans ! Elle doit encore y être, puisque les temps ne sont pas révolus. Cela a suffi pour vouer le castel et le domaine au plus complet abandon. Il n'y a plus de Cricklewell en Angleterre, bien que leur titre soit resté, car leur noblesse remontait à Hastings et il y avait un Cricklewell parmi les

compagnons de Guillaume le Conquérant.

« Bien entendu, personne ne s'est soucié de faire l'acquisition de ce domaine rouge de crimes, où la honteuse présence de la potence persiste toujours, telle une malédiction. Je suis persuadé, mon cher Tom Wills, que vous n'y trouverez que des hiboux et des crécerelles ou des légions de choucas, habitants qui ne disposent ni d'autos ni d'essence. »

Content de son discours, Mr. Mennesy se cala confortablement et leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la véracité de ses paroles. La brise nocturne avait enfin chassé la brume et le ciel était maintenant d'un bleu sombre et profond, piqué de myriades d'étoiles.

Tout à coup, l'historien poussa un léger cri de surprise et leva le doigt, indiquant à travers le pare-brise un point lumineux et mobile parmi l'immuable paix des astres.

— Une étoile filante ! s'écria-t-il.

— Je souhaite trois bidons d'essence ! jeta précipitamment Tom Wills.

Mais l'étoile filante devint une traînée de feu, puis une banderole incandescente d'un éclat insoutenable. Les voyageurs entendirent un bruit comparable à celui d'une puissante locomotive lancée à toute vitesse.

— Il ne ferait pas bon se trouver sur son chemin, à votre étoile filante, s'écria Harry Dickson d'un ton où perçait un peu d'effroi.

Le bruit s'était changé en un véritable rugissement et, soudain, il se transforma en décharge d'artillerie. En même temps, l'horizon s'embrasait.

À cette lueur, brève mais terrible, les automobilistes distinguèrent, à moins d'un mile devant eux, une haute muraille d'enceinte au-dessus de laquelle émergeaient des lourdes frondaisons d'arbres, à peine dépouillés par l'automne. Puis ce fut à nouveau l'ombre et le silence.

— Je veux voir cela de près ! s'écria le détective. M'accompagnez-vous, Mennesy ?

Mais l'historien se trouvait si bien sur les coussins moelleux de la voiture qu'il déclina l'offre.

— Allez, si le cœur vous en dit, Dickson, et ne vous préoccupez pas de moi. Je garderai la voiture. Tom Wills peut vous accompagner. Quant à Anthony, je lui conseille de longer le Severn vers l'aval. Il se peut qu'il trouve une péniche à moteur amarrée, où il pourra se procurer de l'essence.

— L'idée est bonne, déclara le détective. Allons Tom, essayons de découvrir ce mystérieux bolide.

— À mon avis, il est tombé à l'intérieur de l'enceinte, dit Tom

Wills.

— Il y a assez de place pour cela, fit Mennessy en riant. Allez donc aux nouvelles. Je vous attendrai ici sans trop d'impatience.

Harry Dickson et son élève s'élancèrent sur la route.

Ce jour-là, le calendrier marquait la date du 4 octobre, que le détective ne devait plus oublier.

La nuit, bien que sans lune, était claire. Bientôt les deux hommes distinguèrent la masse sombre des hautes murailles du manoir. Derrière eux, la double étoile des phares de l'auto trouaient l'obscurité. Ils entendaient Anthony Spring s'éloigner le long du fleuve en sifflant une marche militaire. Dix minutes plus tard, les murs d'enceinte du domaine de Cricklewell leur barrèrent le chemin.

Au cours du quart d'heure qui suivit, Harry Dickson et Tom Wills longèrent une haute paroi de pierre grise et lisse, qui ne présentait ni porte ni la moindre ouverture.

— Il me semble que, pour un manoir en ruine, le mur d'enceinte est en bien bon état, fit remarquer Tom Wills.

Tout à coup, Harry Dickson saisit le bras de son élève.

— On ne se gêne guère là-dedans ! murmura-t-il.

De formidables chocs venaient de retentir derrière la muraille. On aurait dit des coups forcenés assenés par quelque prodigieux marteau-pilon sur une masse métallique. Tout en tremblait autour des détectives.

— Une porte ! s'écria soudain Tom Wills en montrant une petite poterne, dissimulée derrière un rideau de parietaires.

— Et elle n'est pas fermée, ajouta Harry Dickson en poussant le battant.

Un parc énorme, sombre comme la mer, s'étendait devant eux. Comme ils s'y hasardaient, la terre gronda sous leurs pas, puis trembla. Les arbres séculaires semblaient frappés brusquement d'une frénésie inexplicable, entrechoquant leurs maîtresses branches. Une pluie de feuilles sèches tourbillonna autour des hommes, et cela bien que la nuit fût calme et sans brise.

— Il doit y avoir des fantômes dans le manoir des Cricklewell, murmura Tom Wills sur un ton mi-plaisant, mi-effrayé, et voilà qu'ils nous souhaitent la bienvenue.

Mais tout était soudain redevenu tranquille. Seul, un vol de nocturnes, troublés dans leur quiétude, chuintaient aigrement au-dessus des frondaisons du parc.

Une immense pelouse en proie aux chardons, aux ivraies et aux avoines folles, s'étendait devant les deux intrus. Ils s'y engagèrent comme dans une jungle.

— J'espère qu'il n'y a pas de vipères dans cette brousse, souhaita Tom Wills en s'avancant avec prudence.

Soudain, Harry Dickson s'immobilisa.

Une forme singulière, vaguement luisante, venait de surgir d'un taillis. On entendit les hautes herbes bruire, comme si le vent les agitaient impétueusement. À l'orée de la grande futaie, une biche se mit à bramer de terreur.

Harry Dickson essuya son front couvert de sueur.

— Impossible ! l'entendit murmurer Tom Wills.

— Quoi donc, maître ?

— Rien... Je ne sais... Je me trompe probablement... Silence !

Malgré l'ordre du maître, Tom Wills allait continuer à poser des questions, quand son attention fut sollicitée par un détail nouveau.

Devant eux, par-delà la pelouse, se dressait la haute masse obscure du manoir. Un bizarre objet grêle se détachait devant lui, tendant des bras maigres vers le ciel.

« La potence ! » se dit le jeune homme qui ne put s'empêcher de frissonner.

Mais aussitôt, son attention fut détournée de l'instrument de supplice : une des fenêtres basses du château, réputé abandonné, venait de s'éclairer.

Harry Dickson avait dû remarquer ce détail en même temps que son élève, car celui-ci l'entendit respirer profondément, comme il faisait toujours sous l'effet d'une émotion soudaine.

— On va jeter un coup d'œil ? demanda Tom Wills, si bas qu'il entendit à peine lui-même.

Pour toute réponse le détective lui prit la main et l'entraîna. Pour éviter le bruit des hautes herbes froissées, ils firent un grand crochet autour du parc, demeurant autant que possible, ombres parmi les ombres, à l'abri des murailles.

Ils n'allèrent pas loin, car un appel venait de retentir tout près :

— *Appletree !*

Bien que l'heure ne se prêtât nullement aux plaisanteries, ni Dickson ni Tom ne purent retenir un sourire. Qui donc s'amusait à lancer aux tristes échos de ce domaine ce mot rustique : *Appletree* – pommier ?

La voix qui l'avait proféré était rauque et désagréable. Deux minutes plus tard, l'appel retentit à nouveau, plus proche, presque au-dessus de la tête des visiteurs nocturnes.

— *Appletree !*

Tom Wills leva les yeux et s'approcha davantage de Harry Dickson accroupi maintenant contre la muraille de façade du manoir.

— La voix semble venir du ciel, murmura le jeune homme.

Dickson, qui venait de penser la même chose approuva de la tête.

C'est à ce moment qu'une chose singulière se produisit : la fenêtre de la chambre éclairée s'ouvrit avec précaution et, aussitôt, la voix

aérienne répéta avec vélocité :

— *Appletree ! Appletree ! Appletree !*

Quelque chose d'invisible buta contre une vitre, puis une forme rapide, hideuse, une sorte de bras de poulpe, jaillit de la fenêtre, s'éclaira un instant en rouge et battit affreusement l'air, comme pour saisir quelqu'un.

Une petite plainte s'éleva, suivie d'un ricanement si horrible que Tom Wills se pressa contre son maître en tremblant d'effroi.

— Venez, ordonna Harry Dickson avec une douce fermeté.

Ils rampèrent jusque sous la mystérieuse fenêtre. Le détective se redressa avec mille précautions et jeta un coup d'œil dans la pièce éclairée. Presque aussitôt, il se baissa.

— Tom, dit-il tout bas, je n'ai jamais rien vu de plus abject, de plus terrible non plus. Si vous n'êtes pas sûr de vos nerfs, abstenez-vous de regarder.

Mais la curiosité fut plus forte chez le jeune homme. Lentement, il se redressa à son tour, pour jeter un regard par-dessus le bord de la fenêtre.

La main du détective se posa sur la bouche de son élève, juste à temps pour l'empêcher de jeter un cri.

Dans une haute pièce remplie d'ombre, une grosse chandelle de suif brûlait sur un coin de table, et la lueur vacillante de la flamme tombait en plein sur un visage. Mais quel visage ! Humain ? Sans doute, mais trois fois plus large que n'importe quel masque d'homme. Le nez manquait presque complètement et une bouche immense découvrant d'épouvantables dents jaunes, s'élargissait en une formidable grimace jusqu'aux lobes de longues oreilles pointues. Mais, le plus repoussant, c'étaient les yeux. Énormes, ronds et globuleux, fixes et sans battements de paupière, vides de tout regard, ils reflétaient, comme des disques de métal, la flamme de la chandelle. Le teint du visage monstrueux était d'un blanc laiteux d'albâtre.

La fenêtre était restée entrouverte, et un bruit particulièrement répugnant venait de l'intérieur. C'était celui d'une mastication bruyante, une déglutition bestiale, d'un broiement gras d'os et de chair.

Harry Dickson tira son élève par le bras.

— Allons-nous-en... Je ne me soucie nullement d'avoir affaire à un pareil adversaire... Avez-vous vu ses mains, Tom ?

Le jeune détective se mit à trembler comme une feuille. Oui, il avait vu !

C'était d'une hideur invraisemblable ! Ces « choses » qui déchiraient une proie invisible et saignante étaient bien plus des pattes que des mains, des pattes invraisemblablement velues et pourvues d'ongles jaunes et tranchants pareils à des griffes.

Quand les deux hommes eurent regagné le couvert des arbres, Harry Dickson pressa le pas, courant presque, en direction de la poterne. Ils l'atteignirent sans encombre, et poussèrent un soupir de délivrance en la franchissant à nouveau.

Comme la route macadamisée leur parut belle ! Et quand, au loin, les phares de la voiture brillèrent, ils auraient voulu chanter de joie.

— Tom, dit Harry Dickson, le mieux serait de ne rien raconter de ce que nous avons vu. Je ne sais pourquoi, mais tout en moi me dit que je retournerai bientôt dans ces lieux, pour y procéder à de plus amples recherches. Qu'est devenu, en effet, ce bolide tombé dans le parc et qui aurait assurément été capable de faire brûler ses arbres comme de vulgaires allumettes ? Nous n'avons pas vu une étincelle, pas une fumée. À peine une senteur de roussi, de métal surchauffé plutôt, flottait-elle dans l'air. La logique se révolte devant de telles contradictions. Nous ne dirons rien à Mennesy et nous reviendrons.

— Mais la créature dans le manoir... ? commença Tom Wills.

— À première vue, j'ai cru à l'apparition d'un orang-lord, répondit Dickson, un de ces étranges et énormes monstres de la jungle de Bornéo. Mais, à présent, je doute...

— Et que mangeait-il ?

— L'être qui ne cessait de réclamer *Appletree* ! expliqua Dickson.

— L'être ? Je n'ai vu personne ! Qui était-ce ?

— Une pie, Tom, une pie savante à qui on avait appris à parler comme à un perroquet... J'ai dans l'idée que cette pauvre bête, même défunte, pourra encore nous être de quelque utilité par la suite.

— Tiens, s'écria Tom Wills, Anthony a trouvé de l'essence !

Il en était ainsi. Après avoir parcouru trois miles d'un bon pas, le chauffeur avait aperçu une péniche à moteur qui remontait le Severn et, à force de cris, il était parvenu à attirer l'attention des mariniers. Par des bonnes paroles et, surtout, un nombre respectable de shillings, Anthony Spring était parvenu à obtenir un bidon d'essence.

La Pontiac, alimentée maintenant en carburant, trépidait déjà d'impatience.

— Eh bien ! demanda Mr. Mennesy à l'adresse d'Harry Dickson et de Tom Wills, comment se porte le château des Cricklewell et son étoile filante ?

— On y entend les pommiers sauvages plutôt qu'on ne les voit, tellement il y fait noir, répondit malicieusement Tom Wills.

— Là... Qu'est-ce que je vous disais ? répliqua l'historien.

L'automobile fila bon train. Harry Dickson, les yeux mi-clos, réfléchissait déjà, avec l'intensité qui lui était coutumière, au nouveau mystère qui venait de se présenter à lui.

Tom Wills coulait de temps à autre un regard effrayé en direction du sinistre manoir, comme s'il s'attendait à ce que quelque fantastique

apparition, prête à fondre sur eux, ne jaillisse du fond de la nuit.

3. L'homme qui voulait atteindre la lune

— C'est entendu, *Appletree* signifie pommier. C'est banal, vulgaire, tout ce que vous voudrez... et pourtant cela me dit quelque chose. Mais quoi ?

C'était Harry Dickson qui parlait. Ils étaient quatre autour d'une table, dans un grill-room de Holborn : le détective, Tom Wills, Goodfield, surintendant de Scotland Yard, et Scarlett, reporter à l'*Evening Dispatch*.

Goodfield haussa les épaules.

— Moi, fit-il avec un gros rire, cela ne me dit qu'une chose, c'est que ces magnifiques pommes rouges, posées sur cette coupe, proviennent certainement d'un pommier, d'un *appletree*, et que je vais en croquer une. Aha ! Aha !

Scarlett, les coudes sur la table, la tête dans les mains, réfléchissait.

C'était un journaliste sans grande envergure, qui n'était jamais parvenu à atteindre la célébrité dans son métier, qu'il exerçait cependant avec amour, sinon avec talent. Il possédait en outre une excellente mémoire. « On consulte Scarlett comme on consulterait une encyclopédie vivante », disait souvent Harry Dickson en riant. Aujourd'hui, le détective mettait son espoir dans cette prodigieuse mémoire du journaliste.

— Attendez, dit celui-ci. Attendez. C'est bien vague encore, mais je crois pourtant me souvenir. Cela s'est passé il y a des années... Ah ! j'y suis... Vous rappelez-vous les expériences du Dr Pereiros, ce Vénézuélien qui possédait un chantier quelque part, dans les îles Sous-le-Vent ?

— J'y suis à mon tour ! s'exclama Harry Dickson. Il s'agit de cet homme qui voulait construire une fusée capable d'atteindre la lune ?

— Un précurseur du Dr Goddard de New Jersey et de tant d'autres, continua Scarlett. Pereiros consacra une fortune à des expériences que l'on prétendait absurdes. À la fin, il vint en Angleterre, car seules les fonderies de Leeds ou de Birmingham auraient pu fournir l'acier nécessaire à la construction de sa fusée. Celle-ci une fois terminée, s'éleva d'ailleurs, mais pour retomber aussitôt... dans un pommier du voisinage.

— Et sans doute affubla-t-on le malheureux inventeur du surnom d'*Appletree*, glissa Tom Wills.

— Tout juste, mon cher !

— J'y suis maintenant ! dit Harry Dickson. Je me souviens d'avoir entendu prononcer ce nom sans gloire et fortement entaché de moquerie. *Appletree* ! Si je ne m'abuse, après cette tentative désastreuse, Pereiros disparut et l'on n'entendit plus parler de lui.

Scarlett leva la main en signe de protestation.

— Pourtant ce malchanceux ne méritait guère pareil oubli. Le grand savant français, Raoul Esnault-Pelterie, qui fonda un prix pour les premières recherches sur les communications interplanétaires, s'intéressa à la tentative avortée. On dut reconnaître que Pereiros, ou *Appletree* comme on l'appelait désormais, avait résolu un nouveau problème de balistique. Aucun explosif, connu à ce jour, ne parviendrait à envoyer un mobile assez loin de la Terre pour qu'il entrât dans la sphère d'attraction sélénite. Théoriquement, l'engin de Pereiros aurait pu le faire, mais la fatalité s'en mêla. Quand on voulut retrouver l'inventeur, il avait disparu et personne ne le revit.

— Maître, murmura Tom Wills à l'oreille du détective, pensez donc à l'étrange bolide qui tomba dans le parc de Cricklewell.

Le jeune homme sentit tout à coup le pied du détective presser le sien, sous la table. Il comprit et se tut.

La conversation dériva. À onze heures, Goodfield prit congé de ses compagnons. Le barman servit les liqueurs.

— Scarlett, dit tout à coup le détective, j'ai besoin de vous pour une expérience toute personnelle...

— Disposez de moi, monsieur Dickson, répliqua le journaliste dont le visage refléta une joie très vive.

— Je vous demanderai, pour le moment, de ne pas me poser de questions, car il se peut que je m'engage dans le néant, que je ne poursuive que des fantômes. Voulez-vous insérer l'annonce suivante dans votre journal : *On vient de retrouver une pie grièche, très bien dressée, et prononçant le mot Appletree. S'adresser...*

Le détective se tut.

— Il faut maintenant que je fasse venir la personne qui s'intéresse à cet animal dans un endroit où nous puissions la voir sans être vus d'elle, continua-t-il.

Scarlett intervint aussitôt.

— Rien n'est plus facile, monsieur Dickson. J'habite une rue très tranquille de Chelsea : Shawfield Street. En face de chez moi, il y a une maison qui se loue par chambres et appartements. Il n'y a pas de concierge, et on y entre un peu comme dans un moulin. Le second étage est vide et, de chez moi, on peut voir ce qui s'y passe.

« On pourrait aisément arranger la chose. Annoncez qu'un Mr. Smith ou Jones recevra l'intéressé dans son appartement de Shawfield Street, n° 182 b, tel jour à telle heure. J'irai épingler une pancarte,

portant le nom de Smith ou de Jones sur la porte de l'appartement vide. Nous aurons ainsi tout le loisir d'observer celui qui répondra à l'annonce.

— Magnifique ! s'écria le détective en serrant la main du journaliste. Complétez donc l'annonce comme suit, mon cher Scarlett : *S'adresser 182 b, Shawfield Street, au deuxième étage, chez Mr. Jones, jeudi à 4 heures de l'après-midi.*

Scarlett prit note de l'annonce.

— Cela paraîtra demain et les jours suivants, dit-il.

Harry Dickson remercia le journaliste et rendez-vous fut pris pour le jeudi à une heure. On prendrait un lunch sur le pouce chez Scarlett.

Au jour dit, Harry Dickson et Tom Wills étaient présents à Shawfield Street.

— J'ai pris la précaution de venir très tôt, dit le détective. Si l'homme qui s'intéresse à la pie perdue est tel que je me le représente, il prendra quelques précautions lui aussi, comme par exemple de surveiller ou faire surveiller la rue.

Scarlett était célibataire et ne s'offrait pas le luxe de domestiques.

On grilla des tranches de bœuf sur le réchaud à gaz, et l'on compléta le repas par une copieuse omelette.

Ce lunch sommaire expédié, Tom Wills prit son poste de guet derrière les épais rideaux de la chambre. Il avait pour consigne de surveiller attentivement les allées et venues dans la rue.

Ce n'était pas une mission difficile, car Shawfield Street est une artère tranquille et, durant les heures neutres de l'après-midi, presque complètement déserte. À trois heures, le jeune homme n'avait signalé que le passage de deux chiens maraudeurs, de l'agent de service dans le quartier, d'une bonniche et de quelques taxis qui ne s'arrêtèrent point.

Mais, un quart d'heure plus tard, les choses changèrent d'aspect, car il appela Dickson et Scarlett, attablés devant un jeu d'échecs.

— Venez voir, dit-il. Par deux fois un homme a tourné le coin de Kings Road, a jeté un regard dans la rue, puis s'est éclipsé. De l'autre côté de la rue, vers Redesdale Street, un autre accomplit le même manège. Celui-là a observé de loin la maison d'en face, puis s'est défilé en douce. Ah ! tenez, les voici qui viennent l'un vers l'autre. Ils s'avancent sur le trottoir d'en face. Je suis certain que rien dans la rue n'échappe à leurs regards. Mais... quels singuliers bonshommes !

Harry Dickson les observait déjà : des hommes de petite taille, aux visages basanés, les yeux, très noirs, luisant comme des charbons.

— Ces lascars ne sont pas d'ici, murmura Scarlett, je les prendrais volontiers pour des métis mexicains. Observez-moi cette allure souple, presque reptilienne ; ces gens doivent pouvoir ramper dans la forêt, comme des fauves.

— Très exact, Scarlett, approuva Harry Dickson. Je me demande s'ils vont s'accoster ou entrer dans la maison.

Ils n'en firent rien. Ils se croisèrent, sans même se dévisager, sans jeter un regard sur la maison d'en face.

— N'empêche, ils doivent se connaître comme des frères, dit Harry Dickson, tandis qu'ils disparaissaient chacun à un coin respectif de la rue.

Shawfield Street reprit sa tranquillité première et, pendant les quarts d'heure qui suivirent, seul un appel de camelot en troubla le silence quasi vespéral.

Harry Dickson et Scarlett gardèrent pourtant leur poste de guet à côté de Tom Wills. Quatre heures sonnèrent.

Presque aussitôt retentirent des pas pressés, et un homme déboucha de Kings Road : petit de taille, la figure bronzée barrée d'une fine moustache noire. Les guetteurs lui attribuèrent immédiatement un air de parenté avec les deux hommes passés trois quarts d'heure auparavant.

Mais alors que ces derniers étaient simplement et presque pauvrement vêtus, le dernier venu était mis avec quelque recherche.

Il portait un complet gris clair de bonne coupe, un feutre beige fortement rabattu sur les yeux, il tenait, sur le bras gauche un imperméable en gabardine bleue, et sa main droite brandissait une fine badine. Sans s'arrêter, il s'engouffra dans le vestibule de l'immeuble d'en face.

Les yeux de Dickson et de ses compagnons se fixèrent immédiatement sur les fenêtres du second étage.

Leur attente ne fut pas longue.

Ils virent brusquement la porte s'ouvrir, et l'homme entrer en coup de vent dans la pièce. On put voir qu'il tenait un revolver dans la main.

— Mr. Jones aurait trouvé à qui parler, s'il avait existé ! ricana Scarlett.

À ce moment, l'homme, qui s'était avancé au milieu de la pièce, eut un geste de colère, et son chapeau tomba.

— C'est lui ! s'écria Scarlett, je le reconnais, c'est Pereiros, c'est *Appletree* !

Appletree, immobile, semblait réfléchir. Manifestement il se savait joué, et les guetteurs s'aperçurent que tout dans son attitude exprimait l'inquiétude, la colère, la perplexité.

Harry Dickson l'observait en silence.

Il y avait quelque chose d'ambigu dans cet homme. Son corps paraissait débile, trop chétif pour supporter la tête grosse et lourde, trahissant l'intelligence. Le regard était trop brillant et en même temps fuyant. Un mélange de cruauté, de méchanceté, de tristesse devait

habiter cet être dont le front était pourtant celui d'un grand penseur.

— Voici donc l'homme qui tenta le premier pas pour quitter l'orbe terrestre, qui osa affronter l'espace interplanétaire, murmura-t-il avec une admiration mêlée d'effroi.

Le détective secoua la tête. Il semblait irrésolu et peiné à la fois.

— Il m'est quelquefois arrivé de flairer le mystère comme les chiens flairent un gibier. Croyez-moi, Scarlett, cet homme-là se meut dans un mystère épais. Lequel ? Je ne puis le dire. Mais je le crois de taille à le défendre, si cela lui plaît.

— Faudra-t-il être sur ses gardes ? demanda le journaliste.

— Je le crains. Voici deux fois que ses regards inquisiteurs semblent vouloir percer l'épaisseur de vos rideaux. J'oserais presque dire qu'il nous voit aussi bien que nous le voyons.

— Bah ! se gaussa le reporter, un gringalet pareil ! J'en ai maté d'autres que lui. Si la farce lui déplaît, il n'aura qu'à venir se plaindre chez moi.

Pereiros se détourna brusquement de la fenêtre et sortit de la chambre vide ; quelques instants plus tard, il quitta l'immeuble et, sans plus jeter un regard autour de lui, s'éloigna vers Kings Road.

— J'aurais dû le suivre ! s'écria Tom Wills.

— Inutile, mon garçon, mes petits crieurs de journaux sont déjà sur les lieux : Butts et Kid Noll vont lui emboîter le pas.

À sept heures Butts vint faire son rapport dans Baker Street avec l'air penaud d'un chat qu'un moineau aurait pris.

— C't'oiseau-là, grommela-t-il, en poussant son chewing-gum dans un coin de sa joue, c'est pas un oiseau ordinaire. La preuve c'est qu'il a dû s'envoler près de Town Hall ; voilà que Kid Noll se met à éternuer comme un chameau, puis il crie qu'il a reçu du poivre dans les yeux. Mais je ne sais pas d'où cette caresse aurait pu lui venir. Moi je le laisse se guérir tout seul, et je file mon homme. Au coin d'Arthur Street je me rapproche de lui, histoire de me rappeler sa figure.

« Brusquement il se retourne et me fait signe de lui vendre un journal. Je me méfie, mais pas question de refuser, sinon le particulier, il aurait senti le vent.

« Je lui donne une feuille, et il me tend un shilling sans dire un mot. Puis il se ravise, et prend un bout de papier dans sa poche, dans lequel il enveloppe le shilling.

« Faut-il la monnaie de cette grosse pièce, Gov'nor ? que je lui dis, si oui, faut que je passe d'abord par la banque d'Angleterre où j'ai un compte. »

« Eh bien, quoi ? Le bonhomme n'y était plus ! J'ai perdu une heure à le chercher.

« Ah ouiche ! autant chercher la statue de Trafalgar Square se promenant dans la City. Voilà toujours le papier, monsieur Dickson. Le

shilling, je peux le garder, je suppose ?

— Et ces cinq autres avec, dit le détective, en lui tendant une large pièce d'argent ; puis il déplia le papier.

Si vous êtes l'homme intelligent que je vous crois être, monsieur Dickson, lut le détective, n'exposez plus la vie des autres, ni la vôtre, en vous occupant d'affaires auxquelles vous ne pouvez rien comprendre. — A.

Harry Dickson replia le billet en silence.

Quand Butts fut parti, il appela l'*Evening Dispatch* et demanda Scarlett au téléphone.

Ce fut le chef de l'information lui-même qui répondit :

— Scarlett devrait être ici depuis une heure, nous nous étonnons de ce retard, car c'est l'homme le plus ponctuel que nous connaissons. J'ai sonné chez lui et je n'obtiens pas de réponse.

— Bien, répondit Harry Dickson, voulez-vous m'appeler dès qu'il arrivera ?

— Certainement, monsieur Dickson.

À neuf heures le téléphone vibra.

C'était encore le chef de l'information : Scarlett n'était pas venu au journal.

Cette fois, Harry Dickson s'alarma et avertit Goodfield.

— Tout me laisse croire qu'il y a du vilain, dit-il au surintendant.

Une demi-heure après la réponse vint :

— Scarlett est mort, monsieur Dickson, on l'a retrouvé assis dans son fauteuil, la tête retombant sur la poitrine.

— Crime ? demanda le détective.

— Le médecin dit embolie, répondit Goodfield.

... Et l'autopsie exigée par le détective ne révéla rien de plus. De l'avis des plus brillants médecins légistes, une embolie venait d'avoir raison de la belle jeunesse du reporter de l'*Evening Dispatch*.

Le soir, où cette nouvelle lui fut communiquée, Harry Dickson s'enferma dans son cabinet avec son élève Tom Wills, en interdisant sa porte aux visiteurs.

— Tom, dit-il, comme cela nous est arrivé quelquefois dans notre carrière, nous avons dû déclarer, presque à notre insu, la guerre à de redoutables forbans.

« Ils viennent de nous tuer Scarlett, telle est mon opinion, malgré l'avis contraire de la Faculté. Nous devons nous mettre à la recherche du sieur Pereiros, l'homme qui essaya d'atteindre la Lune. Un savant du reste, je viens de lire les rares revues scientifiques qui ont voulu s'occuper de ses travaux d'antan. Elles s'accordent pour reconnaître la valeur de Pereiros, tout en exprimant des doutes quant au succès de son entreprise.

« Je ne puis compter sur l'aide de la police officielle, car je ne puis accuser de rien le mystérieux *Appletree*, dont elle ignore même la

présence en Angleterre. On parle parfois de rechercher une aiguille dans une meule de foin, je crois que ce serait chose autrement aisée que de trouver une créature inconnue comme Pereiros, et surtout avisée comme elle doit être.

« Si je vous dis ceci, c'est pour vous prier de bien vous tenir sur vos gardes. Je crois que nous aurons des coups à essayer.

— Maître, dit Tom Wills, je me suis permis d'entreprendre une enquête personnelle auprès de notre ami Goodfield. Je lui ai demandé de me dire exactement comment il avait trouvé ce pauvre Scarlett.

« Il paraît qu'il était assis face à la fenêtre : stores levés et rideaux écartés. Au moment de mourir, il regardait donc la fenêtre de la maison d'en face.

« N'oubliez pas que le verrou était mis à la porte du journaliste.

— Continuez, Tom, dit le détective, dont le visage exprima l'intérêt.

— J'ai poussé la curiosité jusqu'à me hasarder dans l'appartement vidé, où nous avons fait venir *Appletree*. Il n'y avait pas grand-chose à glaner par là, car les pièces sont très bien entretenues par une femme de journée qui y promène son balai tous les matins. Conclusion : pas de poussière pour y retenir les empreintes. Mais j'ai trouvé néanmoins des traces luisantes, pareilles à celles que laissent de grosses limaces après leur promenade nocturne.

« À l'aide de mon couteau j'en ai raclé quelques-unes, et j'ai recueilli ceci.

D'un papier plié il sortit en effet quelques légers copeaux de bois, auxquels adhérait une substance colloïdale, déjà durcie au contact de l'air.

Harry Dickson la palpa, la renifla, puis l'examina au microscope.

Mais cet examen semblait plus le dérouter qu'autre chose.

— C'est, en effet, en tout point pareil à la bave visqueuse des limaces, dit-il.

— Ce seraient de fameuses limaces dans ce cas : les traces étaient larges d'un pied, pour le moins.

— Tom, dit le détective, bien que ceci ne nous apprenne rien pour le moment, vous avez fait du très bon travail, et je n'aurais pu faire mieux. Je vous avoue que l'idée ne m'était pas venue d'examiner la chambre d'en face. J'ai eu tort. Heureusement, vous étiez là !

Tom Wills sentit tout le poids de cette louange, si gravement accordée par son illustre maître.

— Monsieur Dickson, j'ai dans l'idée... que Scarlett... est mort de peur !

Le détective regarda longuement son élève.

— Pour la seconde fois, ce soir, je vous dois des félicitations, dit-il à mi-voix.

— Mais comment ? Qui... aurait pu ?... s'écria le jeune homme.

— Pensez donc à la créature terrifiante de Cricklewell Manor, dit lentement le détective.

Tom Wills eut un soubresaut de terreur, et, ce soir-là, les deux détectives n'en dirent pas plus long.

4. L'autobus escamoté

Une quinzaine se passa sans alarmes.

Comme Harry Dickson l'avait prévu, toutes les recherches visant à retrouver l'énigmatique Pereiros demeurèrent vaines.

On approchait de la fin octobre. Un brouillard d'eau noyait Londres ; les parcs publics se dépouillaient des dernières feuilles mortes, valsant éperdument au furieux vent d'ouest.

Tom Wills, malgré un rhume qui le dotait d'un nez rouge et d'yeux larmoyants, continuait à battre la métropole, espérant toujours voir surgir *Appletree* ; Butts et Kid Noll l'aidaient dans ses recherches.

Ces deux gamins avaient tenu à l'œil Shawfield Street tout l'après-midi durant, et vers le soir ils vinrent triomphalement au rapport de Baker Street.

Non, ils n'avaient pas revu le gentleman-oiseau, comme ils dénommaient rageusement Pereiros, mais un petit homme tout aussi basané, et qui avait prêté une grande attention à la maison vide.

Harry Dickson résolut de se mettre en campagne malgré l'heure tardive. Il déclina l'offre de Tom de l'accompagner, car le pauvre garçon toussait à fendre l'âme, et Mrs. Crown, la gouvernante, lui prédit, s'il ne se soignait pas, un tas de maux, dont la phtisie galopante était certes le moindre.

Il faisait froid et humide. Dans la rue, littéralement bourrée de fog, les autos et les autobus n'avançaient qu'en cornant éperdument.

Au coin d'Oxford Street, le détective prit place dans le « bus » qui va vers Battersea, et traverse la River sur le Chelsea Bridge : l'arrêt où Dickson s'était promis de descendre.

Le voyage commença, long, maussade, ennuyeux. La lourde voiture s'enfonçait dans le brouillard fuligineux comme une étoupe humide et sale.

Les voyageurs étaient rares. Une jeune fille, en tenue de soirée sous son manteau, serrait contre elle un large carton bourré de papiers à musique : une musicienne ou quelque artiste d'un théâtre de banlieue. Un jeune ouvrier en cote bleue de mécanicien ; puis un gros bourgeois à la mine renfrognée, qui maugréait sans cesse à propos de la lenteur de l'autobus.

— Je dois donner une conférence à Battersea Park Road, dit-il à la jolie voyageuse, j'arriverai en retard certainement, et le public s'impatientera outre mesure. Dès demain je me plaindrai à la

compagnie !

Il tira un formidable « oignon » de la poche de son gilet de laine rouge et hurla :

— Je devrais commencer dans cinq minutes, et, du train qu'il y va, ce maudit « bus » mettra trois quarts d'heure encore avant d'arriver. Je m'adresserai au ministre de l'Agriculture.

Il ajouta en matière d'éclaircissement : « Ma conférence porte sur l'importance qu'il y a à consommer beaucoup de cerises fraîches. »

La jeune fille acquiesça d'un sourire aimable, mais l'ouvrier mécanicien riposta.

— Ben, puisque l'bus sera là avant la prochaine saison des cerises, l'public il peut bien attendre encore un peu, s'pas, m'sieurs dames ?

Le bourgeois lui jeta un regard furieux, la jeune fille réprima un sourire, et Harry Dickson lui-même n'échappa pas à sa bonne humeur.

Dans Buckingham Palace Road, le brouillard devint tellement intense qu'il tourbillonna comme une fumée contre les vitres de la voiture, et qu'on put voir la vague silhouette du conducteur esquisser un geste d'impuissance.

Deux nouveaux voyageurs prirent alors place dans le bus : un petit vieillard à la figure mangée de barbe blanche, conduit par une vieille femme, noire et maigre.

— Si vous n'êtes pas pressés d'aller dormir, vous êtes les bienvenus, leur jeta l'incorrigible mécanicien.

Ils dodelinèrent de la tête et s'assoupirent dans un coin.

Malgré la brume, l'autobus prit alors une allure un peu plus rapide, à l'extrême satisfaction du thuriféraire des cerises fraîches.

Harry Dickson qui avait pour voisine immédiate la jeune femme, entama la conversation, car le chemin commençait à lui sembler long.

Miss Arabella Newman ne voyageait pas pour son plaisir, par cette nuit froide, dans le plus mauvais autobus de Londres. Elle allait bien loin encore, presque jusqu'au terminus, à Lavender Hill, invitée salariée à une séance de musique de chambre, où elle tiendrait le piano, chez des nouveaux riches. Ceux-ci lui avaient promis de la reconduire en automobile, car Miss Newman était seule sur terre, et ni frère, ni père, ni fiancé ne viendraient la chercher.

Le mécanicien qui entendait – pas trop malgré lui – la conversation, s'y mêla aussitôt pour déclarer que lui aussi était seul, et que c'était bien triste.

À quoi le conférencier répliqua qu'il bénissait le ciel d'être célibataire, et sans autre famille que de lointains neveux, à qui il avait sévèrement défendu sa porte.

— Comme quoi, on voit que dans ce bus il y en a pour tous les goûts, conclut philosophiquement le mécanicien.

Cette conversation parut écourter un peu le trajet qui commençait

néanmoins à sembler interminable à tous, excepté au vieux couple qui dormait profondément dans son coin.

Jack Belvair, c'est ainsi que le mécanicien se présenta à ses compagnons, fit tout à coup la réflexion qu'à la vitesse où marchait la voiture, on aurait déjà dû atteindre depuis longtemps la station d'arrêt de Chelsea Bridge, où il devait descendre.

— Tout comme moi, déclara Harry Dickson en essayant de regarder à travers l'ouate grise du brouillard.

— Pourvu qu'il ne brûle pas l'arrêt de Battersea ! tonna le conférencier, Mr. Pettycoat. Sinon je ferai révoquer le wattman.

Une lueur d'inquiétude parut sur le joli visage de Miss Arabella, elle demanda si un de ces messieurs ne ferait pas bien de s'informer auprès du conducteur.

— J'y vais de ce pas ! cria l'impétueux mécano en s'élançant vers la sortie de la voiture, puis en se mettant à cogner à la vitre, derrière laquelle ils apercevaient le dos du chauffeur.

Mais soudain il se jeta en arrière avec un cri de stupeur et de colère.

Un revolver venait d'être braqué à un pied de son visage et une arme identique se dirigeait vers les autres voyageurs.

C'était le vieux couple qui venait de se réveiller de cette étrange façon.

— Vous devez vous tenir tous très tranquilles, si vous ne voulez pas qu'on vous tue ! dit le vieillard d'une voix gutturale, en un mauvais anglais.

— Ceci s'adresse surtout à Harry Dickson, dit la femme d'une voix sourde, très masculine.

Le détective vit qu'il se trouvait devant des gaillards décidés à l'action, il comprit d'ailleurs que le chauffeur était leur complice, il haussa les épaules et se tourna vers sa voisine effrayée.

— C'est surtout à moi que cela s'adresse, vous venez de l'entendre, mademoiselle Newman, dit-il d'une voix rassurante, j'espère qu'il ne vous sera pas fait de mal.

— En effet, pas de mal, dit le vieillard, mais Dickson doit se tenir tranquille.

Malgré sa fureur, Jack Belvair jeta au détective un regard plein d'admiration.

— Oh ! Dickson... vous ne seriez pas Harry Dickson, si vous ne vous tiriez pas de là, et nous avec vous ! dit-il.

Mr. Pettycoat était le plus mal en point : la sueur lui perlait jusqu'au bout du nez, il tremblait de tous ses membres.

— Monsieur Dickson ! Vous nous devez aide et protection, à moi surtout, qui donne des conférences rétribuées par le département de l'Agriculture. Ne pourriez-vous faire valoir à ces... messieurs et dames

avec leurs revolvers, que vu l'importance de ma mission, ils devraient me laisser descendre immédiatement.

« Naturellement, je m'engage sur l'honneur à ne rien dire à personne, ajouta-t-il avec empressement.

— No ! fit la vieille femme de sa voix grave, la voiture ne s'arrête pour personne, et vous devez vous tenir tranquille.

— Vous savez quoi, monsieur Cerise, dit le mécanicien, vous devriez donner ici votre conférence, pour nous tous. Cela aidera à faire passer le temps. Et pour ces deux braves gens avec leur rigolo, vous pourriez parler de pruneaux, ils s'y entendraient peut-être mieux qu'en vos cerises.

Mr. Pettycoat poussa un gémissement et ne répondit pas.

Harry Dickson observait les deux bandits qui les tenaient sous la menace de leurs armes.

« Ce sont les deux lascars de Shawfield Street, se dit-il, je les reconnais à présent. Ils sont très bien maquillés. »

Au roulement de la voiture, à l'obscurité absolue des vitres, on pouvait se rendre compte que le bus avait quitté Londres. La vitesse augmentait prodigieusement. Les verres bleuis de la cloison avant ne permettaient aucune vue sur la route, si ce n'est le vague halo lumineux des phares.

— Il en met des kilomètres, bougonna Jack Belvair, pour le moins du soixante, ou du soixante-dix à l'heure.

Subrepticement, le détective consulta la mignonne boussole encastrée dans le bracelet de sa montre, il constata une direction ouest, précise.

— Combien de temps ce voyage durera-t-il ? se plaignit Mr. Pettycoat.

— De ce train, pas loin de trois heures, dit froidement le détective.

Il vit que les gardiens cillaient légèrement.

— Mais alors... vous savez où nous allons, monsieur Dickson ? s'écria Mr. Pettycoat.

— Peut-être... peu importe d'ailleurs, répondit évasivement le détective.

La conversation cessa, comme coupée au couteau.

Chacun poursuivait ses pensées inquiètes.

À un certain moment, des larmes perlèrent aux beaux yeux de Miss Arabella, ce qui provoqua à l'adresse des bandits un regard furieux de Jack Belvair.

À de rares intervalles, l'autobus ralentissait sa marche, pour reprendre ensuite, et de plus belle, sa grande vitesse.

— Sans ce satané brouillard, l'un ou l'autre policier aurait pu nous remarquer, murmura le mécano, et se demander ce qu'un

autobus régulier de Londres vient faire dans son patelin. Mais je me demande comment il trouve sa route à travers cette marmelade à l'eau de pluie.

Harry Dickson, qui avait vu la lueur orange des disques Sidac filer devant eux sur la route, sourit d'un air entendu.

« Voilà un perfectionnement que nos bons conducteurs d'autobus londoniens ignorent, je vois, se dit-il, mais non les gens qui viennent de s'emparer de nous ! »

Les heures passaient, interminables.

— Voilà bientôt trois heures que cela dure, marmotta Jack Belvoir. À la vitesse qu'ils y ont mise, ces bougres ont dû nous faire traverser l'Angleterre dans le sens de la largeur. Je suppose que la machine n'est pas amphibie et qu'elle ne se mettra pas à naviguer sur le canal St. George ! À moins qu'ils n'aient pris une autre direction et qu'ils nous emmènent chasser le grouse en Ecosse ?

Comme il finissait de parler, la voiture ralentit, puis s'engagea sur une très forte pente, et les freins grincèrent violemment.

Des parois noires passèrent le long des vitres, et brusquement, ce fut la halte.

Les deux gardiens levèrent leurs revolvers.

— Il faut descendre !

— Ce n'est pas malheureux, déclara Jack Belvoir, je croyais qu'elle nous menait à la cave, cette satanée bagnole.

Il n'avait pas cru si bien dire, le brave garçon, l'autobus venait, en effet, de stopper dans une immense crypte sombre, large comme une esplanade, et chichement éclairée par un unique globe électrique.

Les voyageurs foulèrent un gravier sec qui crissa sous leurs pas.

Dans l'ombre, ils virent des formes s'agiter, et reconnurent une douzaine de petits hommes bruns, armés jusqu'aux dents.

— Mince de mascarade ! gouailla le mécano.

Ils entourèrent Miss Arabella, Jack Belvoir et Mr. Pettycoat, et, sur un ordre bref, la troupe se dirigea vers les sombres profondeurs de la crypte. Quatre d'entre eux restèrent près de Dickson, à qui ils empêchèrent de suivre ses compagnons.

Tout à coup, un homme en imperméable s'approcha de lui et le salua d'un large coup de chapeau.

— Bonsoir, monsieur Dickson ! dit-il d'une voix légèrement chantante.

— Je m'attendais à vous voir, monsieur, répondit calmement le détective.

— Je n'en doute pas, sir.

C'était le Dr Pereiros, autrement dit *Appletree*.

Sans qu'un mot fût échangé, les deux hommes, suivis à distance par quatre gardiens bruns, traversèrent la singulière esplanade.

Si Harry Dickson s'étonnait du monde extraordinaire dans lequel il venait de faire son entrée, du moins n'en laissait-il rien paraître.

Il crut d'abord avoir pénétré dans quelque immense grotte naturelle, mais il renonça bien vite à cette idée. La salle avait la forme d'un énorme hémisphère creux, pareil à l'intérieur d'un gigantesque dôme. Les parois dont Harry Dickson s'approchait maintenant, reflétaient légèrement la lueur de l'unique globe électrique, pendu haut dans le cintre. Le détective supposa qu'elles étaient recouvertes de larges plaques de tôle, se chevauchant curieusement, à la manière des écailles d'un saurien.

Le Dr Pereiros remarqua le regard inquisiteur du détective et lui fournit une brève explication :

— C'est la seule technique qui permette à ce dôme de supporter le poids fantastique de la terre qui nous recouvre, nous sommes ici à une assez grande profondeur.

— Vous avez dû vous servir de certaines excavations naturelles, dit le détective.

— Un peu, mais le monde où vous allez pénétrer, monsieur Dickson, ne doit pas tant que cela à la nature. Peut-être croyez-vous que ces revêtements sont en tôle ?

— Telle est mon idée, en effet.

— Eh bien vous vous trompez. La matière – terre, sable, pierres, minerais, tout le déblai du creusement de ces galeries souterraines – a été vitrifiée par un procédé spécial. C'est une substance dure comme le diamant et dont la densité surpasse celle du mercure. Les immenses travaux entrepris ici n'ont pas nécessité l'évacuation d'un seul grain de sable.

— Vous en venez vite aux confidences, remarqua sèchement le détective.

Pereiros lui jeta un regard empreint de tristesse.

— Pourquoi pas, monsieur Dickson ! Je suis obligé de vous dire : vous voilà désormais prisonnier à perpétuité de ce monde, et, même si vous en sortiez, ce ne serait pas pour divulguer nos secrets.

— Charmante perspective, persifla le détective.

— Ne croyez pas à une geôle d'épouvante, monsieur Dickson, au contraire. Vous serez bientôt étonné par les beautés de cet empire de l'ombre. Vous en serez un citoyen honoré. Venez !

Une galerie transversale s'ouvrait, dont l'aspect tranchait avec la lugubre rotonde d'arrivée.

On s'y croyait transporté soudain dans la salle des pas perdus d'un musée au goût du siècle dernier.

Des vitraux s'ouvraient dans des murailles de marbre veiné. Derrière les verres multicolores se jouait une lumière douce. Un jour tamisé, des plus agréables, y régnait. Le détective sentit un air frais lui caresser les joues.

— Les ozoniseurs travaillent sans relâche, fit remarquer Pereiros.

Une haute porte en bronze verdâtre s'ouvrit sans bruit devant eux. Dickson remarqua les curieuses figures héraldiques burinées dans le métal, il lui semblait avoir entrevu déjà quelques unes d'entre elles, mais, pour l'heure, sa mémoire ne lui apprit rien de plus.

— Voici un salon où nous pourrions parler à l'aise, monsieur Dickson, dit l'étrange maître des lieux, si toutefois vous n'êtes pas trop fatigué. Je vous prie de bien vouloir remarquer tout le confort dont jouit cette pièce. Vous en aurez de pareilles à votre disposition.

« N'oubliez pas que vous êtes prisonnier de notre monde, mais non d'une chambre ou d'un appartement. Vous circulez ici librement...

— Librement, dit Dickson, comme en écho.

— Le mot peut vous sembler ironique, mais il exprime bien mon idée, répondit le docteur sur le même ton triste et déférent. Vous allez vous trouver devant une réalisation tellement surhumaine, que vous n'aurez pas le loisir de vous sentir l'âme brisée d'un captif.

— Vos intentions paraissent excellentes, docteur Pereiros, répondit Harry Dickson. Mais puis-je vous demander alors pourquoi vous me retenez ici, en captivité, après tout ?

« Je n'ai rien relevé contre vous qui permette une arrestation, si ce n'est peut-être – la mort de Scarlett.

Pereiros eut un geste de violente dénégation.

— Non et non, monsieur Dickson ! Je n'ai pas tué votre ami et je n'ai pas donné l'ordre de le supprimer. La fatalité seule est en jeu... la fatalité et... une force dont, sans en être l'esclave, je ne suis pas le maître.

Harry Dickson esquissa un sourire glacé.

— Vous vous entendez admirablement à tourner les mots, à distiller les doubles sens, docteur Pereiros.

Le savant passa la main sur son front. Harry Dickson perçut, non sans stupeur, que cet homme souffrait réellement.

— Monsieur Dickson, dit-il soudain, j'avais un unique ami dans la vie, une chétive créature... oh, ni homme, ni femme, les humains sont bêtes et méchants, mais un animal... une pie !

— Une pie ! s'écria Harry Dickson malgré lui.

— Oui, elle s'appelait Ouga, et je lui avais appris à me nommer du ridicule sobriquet que me valut une cruelle heure d'insuccès.

« Je l'avais depuis des années. Il y a quelques jours, je la perdis. Une annonce parut dans l'*Evening Dispatch*. J'accourus dans Shawfield

Street, mais je me méfiais, j'avais le pressentiment qu'un piège se dissimulait là. Mon affection pour Ouga l'emporta. Deux de mes serviteurs me prévinrent que tout était tranquille. Je tombai dans le panneau. L'annonce m'avait trompé. Une fureur terrible s'empara de moi, je songeai à la vengeance. Un coup d'œil à la maison d'en face m'apprit toute la vérité. J'ai le regard terriblement perçant : je vous aperçus, vous et vos deux amis, à travers les rideaux.

« Alors une peur me vint : Harry Dickson, que j'avais très bien connu, était sur mes traces, sur celles de mon œuvre. Il pouvait compromettre un mystère, qui n'appartient pas à moi seul, le mystère de ce monde-ci.

« Je vous envoyai un avertissement. Mais la mort de Scarlett excita votre esprit de recherche. Je ne vous cache pas que je vous ai craint.

« Un moment j'eus l'idée de vous supprimer. Je passai des jours à lire vos aventures, et cette pensée tragique et criminelle ne persista pas, car une chose ressort de toute votre vie : votre désir de venir au secours de toute détresse réelle... alors...

— Alors... encouragea le détective, qui vit que l'homme hésitait à poursuivre ses confidences.

— Alors, eh bien ! alors, monsieur Dickson, je me suis dit que vous étiez le seul homme qui pût venir à mon secours.

— Hein ? s'écria le détective, et c'est pour cela que vous m'avez fait prisonnier ?

— Oui, monsieur Dickson, c'est pour cela !

Harry Dickson ne s'attendait guère à une pareille déclaration, il eut quelque peine à cacher sa stupéfaction, devant cet appel inattendu, mais il se reprit vite et déclara sèchement :

— Je n'ai jamais négligé un appel au secours, pas même dans des circonstances inhabituelles comme celles-ci. Mais avant toute chose, vous allez me dire comment Scarlett est mort.

Pereiros leva les bras au ciel.

— Je ne sais... non, je ne sais pas !

— Dans ce cas, señor Pereiros, vous pouvez me considérer comme un prisonnier, et non comme quelqu'un qui vous prêtera son aide.

Le savant poussa un profond soupir.

— Voyez-vous un inconvénient à me dire d'abord, comment vous avez eu l'idée de vous servir d'*Appletree* pour m'attirer dans Shawfield Street, simplement pour me voir ?

Harry Dickson hésita, mais il lut une telle détresse dans les yeux de l'homme mystérieux, qu'il se décida à parler.

Sans rien lui cacher, il raconta la nuit du 4 octobre, le parc de Cricklewell, la monstrueuse apparition, la fin lamentable d'Ouga la pie !

Le Dr Pereiros l'écoutait en frissonnant. Quand le détective parla de la forme monstrueuse qui s'était emparée du pauvre volatile, il poussa un cri de colère et de douleur à la fois. Et Dickson revit alors au fond de son regard cette lueur de désespoir et de cruauté qu'il y discerna dans la maison vide de Shawfield Street.

— Ainsi c'est lui ! gronda-t-il avec une fureur sourde.

Soudain la clarté se fit dans l'esprit du détective.

— Ce *lui...* comme vous dites, señor Pereiros, est ce lui qui fit mourir Scarlett... de peur ?

Le savant baissa la tête.

— Oui, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Harry Dickson se leva et d'une voix ferme.

— Allons, docteur, jouez franc jeu. Malgré la façon cavalière dont vous me fîtes venir ici, et dont vous prétendez me détenir, je vous ai fait confiance. Qui est celui qui semble vous faire peur à vous-même ? Est-ce contre lui que vous demandez mon aide ? Dans ce cas, elle vous est tout acquise.

Lentement le savant secoua la tête.

— Non, monsieur Dickson, ce n'est pas contre lui, mais contre quelque chose de plus terrible encore. C'est tout un récit que j'ai à vous faire.

Harry Dickson le considéra tout au long d'un profond silence.

— Señor Pereiros, dit-il tout à coup, où suis-je ici ?

Le docteur sursauta et sa voix se fit si ténue que le détective eut peine à l'entendre.

— Vous êtes ici dans le « Temple de Fer », monsieur Dickson !

5. La fantastique aventure

— Monsieur Dickson, commença Pereiros, à mon tour de vous parler à cœur ouvert, et je m'excuse d'avance de tout ce que mon récit aura d'incroyable. Vous allez vous croire transporté dans quelque roman d'anticipation de Wells ou de Maurice Renard. Hélas ! tout est pourtant réel, terriblement réel. Comme je voudrais que ce ne fût qu'une fiction ! Avez-vous entendu parler de mes travaux de jadis ?

Harry Dickson fit signe que oui.

— Vos singuliers efforts pour tâcher d'atteindre notre satellite, dit-il avec un léger sourire.

Mais Pereiros le regarda avec gravité.

— Ne souriez pas, monsieur Dickson, mais écoutez la fin de mon histoire avant de vous prononcer de l'une ou de l'autre façon.

« Je suis né au Venezuela, à Caracas. Après d'excellentes études dans les plus célèbres universités d'Europe, je regagnai l'Amérique méridionale. Je choisis le Brésil comme terre d'expérience. Ce n'était pas la science qui m'y attirait, mais la soif des richesses. J'allai à la recherche des temples disparus, ou plutôt ensevelis, de la région des forêts vierges.

« J'avais remonté le fleuve Amazone au-delà de Manaos, limite extrême de la civilisation. Je ne m'étais pas fié aux indigènes qui sont paresseux, chapardeurs et peu vaillants, mais j'avais à ma solde une troupe de braves petits Antillais, des insulaires des îles Sous-le-Vent, qui avaient servi dans les plantations de mon père, et m'étaient tout à fait dévoués.

« Jusque-là je n'avais pas eu beaucoup de chance. Devant la forêt hostile, le fleuve dangereux et plein d'embûches, je pensai à la retraite, et à la ruine de mes espérances.

« Je réfléchissais à cela un soir, auprès du feu de campement, quand soudain mes hommes se mirent à crier. Une fantastique étoile venait de surgir au ciel et s'approchait de la terre avec une grande vélocité. Au bout de quelques minutes, d'étoile qu'elle était elle devint soleil, et tout l'horizon s'embrasa.

« Un tonnerre terrible roula, et au loin une torche immense fusa de la forêt.

« Je craignis un incendie forestier qui aurait pu nous être fatal à tous. Mais, heureusement, la journée avait été orageuse et, presque aussitôt après la chute enflammée, s'abattit une pluie diluvienne.

« Il me fallut attendre jusqu'à l'aurore pour partir en exploration vers le point de chute probable du bolide. Encore mes hommes refusèrent-ils de m'accompagner, alléguant que le diable était venu ; seuls deux de mes plus dévoués serviteurs, Ilano et Mango, consentirent à me suivre.

« Il nous fallut des heures pour nous frayer un chemin à travers la sylvie avec nos sabres de brousse, enfin une fumée monta devant nous dans le ciel. Nous vîmes des arbres carbonisés, et une masse sombre à moitié enfouie dans le sol.

« Je vis que c'était une énorme olive en métal, ne présentant aucune solution de continuité. Je me mis à y donner des coups de pioche, et elle résonna comme une conque. Tout à coup Mango s'enfuit en criant de terreur :

« — Quelqu'un appelle à l'intérieur ! » cria-t-il.

« À grand-peine, je pus m'approcher du singulier scaphe, dont la paroi était encore brûlante, mais alors, moi aussi, j'entendis :

« — Gurrhu ! Gurrhu ! »

« C'était un appel, à la fois farouche et douloureux, je me mis à crier à mon tour, et la voix intérieure de répondre :

« — Gurrhu ! Gurrhu ! »

« Je m'acharnai en vain sur la coque ; tous mes instruments s'émoussèrent. Ce fut encore Mango qui découvrit une sorte de filet cuivré, à peine perceptible, entourant une des pointes de l'olive. J'y introduisis une lime à froid, puis je donnai des coups de marteau désespérés. Enfin un dé clic se produisit et une fente apparut.

« Chose étrange, un air glacé souffla avec force de l'intérieur ; mais je m'enhardis et bientôt une ouverture assez grande bâilla.

« Le scaphe était ouvert !

« À l'intérieur tout était sombre, la voix s'était tue, je fis donner nos torches électriques qui ne nous quittaient jamais.

« D'abord j'aperçus un fouillis d'objets étranges. Alors, accroupi sur une sorte de matelas de cuir noir, je le vis : *Lui* !

« Vous en avez vous-même donné une description, monsieur Dickson, je ne la referai donc pas en son entier. Tout pourtant en cette créature rappelait l'homme, mais quel corps amorphe et mal équilibré ! Sa tête était colossale, ses bras horribles, ses jambes comme atrophiées, lui permettaient seulement de ramper. Le corps avait une consistance flasque et en même temps résistante comme le cuir bouilli. Une continuelle viscosité en suintait, qui permet à l'être de séjourner dans des températures atroces, même dans la flamme, à la façon des salamandres.

— Les traces de limace géante, murmura Dickson en se remémorant les paroles de Tom Wills.

Le señor Pereiros approuva, puis il continua :

— Avec dégoût, avec crainte, je m'approchai du monstre immobile, et je vis alors qu'il était vilainement blessé. Je pensai au crâne une plaie effroyable, d'où coulait un sang noir, je versai du rhum dans l'énorme bouche fétide.

« Enfin la chose immonde remua et je m'écartai prudemment ; mais elle était intelligente, formidablement intelligente. Je devais le découvrir plus tard. Elle comprit que je venais de lui prêter une aide secourable et sa voix se fit de nouveau entendre, très douce cette fois, comme un ronron de chat géant :

« — Gurrhu ! Gurrhu ! »

« Je restai quinze jours à le soigner, l'arrachant certainement à la mort.

« L'être le comprit et me manifesta, à sa façon, une véritable gratitude.

« Mes deux serviteurs avaient comme moi, surmonté leur aversion et l'aidaient de leur mieux. Sa nourriture nous causa d'abord beaucoup de soucis, jusqu'au jour où Ilano apporta une pintade vivante. Le monstre la lui arracha littéralement des mains et la dévora avec un immonde plaisir. Depuis il engloutit de grandes quantités de viande fraîche.

« Au bout de ces quinze jours, il nous réserva une surprise colossale : il se mit à parler.

« Non dans son bizarre langage guttural, mais en espagnol.

« Oui, l'être nous resservit les mots usuels que nous utilisions mes serviteurs et moi en montrant qu'il comprenait fort bien ce qu'il disait.

« Ce fut un élève docile et merveilleux : dix jours plus tard, il soutenait parfaitement une conversation, certes l'intonation gutturale persistait, les consonnes étaient étrangement sifflantes, mais la phrase était bien construite avec même un souci d'élégance.

« Alors, je crus le moment venu pour l'interroger sur son origine, sur son étrange arrivée. Il se renferma dans un mutisme obstiné.

« À chacune de mes questions, j'obtenais un grondement presque furieux comme réponse. Mais il me posait des questions innombrables, sans se lasser, s'intéressant énormément à notre civilisation qui lui paraissait complètement étrangère.

« Mais pendant la léthargie première de l'étrange visiteur, j'avais eu le loisir d'explorer son navire, car c'en était un.

« Il y avait là des engins bizarres, dont je ne comprenais ni le sens, ni l'utilité. Pourtant j'eus l'intuition qu'ils servaient à une navigation sidérale. Il y avait entre autres un stabilisateur, puis un appareil régulateur de vitesse, prodigieux, dont je ne compris ni le mécanisme, ni le maniement.

« Un jour le monstre, que nous appelions Gurrhu, me dit :

« — Pereiros, vous voulez être riche ?

« — Comment entendez-vous cela, être riche ? demandai-je étonné.

— Pour vous, c'est posséder la chose qui leste mon navire, dit-il, ouvrez ces trappes du fond. »

« Monsieur Dickson j'ai failli hurler : il y avait là une cale littéralement bondée d'or, et même de lourdes sphères de platine pur !

« — Prenez ce qu'il vous faut pour partir en Europe, dit Gurrhu. »

« J'abrège, monsieur Dickson. Je parvins à fréter sur l'Amazone un bateau qui nous reconduisit vers la mer. Gurrhu sembla très bien comprendre qu'il devait se cacher et je n'eus pas de passager clandestin plus docile.

« Je louai un yacht pour traverser l'Atlantique, car Gurrhu voulait connaître Londres. Chose curieuse : il reconnaissait très bien les villes d'Europe, mais seulement vues à vol d'oiseau, sur plan !

« Une fois sur le sol anglais, je trouvai un homme d'affaires pour conclure l'achat clandestin d'une vaste propriété. J'achetai Cricklewell pour une somme fabuleuse, et grâce à notre or, le secret fut total.

« Gurrhu, tout en étant affreux, se montrait sociable et même agréable compagnon, car son intelligence était prodigieuse.

« Quelque temps après, je construisis la fusée, qui retomba après ses premières minutes d'envol. Je m'en montrai très marri, car j'avais escompte la gloire et l'admiration de mon prochain.

— Halte ! fit Harry Dickson, comment l'idée vous en vint-elle ?

Pereiros rougit et, loyalement, se confessa.

— Je ne croyais plus qu'une chose : Gurrhu était un Sélénite. Un habitant de la lune ! J'avais relevé en cachette le plan de son scaphe, et je fis construire à Londres un modèle réduit de l'appareil, ainsi que des engins qui s'y trouvaient. Hélas ! Quelle déconvenue, la fusée retomba ! Il y eut pourtant des savants pour m'admirer, pour croire à mon génie, bien que je ne fusse rien qu'un vulgaire copiste !

— On pourrait en conclure que l'étrange appareil n'était pas d'origine extra-terrestre, opina Harry Dickson.

— C'est vrai, monsieur Dickson, et je me le suis dit depuis lors. Mais entre-temps, le mystérieux visiteur me donna matière aux plus vastes stupeurs.

« Des engins invraisemblables furent construits sur ses indications. Comme des taupes d'acier, ils se mirent à fouir le sol de Cricklewell. Ce n'était pas trop difficile, car nous avons, ici et là, trouvé l'ouvrage tout fait, notamment des mines et des carrières abandonnées depuis un demi-siècle.

« Le monde souterrain que voici fut réalisé en moins de deux ans, avec ma petite équipe d'insulaires. Un monde que dix mille ouvriers terrestres, conduits par cinq cents ingénieurs, ne créeraient pas en cinquante années de travaux surhumains !

— À propos, señor, dit tout à coup Harry Dickson, Gurrhu vint-il à Londres ?

Pereiros baissa la tête.

— Oui, monsieur Dickson, dans une auto spéciale... Il était très habile pour se dissimuler.

— Et des femmes et des jeunes gens disparurent ! dit tout à coup le détective.

Le savant poussa un cri de détresse.

— Je n'y suis pour rien ! s'écria-t-il avec désespoir. Grâce à son or, il est parvenu à circonvenir quelques-uns de mes serviteurs, presque tous même, car seuls Ilano et Mango, que vous connaissez, me sont restés complètement fidèles.

« Écoutez encore ceci, monsieur Dickson... Gurrhu a appris à lire ! Avec une vélocité déconcertante. Et savez-vous les êtres qu'il s'est mis à adorer ? Non ? Eh bien les monstres les plus féroces de l'histoire : Caligula et Néron !

— Ainsi, murmura Dickson tout bas, les malheureux disparus...

— Hélas ! gémit Pereiros... c'est alors qu'il fit construire cet horrible temple de fer, gardé par les plus terribles fauves de la création. Il y a installé une divinité affreuse qu'il adore...

— Qui donc ?

— Moloch ! Le monstre aux entrailles de feu, à la gueule de fer ardente, hurla le docteur.

Pereiros s'était tu, avec peine il ajouta encore :

— Il est devenu tout à coup méchant, sanguinaire, féroce, il aime la souffrance des victimes, il se réjouit de les entendre crier, de voir leurs blessures, leurs tourments.

— Et ce n'est pas contre lui que vous demandez mon aide ! s'écria Dickson.

— Non, je ne sais... Depuis quelque temps, Gurrhu lui-même semble avoir peur, et mes serviteurs affirment qu'un être, presque semblable à lui, mais autrement effroyable, hante ce monde, erre autour du temple de fer.

— Depuis quelque temps, murmura Dickson, précisez donc, des mois, des semaines ?

— Quelques semaines, oui...

— Attendez. Depuis le jour où vous avez perdu la pie savante par exemple ?

Pereiros regarda Dickson avec une frayeur émerveillée.

— Homme prodigieux, c'est bien cela !

— Un instant ! Vous souvenez-vous du bolide ardent de la nuit du 4 octobre ?

— Du bolide ? Quel bolide ?

— C'est vrai, je ne vous ai pas dit ce qui nous attira dans le parc

de Cricklewell, dit Harry Dickson. Et, en quelques mots, il retraça le début de son aventure.

Pereiros lui laissa à peine le temps d'achever.

— Je comprends ! Oh ! c'est terrible ! Un autre scaphe est arrivé ici ! Peut-être un nouveau monstre est-il descendu de la lune, plus terrible encore que Gurrhu, et que celui-ci redoute !

— Allez explorer le parc, commanda Harry Dickson.

Pereiros le regarda indécis.

À ce moment, un bruit de pas rapides se fit entendre et la porte fut poussée.

Un des hommes bruns, que Dickson reconnut comme un de ses ravisseurs, bondit dans la pièce.

— Maître ! Maître ! sanglota-t-il en espagnol.

— Qu'y a-t-il, Mango ?

— Gurrhu a découvert la jeune dame qui était dans l'autobus.

— Eh bien ? cria le savant.

— Il l'a fait conduire dans le temple de fer !

— Le démon ! hurla Pereiros.

Harry Dickson s'était levé.

— Docteur, dit-il, faites-moi rendre immédiatement les revolvers que j'avais sur moi en venant ici, et conduisez-moi au temple de fer.

— Monsieur Dickson, c'est la mort pour vous !

— Et vous croyez que je vais laisser martyriser, puis tuer une pauvre jeune fille, tandis que je suis ici à mon aise dans votre salon. Obéissez, Pereiros, ou par Dieu qui nous entend, je vous tuerai de mes propres mains !

Le docteur s'inclina, les larmes aux yeux. — C'est bien, monsieur Dickson, je vous conduis, et je mourrai avec vous s'il le faut.

6. Tom Wills s'en va-t-en guerre !

Et Tom Wills ?

Que l'on ne s'étonne point : le valeureux jeune homme était bien moins loin de son maître, qu'on ne serait en droit de le supposer.

Malgré sa toux et ses yeux larmoyants, il s'était promis de ne pas laisser son maître partir seul à l'aventure.

Résolument il trompa la surveillance de Mrs. Crown, gagna au pas de course un garage ami tout proche, y emprunta une petite automobile assez rapide, et se lança à la poursuite de l'autobus de Battersea pris par le maître. Il ne tarda pas à le rejoindre.

À travers quelques déchirures du brouillard, il put voir Harry Dickson, sagement installé sur la banquette de la voiture, et, intérieurement, le jeune homme se réjouissait de cette filature, comme d'un bon tour qu'il allait jouer à son maître.

Jusqu'à Chelsea Bridge le jeune homme ne se méfia pas le moins du monde.

Il poursuivait facilement la lourde voiture. Mais, arrivé là, il vit que le détective ne descendait pas. Bien plus, l'autobus sembla soudain s'animer d'une vie nouvelle. Il fonça littéralement dans le brouillard et prit la direction du West End. Tom Wills se lança à la poursuite, confiant en la vitesse de sa voiture. Mais il comptait sans la fatalité.

Un embarras de voiture, un cafouillage en règle, lui firent perdre cinq précieuses minutes, pendant lesquelles le bus s'éclipsa dans le fog, et prit de l'avance.

Se fiant à sa bonne étoile, Tom Wills traversa la partie la plus cossue de Londres à aussi bonne allure que possible.

Ces quartiers riches s'endormaient déjà, peu d'automobiles y circulaient à cette heure tardive.

La banlieue se dessinait avec ses parcs dénudés, ses jardins dépouillés, quand il crut reconnaître, au loin, dans la brume atténuée, le halo rougeâtre des disques Sidac des phares de l'autobus.

Il appuya sur l'accélérateur et pour la deuxième fois la fatalité s'en mêla : la panne.

Tom Wills connaissait mal la marque de la machine qu'on lui avait confiée au garage. Il reconnut une de ces vagues bagnoles que des revendeurs sans scrupules retapent et maquillent tant bien que mal.

Un moment il eut l'idée d'alerter Goodfield, mais il songea que son maître ne serait pas satisfait de devoir son salut à une intervention de la police officielle. Harry Dickson ne lui avait-il pas appris à compter avant tout sur lui-même ? Aide-toi, le ciel t'aidera ! Le grand détective se plaisait à citer cette courageuse devise, et un de ses livres de chevet était l'œuvre du doux philosophe Samuel Smiles, portant ce titre.

— Aide-toi... grogna Tom, en trifouillant dans le moteur, il me semble que je le fais et sans le secours d'un garagiste ou d'un passant. Je voudrais bien que le ciel y mette un peu du sien !

Et sans doute que cette prière, un peu irrévérencieuse, fut entendue là-haut, car soudain le moteur ronfla, et, comme Tom s'asseyait au volant, le brouillard se dissipa quelque peu.

Mais il avait perdu près d'une heure.

Où aller ? La nuit était immense autour de lui. Jamais la campagne de la banlieue de l'Ouest londonien, si harmonieuse sous le soleil, ne lui avait paru plus hostile, plus menaçante.

Il roulait, suivant à tout hasard le fil de la large route, quand il freina brusquement ; des objets étincelaient sur le sol dans la clarté de ses phares : des pièces de monnaie blanche semées à plusieurs mètres d'intervalle, presque en ligne droite. Cela pendant une vingtaine de mètres, et soudain étincela un objet étroit et long, un crayon en argent qu'il connaissait bien, celui d'Harry Dickson.

Tom poussa un cri de joie : c'était un signe du maître ! Les pièces de monnaie, semées à profusion, devaient fatalement attirer l'attention du passant, qui se mettrait à chercher et devait tomber sur le crayon aux initiales du détective.

Mais ce passant était Tom, et le ciel en était doublement béni.

Les planchers des bus londoniens manquent rarement d'interstices et Harry Dickson, parvenant à tromper la surveillance de ses gardiens, avait semé des signes à profusion.

— Me voici donc dans la bonne direction, murmura Tom Wills, voyons où conduit ce chemin... je viens de dépasser Windsor.

À côté d'une borne kilométrique, se dressait un poteau indicateur aux bras grêles, braqués vers les points cardinaux.

— Bristol 140 kilomètres, lut le jeune homme.

« Bristol ! Bristol ! se dit-il, il n'y a pas si longtemps que l'on s'est promené par là. Voyons c'était exactement le 5 octobre, le lendemain du soir où... Oh ! par le nouveau bonnet de Mrs. Crown, je sais maintenant où s'en est allé cet autobus du diable. »

« En avant vers Cricklewell ! Quelle veine ! j'ai deux excellents revolvers et assez de munitions pour supporter un siège ! »

À toute vitesse son auto fila dans la nuit.

... Quelle heure ? Avec un peu de mécontentement Tom Wills

remarque que sa montre s'est arrêtée, mais peu importe.

Il vient d'atteindre l'énorme mur gris du domaine maudit.

Il s'oriente. Voici le fleuve à sa droite, maintenant qu'il tourne le dos à Bristol. Il a dû faire un détour pour ne pas être bloqué devant l'estuaire, que les ferry-boats ne traversent pas la nuit. La route fut longue et ardue... n'importe, il est arrivé. Il y a un Dieu pour Tom Wills, c'est ce que le jeune homme se dit, et il n'en est pas peu fier.

Il cherche vainement la petite poterne, à la fin il la découvre, alors qu'il avait presque le nez dessus.

Voici l'immense parc, un peu moins sombre aujourd'hui, car le brouillard a complètement disparu, et une lune ronde, frottée d'argent, rit à la cime des arbres. Tom distingue fort bien, à travers la futaie, la masse compacte et noire du vieux château seigneurial.

L'ombre grêle de la potence s'allonge sur la pelouse et son aspect n'est pas des plus réjouissants.

Il s'est rappelé l'étrange forme rampante de la nuit du 4 octobre, et voici qu'elle est revenue. Il la voit se défiler entre les avoines folles, écailleuse, teinte de clair de lune.

D'une main ferme, il ajuste son silencieux sur son revolver et attend, l'arme braquée, car la forme s'est immobilisée et une affreuse tête plate s'élève.

Tom Wills la reconnaît : c'est un puissant serpent python, de taille à étouffer un bœuf.

Comment le monstre des jungles équatoriales est-il venu ici ? Voilà un problème que Tom Wills ne songe pas à résoudre sur l'heure. Il ne pense qu'à défendre chèrement sa peau.

Mais le reptile ne semble pas se soucier de Tom Wills, il guette attentivement la petite porte de service à l'extrême bout de la façade du manoir, et cette porte vient de s'ouvrir.

Une silhouette menue s'y encadre, descend les marches et s'avance dans le clair de lune. Tom Wills la reconnaît : c'est un des hommes qu'il a vu dans Shawfield Street.

Il continue son chemin avec insouciance, le python tourne lentement sa hideuse tête squameuse vers cette proie inattentive.

L'homme est peut-être un ennemi, et pourtant le jeune homme, élevé à l'école chevaleresque d'un Harry Dickson, ne songe qu'à le soustraire au danger.

Comment faire ? Crier ? L'avertir en courant vers lui ? Impossible, car le monstre est entre eux deux, il est trop tard également.

Avec une vitesse foudroyante le serpent s'élance, il semble avoir des ailes. L'homme le voit... mais il n'a plus le temps de fuir, il ne peut que pousser une clameur de détresse. Déjà l'ophidien géant l'entoure de ses anneaux mortels.

— Plop ! Plop ! Plop !

Trois coups secs comme des branches mortes qui se cassent dans le vent.

Tom Wills a dû viser à un pied de la tête de l'homme.

Mais les trois balles ont porté. L'affreux crâne plat n'est plus qu'une bouillie sanglante, et la terrible queue fouette l'air dans les affres d'une abominable agonie. Mais l'homme a roulé à dix pas, et se relève, meurtri, courbaturé, mais vivant.

Maintenant que Tom le voit sauvé, il voudrait bien se retirer, car il ne sait pas quel accueil il fera à son sauveteur.

Mais que le jeune détective se rassure ! L'Antillais l'a vu à son tour, et brusquement il se jette à genoux devant lui et se met frénétiquement à lui baiser les mains, puis le revolver encore fumant, à balbutier des paroles de gratitude.

— Ilano vous doit la vie ! Ilano appartient corps et âme à l'homme inconnu au bizarre fusil, qui ne fait pas de bruit.

Tom Wills sent immédiatement tout le profit à tirer de cette nouvelle aventure. Il prend l'homme sous le bras et le conduit dans l'ombre des arbres.

— Suis-je vraiment un inconnu pour vous ? demande-t-il.

L'insulaire baisse tristement la tête.

— Ilano n'est pas méchant, mais Ilano obéit à son maître, qui est un bon maître.

— Très bien, mais Ilano ne répond pas à ma question, insiste Tom Wills.

Son protégé lève vers lui des regards suppliants.

— Ilano reconnaît très bien l'homme courageux. Il l'a suivi souvent dans les rues de Londres, il sait qu'il est l'ami du grand magicien blanc que le maître craint très fort.

— Harry Dickson ?

L'indigène approuve.

— Harry Dickson, oui... un homme qui a des yeux très clairs qu'on n'aime pas regarder, car ils voient tout.

— Et Harry Dickson est venu ici, avec l'autobus volé à Londres ?

— Oui, dit l'homme à voix basse et comme à regret.

— Lui a-t-on fait du mal ?

Ilano relève fièrement la tête.

— Oh ! non, le maître a beaucoup de respect pour Harry Dickson, je le sais, il ne lui fera aucun mal. Ils sont ensemble maintenant et ils sont déjà très bon amis, ajoute-t-il gravement.

Tom Wills sourit.

— J'en doute un peu, ne vous déplaît, monsieur Ilano, mais cela ne fait rien à l'affaire, il faut me conduire vers lui.

Ilano a un recul effrayé et son visage prend un teint cendré.

— Difficile ! Impossible ! Non seulement Ilano risque la mort,

mais également l'homme valeureux qui le sauva.

— Peu importe, dit Tom Wills d'une voix décidée, venez, Ilano, sinon je trouverai seul, je vous assure, et j'aurai recours aux bons services de ce revolver, dont je sais me servir, vous l'avez vu !

— Oh ! oui, répondit l'insulaire avec admiration, trois balles dans la tête du vilain serpent, qui est bien mort ! Mort comme une souche, comme une pierre !

« Ilano sera toujours reconnaissant au vaillant gentleman.

— Ce sont de belles paroles, Ilano, dit doucement Tom Wills, mais cela ne suffit pas, il faut des actes, comme on dit chez nous. Conduisez-moi vers Harry Dickson.

L'indigène réfléchit, puis il fit signe à Tom Wills.

— Venez, dit-il simplement.

... Ils entrèrent par la porte de service, qu'Ilano ferma soigneusement derrière eux. Un simple lumignon brûlait dans une antique lanterne aux vitres de corne, et ne donnait qu'un mince halo de clarté jaune.

Elle suffit cependant à Tom Wills pour apprécier le délabrement des lieux.

Des murs lépreux, mangés de lichens et de pariétaires, les entouraient ; ils suivirent une sorte de vestibule dont les dalles branlaient sous leurs pas.

Une affreuse odeur de putréfaction végétale régnait, des vents coulis leur soufflaient dans la nuque, ce qui fit penser à Tom que c'était là l'ambiance rêvée pour guérir son rhume.

Quand le vestibule fut parcouru, ils s'arrêtèrent devant un sombre escalier en spirale qui s'enfonçait sous terre comme une vrille.

Ilano fit signe à Tom de le suivre, et, après un instant d'hésitation, le jeune homme obéit.

L'escalier tanguait sous leur pas, des marches manquaient, Tom avait l'impression de longer un précipice sans fond, d'où montaient des relents de mort. La descente fut pourtant moins longue qu'il se l'était imaginé.

Bientôt il foula la terre ferme. Si l'on peut appeler terre ferme une sorte de sable visqueux, tremblant comme une gelée, et dans lequel on s'enfonçait jusqu'aux chevilles.

Ilano s'était arrêté devant un mur luisant de salpêtre, et sa main experte en tâtait les aspérités. Tom entendit un léger bruit métallique ; aussitôt son compagnon souffla la lumière.

— Donnez-moi votre main, murmura-t-il, Ilano connaît le chemin dans l'obscurité.

Le jeune détective sentit sous ses pieds un sol parfaitement sec cette fois-ci, presque moelleux, comme s'il eût foulé un tapis un peu dur.

Instinctivement Tom Wills compta ses pas. Il en fit exactement trois cents, jusqu'au moment où son guide fit halte.

— Venez, mettez-vous tout près de moi, et n'ayez pas peur.

Tom entendit comme le glissement d'une porte, et soudain le sol se déroba très doucement sous lui.

— Ilano ! s'écria-t-il.

— Silence ! supplia l'insulaire, ce n'est qu'un ascenseur, mais il descend très vite. Jusqu'ici vous n'avez rien à craindre.

Un heurt très doux se produisit, et Ilano entraîna son sauveteur hors de l'ascenseur invisible.

— Maintenant vous allez pouvoir voir, dit-il, ne vous étonnez pas trop.

Il parlait un anglais civilisé, d'une voix un peu zézayante, douce et agréable à entendre.

Tom Wills entendit les mains de son guide frôler la muraille, puis une paroi pivota lentement sur son axe, et un jour tamisé et laiteux accueillit l'intrus. Le jeune homme ne vit qu'un long couloir faiblement éclairé, dont les parois d'une douce teinte neutre luisaient comme frottées de clair de lune.

Une porte de bronze sombre s'ouvrit devant eux, sans qu'on l'eût sollicitée d'aucune façon, et Tom Wills connut soudain l'enchantement du monde souterrain.

Un merveilleux hall baigné de lumière rose s'ouvrait devant eux.

D'un seul coup d'œil le jeune détective embrassa toutes ses splendeurs : des cariatides de marbre blanc supportaient une voûte qui semblait taillée dans une opale géante ; des dinanderies précieuses reflétaient la lumière, des bas-reliefs magnifiques couraient le long des hautes murailles.

Ilano le précéda résolument et le mena vers une nouvelle porte de bronze vert, qui s'ouvrit.

Cette fois-ci ce fut un salon superbe qui l'accueillit. Il était vide.

Tom Wills vit une expression d'effarement glisser sur la figure d'Ilano :

— Le maître et le grand gentleman blanc étaient là tout à l'heure encore.

— En effet, s'écria Tom Wills, voici le chapeau de monsieur Dickson !

Il venait de découvrir, posé sur un guéridon, le couvre-chef du grand détective.

Ilano tournait en rond d'un air perplexe et craintif à la fois.

Brusquement des pieds nus coururent sur les dalles de marbre du hall, et une longue plainte éclata.

Un petit homme qui ressemblait comme un frère à Ilano bondit dans le salon.

Le visage inondé de sang, son corps souple frémissait de souffrance et de terreur.

— Mango, mon frère, qu'y a-t-il ? s'écria Ilano.

Mango tomba à genoux et porta les mains à sa tête blessée.

— Vite, Mango ! Sauve le maître ! Gurrhu est devenu fou et les bêtes courent en liberté !

— Dieu du Ciel ! cria Ilano, que faire ?

Tom s'élança dans le hall. Une confuse rumeur lointaine s'élevait des profondeurs du monde inconnu. C'étaient des cris de terreur, des sanglots, des hurlements de douleur, des rugissements et des glapissements stridents.

— La voix du maître, qui appelle au secours ! s'écria Ilano.

— La voix de Harry Dickson ! ajouta Tom avec un cri de détresse.

Mais déjà l'insulaire s'élançait, suivi de Tom, le revolver haut.

7. Le temple de fer

Harry Dickson, marchant à la suite de Pereiros et de Mango, passait d'étonnement en étonnement. Comment un pareil monde avait-il pu naître, à quelques lieues des grands centres d'Angleterre ?

C'était une suite de corridors magnifiques, des enfilades de salles superbes, aux marbres incrustés de métaux rares. L'éclairage tenait du prodige : des tubes lumineux, dissimulés dans les corniches des plafonds, répandaient sur toutes choses une clarté égale et très douce.

Brusquement Mango fit halte et se rapprocha d'eux avec un geste d'effroi.

Ils étaient arrivés devant une porte immense, noire, sans ferrures apparentes, luisante comme du fer frotté, menaçante entre toutes.

Pereiros lui-même eut un recul, et Harry Dickson le vit chanceler. Mais il se reprit aussitôt et fit un signe impérieux à Mango.

Celui-ci, tout en tremblant, s'approcha de la muraille, saisit un levier brillant et l'actionna d'une robuste pesée.

La lourde porte fila en l'air comme un rideau de théâtre, démasquant la scène.

Harry Dickson crut que la folie s'emparait de son cerveau tant cela lui parut invraisemblable.

Une colossale rotonde noire, tout en fer, s'ouvrait devant eux. Ici, plus d'éclairage de féerie, mais le rougeoiement tragique de hauts brasiers ardents.

De monstrueux papillons de feu semblaient voltiger dans l'atmosphère.

Une odeur affreuse, de boucane, de chair grillée, de sang, de ménagerie prit le détective à la gorge. Il aurait voulu croire à un cauchemar.

Une énorme statue de fer, aux traits d'une immense bestialité révoltante, lui faisait face, du haut d'un immense socle de pierre noire.

Le ventre du monstre bâillait et Dickson eut peine à soutenir l'éclat du formidable brasier que de petits hommes nus y entretenaient sans relâche.

Les flancs de l'idole chauffés à blanc brillaient tragiquement.

— Moloch ! s'écria Harry Dickson.

Comme si la bête métallique venait de l'entendre, elle ouvrit ses yeux énormes pleins de feu intérieur, sa large gueule bâilla, et des langues de flamme eu jaillirent.

Un hurlement éclata, et, avec horreur, Dickson vit que les serviteurs amenaient un homme ligoté, qui se débattait avec fureur. Il reconnut Mr. Pettycoat. Rapide comme l'éclair le détective leva son revolver, deux coups partirent et deux des bourreaux roulèrent sur le sol, le crâne brisé.

Mais rien ne pouvait plus sauver l'infortuné conférencier. Avec un dernier cri, il disparut au milieu des flammes ronflantes, et une épouvantable odeur de roussi envahit la salle des supplices.

Dans une haute cage de fer, deux êtres humains se tenaient debout, les mains crispées aux barreaux : Jack Belvoir et Miss Newman.

Harry Dickson reconnut ses infortunés compagnons de captivité, et eux firent de même.

— Harry Dickson ! Sauvez-nous !

Le détective s'élança suivi de Pereiros et de Mango.

Trois autres valets payèrent de leur vie leur audace à vouloir barrer sa route. Chaque balle de Harry Dickson brisait un crâne.

— Vite ! Vite ! haleta Pereiros, en manœuvrant les trappes.

Le détective vit des ossements sanglants joncher les dalles de la cave, et, en même temps, un mouvement insolite des parois du fond qui s'écartaient.

D'une main ferme, Pereiros manœuvra les leviers extérieurs de la cage, dont la grille glissa.

— Courez, Belvoir ! rugit Dickson et le mécano sauta hors de la prison, mais Miss Newman n'en eut pas la force, elle tomba évanouie.

Elle ne toucha pas le sol : les bras robustes du détective la reçurent.

Trop tard ! La paroi du fond s'ouvrait sur des ténèbres menaçantes, d'où quelque chose jaillit en rugissant. C'était un tigre monstrueux aux yeux de braise, qui se jetait sur les hommes.

Harry Dickson, tenant Miss Arabella évanouie, sauta de la cage et se mit à courir vers la porte ouverte du hall de marbre.

Pereiros actionna fébrilement la grille... mais le fauve ne l'entendait pas ainsi, un deuxième saut, plus terrible encore, le porta contre les barreaux... ses pattes se glissèrent au travers, atteignant Pereiros qui roula sur les dalles, sans une plainte, comme foudroyé.

— Mango ! cria le détective tout en courant.

Une sagaie siffla, atteignant le brave serviteur au front.

Alors commença pour Dickson une course effrénée, il tourbillonnait dans la rotonde, car l'accès à la grande porte de fer venait de lui être barré, par une vingtaine de valets bruns armés de piques et de fourches. Jack Belvoir en assomma une paire et se vit encerclé, les armes blanches menaçant sa poitrine.

Soudain un rire aigu fusa au-dessus de la tête du détective.

Il leva les yeux et vit...

Gurrhu, le monstre qui lui apparut dans la nuit du 4 octobre, se tenait assis sur une sorte de trône surélevé, et dardait sur lui des regards horribles de poulpe en furie.

— Courez, Dickson ! Courez ! Il faut vaincre Néron à la course.

Le détective sentit dans la nuque une haleine brûlante et fétide, instinctivement il se baissa.

Une forme souple passa au-dessus de sa tête avec un rugissement de rage, et s'en vint tomber à quinze pas de là.

— Mauvais, Néron ! Mauvais ! glapit Gurrhu.

Le tigre se ramassa sur lui-même, fixant son regard de feu vert sur le détective. Harry Dickson se vit perdu ainsi que la pauvre Arabella. Le bond du fauve allait être décisif.

— Néron, attaque ! grinça le monstrueux Gurrhu.

Le tigre prit son élan, quitta le sol...

— Plop ! Plop ! Plop ! Plop !

Une rafale de coups secs éclata dans le dos de Dickson et il vit s'éteindre les yeux du tigre ; puis le fauve rouler sur le sol en labourant l'air de ses griffes.

— Par ici, maître !

C'était la voix de Tom Wills.

— Plop ! Plop ! Plop !

L'issue vers la porte de fer se dégageait, car ses gardiens bruns y tombaient comme des mouches sous le feu de Tom Wills et les coups de pique d'Ilano.

Pourtant la partie était encore bien inégale, mais deux aides imprévus vinrent à la rescousse.

Jack Belvair, dégagé à la faveur de la première panique, s'était emparé à son tour d'une des lourdes piques et en trouait impitoyablement les poitrines brunes.

Harry Dickson, tout en soutenant Miss Newman d'un bras, avait sorti son revolver et cette fois, les détonations éclataient, claires et mortelles.

La horde des insulaires infidèles, ralliés à l'horrible cause de Gurrhu, était battue. Cinq seulement en demeuraient vivants et ils hésitaient à poursuivre la lutte.

Soudain un gargouillement affreux s'éleva ; Gurrhu, le monstre mystérieux, venait de se lever de son siège. Il descendait lentement vers les hommes. En même temps la porte de fer s'abattit avec fracas.

Tous étaient emprisonnés dans le temple de fer.

À la lueur des brasiers, Dickson vit Gurrhu descendre les marches de son trône. Il rampait sur des moignons de jambes, mais ses horribles bras dénotaient une force surhumaine.

Tom et le détective le fusillèrent en même temps.

Le monstre poussa un rauquement de douleur, et l'un de ses yeux saigna, crevé par une balle, mais il poursuivit quand même sa terrible descente.

— Feu ! cria Harry Dickson.

Une nouvelle salve roula, le monstre vacilla, mais si les balles le blessaient et le faisaient souffrir, elles ne parvenaient pas à avoir raison de la terrible vie, chevillée dans ce corps énorme.

Les chargeurs des brownings se vidèrent en vain : la bête humaine atteignit les dernières marches...

À ce moment, quelque chose d'in vraisemblable se passa.

Derrière le Moloch en feu, une forme se précisa, si effroyable que Dickson voulut fermer les yeux pour ne pas la voir.

Elle était presque en tout point pareille à Gurrhu, mais plus grande encore, et pourvue de bras qui ressemblaient à des tentacules de calmar.

La figure était humaine, mais déformée par une haine sans nom.

Elle ricanait, énorme, gigantesque, et pourtant elle restait immobile, comme sculptée dans un marbre d'épouvante.

Malgré la situation désespérée, Harry Dickson tâcha de rassembler des lointains souvenirs ; ce visage... si abominable, si inhumain qu'il fût, lui rappelait vaguement quelque chose... mais quoi ?

Elle glissa sans bruit devant l'idole ardente, ne semblant pas se soucier des hommes mais n'avoir d'yeux que pour Gurrhu !

Et alors celui-ci la vit.

Il poussa une hideuse exclamation d'effroi et tenta de fuir.

Il n'en eut guère le temps. En quelques secondes il fut happé par les tentacules, mis en loques comme un pantin. Et avec un mugissement de tempête, le nouveau bourreau jeta les restes pantelants de Gurrhu dans les flammes qui les dévorèrent.

La bête demeura un long moment à contempler les flammes, et puis elle disparut comme elle était venue.

Un bruit de ferrailles se fit entendre.

De nouveau les portes de fer venaient de s'ouvrir et tous se précipitèrent hors du temple de la mort en poussant des cris de délivrance.

C'était Pereiros qui, bien que terriblement blessé par le tigre, venait d'actionner les leviers de commande.

Quand tous furent dans le hall aux lueurs d'aurore, la porte se referma pour toujours derrière eux, et Ilano d'une pesée puissante brisa les leviers, murant à jamais le temple de fer.

8. Et pourtant le mystère restera...

Les cinq serviteurs se prosternèrent.

— Vous avez trahi, murmura Pereiros, pâle sous les bandeaux blancs, hâtivement posés sur son front labouré par les griffes du tigre.

Les coupables pour toute réponse baissèrent davantage la tête.

— Vous serez jugés d'après la loi du Sertão.

— Nous le méritons, fut la réponse. Et calmement ils s'agenouillèrent.

— Monsieur Dickson, veuillez emmener mademoiselle dans le salon, dit le docteur, elle ne doit pas assister au châtimement de ces hommes.

— Pardonnez-leur, sir ! implora la jeune fille en pleurant.

— Vous entendez, dit Pereiros, la jeune femme blanche implore le pardon pour vous.

— Nous ne le méritons pas, répondirent sombrement les insulaires.

— Vous avez entendu ? demanda le docteur à voix basse. Allez, monsieur Dickson !

C'était dit d'une façon si grave et si impérieuse à la fois que le détective obéit.

— Mango, Ilano ! Faites votre devoir, ordonna le docteur, et il suivit Dickson, Belvair, Arabella et Tom Wills dans le salon.

Dans le hall il y eut des coups sourds, puis le silence.

Mango et Ilano parurent.

— C'est fait, dirent-ils simplement.

Tom Wills, cédant à la curiosité, jeta un coup d'œil dans le hall, mais il se retira aussitôt pâle d'horreur.

Cinq corps décapités s'allongeaient sur les dalles de marbre.

Soudain Pereiros, malgré ses souffrances, se redressa.

Des grondements sourds ébranlaient le sol.

— Vite ! Sauvons-nous ! Quelque chose de plus terrible encore se prépare ! Le monstre inconnu, dont je connaissais la présence ici, contre lequel j'ai demandé votre aide, monsieur Dickson, est en train d'agir !

« Oui, monsieur Dickson, je me doutais de sa venue... Des hommes ont disparu... Gurrhu était inquiet... J'avais vu des traces plus horribles que les siennes. Mais nous n'avons plus le temps. Je ne sais si nous en réchapperons !

Comme il parlait, une énorme secousse les jeta l'un contre l'autre.

Dans le hall, qu'ils traversaient maintenant en courant, les parois de marbre se lézardaient, les hautes colonnes chancelaient comme des arbres dans la tempête. Des lumières s'éteignaient faisant place à des zones d'ombre.

— Vite ! gémit Pereiros, avant que les machines ne soient atteintes.

Harry Dickson jeta un dernier regard sur les portes de bronze vert, il revit les figures qui y étaient burinées, et soudain il les reconnut.

Au même instant elles s'effondraient avec un bruit de gong effrayant, et le hall s'emplit de ténèbres.

Tous couraient. Le couloir gris, par où Tom Wills était venu, demeurait encore éclairé. Il semblait interminable. Les murs en vacillaient doucement, comme s'ils n'étaient que de vulgaires cloisons de papier peint.

Sous les pieds des fuyards le sol roulait comme le pont d'un bateau ivre.

Ilano qui était en tête se jeta sur le mur de fond qui s'ouvrit.

— Pourvu que les ascenseurs marchent encore ! cria Pereiros.

Ils s'entassèrent pêle-mêle dans une large cage en métal. Le docteur appuya sur un bouton rouge.

Bonheur ! Il y eut un choc léger et l'ascenseur fila vers la surface du soi.

— Cinq minutes de montée, murmura Pereiros, que c'est long !

L'ascenseur se mit à frémir d'une façon inquiétante, on entendit une forte détonation au-dessus du plafond de l'engin.

— Un des câbles vient de sauter ! cria le docteur.

L'ascenseur ne montait plus que par saccades, sollicité par les profondeurs qu'il quittait.

— Nous y sommes ! Faites vite !

Harry Dickson sortit le dernier. Au moment où il mit le pied sur la terre ferme, il chancela, et les bras de Tom Wills et de Jack Belvoir l'agrippèrent... Derrière lui, l'ascenseur s'abîmait avec fracas dans le gouffre.

— Oh, même ceci ne restera plus debout ! clama Pereiros.

Ils entendaient en effet autour d'eux des craquements et des sifflements aigus, une lueur rouge voleta devant eux.

Au milieu d'une pluie de pierres et de décombres, ils gagnèrent pourtant l'extérieur, puis, en courant, traversèrent la pelouse.

Il était temps, derrière eux, avec un roulement de tonnerre décuplé, le manoir s'ouvrit comme un château de cartes, s'écroula, et puis de hautes flammes fusèrent de toutes parts.

La dernière chose que Tom Wills vit en se retournant furent les

bras grêles de la potence tranchant en noir sur le fond écarlate de l'incendie, mais ils s'agitaient frénétiquement comme s'ils essayaient encore de les retenir !

*

Hors du mur d'enceinte, une surprise les attendait : le bon gros autobus londonien était là.

— Je ne suis pas un voleur, monsieur Dickson, dit Pereiros, et Ilano, quand il sortit du manoir il y a quelques heures, avait pour mission de reconduire cette voiture aux environs de Londres et de l'y abandonner.

Tom Wills trouva la chose singulièrement réconfortante que de lire, après l'aventure incroyable qu'il venait de vivre, les mots : Oxford Street-Battersea Road, sur les flancs bruns de la populaire voiture.

— Eh bien, elle nous reconduira chez nous ! dit Dickson de bonne humeur.

— Pauvre Mr. Pettycoat, pleura Miss Arabella.

— Et les gens de Battersea qui rateront leur cure de cerises fraîches ! riposta Jack Belvair.

— Oh ! je vous en supplie, monsieur Belvair, dit doucement la jeune fille.

Ils s'assirent dans un coin l'un très près de l'autre, et, jusqu'à la fin du voyage, ils s'occupèrent très peu de leurs autres compagnons.

— Monsieur Dickson, dit Pereiros quand l'autobus roula sur la route du prodigieux retour, je regrette de devoir vous dire que le mystère de tout ceci est devenu aussi grand pour moi que pour vous.

— Pas tant que vous le croyez, monsieur Pereiros, dit malicieusement le détective. Du moins je parle pour moi.

— Voulez-vous dire que vous y comprenez quelque chose ?

— Quelque chose ? Oui et non. À propos savez-vous ce qu'il y avait de gravé sur les portes de bronze de votre salon à jamais perdu ?

— Franchement dit, non.

— Les armes des Cricklewell, señor !

— Et quand cela serait ?

— Cela me permet de dire que les monstres Gurrhu et Cie n'étaient pas des Sélénites, et que leurs étranges scaphes ne venaient pas de la lune !

— Mais qui étaient-ce ?

— Malgré la terrible déformation de leurs visages, j'ai reconnu quelques traits familiers. C'étaient, señor Pereiros, les derniers des Cricklewell !

— Oh ! je ne comprends pas !

— Une enquête que je menai dans les derniers jours me permit

d'apprendre que lors de la grande honte de cette famille, les derniers survivants, qui échappèrent à la potence, émigrèrent en Amérique du Sud.

« Il paraît qu'ils s'enfoncèrent dans les régions mystérieuses, celles dont vous avez atteint les lisières. Avez-vous entendu dire que des tribus mystérieuses, descendant des Aztèques et héritiers de leur vaste civilisation, y vivaient encore ?

— Je l'ai entendu dire, en effet, et j'ajoute que je le crois.

— Ceci maintenant est pure hypothèse, señor.

« Je vois les Cricklewell arriver parmi ces survivants des âges fabuleux.

« On les accueille bien, ils y vivent, ils y font souche. Ils sont intelligents, entreprenants, cruels. Saviez-vous que les Aztèques faisaient subir à certains enfants destinés à leurs temples d'étranges mutilations, qui en faisaient des monstres effroyables destinés à jeter l'effroi dans le cœur et l'esprit des fidèles ?

— Je ne l'ignore pas, et l'histoire en connaît quelques exemples.

— Mais ces déformations tendaient aussi à développer le volume de leur crâne, à amplifier leurs cerveaux, à en faire de terribles surhommes.

— Oui, je sais, je sais.

— Tels je vois se déformer les enfants des Cricklewell !

« Devenus grands et puissants, ils règnent sur les tribus mystérieuses ; deux d'entre eux – peut-être même qu'ils ne furent jamais que deux – ont conçu l'idée de quitter leur patrie d'adoption, de regagner leur ancien domaine, peut-être de se venger de l'opprobre de leurs pères.

« Un appareil volant est construit, n'oubliez pas que leur intelligence est prodigieuse et qu'ils disposent de moyens inconnus.

« L'un d'eux s'en empare et fuit.

« Mais à peu de distance de son point de départ, c'est la panne... l'accident, et vous le trouvez.

« Connaît-il l'anglais ? Tout m'incite à le croire, mais il vous joue la comédie. Il veut laisser subsister en vous l'étrange idée de son origine lunaire ou planétaire.

« Il a emporté de l'or dont il connaît la valeur. Les Aztèques en possédaient à foison, nous le savons. Grâce à vous, et à son habileté, il arrive à Londres, reconquiert le domaine de Cricklewell.

« Là, il met en pratique tout ce qu'il a appris dans les régions mystérieuses d'où il est venu : la terre des formidables bâtisseurs !

« Mais l'autre Cricklewell, le spolié, est parti à la recherche du fuyard. Il sait que l'appareil ne peut aller loin. C'est probablement lui le cerveau du couple. Il découvre le scaphe, terriblement endommagé.

« Entre-temps, vous êtes arrivé à Londres et des années se passent,

Gurrhu redevient le Cricklewell féroce que furent ses pères.

« Dans la sylvie brésilienne, les travaux de réparation continuent, ardu, difficiles. Ce sont aussi des préparatifs de vengeance.

« Le scaphe est prêt. Il part. Il est en ordre cette fois. Il arrive à Cricklewell. Plus que probablement ce fut un engin képlérien, permettant de voyager à des altitudes invraisemblables.

« Vous savez le reste, monsieur Pereiros ?

— Et l'autre Cricklewell vient de détruire le monde réalisé par son frère, après s'être terriblement vengé de lui.

— Cela aussi je le suppose.

— Mais s'il est encore en vie ?

Le front de Dickson se rembrunit.

— Peut-être que l'avenir nous l'apprendra. Je vous le répète, nous n'avons levé qu'un pan du voile du mystère, et ce mystère reste encore à peu près inviolé, car tout ceci n'est qu'hypothèses...

— Voici le roman d'aventures qui se complète, dit Harry Dickson à Tom Wills, six semaines après la fin de Cricklewell Manor. Un roman d'aventures sans intrigue amoureuse n'en est pas un, pour d'aucuns.

Il tendit à son élève un bristol finement gravé : *Miss Arabella Newman à l'honneur de vous annoncer son mariage avec Mr. Jack Belvaire...*

FIN

[1] Chèvre sauvage.

[2] Dans le domaine des beaux-arts, le vert appelé vert émeraude est un bleu pur contenant une pointe orangée, aussi appelé viridien ou viride.

[3] Quid : une livre sterling.

[4] Downing Street, où se trouvent les bureaux de l'Intelligence Service d'Angleterre.

[5] Voir : La Bande de l'Araignée. Les Spectres-bourreaux.